

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

PROCESSUS DE SÉDUCTION ET PROTECTION CONTRE LE VIH
DANS L'EXPÉRIENCE SEXUELLE DES HOMMES GAIS DE MONTRÉAL

THÈSE

PRÉSENTÉE

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DU DOCTORAT CONJOINT EN COMMUNICATION

PAR

GILBERT ÉMOND

JUIN 2005

REMERCIEMENTS

Plusieurs personnes ont donné une part d'eux-mêmes à cette thèse. Certains l'ont fait par ce qu'ils ont inspiré, d'autres par ce qu'ils ont donné, d'autres encore par leur collaboration grandement appréciée. L'immense reconnaissance que je leur porte n'arrive pas à s'exprimer à travers les mots trop simples de la langue alignés ici. Merci d'avoir raconté, donné, contribué, soutenu, encouragé, offert, accueilli, pris des nouvelles, toléré, commenté, attendu... Ces gestes petits et grands qu'ils, que *vous* avez portés vers moi ont eu des effets importants, ils pouvaient vous sembler bien simples, ils ont multiplié le plaisir et le potentiel de ce travail de très longue haleine. Peut-être que votre nom a été oublié ici, veuillez m'en excuser et vous sentir tout de même remercié ; le travail, même celui de la reconnaissance explicite, reste toujours imparfait. Il y a cependant des personnes dont le souvenir a laissé une trace marquante que je voudrais mentionner ici.

Les participants, au nombre de quatorze ont donné le contenu et la couleur de cette thèse. Ils s'avèrent avoir été les collaborateurs les plus étroitement liés au résultat et avec qui j'ai travaillé avec le plus grand plaisir par l'intermédiaire des récits qu'ils m'ont offerts. Ils m'ont laissé entrer dans leur intimité avec une ouverture que je ne m'attendais jamais à rencontrer dans ce cadre. Leurs récits ne peuvent être entièrement racontés ici, le texte d'analyse et académique étant déjà fort long. Des extraits des divers témoignages se glissent dans le texte et ils pourront réapparaître plus longuement dans d'autres textes accessibles à un plus large public. Toutes ces histoires mises ensemble ont permis de composer la théorie ressortant de cette thèse.

Les vrais noms des participants resteront anonymes et maquillés par des pseudonymes. Ils se reconnaîtront peut-être par le thème de leur histoire que je me permets de signaler ici par leur originalité. *Alex* a rencontré un beau prince fou un beau matin dans le métro. *Allan* a utilisé internet et rencontré un partenaire qui est arrivé chez lui avec un grand sac de jouets pour une longue soirée d'exploration. *Antoine* a enfin connu un partenaire qui le respecte, celui-ci n'étant pas disponible, il souhaite en retrouver un aussi doux. *Berny*, pour une fois, s'est « payé un gars », mais il y est arrivé seulement après avoir établi les caractéristiques de celui-ci en les tirant aux dés. *Christian* a séduit son partenaire près d'une cascade en composant pour lui la « danse du crocodile ». *David* a dû faire face aux moqueries des élèves de son école après avoir partagé un moment intime avec un grand de celle-ci, sa vie d'adolescent a soudainement basculé. *Frédéric* s'est révélé être un vrai « tigre » avec ce partenaire nouveau. *Jean* allait perdre quelques temps plus tard son grand amour vieux de vingt-quatre ans, il m'a raconté une expérience amoureuse des plus rares. *Nicolas* a maintenant un âge où ce sont les jeunes qui ont peut-être des tabous envers lui, mais il a eu l'occasion d'expérimenter leur situation et de les comprendre. *Robert* a aimé ce qu'il se refusait toujours, la diversité des activités sexuelles peut évoluer à tout âge. *Roméo* a décidé ce soir-là de surprendre cet homme encore inconnu en passant par sa fenêtre. *Simon* découvre le toucher et le temps de goûter ses rencontres avec ce couple aux rendez-vous de fins de semaines. *Xavier* a pu vérifier pour la première fois que l'amour était possible entre hommes. *Yves* a trouvé une configuration de la chorégraphie intime lui permettant d'être encore plus proche de son conjoint.

Sur un autre registre, l'apport de ma directrice de thèse, madame *Chantal Nadeau* de l'Université Concordia compte parmi les joyaux de mon parcours. Sa patience, sa confiance, sa persistance dans ses efforts et l'attention intelligente à pousser là où il le fallait sans en avoir l'air ont créé en moi un nouveau transfuge des sciences pures vers les sciences sociales et de la communication. Son travail dévoué à instruire l'étudiant qui reste l'auteur du travail ne s'est jamais relâché dans ses rôles

multiples dont ceux de guide, d'entraîneuse et de mentor. Elle a su laisser s'exprimer mes forces en gardant confiance dans le potentiel de celles que je ne connaissais pas encore. J'aurai encore à lui dire merci pendant de nombreuses années.

Le travail s'était amorcé avec mon premier directeur, monsieur *Jean Brunet*, maintenant retraité de l'UQÀM. Il a su me laisser la liberté d'explorer en me soutenant dans mes diverses explorations de la *Théorie du chaos* et des diverses théories des systèmes sans m'ancrer sur un objet particulier *a priori*. C'est cet espace de liberté dont j'avais besoin pour pouvoir développer mes compétences à cette époque-là. Merci, entre autres pour me l'avoir accordé.

Le directeur du programme en 2004, monsieur *Jean-Paul Lafrance*, a cru à la légitimité de mon retour comme étudiant au doctorat. Malgré les incroyables commentaires, il a su identifier avec les instances académiques la voie menant à la finalisation des mes études. Celles-ci avaient été retardées par les mandats professionnels les plus complexes de toute ma carrière, j'ai reçu son soutien comme une marque de confiance exprimée envers la diversité des parcours universitaires. Merci d'avoir ouvert les portes.

Ma codirectrice de fin de parcours, madame *Michèle-Isis Brouillet* de l'UQÀM m'a accueilli généreusement dans l'achèvement de cette thèse. Merci pour cette porte si gentiment ouverte vers l'achèvement de ce périple.

Un merci particulier va aux membres du *Comité* examinant cette thèse. Le sujet de celle-ci n'a rien de courant dans le monde universitaire. Je reconnais d'emblée que l'aspect intime et privé des récits à la base de cette thèse peut encore étonner et surprendre. Je les remercie d'avoir accepté de rencontrer avec moi la vie intime des participants à la recherche. J'ai recueilli chacun de leurs commentaires comme une voie vers l'accomplissement dans ce travail et dans la préparation de mes prochains pas académiques.

Derrière la réalisation des multiples pages, se glisse un partenaire au soutien inestimable, mon conjoint *Marc Lalancette* qui ne s'est jamais découragé de me voir persister dans ma tâche. Il m'a fourni l'affection, l'estime, les divertissements, le pain et le foyer permettant d'arriver à mes fins sans avoir à me préoccuper de mes moyens et de la stabilité de mon environnement. Il a aussi su m'ouvrir cet environnement accueillant et soutenant à sa façon auquel je me suis greffé dans mon parcours. Merci à *ses fils* et à *ses filles* qui par leur intégration ont fait de moi un membre de la famille.

Il y a aussi mes parents *Huguette Le Myre* et *Jules Émond* qui m'ont soutenu année après année. Il n'est pas évident de voir un fils retourner aux études au cœur de sa carrière, il n'était pas évident de me voir emprunter un parcours inédit qui eut pu me mettre à risque pour mon futur. Pourtant, leur appui et leur soutien ne se sont jamais démentis. Dans ce soutien, *mes frères* et *sœur*, leurs *conjointes* et leurs *enfants* les ont épaulés. Le regard chaleureux et curieux de l'un d'eux, *Jonathan*, mon filleul qui n'a pu avoir l'attention qu'il eut été en droit d'avoir, m'a souvent rappelé l'importance de s'accomplir et de toujours aller au-delà des limites. La vitalité de leur enfance a été une source de ressourcement.

Mon amie *Denise Malo* a su me dire au bon moment qu'il était temps de me consacrer à la recherche. Un merci infini d'avoir toujours su me lire avec affection.

Mon ami *Mario Boutet* a multiplié les accueils dans divers lieux au fil des années. Sa tranquille amitié ne défailant jamais m'a servi plus d'une fois de refuge et de soupape. Merci d'avoir offert les maisons de l'amitié sous toutes ses formes.

Mes amis *Grant Hamilton* et *Louis Roy* ont souvent et vaillamment soutenu mes efforts en s'intéressant, accueillant, effaçant les ardoises. J'espère pouvoir leur rendre toute leur sollicitude et leur appui.

Mes amis *André Bombardier*, *Alexandre Bauhart* et son conjoint *Ron Bedig* ont à leur façon suivi le parcours et épaulé. Leur soutien artistique exprimant souvent la

puissance de leur cœur m'a soutenue autant que leur sincère amitié. Merci de me permettre d'exprimer différemment une autre facette de moi.

Mon ami et associé *Pierre Lizotte* a suivi le développement à la trace, trouvé des contrats, et appuyé. Merci d'avoir ouvert la voie du doctorat avant moi et de m'en avoir fait bénéficier.

Un remerciement particulier à *Luc Dupuy* qui entretient à sa façon une bibliothèque à rendre jaloux les philosophes. Je la *squatterais* encore avec plaisir.

Merci à mon amie *Johanne Saint-Charles* pour l'expertise des logiciels, les transcriptions, la vaillance professionnelle et le soutien quand, dans le champ des communications, je me sentais encore étranger. Merci de savoir si rigoureusement traiter la communication. Merci aussi à *Pierre Mongeau* qui n'a jamais restreint mon accès intéressé aux logiciels d'analyse et de traitement statistique. Je n'aurais jamais terminé le travail sans eux.

Merci à *Manon Jourdenais* pour ses contacts et surtout pour son inconditionnelle attention portée aux autres. Merci à *Jean-Guy Nadeau*, son conjoint qui a le regard bienveillant et qui sait donner ses compétences avec cœur. Je passe trop vite sur vos apports professionnels qui ne sauraient tout de même être oubliés derrière votre grand cœur.

Merci à l'amitié et aux illustrations de *Mireille Robillard*, son entreprise *l'Ortinet* et ces beaux moments de relaxation artistiques.

Merci enfin à la personne qui touche le clavier plus vite que son ombre, madame *Suzanne Berthiaume*. Sa curiosité à propos du sujet et la finesse de ses commentaires m'ont réconforté dans l'amorce d'une recherche où je pouvais me sentir bien seul. Merci aussi à *Pierre Minn* pour la transcription très professionnelle de l'entrevue faite en anglais. Je l'ai reçue comme un amical soutien.

Merci à *Marc et Louise* pour leur connaissance privilégiée du monde des livres, ils se reconnaîtront.

Il y a aussi des amis qui persistent de loin en loin *Thierry, Mark, René, André, Jean-François et André* et plusieurs autres qui sont toujours là. Merci.



Ce texte est dédié à Marc dont l'étendue du soutien se mesure avec l'infini et à tous ceux et celles qui vivent avec le VIH sans l'avoir jamais demandé.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES ET DES TABLEAUX	x
RÉSUMÉ	xi
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
CROISEMENTS DE REGARDS	
RENCONTRE DE LA SANTÉ, DE LA SOCIALISATION	
ET DE L'EXPÉRIENCE DE LA SEXUALITÉ GAIE	14
1.1 Droits et santé avancent ensemble dans la communauté gaie	17
1.2 Aujourd'hui, toutes les communautés vivent avec le sida	27
1.3 Prévenir le sida tandis qu'on ne peut en guérir	32
1.4 Le « corps » des grandes recherches : après la première crise	38
1.5 Mainmises sociales sur la sexualité	51
1.6 Séduction socialement disposée	56
1.7 Convenances autour de la sexualité	63
1.8 L'expérience sexuelle, un récit distinct	66
1.9 L'espace sexuel des gais	77
INTERCALAIRE I	
RÉCITS I ET II	88
CHAPITRE II	
CONSTRUIRE UN NOUVEL ÉCLAIRAGE : MÉTHODOLOGIE	95
2.1 Formuler les questions de la recherche	97
2.2 Genèse du corpus d'expériences sexuelles	115
2.3 Préparer la découverte des contenus	124
INTERCALAIRE II	
RÉCITS III ET IV	139

CHAPITRE III	
TERRAIN DE RENCONTRES : LIENS INTIMES DE LA SÉDUCTION ET DE LA PROTECTION CONTRE LE VIH	145
3.1 Amorcer l'expérience, une nouvelle aventure	153
3.2 Séduire	166
3.3 Construire la confiance	176
3.4 Rapports d'intensité	184
3.5 Utiliser l'information	194
3.6 Passer à l'intimité	205
3.7 Toucher les sens dans l'application érotique	207
3.8 S'écouter, l'ultime protection contre le VIH	218
3.9 Le retrait, réflexion sur l'expérience	231
CONCLUSION	
INTERVENTION SUR LA MÉTHODE : LA PRÉVENTION INTERPELLE LA SÉDUCTION	238
ANNEXE 1	
CADRE CONCEPTUEL	290
ANNEXE 2	
GRILLE D'ENTRETIEN FINALE	319
ANNEXE 3	
COMPOSITION DES GRAPPES DANS L'ANALYSE	327
LEXIQUE	351
RÉFÉRENCES	356

LISTE DES FIGURES ET DES TABLEAUX

		page
Figure 1.1	Symétries des processus de motivation. Développement des droits des gais et prévention du VIH	25
Figure 1.2	Cas de sida déclarés par catégorie d'exposition et par sexe. Nombre de cas (personnes) au Québec cumulés au 31 décembre 2002, avec nouveaux cas au 31 décembre 2003	30
Tableau 4.1	Phases majeures du <i>processus de séduction</i> dans une rencontre sexuelle	246
Figure 4.1	Construction de la <i>protection contre le VIH</i> et de <i>l'érotique</i> au cours du <i>processus de séduction</i>	252
Tableau 4.2	Exemples d'attitudes comparées entre l'approche individualiste et l'approche relationnelle	280
Figure 4.2	Nouvelles symétries des processus de motivation (proposition) Amélioration des conditions de vie gaies et de prévention visant un contrôle du VIH	285

RÉSUMÉ

La prévention est le seul outil capable de contrecarrer la diffusion du VIH, le virus du sida. Ni vaccins, ni traitements n'éliminent ce virus, fléau mondial des XX^e et XXI^e siècles. Cette prévention implique le maintien et le renouvellement d'une communication sociale motivant le port du condom et l'usage des pratiques de réduction du risque dans les relations sexuelles à risque d'infection au VIH. Cette thèse élabore les bases préparant l'élaboration d'un nouvel outil d'intervention en prévention du sida interpellant la communauté gaie d'aujourd'hui dans une perspective relationnelle de la protection contre le VIH.

La communauté gaie est à Montréal la plus affectée par le VIH. Les campagnes de prévention ont atteint un point de saturation manifeste : le taux d'infection annuel au VIH s'y est relativement stabilisé dans les dernières années tandis que les marqueurs de relâchement des comportements de prévention comme les infections à la syphilis et à la gonorrhée augmentent. Le VIH menace de revenir en force et demande donc de renouveler les moyens de prévention : les hommes gais sont conscients du sida, ils portent « toujours » un condom sauf... qu'ils le négligent encore trop souvent. Par rapport aux recherches dans le domaine dont celles sur la réduction du risque et la négociation du condom, qui s'intéressent d'abord au risque, la thèse propose d'introduire une perspective complémentaire à leurs méthodes et de s'intéresser aux événements : les expériences et les rencontres sexuelles.

Cette recherche qualitative synthétise 12 entretiens en profondeur à propos d'expériences sexuelles gaies, elle est innovatrice pour sa grille alliant récits libres et entretiens mitigés et pour son analyse unissant la théorie ancrée – *grounded theory* – guidée par des analyses statistiques hiérarchiques – *clusterings*. Cette dernière technique permet de repérer les thèmes les plus interreliés simultanément dans les récits complexes.

Les résultats ancrés laissent émerger l'idée que le *processus de séduction* constitue la référence centrale des récits d'expériences sexuelles. Les analyses de textes aidées d'une reconstruction systémique utilisant les notions de complexité révèlent que *dans le processus de séduction, les partenaires composent simultanément leur érotique et la protection appliquée contre le VIH au cours de la rencontre sexuelle.*

Le processus de séduction, ignoré dans les recherches actuelles sur le VIH et le sida autant que dans les sciences sociales, se compose en cinq phases et quatre

composantes transversales. Les cinq phases sont : l'amorce, la séduction, le passage à l'intimité, l'application érotique et le retrait. Les composantes développées dans la relation entre les partenaires au cours du processus sont : la confiance, l'intensité, l'information et l'écoute. Ces composantes sont définies et expliquées pour ce contexte. Le modèle complexe et assumant les variations de toutes les composantes à la fois permet d'entrevoir ce processus comme un moyen de compréhension de la séduction et de ses implications sur la diffusion du VIH.

Les résultats montrent qu'en présentant le condom et l'érotique comme une responsabilité commune des partenaires découlant d'une perspective relationnelle de la rencontre sexuelle, les raisonnements de prévention du VIH pourraient se montrer plus réalistes pour les hommes gais : les partenaires contribuent ensemble à utiliser le condom et agissent selon le contexte où ils sont, ils négocient un accès à la sexualité, la pénétration peut se réaliser seulement si le contexte s'y prête et leur « relation » prend un sens seulement après leur rencontre. Ainsi, dans une rencontre à risques, *lorsqu'un partenaire abandonne à l'autre la direction des activités sexuelles sans exiger le condom, il se montre déjà négligeant à propos du VIH.*

En utilisant en prévention le processus de séduction, il est possible de relancer l'attention portée au VIH dans la communauté gaie et d'améliorer le contrôle de la diffusion du virus.

Enfin, les modes de communication dans la relation montrent que les partenaires utilisent dans leur communication avec l'autre homme une sémiologie pratique incluse dans une « communication non langagière ». La communication est « non langagière » quand en utilisant la communication verbale et non verbale, elle permet de conclure des perceptions sur le partenaire qui n'ont pas de formes immédiatement explicites dans les langages reconnaissables.

À partir du processus de séduction, des scénarios illustrant le développement du risque dans la relation sexuelle pourront être développés et permettront l'analyse de situations de séduction selon les forces et les difficultés présentes dans la relation.

Mots clés : analyse hiérarchique de données communauté gaie de Montréal, communication interpersonnelle, communication sociale, expériences sexuelles, expérience, hommes gais, protection contre le VIH, prévention du sida, méthodes qualitatives et méthodes quantitatives, récits, séduction.

INTRODUCTION

Aucun vaccin ne protège aujourd'hui du sida. Le virus du VIH touche maintenant tous les peuples de la Terre. Malgré la mobilisation des vingt et quelques années afin de traiter et de prévenir la diffusion de ce virus, il n'en continue pas moins de se répandre. Reconnu pour la première fois dans les communautés gaies de Los Angeles, San Francisco et New York, le virus s'était implanté de l'Afrique aux Amériques – en passant maintenant par l'Asie – bien avant qu'on remarque la fréquence inusitée des maladies graves et rares qui marquent son avancement dans le corps. Se protéger du sida ne peut se faire qu'en appliquant la prévention nécessaire.

Les communautés gaies d'Occident et d'Amérique du Nord en particulier ont développé leurs soins et leur soutien aux personnes vivant avec le VIH, elles ont fait face aux deuils et aux difficultés, à la discrimination et à l'absence de médicaments contre cet ennemi sournois. Avant 1996, c'était l'hécatombe dans la communauté gaie jusqu'à l'arrivée des traitements antirétroviraux souvent appelés les « trithérapies », ces derniers ont amenuisé l'impact du virus sur la qualité et l'espérance de vie des gais et des autres personnes qui peuvent en bénéficier. Le virus se fait aujourd'hui plus discret non pas parce qu'il ne se diffuse plus mais bien davantage parce qu'il affecte plus longuement ses victimes les amenant dans un état de maladie chronique. On meurt toujours du sida et les gais en sont toujours en Amérique du Nord les victimes les plus nombreuses.

Aujourd'hui, le problème de prévention n'en est plus un d'information de base, presque tous les hommes aux comportements homosexuels savent qu'il faut utiliser un condom. Bien qu'ils « sachent », la prévention ne réussit qu'à stabiliser le nombre d'infections annuelles à Montréal. C'est là avoir un effet encore trop timide pour gagner un certain contrôle sur le sida (Turmel et *al.*, 2003). Que faire alors ? Créer chez les hommes gais des référents leur rappelant perpétuellement de s'équiper, d'insister et d'utiliser le condom en toute circonstance potentiellement risquée? Je ne sais pas si c'est faisable ou si c'est là véritablement une solution, mais j'amorce ici la réflexion à ce propos. Le but de cette thèse s'inscrit dans l'exploration des référents des hommes gais de Montréal à propos de leurs « amours », il vise à identifier ce qui leur importe et de là une nouvelle prévention pourrait venir à être élaborée.

C'est que pendant que le virus se fait plus discret, la vigilance des gais tend à tomber. Bien que le taux d'infection annuel soit quasi stable chez les hommes homosexuels et bisexuels de Montréal, il est craint que ce ne soit qu'une question de temps avant que sa propagation ne reprenne de la vigueur chez les gais (Turmel, 2002 ; Turmel et *al.*, 2003). Déjà la syphilis et autres MTS, des maladies et infections transmises sexuellement, accusent une remontée à Montréal,¹ preuve que les gais et autres personnes sexuellement actives relâchent les protections applicables contre ces problèmes. Le VIH pourrait se manifester à nouveau par une deuxième vague

¹ Le terme connu des MTS a récemment été modifié. Dans les milieux de santé et d'épidémiologie, on utilisait autrefois le terme « maladies transmises sexuellement » ou « MTS ». Maintenant, le terme plus précis est celui de « ITS » ou « Infections transmises sexuellement ». En France, on inverse toujours le vocable en indiquant qu'elles sont « sexuellement transmissibles ». À la manière de Dowsett (1996), j'ai fait le choix dans cette thèse d'utiliser les termes les plus accessibles à un large public d'ici, et si besoin était de délaissier les termes pointus ou mal connus du public d'où l'usage ici de « MTS ». Ce sera aussi le cas pour les termes de la sexualité pour lesquels j'ai conservé ceux utilisés dans le langage commun. Ces termes choisis de la santé, de la sexualité et plusieurs autres appartenant plus particulièrement au milieu gai ont été répertoriés dans le lexique à la fin du document. Le lecteur pourra le consulter au besoin.

d'infection difficile à renverser d'autant plus que les gais savent et connaissent sa présence. Une banalisation du danger est à craindre.

La prévention déjà réalisée a bien informé et enseigné la pertinence du condom. Si l'usage de cette pièce de latex est généralisé, les échappées et oublis sont aussi répandus dans l'ensemble de la communauté gaie. Soyons clairs, le condom est utilisé par presque tous ceux qui doivent l'utiliser (Coxon et McManus, 2000) mais le taux de négligence et d'oubli du condom suffit à entretenir la diffusion actuelle du VIH qui n'est pas encore vraiment sous contrôle. Malgré que les hommes soient informés et soucieux des conséquences du sida, c'est le cas de la plupart des hommes gais, ils en arrivent à mener des rencontres sexuelles sans employer le condom en connaissant le risque d'infection. Pourquoi ? C'est une des énigmes du sida (Coxon et *al.*, 1993 ; Davies et *al.*, 1993 ; Abramson et Pinkerton, 1995 ; Mendès-Leité, 1996 ; Doll et *al.*, 1997 ; Turner, 1997 ; Coxon et McManus, 2000 ; Dufour et *al.*, 2000 ; Elford et *al.*, 2001 ; Lavoie et *al.*, 2002 ; Maticka-Tyndale, Adam et Cohen, 2002).

L'importance de renouveler les moyens de prévention afin d'accentuer l'usage du condom en contextes pertinents est manifeste. Elle constitue la première urgence soutenant le développement de cette thèse.

Le contexte principal du nombre d'infections actuelles demeure celui des rapports sexuels. Bien que le taux de ces infections entre hommes reste stable ou presque à Montréal, le nombre réel d'infections qui en résulte annuellement s'avère supérieur à ceux d'autres groupes à risque. Une autre forme d'urgence se manifeste quand on observe la croissance relative de l'infection chez les femmes et les usagers de drogues par injections, ces personnes sont encore peu nombreuses à être infectées en comparaison à la communauté gaie, mais leur noyau grandit trop rapidement, la diffusion du VIH se fait alarmante dans ces groupes (Turmel et *al.*, 2003) comme en fera état le chapitre 1. C'est donc la communauté gaie qui à Montréal a le plus réussi à freiner la diffusion du VIH jusqu'à maintenant.

Les gais expérimentent la prévention du VIH depuis plus de vingt ans. Prévention du VIH et revendication des droits par cette communauté se sont développés en parallèle se renforçant mutuellement dans leur image publique. Ces « deux solitudes » (Lavoie, 1998) dans leurs démarches et leur travail n'en restent pas moins des conditions affectant les mêmes gais et exigeant d'eux qu'ils restent vigilants jour après jour : le VIH ne peut être freiné que si chacun des hommes gais – et autres homosexuels, bisexuels, etc. – applique le condom de façon pertinente dans ses relations sexuelles ; de plus, la discrimination dont ils restent trop souvent l'objet ne peut être tempérée que si chacun veille à se faire respecter dans sa vie quotidienne.² Il y a des actions globales que les organismes communautaires, les militants et les gouvernements peuvent réaliser ensemble comme le montre également le chapitre 1, mais le travail au plan social ne peut porter fruit que si chaque gai travaille à sa réalisation immédiate et à long terme dans un effort quotidien. Peu de communautés voient ainsi s'imposer à ses membres une telle surcharge d'attention personnelle à leur santé et à la qualité de leur vie en société, la communauté gaie, elle, ne peut s'en délester.

Le problème posé par l'état des lieux de la prévention aux effets encore trop stables a attiré mon attention et mes efforts. Comme gai et comme scientifique impliqué dans le domaine du sida, j'étais aux prises avec des façons de penser qui, naïvement, me semblaient pertinentes bien qu'elles n'apportaient pas vraiment de gains en termes d'efficacité. En tant qu'homme gai, j'étais concerné pour moi et aussi pour mes compagnons desquels je continue à recevoir des annonces d'infection si ce n'est d'aggravement de leur sida. Je voyais bien que les statistiques et les comportements que je connaissais ne reflétaient pas les prétentions des campagnes de prévention ni les idées expliquant les infections nouvelles. Il me semblait donc y

² Ceci dit sans vouloir banaliser la question différente de la prévention du VIH à propos du partage de seringues qui ne constitue pas un sujet propre à cette thèse. Quelques remarques à ce sujet apparaîtront au besoin.

avoir une erreur théorique qui pourrait être à la base des limites des impacts de la prévention.

J'ai donc entrepris de remonter en amont du problème théorique et de retourner aux sources du travail. Il me fallait en quelque sorte faire table rase des préconceptions utilisées en prévention pour examiner quelles pourraient être les nouvelles idées à y insérer afin de - ne serait-ce que - penser à aborder la prévention différemment. Une nouvelle exploration des terrains s'avérait intéressante et pour y arriver, j'avais besoin des méthodes qualitatives et exploratoires. Afin de remonter aux sources, j'ai alors choisi d'imposer au minimum mon impact sur les informations recueillies et de formuler des questions qui resteraient ouvertes, ceci sans reconstituer pour autant des travaux qui avaient faits depuis longtemps, notamment sur l'interaction entre l'identité, le parcours sexuel et la protection contre le VIH (voir par exemple Nonn et *al.*, 1997). J'avais donc à réinventer une approche d'un terrain partiellement balisé en identifiant de nouveaux repères pour la science de la prévention. Il s'en est suivi tout l'appareillage méthodologique dont je discuterai au chapitre 2 - et aussi en annexe pour ses aspects plus techniques. Il me fallait retrouver une parole spontanée des participants tout en les amenant à indiquer leur position relativement à des sujets traités dans nos cultures depuis des siècles, des sujets aussi simples que l'amour !, la litote est évidente. En particulier j'amenais les méthodes qualitatives, aux formes plutôt phénoménologiques, sur un terrain pour lequel leur théorisation était fort peu nourrie. En fait, utiliser un terrain réputé connu est une antithèse pour ces méthodes. J'ai donc travaillé à permettre à ces méthodes d'exprimer leur force sans restreindre le cadre imposé de leur application, ici celui des expériences sexuelles.

Dans ce processus d'interrogation du terrain, j'ai pu constater que les traces de relâchement manifestées dans le regain des MTS signalent qu'un effritement des efforts s'amorce. Danger ! Serait-ce un méfait de la prévention dont les efforts seront toujours trop limités ou bien peut-on en voir les causes remonter bien plus en amont,

ne serait-ce pas un effet de société ? Il est toujours possible d'enrichir une prévention trop faible, mais il est sans doute plus ardu et ambitieux de renverser un mouvement social plus fondamental. Ceci requiert une plus grande mobilisation. Malheureusement, comme le montrera toujours le chapitre 1, c'est en partie parce que les acquis de droits par la communauté gaie ont été fructueux qu'ils tendent à s'épuiser, que la dynamique de prévention et de revendication des droits perd de la vitesse à Montréal. Montréal se présente en faits comme une ville avant-gardiste pour les droits des gais, l'éducation sexuelle et la liberté avec laquelle les campagnes de préventions contre le sida peuvent être appliquées. Si on constate, dans cette ville plus à l'avant-garde que bien d'autres, un relâchement des pratiques de protection et un essoufflement dans le développement de la qualité de vie des gais, c'est alors que ce genre de situation peut se réaliser partout ailleurs où ils atteindront un tel parachèvement des besoins de santé sans discrimination. Progressiste pour ses droits, Montréal se montre également en perte de vitesse quant au développement de la prévention. Elle s'avère donc être un terrain scientifique anticipant les démarches à faire ici d'abord et plus tard ailleurs. En menant des recherches aujourd'hui ici, on peut anticiper ce qu'il faudra éviter dans d'autres communautés.

Ces arguments restent pertinents pour toute recherche montréalaise portant sur la communauté gaie et sur le VIH y compris la mienne. Mais un retour sur les courants ayant mené à un tel état de fait permet de mieux cerner des arguments de recherche à explorer dans cette conjonction de santé et de société. Les recherches sur la sexualité et le VIH s'inscrivent à la suite du développement de dispositifs de contrôle et d'aveu de la sexualité que la modernité a peu à peu inventés au fil des années (Foucault, 1976). Nommer, mesurer, identifier, libérer aussi et contrôler la sexualité appartient davantage à cette époque qu'à ses précédentes (Foucault, 1976 ; Bravmann, 1996 ; Martel, 1996 ; Guillebaud, 1998). Avec le VIH, on n'y a ajouté que l'urgence d'une maladie grave et directement liée aux contacts sexuels. Quand est arrivé le sida, donc, les médecins avaient déjà à leur disposition des outils visant à accentuer un contrôle sur les infections et ils les ont « réusiné » en fonction des

nouvelles conditions de santé à examiner. La taille du défi sanitaire n'en reste pas moins monstrueux et inachevé. Plusieurs grandes recherches ont ainsi pu tirer leurs arguments des courants théoriques et des modèles de santé documentés lorsqu'est venu le moment de comprendre le risque et l'infection du VIH. Le chapitre 1 survole ces grandes recherches pour leurs principes, tandis qu'au chapitre 3 ce sont leurs méthodes qui sont plus spécifiquement examinées. L'apport des grandes recherches a permis d'élaborer les campagnes de prévention en procédant dans une dynamique générale de « recherche-action » alternant recherche et prévention sur le terrain. Agissant souvent selon les mêmes paradigmes, recherche et intervention reflètent chacune le travail et les conceptions de l'autre (Kuhn, 1983). L'effet est maintenant de stabiliser l'impact de la prévention qui ne progresse plus. Sans se révéler être une impasse totale car les acquis sont déjà importants, la situation reste critique. Comme la dynamique entre la communauté gaie et le sida perd de la vitesse, il faut maintenant agir. C'est pourquoi il est proposé de commencer à diversifier les principes des recherches et des interventions en même temps que d'introduire, au-delà de l'éducation du risque, une nouvelle approche de celles-ci : c'est l'amorce qui se veut réalisée par cette thèse.

Ma thèse cherche à désigner quels nouveaux principes d'intervention et de recherche pourraient être développés afin de renverser les tendances et d'accentuer les effets de la prévention réalisée jusqu'à maintenant pour en arriver à un « contrôle » du VIH.³ Les perspectives de plusieurs champs combinés ensemble ont soutenu l'exploration menée ici, en particulier la communication interpersonnelle, la sexologie, les études gaies et lesbiennes, la psychosociologie, la santé publique et la

³ Cette notion de « contrôle » vise à renverser suffisamment les tendances pour qu'il n'y ait plus de croissance de la diffusion du VIH dans la population ou bien que sa croissance soit freinée de façon notable. Il est bien sûr inutile de penser éradiquer le virus avec de tels moyens. Il va sans dire qu'il y aura pour très longtemps, et c'est humain, des dissidences qui permettent au virus d'occuper une certaine présence. Il faut donc entendre le terme « contrôle » comme signifiant « avoir une maîtrise globale suffisante de la situation ».

vie sociale des communautés. Cette thèse aborde le problème en amont de ses problématiques soit au niveau des principes de ses méthodes, elle cherche à identifier une voie possible d'intervention sur les méthodes elles-mêmes.

La détermination d'une nouvelle méthode *ex cathedra* serait sans doute autrement possible mais son choix relèverait d'un argumentaire plutôt philosophique et peu ancré sur le vécu. Constatant les difficultés à formuler de nouveaux plans de recherche portant sur des théories à valider, j'ai choisi une approche inverse en tentant de dégager de l'expérience – ici sexuelle – des hommes gais les pistes de reconstruction d'une prévention pouvant les toucher près du cœur. La *praxis* servira ainsi de guide à la pensée (voir Nöth, 1990). Le travail s'est donc amorcé en cherchant face aux rapports entre recherches, société et sexualité, une approche innovatrice pouvant examiner ce qui se cache à notre regard malgré ces travaux. Que se passe-t-il si on change de point de vue ? Que se passe-t-il si on aborde plus directement ce que les gais ont à dire des sujets intimes plutôt que de désigner à l'avance ce qui y intéresse les chercheurs ? Les faces cachées et publiques de la sexualité constituent dans notre société deux espaces dont le silence de l'un sur l'autre peut se faire complice de la diffusion du VIH. En s'attardant à certains phénomènes à partir de points de vue limitatifs comme ceux du risque, les recherches en prévention peuvent passer à côté de facteurs capitaux pour les campagnes de prévention. C'est pourquoi, l'essentiel de ma recherche vise non pas à tout dire sur le sexe, ce qui serait une entreprise malvenue et inutile, mais elle scrute plutôt dans l'univers caché de la sexualité la matérialisation d'outils, de repères, pouvant aider à développer une meilleure prévention. Cette démarche sera abordée en deuxième partie du chapitre 1 pour ce qui est des sujets à explorer dans leur généralité, et au chapitre 2 pour les méthodes à employer pour y arriver. Ici, le lecteur comprendra que « l'intervention sur les méthodes » énoncée plus haut a été prise au pied de la lettre, la méthode retenue devra révéler des éléments restant secrets lorsqu'on emprunte les processus de recherche des grandes recherches. La complémentarité de la nouvelle approche avec les méthodes actuelles pourra être un

atout, mais comme dans toute nouvelle science – ou méthode - rien n'est acquis à l'avance : ni une complémentarité ni une révolution face aux acquis de recherche (Kuhn, 1983). C'est un défi de cette recherche de ne pas retomber inutilement dans les ornières des méthodes qui ne nous apportent plus un renouvellement souhaitable de la prévention.

Dans cette démarche, une approche *queer* a fortement soutenu le travail critique, analytique et de reconstruction des savoirs (référant par exemple à Fuss, 1991 ; Warner, 1993 ; Seidman, 1996 ; Bourcier, 2001). Cette approche teinte l'ensemble du processus d'analyse et de recherche bien qu'elle reste un peu discrète dans un contexte travaillant fortement les méthodes et l'observation.

Cette recherche de fond sur les méthodes à renouveler permet de reconstruire la trame narrative de toute la recherche allant de situations déjà connues à des situations nouvelles et ouvertes sur le futur. Quel est le contexte ? Pourquoi cherche-t-on ? Ces questions seront abordées au premier chapitre. Qu'est-ce qui forme la masse de ce qu'on connaît et que peut-elle cacher subtilement à la connaissance ? Ceci complète les intrigues exposées au chapitre 1. Si on connaissait justement ce qui forme ce secret, le travail serait bien plus facile, mais c'est là le défi : faire ressortir d'un ensemble de matériaux à peine circonscrits des objets nouveaux qui n'avaient pas attiré l'attention des chercheurs auparavant.

Le plan principal de la thèse s'esquisse donc : au premier chapitre, l'état de la situation problématique est exposé, il y est suivi des limites sociales qui ont pu faire que l'expérience sexuelle est restée à ce jour un objet vaguement reconnu en recherche et prévention. Il en résulte que l'état de situation et quelques indices motivent à mettre au jour un objet nouveau, énigmatique quand on entreprend la recherche, qui se présente comme l'enjeu de la thèse. Un premier intercalaire présente une esquisse de ce que sont les récits d'expériences sexuelles et suggère ainsi des éléments de l'énigme qui seront repris dans un souci d'intégration rigoureuse à l'ensemble de la construction théorique. Le chapitre 2 aborde ensuite les

méthodes de recherche pour ce qu'elles ont pu éclairer justement cette énigme de la recherche. Les aspects techniques des méthodes sont présentés en annexes. Un deuxième intercalaire présente des expériences sexuelles plus complexes et vécues dans la maturité des hommes gais rencontrés. Il s'agit toujours d'exemples illustratifs de la variété des récits recueillis.

Deux derniers blocs viennent enfin. Le chapitre 3 présente l'exploration des matériaux recueillis telle une dentelle formant un filet retenant les arguments pertinents de la thèse. Un double processus s'inscrit dans la trame du chapitre 3, celui du temps plus classique et celui de la construction relationnelle formant la confiance, l'intensité, l'information et l'écoute. Les éléments, dont certains déjà connus que le lecteur retrouve ici, n'ont jamais fait l'objet d'une définition dans le domaine de la sexualité. On verra au fil du texte que de telles définitions permettent d'articuler avec une plus grande précision ce qui a fait l'objet de théories partielles ailleurs. Vient enfin la conclusion qui en trois temps exécute sa finale. Le lecteur y trouvera une formulation synthèse du modèle obtenu, une discussion à propos de sa pertinence et de son utilité en retournant aux théories déjà publiées et enfin les termes d'une conclusion plus classique.

Mais reprenons ensemble ici quelques détails de la fin de ce parcours. Ce qui devrait être trouvé par l'analyse dans ma recherche reste sans doute un élément relativement connu de tous, surtout mal connu disons, car la sexualité, gaie ou non, reste quelque chose d'accessible. Parce que tout le monde peut y avoir accès, il peut être facile de penser que tout le monde comprend « tout » de la sexualité. Le problème est trop rapidement banalisé si on n'y porte pas attention. Alors qu'est-ce qui échappe au regard des chercheurs, qui est connu de tous et qui pourrait jouer un rôle significatif dans la prévention si on y portait attention ? Pour y arriver, une méthode adéquate doit être choisie afin d'éclairer non seulement ce qu'on connaît mais ce qui reste inconnu sur la « scène », où se déroule le travail de résolution de l'énigme, tel celui d'un détective à la recherche d'une solution aux formes inconnues.

Donc, le chapitre 2 constitue l'« aventure » d'un processus cherchant à faire émerger l'inconnu d'un espace « connu », la méthode : le rôle de ce chapitre est de construire un éclairage nouveau sur un terrain qu'on croit maîtriser.

Que peut-on trouver ? Qu'est-ce qui dans le « connu » et facilement manifeste se distingue comme nouveau ? Ce sont les questions du chapitre 3 faisant état des recherches de « fouilles » sur le terrain, de l'exploration des lieux, d'un « objet » qui se présente sous la forme de douze entretiens de recherches qualitatifs en profondeur.⁴ Il en ressort un élément qui n'était pas attendu mais qui effectivement a été négligé dans la recherche sur le sida : la séduction. Celle-ci a un rôle à jouer dans la préparation et la création de la « relation » entre les hommes quand ils en arrivent à partager une expérience sexuelle. Ma recherche permet de mettre en évidence que lorsque la séduction agit, elle oriente l'érotique de la rencontre et aussi les éléments de protection admissibles et utilisés dans la sexualité. Les deux protagonistes construisent ensemble cette séduction par les jeux et les regards, le toucher et l'ensemble de la communication qu'ils exercent. Ils participent donc, bien avant de former un couple « à l'horizontale », à ce qui se déroulera lorsqu'ils s'isoleront des autres. Ils avancent dans leur rencontre sexuelle avec confiance, intensité, collectant au passage certaines informations et en « écoutant » les conseils de prudence dont ils se rappellent, leurs « intuitions » – et autres idées – qui leur viennent en tête. Ce n'est pas l'une ou l'autre de ces composantes de la « relation » naissante qui fait défaut, mais bien la complexité de l'équilibre entre elles, la place qu'ils accordent à ces composantes. Trop peu de confiance ou d'intensité décourage d'avoir une rencontre sexuelle, trop de celles-ci peut aveugler.

⁴ Les détails techniques ont été reportés en Annexe pour la revue de la littérature (Annexe 1) amenant la grille d'entretien (Annexe 2) et aussi les processus techniques et conclusions résultant des traitements statistiques qui ont orienté la théorie ancrée – *grounded theory* à la façon de Glaser et Strauss (1967) – (Annexe 3).

L'objet est complexe et ne révèle pas entièrement sa valeur au cours de sa mise au jour sur le terrain d'exploration. Le *processus de séduction* qui constitue le résultat observé principal de cette recherche, forme un outil de travail qui manifeste des propriétés intéressantes pour la prévention du VIH quand il est extrait de son contexte d'origine tandis que ses principes et applications sont discutés. C'est pourquoi, dans la conclusion qui se veut en même temps une discussion, un processus d'analyse repartant des éléments découverts et discutant leur place dans la prévention sera réalisée. Ainsi, la discussion se présente dans le continuum menant des objets de recherche émergeant de l'analyse à leur retour vers la problématique qui les a motivés. Le processus de discussion et de conclusion reprendra l'objet obtenu et élaborera par une série d'essais quelles places typiques il peut avoir dans le monde de la prévention et des connaissances des études gaies. Cette discussion ne pourra pas s'achever avant que cette nouvelle connaissance ait été effectivement « implantée » et diffusée dans le monde de la prévention auprès des communautés sociales. Il ne sera donc pas possible de « fermer » une conclusion : l'intervention sur la méthode envisagée ici se révélera peut-être être une réalité après que le travail d'intervention ait été mené. La conclusion, dans ce sens ouvre les portes à l'avenir de cette recherche.

L'objet identifié dans cette thèse, le *processus de séduction*, n'est pas une recette toute faite ni une solution à tous les problèmes de la prévention du sida dans le monde gai, c'est un outil de travail et d'élaboration de l'intervention et de la recherche. Son statut d'outil lui donne une valeur apparemment un peu plus terne que si je pouvais annoncer une solution miracle pour le sida aujourd'hui. C'est toute la nuance entre un outil potentiel et un outil implanté : l'impact qu'il aura reste à découvrir, la révolution et le changement demeurent espérés. Les résultats concrets découlant de l'innovation de cette thèse sont en faits à venir comme autant de réalisations faites avec un nouvel outil. Elles devront se développer au cours d'un travail d'intervention et de fond avec les intervenants sur le terrain ainsi qu'avec les acteurs de la communauté gaie dans ce domaine.

Toutefois, l'outil développé propose un changement spécifique, il engage les milieux d'intervention à s'orienter résolument vers une approche relationnelle des dynamiques créées entre les protagonistes d'une rencontre sexuelle. L'usage du condom dans cette perspective n'est pas la responsabilité de chaque protagoniste indépendamment du contexte et de son partenaire. L'usage du condom résulte plutôt de la contribution des partenaires à l'employer. Dans cette perspective, les deux personnes sont appelées à collaborer et lorsqu'un des partenaires se fait négligeant ou qu'il cherche à éviter un condom – pertinent –, son attitude constitue un signal d'alarme pour l'autre partenaire. L'approche relationnelle dégagée ici à la suite de cette recherche va plus loin que la prévention désormais traditionnelle orientée sur les responsabilités individuelles de porter un condom.

Il s'agit d'une proposition d'innovation dans un milieu, Montréal, où les gais ont atteint un niveau d'intégration sociale peu connu dans le monde et qui fait appel à la créativité pour être implanté. Mettre en marche son utilisation constitue donc en soi un large programme d'intervention et de recherche qui dépasse le propos d'une thèse de doctorat. La conclusion avancera donc à titre d'exploration quelques pistes de développement de ce travail sans pouvoir les couvrir toutes car celles-ci appartiennent à l'avenir.

Une proposition importante à la fois pour la communauté gaie et l'avenir de la prévention s'amorce ici, elle ouvre à la stimulation d'une dynamique de la communauté gaie en conjonction avec la prévention. Tous, communauté et milieux de prévention, pourraient bénéficier d'une relance des activités communautaires autour des questions de discrimination et de diffusion du VIH. Le *processus de séduction* développé ici peut servir de catalyseur dans les discussions entourant une relance de l'amélioration de la qualité de vie des gais et de leur protection contre le VIH.

CHAPITRE I

CROISEMENTS DE REGARDS : RENCONTRE DE LA SANTÉ, DE LA SOCIALISATION ET DE L'EXPÉRIENCE DE LA SEXUALITÉ GAIE

Le sujet de cette thèse s'ancre dans des réalités sociales, des phénomènes de santé actuelles et historiques de même que dans une participation personnelle à l'ensemble du phénomène de la sexualité gaie d'aujourd'hui et ce, plus particulièrement à Montréal. Aux confluent de ces courants aux tons importants pour ses membres de la communauté gaie, des hommes agissent et réagissent lorsque s'offre à eux la possibilité d'une rencontre sexuelle. Est-il intéressé ? intéressant ? à risque pour le sida ? Et puis le reste ? Ces questions résident en arrière pensée dans les nouvelles rencontres d'aujourd'hui. Ce chapitre combine les cadres théoriques et conceptuels afin d'aborder les diverses dimensions impliquées dans le contexte étudié.

Le chapitre débute en remarquant que dans cette communauté, depuis plus de vingt ans, le sida s'est invité en voisin permanent et souvent résident à demeure chez les gais. En synchronicité avec l'habitude à vivre avec cette maladie, les droits des gais sont arrivés à Montréal à leur presque apogée en ce qui concerne l'aménagement des institutions dans le respect de chacun et chacune (voir le paragraphe 1.1). Dans un contexte où les droits des gais sont à Montréal plus

intégrés dans les institutions que ce n'est le cas pour plusieurs des communautés occidentales, ce terrain peut servir de poste avancé d'observation de ces questions : il reste quelque peu dégagé de problématiques comme la reconnaissance des couples ou encore comme la simple tolérance sociale à la présence des gais. Cette situation est déjà différente chez nos voisins du sud. Désormais, le sida menace toutes les sociétés et un de ses vecteurs est la non-reconnaissance de l'homosexualité dans les sociétés (paragraphe 1.2). La prévention développée à Montréal présente cependant un essoufflement certain dans son impact et dans sa pertinence, les publicités montrent en quelque sorte qu'il manque de ressources pour réorienter les campagnes de prévention, seuls outils pouvant limiter socialement l'avancée du VIH (paragraphe 1.3). Il est certes encore temps d'étudier ces questions tandis que l'explosion d'une deuxième vague importante de sida menace sans avoir encore pris son essor. Dans les communautés gaies, les apprentissages face au sida et à sa prévention ont été poussés plus loin que dans beaucoup d'autres communautés occidentales. C'est pourquoi, étudier le phénomène où il a pu évoluer, comme c'est le cas dans la communauté gaie de Montréal, permet d'apprendre à anticiper les efforts à appliquer dans les autres segments de la société. L'état actuel du sida commande qu'on en prévienne sa diffusion car celui-ci reste une maladie mortelle sinon chronique alors que vivre en sa compagnie préoccupe et affecte tôt ou tard gravement les rythmes de vie personnels.

Des recherches d'envergure ont accompagné le développement des communautés jusqu'au point où elles en sont maintenant. Ces enquêtes, chacune avec ses limites mais aussi ses attraits et ses forces, ont institué des méthodes d'intervention et d'évaluation de celles-ci qui se confirment mutuellement avec le temps : c'est un effet pervers des théories intéressantes d'instituer leur propre vision, puis de mettre en œuvre les méthodes d'intervention qui acquiescent à ces théories et finalement de réaliser des évaluations de rendement et d'impact qui confirment la mise en place de ces visions dans les faits. Ainsi, les recherches, par leurs limites, rendent ces processus pervers : elles s'instituent et se confirment dans leur vision

mais leur impact reste limité tandis que les évaluations de leur application ignorent justement ces limites. C'est en tentant d'aller au-delà de ces limites, en abordant les choses différemment, que de nouvelles avancées sont possibles dans le domaine du sida (section 1.4). C'est pourquoi cette thèse amorce un questionnement des méthodes d'intervention actuellement utilisées. Mais par où commencer ? Pourquoi pas par les éléments forts entourant la sexualité de la communauté gaie ?

C'est ainsi que s'amorce alors, dans le texte qui suit, un « tour guidé » rapide de la communauté gaie, à commencer par les influences sociales guidant la sexualité et ses possibilités. Les règles de performance et identitaires inscrites par le social autant que les rôles intégrés de l'homme et de la femme dans la vie de chacun influencent et déterminent quelque peu nos attitudes et réactions en matière de sexualité (paragraphe 1.5). Mais en renversant les choses, en prenant un point de vue *queer* sur le monde et en mettant en question les formes de sexualité institutionnalisées par les cultures de notre société, on peut obtenir des résultats innovateurs. En particulier, les théories développées à ce jour sur la séduction montrent bien que la séduction elle-même est perçue comme un phénomène social inscrit dans les traditions de la sexualité et non comme une part d'un processus menant au lit (paragraphe 1.6). C'est donc un regard neuf, *queer* dans son positionnement, qui est proposé à travers les résultats de cette thèse. Ce regard cherche justement à se jouer des convenances adoptées par les discours sociaux, les avis concentrés sur le risque et la santé. Il veut rencontrer les hommes gais en ouvrant les récits de recherche recueillis à autre chose que des histoires de risques, de sida et de comportements aux détails « pervers », il veut leur permettre de rendre compte de leur expérience propre et importante à leurs yeux (paragraphe 1.7). L'hypothèse qui s'ouvre alors propose que la considération de récits sexuels différents pourrait amener à comprendre autrement les réalités et les préoccupations des acteurs de la sexualité intime. Ceci questionnera les théories issues des grandes recherches qui nous avaient justement appris à n'adopter que leur vision particulière. Explorer les expériences sexuelles, plus précisément les récits

d'expériences sexuelles, devient alors intéressant pour ce qu'ils peuvent apporter aux recherches sur la vie sexuelle, en particulier des hommes gais. Ces « récits d'expériences sexuelles » existent et s'avèrent des phénomènes connus mais, ni exploités ni définis alors que plusieurs auteurs y réfèrent (paragraphe 1.8). Ces récits s'inscrivent dans un espace social « sexuel » - où il est question de sexualité -, ils apportent un regard différent qui trouve sa place dans l'ensemble des discours sur la sexualité, ceci situe la légitimité des récits d'expérience sexuelles par rapport aux autres discours sur la sexualité. Les dimensions multiples que peut prendre l'expérience sexuelle sont analysées, elles permettent de comprendre le sens des questions sexuelles pour les hommes gais, mais aussi de comprendre sur quels aspects une intervention sociale pourrait s'esquisser dans le but de prolonger les effets de la prévention du sida (paragraphe 1.9). C'est ainsi que dans les prochaines pages, les concepts seront présentés dans un survol des théories nécessaires à comprendre et observer les récits d'expériences sexuelles dans un contexte de protection contre le VIH. En connaissant mieux ces diverses dimensions, la scène sera préparée pour l'élaboration des techniques de recherche qui feront l'objet du prochain chapitre.

1.1 Droits et santé avancent ensemble dans la communauté gaie.

L'association du sida et de la communauté gaie remonte aux premiers cas remarquables de ce syndrome devenu un virus, un ensemble de problèmes de santé et de maladies qui touchent le monde entier. VIH et mode de vie gai cohabitent ensemble depuis 1981. Les institutions de santé et sociales ont, depuis, progressé au Québec à la fois face au sida et à l'orientation sexuelle. Le militantisme gai, lancé au Québec dans les années 1970 s'est révélé publiquement présent à Montréal le lendemain du 27 octobre 1977, date d'une descente policière majeure aux bars *Le Trunxx* et *Le Mystique* : en réponse, la manifestation rapidement organisée et soutenue par les gais rappelait l'événement du *Stonewall* à New York en 1969

(Greenberg, 1988 ; Sivry, 1998). Le Montréal gai suivait avec un certain délai les poussées militantes américaines.

Déjà en 1979, à New York et San Francisco, de jeunes gais mourraient de maladies peu communes et, le 5 juin 1981, le CDC (*Centers for Disease Control*) d'Atlanta publiait une première annonce de ce qui serait plus tard appelé le sida à propos de cas remarquables à Los Angeles. Un mois plus tard, une seconde annonce pointait de nouveau les communautés gaies d'autres grandes villes comme étant affectées par ce syndrome (CDC, 1981a, 1981b ; Treichler, 1999). Au Québec, après des dénis de la communauté gaie, le C-SAM – *Comité Sida-AIDS Montréal* – et le MARC/ARMS – *Montreal AIDS Resources Committee / Association des ressources montréalaises sur le sida* – sont mis sur pied en 1985 (Lavoie, 1998). Le Québec, en matière de réclamation des droits par les gais et de réaction au sida a pris son envol en suivant de loin la dynamique américaine.

Depuis, le travail sur les institutions au Québec et ailleurs au Canada a pris son essor d'abord dans la foulée des autres pays. L'Australie en particulier s'est fortement illustrée dans son action contre le sida en institutionnalisant rapidement le principe d'égalité dans les traitements des gais et des autres citoyens que ce soit à propos de sida ou d'autres maladies (Dowsett, 1996). Au Québec, les militantismes gai et contre le sida ont pu évoluer chacun de leur côté, chacun dans sa « solitude » (Lavoie, 1998), mais ils n'en sont pas moins arrivés à devancer les progrès américains réalisés depuis les débuts du sida. Aux États-Unis, le sida avance aujourd'hui sournoisement dans la communauté noire avec une prévention encore mal adaptée à sa culture (Onusida, 2003)⁵, alors que les étudiants de niveau secondaire n'ont pas

⁵ Onusida, l'organisme désigné par l'ONU (*Organisation des nations unies*) et l'OMS (*Organisation mondiale de la santé*) pour surveiller et faire état des avancées du sida et de la lutte contre le sida dans le monde. Ils publient annuellement des rapports sur l'état de la situation qui fait une synthèse des travaux effectués dans le domaine. Il est à remarquer qu'en matière de surveillance de santé, il est difficile d'avoir accès à des sources offrant une

accès à des cours et à l'éducation sexuelle au même titre qu'au Québec (Lear, 1997).⁶ En matière de droits et libertés de la personne, il va sans dire que le géant américain reste plus frileux que le Québec et le Canada. Au Québec, les conjoints de fait de même sexe ont des droits reconnus depuis 1999, les gais peuvent accéder à l'union civile depuis 2002 et au mariage civil selon une décision de la cour depuis 2003, ils peuvent adopter ou déclarer la naissance d'enfants – avec deux parents de même sexe suivant la loi sur l'union civile.⁷

critique globale face aux rapports de tels organismes : la surveillance se fait à l'aide de projets de recherche nationaux et internationaux, de conférences de chercheurs et de travaux en épidémiologie auxquels contribuent de nombreux médecins dans le monde. Des indices me rendent quelque peu confiant que ces travaux n'offrent pas une couverture de la situation trop conservatrice : ils publient des chiffres que les gouvernements des nations concernées n'osent pas afficher et, ils demeurent critiques des facteurs épidémiologiques au-delà des pratiques usuelles dans ces pays. Par exemple, les rapports d'Onusida mentionnent maintenant que le partage de seringues lors d'usage de drogues par injection et les rapports sexuels homosexuels, stigmatisés dans de nombreux pays, sont probablement à l'origine de nombreuses transmissions actuelles dans ces pays alors que ces mêmes pays reconnaissent peu l'existence de ces phénomènes chez eux. Bien sûr, être gai à Montréal et en Ouganda à titre d'exemple n'a pas le même sens, mais il reste que les rapports sexuels non protégés et surtout non reconnus et donc secrets peuvent effectivement favoriser l'infection quand quelqu'un a plusieurs partenaires. Ce rapport de 2003 sert donc de référence la plus récente quant à l'état du sida dans le monde. Certains rapports partiels parus en 2004 complètent la documentation. Voir pour Onusida : <http://www.unaids.org/fr/>

⁶ Et loin de là, l'éducation sexuelle aux États-Unis est souvent restreinte alors qu'au Québec, elle est inscrite dans les programmes du *ministère de l'Éducation*. La situation américaine est confirmée en 2004 par Sean Gosselin, enseignant québécois à Los Angeles en sciences au dernier cycle du secondaire. Voir le guide sur la sexualité dans le cadre de la réforme du secondaire en cours d'implantation au Québec (Duquet, 2004) : http://www.meq.gouv.qc.ca/dassc/pdf/sexualite_f.pdf

⁷ Sur ces sujets au Québec, voir les sites web du ministère de la Justice du Québec, sur les conjoints de même sexe :

<http://www.justice.gouv.qc.ca/francais/publications/generale/sexe.htm>

Sur les conjoints de fait :

<http://www.justice.gouv.qc.ca/francais/publications/generale/union.htm>

Sur l'union civile et l'adoption ou déclaration de naissance par des parents de même sexe :

<http://www.justice.gouv.qc.ca/francais/publications/generale/union-civ.htm>

Sur le mariage civil entre conjoints de même sexe :

<http://www.justice.gouv.qc.ca/francais/publications/generale/maria.htm#sexe>

Aux États-Unis, on en est aux discussions et à des avancées résultant de poursuites devant les tribunaux ou des décisions municipales, comme à San Francisco, d'accorder des licences de mariage à l'encontre des lois en vigueur.⁸ Un processus d'évolution des droits, similaire à celui du Québec, se produit en France où il est remarqué que les confrontations militantes se font moins exacerbées qu'autrefois (Guillebaud, 1998 ; Martel, 2000). Au plan social, il y a eu passage d'une période révolutionnaire à un mode d'intégration des gais dans le monde hétérosexuel (Martel, 2000) qui se poursuit encore aujourd'hui. À cette date au Canada, il reste des ajustements à effectuer dans les lois fédérales à propos de mariage, il est à espérer que ce sera fait sous peu par le gouvernement Martin en place depuis la fin juin 2004. Le Québec est donc maintenant en avance sur les États-Unis quant au respect des droits de la personne par les institutions. Celles-ci ont dégagé un espace d'équité pour toutes les personnes peu importe leur orientation sexuelle.

Montréal en est ainsi arrivée à se distinguer parmi les grandes villes du monde par son ouverture explicite aux gais. On sait depuis l'enquête pancanadienne *Au Masculin* (Myers, Godin et al., 1993) réalisée en 1990 que les communautés gaies d'une province à l'autre sont très différentes : la connotation de « gai » et même la tendance à se définir comme « bisexuel » varient grandement d'une ville à l'autre, et aussi entre les régions et les grandes villes de chaque province. Les ressources et les services disponibles dans chaque région et d'une grande ville à l'autre varient. La notion même du contrôle de la diffusion du VIH pouvant être imposé peut alors

Sur les crimes à caractère haineux, pour en noter quelques-uns, voir : <http://www.crr.ca/fr/publications/Educational/RecognizingandReacting.htm> .

⁸ Voir sur le mariage gai au Massachusetts, par GLAD (*Gay and Lesbian Advocates & Defenders*) : <http://www.glad.org/marriage> et sur les mariages d'abord autorisés de San Francisco, le communiqué de presse du Maire de San Francisco du 10 février 2004 : http://www.ci.sf.ca.us/site/mayor_page.asp?id=22778 et la révocation le 12 août 2004 par la Cour Suprême de Californie de ce droit et des mariages célébrés en 2004 à San Francisco : <http://www.courtinfo.ca.gov/courts/supreme/sfmarriages> .

varier selon le contexte permettant ou non de parler de sexualité : dans plusieurs provinces du Canada (Myers, Godin et *al.*, 1993), on pourrait facilement se retrouver dans un espace silencieux sur la fréquentation des hommes, difficile alors de les faire parler d'une expérience sexuelle avec un autre homme ! Pour Montréal, par rapport aux autres régions du Québec, les caractéristiques comportementales et de fréquentation des milieux gais sont moins contrastées entre elles que ce n'est le cas entre grandes villes et régions dans les autres provinces du Canada. Le contexte urbain et culturel influencerait donc la définition personnelle de l'identité et des habitudes des hommes « gais ». Au Québec, les organismes d'intervention en prévention du VIH sont différents dans chaque région, ce qui fait que l'information diffusée se présente différemment. Enquêter à Montréal aura permis de travailler sur une population plus homogène dans sa culture du sida et ses rapports sociaux, plus ouverte à la reconnaissance de rapports sexuels entre hommes.

Montréal offre ainsi un espace, un terrain, progressiste au plan social avec l'avancée des droits et la place certaine des gais dans les espaces publics et sociaux, l'observation de cette ville permet d'envisager ce que pourrait être la vie des gais d'ailleurs dans les prochaines années. Peu de milieux offrent une telle singularité permettant « d'annoncer » et de voir venir le futur des autres communautés gaies. Très peu d'autres métropoles nord-américaines, tout au moins, ne peuvent actuellement prétendre en être arrivées au point où les gais se trouvent à Montréal et son espace immédiat – ici le Québec.

Si les institutions surtout se sont adaptées, des Québécois se montrent ouverts à l'homosexualité et d'autres ostensiblement homophobes.⁹ Il reste maintenant à actualiser les principes des institutions dans les rapports entre les

⁹ Voir sur ce sujet, le sondage 2004 commandité par la Fondation Émergence et effectué par Léger Marketing (2004). Accessible par le site de la Fondation à : <http://www.emergence.qc.ca/homophobie/fr/html/sondage.html> .

personnes et la vie de tous les jours. Il s'agit là d'une autre tâche militante qui doit prendre la relève de celle plus politique réclamant des droits égaux aux autres citoyens. Le résultat obtenu relève de l'action militante et aussi de la société que les Québécois ont choisi de construire par leurs institutions et leurs lois. Il s'agit là d'un militantisme de fond effectué au cœur des communautés et qui concerne la qualité de vie de chacun des gais, lesbiennes, bisexuels, etc. à propos du respect de tous. C'est là, dans ses rapports individuels, que chaque gai peut être concerné.

Et il en va de même du sida : si le mal se fait maintenant moins sentir, ce n'est pas parce qu'il est disparu, comme il sera exposé plus loin dans ce chapitre, mais bien parce qu'il est devenu plus invisible. En devenant invisible en Occident, entre autres grâce aux traitements antirétroviraux – les *TA* souvent connus comme les « trithérapies » –, le sida est devenu plus sournois et les gais doivent continuer à s'en préoccuper car il reste plus que présent dans la communauté. Le travail de prévention concerne plus que jamais chacun et tous les gais.

La situation devenue celle des gais au Québec s'est construite d'une part grâce au travail de militants et de personnes qui se voyaient concernées par l'égalité de tous les citoyens et en position de pouvoir agir et influencer. Mais ce travail ne peut s'effectuer si la communauté concernée néglige de démontrer son appui et son intérêt face à de telles avancées et réclamations. Ce que les actions des militants peuvent obtenir, chaque gai est invité à le mettre en œuvre dans son environnement propre. Deux exemples sont probants de cette collaboration entre la communauté et chacun de ses membres. Premier exemple, les gais et leurs copains qui participent à la « Célébration de la fierté gaie, lesbienne, bisexuelle, transsexuelle et travestie de Montréal », le Festival *Divers/cité*, affichent une ouverture certaine à l'obtention de nouveaux droits. De même, les personnes qui font la « Marche pour la vie » de la *Fondation Farha*, l'événement *Ça marche*, marquent que pour eux, la recherche et les

soins aux personnes vivant avec le VIH ont une grande importance.¹⁰ En même temps, ils affichent leur préoccupation de prévenir la diffusion du VIH et leur consternation face à de nouveaux cas. De là à utiliser le condom quand il est nécessaire, on imagine qu'il n'y a qu'un pas...

D'autres phénomènes de masse manifestent la présence groupale des gais. Le Village à Montréal, les raves multiples dont le *Black and Blue* contribuent à la renommée internationale de la communauté gaie de Montréal.¹¹ Ces phénomènes manifestent cependant moins le sens d'une « communauté luttant ensemble » et de son engagement. Les aspects mercantiles, orientés sur la consommation et les milieux de rencontre, souvent perçus comme des « ghettos » isolant les gais du reste de la société sont critiqués par certains gais et tendent à rebuter la participation de gais aux activités de défense des droits (et même leur image) et de prévention du sida. D'autres y voient des espaces de liberté, de socialisation, de rencontre et de séduction. Ces phénomènes peuvent ainsi contribuer pour certains à les encourager à participer au développement des droits et de la prévention du sida (Keogh et al., 1998) tandis que d'autres se sentent rebutés par « tout ce qui est gai » et évitent ainsi de participer.

Ce que les organisations militantes font comme promotion, les gais, parmi les autres mais parce qu'ils sont plus directement concernés et interpellés, le reflètent à leur façon par leur participation aux activités et aux actions dont la communauté fait

¹⁰ *Ça Marche* est une marche annuelle visant la récolte de fonds pour soutenir les personnes vivant avec le VIH/ sida organisée par la Fondation Farha basée à Montréal. Voir : <http://www.farha.qc.ca> . *Divers/cité*, nom courant pour la *Célébration annuelle de la Fierté des gais, lesbiennes, bisexuels et transsexuels* à Montréal est une semaine de festivités dans la communauté gaie, lesbienne, bisexuelle, transsexuelle et travestie. Voir : <http://www.diverscite.org> .

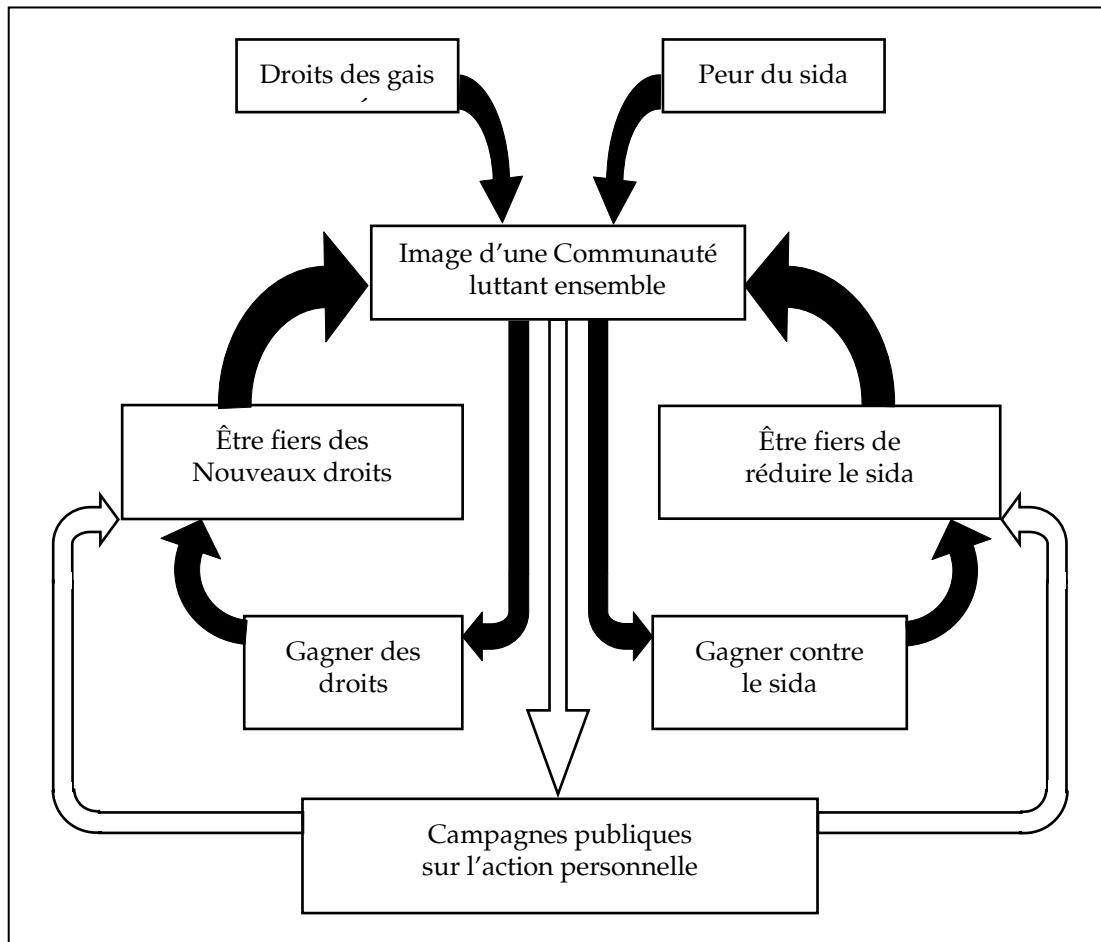
¹¹ Les raves comme le *Black and Blue* sont organisés par le *BBCM (Bad Boy Club de Montréal)* qui commandite des organismes gais et sida à partir des profits récoltés. La visibilité de ces commandites reste relative dans la dynamique étudiée ici.

la promotion. Ici, dans chaque cas, ce n'est pas un produit à vendre qui est « en promotion », c'est une qualité de vie qu'on cherche à améliorer ou à maintenir et ce sont de bonnes conditions de santé à favoriser. Les événements de masse significatifs sont l'occasion, parmi d'autres, de renforcer la participation de chaque membre de la communauté et de souligner les progrès dont ils peuvent être fiers. L'effet de motivation croise parfois du sida vers la communauté gaie et inversement de la communauté gaie vers le sida.

Bien sûr, certains participent à l'ensemble des événements et phénomènes seulement parce que c'est une grande partie, une fête sociale, et évacuent complètement les motivations de celles-ci. Mais la plupart montrant leur conscience du sida, on peut au moins penser qu'ils ne sont pas totalement indifférents aux causes de l'ensemble de la communauté gaie. Lorsqu'ils délaissent de façon systématique le condom, ceci constitue un signal d'alarme de l'effritement du sentiment de communauté, montre qu'ils sont désabusés et s'éloignent de leurs préoccupations personnelles de santé. En termes de sida et en termes de droits, la participation individuelle doit sans cesse être renouvelée : quotidiennement ils doivent éduquer et se faire respecter dans leurs droits ; chaque jour, ils doivent placer un condom sur leur membre lorsque vient le temps de faire l'amour. Peu de communautés font ainsi la promotion d'un engagement quotidien de leurs membres dans un environnement social qui, pour sa part, ne l'exige pas des autres.

Cette façon d'allier droits et préoccupation de santé s'est développée au cours des vingt dernières années et s'est implantée dans la communauté gaie. Dans ces actions, une double symétrie se développe (voir la figure 1.1). Examinons-en les principes. La première symétrie reflète un processus similaire pour le sida et pour la défense des droits des gais, lesbiennes, etc. Chaque problème utilise une situation rappelant que les membres sont concernés : *droits inégaux, peur du sida*. Pour chacune, *l'image d'une communauté luttant ensemble* cherche à renforcer la participation et le

Figure 1.1 Symétries des processus de motivation.
Développement des droits des gais et prévention du VIH.



soutien à la cause. Il est alors légitime de *gagner des droits* et similairement de rappeler l'importance du sida pour quelque peu *gagner contre le sida*. Au fur et à mesure que des résultats sont obtenus, on affiche sa *fierté d'avoir acquis de nouveaux droits, d'avoir réduit le sida* ; ceci permet de renforcer l'image d'une communauté unie autour de ses causes. Cet enchaînement de sens et d'action constitue la première symétrie « sida-droits » dans sa représentation sociale. En complément, à l'image de ce qui se développe au plan social, des *campagnes* et des messages visent à influencer

chacun pour qu'il agisse en conséquence dans sa vie quotidienne. Ainsi, ce processus social auprès des institutions se répète partiellement dans l'environnement psychosocial des individus. Ce qu'on trouve là, forme une seconde symétrie, « du social au particulier », car la fierté exprimée par chacun dans ses efforts personnels et partagée dans des événements de masse contribue par ses résultats à la même image d'une communauté unie.

Cette double symétrie est une invitation et un processus de promotion qui vise doublement chacun des gais. Comme tous et chacun, ils sont libres de l'appliquer et d'y répondre avec plus ou moins de « perfection », nul n'est programmé à cet effet, mais la socialisation par la fréquentation du milieu et la promotion des médias marque bien son effet sur les discours des gais. Chacun des processus a son contexte propre qui contribue à encourager ou à décourager la dynamique symétrique alimentée par cette promotion. Ce qui est alarmant et qui sera détaillé dans les prochaines lignes, c'est que cette dynamique constituée avec de longs efforts se voit ralentie peu à peu et que ceci compromet la structure même des interventions en matière de prévention du sida.

L'urgence de lutter pour de nouveaux droits et celle de se protéger contre le VIH tombe quelque peu dans la banalité. Le ralentissement de cette dynamique se manifeste de diverses façons : démobilité face au condom, récoltes annuelles de fonds en diminution pour la Fondation Farha, etc. Il n'est alors pas étonnant que les médecins en clinique sonnent l'alarme depuis plusieurs années, en intervenant sur le front, ils sont à même de ressentir les dissidences précoces. La double symétrie reste un schéma idéalisé d'une dynamique sociale à laquelle tous n'adhèrent pas unanimement. Elle a tout de même montré une certaine puissance par la réduction des infections depuis les débuts du sida et la légitimité sur laquelle s'appuient les politiciens et militants à changer les institutions sociales.

1.2 Aujourd'hui, toutes les communautés vivent avec le sida.

Le sida s'étend partout sur la planète en même temps qu'il se fait de plus en plus invisible – mais non moins virulent – en Occident. Le sida, c'est vingt millions de morts à ce jour. Si on y ajoute les 40 millions de personnes actuellement infectées (Onusida, 2003), le virus du sida touche maintenant plus de personnes qu'il n'y a eu de morts durant la seconde guerre mondiale.¹² La plupart n'ont pas accès aux médicaments leur permettant de survivre sans pour autant être guéris. Partout, l'urgence du sida s'est transformée sans vraiment s'atténuer : la Chine et l'Inde comptent désormais leurs victimes avec l'Afrique, les Antilles, l'Amérique du Sud, le reste de l'Asie mais aussi tous les pays à revenus élevés. À chaque année, c'est près de l'équivalent de la population du grand Montréal – 3 millions – qui meurt du sida, 5 millions de nouveaux cas annuellement aggravent la situation (Onusida, 2003 ; Statistique Canada, 2003). À la conférence de Bangkok en juillet 2004, Onusida (2004) lançait une alarme sur la croissance immodérée du sida en Asie.¹³

La levée des boucliers contre le sida a suscité des changements que seules les crises majeures peuvent induire : avancées légales, médicales, sociales et personnelles conjuguées ensemble auront apaisé la situation (Treichler, 1999). Phénomène dans l'histoire, le sida aura amené des changements dans les échanges entre les pays et dans la conception autant que les pratiques de chacun dans leur intimité la plus personnelle.

¹² Il s'agit de 50 millions de victimes à la deuxième guerre mondiale selon *le Petit Larousse*.

¹³ Voir sur la situation asiatique Onusida (2004) et sur l'impact du sida sur l'économie mondiale (et non seulement sur les pays où le taux d'infection est élevé) : Onusida et OCDE (2004). L'OCDE est l'*Organisation de coopération et de développement économiques*.

Dans plusieurs pays, l'effet du sida pourrait se comparer à celui d'un « Tsunami » sur une côte maritime, une vague géante raflant tout sur son passage. Une première de ces vagues est passée entre 1981 et 1996 dans les communautés gaies des pays à revenus élevés, il en sera question dans quelques pages. Elle se poursuit encore dans des pays plus pauvres, par exemple,

Tous les modes majeurs de transmission coexistent dans la plupart des pays [d'Amérique du Sud dont le Brésil], au milieu de niveaux élevés de comportements à risque – activité sexuelle précoce, rapports sexuels non protégés avec de multiples partenaires et usage de matériel d'injection de drogues non stérilisé. Dans la majorité des pays sud-américains, le VIH se transmet principalement par le biais de la consommation de drogues injectables et des rapports sexuels entre hommes (avec une incidence conséquente de la transmission hétérosexuelle aux autres partenaires sexuel(le)s). (Onusida, 2003 : 23)¹⁴

Avec les TA, le choc s'est amoindri pour ceux qui peuvent payer. Les gouvernements des pays à revenus élevés traitent maintenant la situation comme ils le font pour une autre maladie chronique, bien que les assurances médicaments ne soient pas partout universelles comme au Canada.

Certains pays commencent à se donner les moyens par des interventions politico-commerciales musclées. Le Brésil s'est ainsi doté récemment de politiques d'accès aux médicaments et de moyens de prévenir plus actifs. Notamment, un vaste programme de production locale de traitements antirétroviraux (TA) aura permis de rendre accessibles les soins aux personnes infectées du pays.

¹⁴ Les drogues par injection sont dangereuses dans l'infection par le VIH lorsqu'une seringue infectée est partagée entre deux ou plusieurs personnes, l'infection se produit quand la seringue a piqué une personne infectée avant d'en piquer une non infectée, c'est le « partage des seringues infectées ». Des organismes comme *Cactus* permettent, à Montréal, de faire l'échange de seringues souillées pour des seringues neuves ; les programmes d'échanges tentent d'instaurer l'usage exclusif de seringues non souillées, leurs efforts complexes apportent de bons résultats. Pour un reportage sur *Cactus*, voir : <http://www.usherbrooke.ca/sommets/v11/n1/cactus.htm> .

[La faible prévalence du sida dans certaines sous-populations du Brésil présente] un témoignage de l'efficacité des programmes de prévention mis en place depuis les années 1990, notamment les efforts pour élargir la couverture de la stratégie du « moindre mal » et d'autres programmes de prévention parmi les groupes vulnérables (et, en outre, un programme actif et réussi pour traiter les personnes infectées par le VIH). Toutefois, le Brésil ne saurait s'endormir sur ses lauriers [...] (Onusida, 2003 : 25)

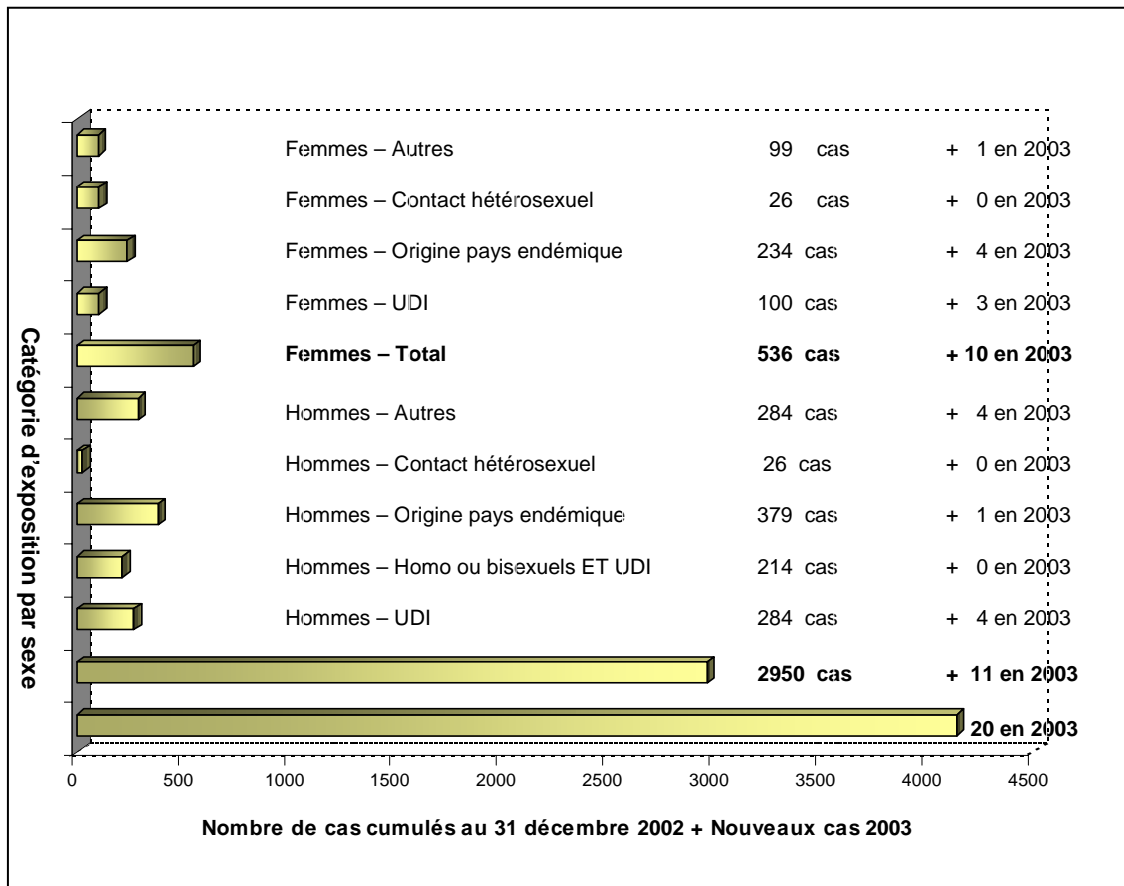
Au Québec, la situation touche particulièrement les hommes « homosexuels », par son nombre, en même temps qu'une forte augmentation de cas est signalée dans les autres groupes de la population. Le portrait exposé à la figure 1.2, construit d'après les données de Turmel et *al.* (2003), permet de saisir la scène dans son ensemble.¹⁵ Tout d'abord, il y a environ huit fois moins de femmes sidéennes au Québec que d'hommes sidéens à ce jour. Cependant, les femmes comptent pour le tiers des déclarations de sida de la dernière année. Ces différences de proportion signalent une situation nouvelle et alarmante. Cette tendance marque les années récentes : avoir une proportion importante de nouvelles femmes sidéennes porte à craindre que de nombreuses femmes se croient hors risque alors qu'elles sont vulnérables. Une tranche certaine d'entre elles partage des seringues avec des partenaires UDI – usagers de drogues par injections – et les circonstances de ces injections font l'objet de recherches suivies.¹⁶ Toutefois, ces proportions inquiétantes au sujet des femmes ne verront pas disparaître les hommes des bureaux de médecins spécialisés dans le sida car, en nombre absolu, ce sont toujours des

¹⁵ Dr Bruno Turmel sera cité pour certains de ses articles dans cette thèse. Après s'être engagé comme chercheur clinicien à la Cohorte Oméga, il a pris la charge de produire un portrait régulier du sida au Québec. Il le fait dans le cadre de sa tâche à la *Direction de la santé publique de Montréal-Centre* en couvrant l'ensemble du Québec. Des articles et des parutions portent parfois sur des sujets plus pointus, son travail semble retenir l'assentiment des épidémiologistes du Québec avec qui il ne peut que collaborer pour réaliser ses synthèses. Ce travail d'équipe fait qu'il est l'auteur désigné des synthèses les plus à jour de ces statistiques.

¹⁶ Dr Julie Bruneau, du CHUM à Montréal suit une cohorte d'UDI depuis de nombreuses années, ses travaux sont régulièrement présentés à CAHR, le Congrès annuel de l'Association canadienne de recherche sur le VIH/ sida.

Figure 1.2 Cas de sida déclarés par catégorie d'exposition et par sexe.
 Nombre de cas (personnes) au Québec.
 Cumulés au 31 décembre 2002, avec nouveaux cas au 31 décembre 2003.

Source : Turmel et al. (2003)



hommes gais et bisexuels qui accaparent le plus grand nombre de nouvelles déclarations de cas de sida au Québec à chaque année. Ils maintiennent ainsi leur forte présence dans le paysage du sida.

L'incidence, le taux d'infection annuel, dans la communauté gaie reste constante et trop importante pour que la menace ne diminue. L'incidence relativement stable, de moins de 1 %, faible à première vue mais cumulable année

après année place les hommes gais au premier rang des victimes du sida à Montréal (Turmel, 2002 ; Onusida, 2003).

Le sida reste une affaire de réseaux interpersonnels ouverts et liés par les contacts du sang, du sperme et des sécrétions sexuelles : vivre aujourd'hui avec sécurité en matière de sida sous-entend de savoir et agir en connaissant le VIH. Si les gens l'ignorent, il peut se répandre comme le feu et ainsi il peut toujours menacer toute personne vivant sur la planète.

Partout dans le monde, les rapports sexuels entre hommes et la stigmatisation à ce sujet comptent dans la propagation du VIH. « [...] la stigmatisation et la discrimination figurent en bonne place parmi les obstacles entravant les efforts faits pour inverser le cours de l'épidémie. » (Onusida, 2003 : 5) Trop de couples gais et d'autres aux formes hétérosexuelles au Québec et dans le monde entier fonctionnent dans l'ignorance qu'ils sont en faits un couple ouvert sur un réseau d'infections possibles – un réseau de partenaires sexuels multiples ou de partage de seringues (Coxon et *al.*, 1993 ; Bajos, 1998 ; Schiltz, 1998b ; Elford et *al.*, 2001). Le secret et la honte entourant l'homosexualité tuent. Aux États-Unis, une proportion significative des jeunes hommes afro-américains nouvellement infectés ont des rapports sexuels avec des personnes des deux sexes, ne connaissent pas leur statut sérologique et infectent leurs partenaires, notamment des femmes qui ne se sentent pas vulnérables de ce point de vue.

Pourtant, même lorsque l'importance de ce mode de propagation de l'épidémie est démontrée, les activités de surveillance, de recherche, de prévention, de soins et d'appui liées au VIH font souvent l'impasse sur les hommes ayant des rapports sexuels avec des hommes. (Onusida, 2003 : 5)

De même, environ 6 000 personnes au Québec ne se savent encore pas séropositives. Le sida n'a cessé de croître, même après 1996.¹⁷

La menace de stigmatisation est parfois double pour les hommes homosexuels du monde. Les comportements autour du silence du sida font parfois plus de mal que la blessure locale que pourrait laisser la stigmatisation suite au dévoilement du VIH : garder le silence amène une ou deux ou dix autres personnes à devoir vivre avec l'infection et ses craintes, le virus multiplie les affres de la stigmatisation sans l'atténuer à chaque infection. Seules les personnes peuvent changer ce cours des choses. La stigmatisation due au sida est une chose, celle entourant les comportements sexuels homosexuels la double sur la droite.

1.3 Prévenir le sida tandis qu'on ne peut en guérir.

Si le taux d'infection s'est relativement stabilisé dans la communauté gaie montréalaise, c'est en bonne partie parce que la prévention a joué son premier rôle de sensibilisation. Mais dans ses formes actuelles, la prévention n'est pas suffisante à faire régresser la présence du sida dans la communauté gaie : trop forte pour être négligeable, trop massive pour ne pas constituer une bombe en puissance.¹⁸ Au plan médical, ici et en Occident, ce qui était une épidémie fulgurante s'est transformé en « épidémie – menace » : la progression a été freinée sans passer sous contrôle, l'incidence reste moins menaçante, la prévalence relativement stable, mais les gouvernements relâchent également leurs efforts (Turmel, 2002 ; Onusida, 2003).

¹⁷ Source : Communiqué de presse de la COCQ-sida pour le 1^{er} décembre 2003. Voir : http://www.cocqsida.com/sida_circule_toujours_1decembre.pdf .

¹⁸ Ce taux dit de *prévalence*, illustre la présence active et cumulée du virus auprès d'une population vivante. Il dit qu'environ 15 % des hommes gais et bisexuels de Montréal sont infectés au VIH. C'est une valeur généralement reconnue dans les domaines de la santé publique et confirmée récemment par une communication personnelle de Joanne Otis, de la Cohorte Oméga.

Comme ailleurs, la prévention a eu son importance et se trouve plus restreinte aujourd'hui, restreinte par les budgets qu'on y accorde mais aussi par sa difficulté à innover. La stagnation du taux d'infection chez les hommes gais en est la manifestation directe.

La prévention encore présente s'est insérée dans nos mœurs, dans le décor de la vie quotidienne. Dans la communauté gaie, on pense facilement condom, ils sont disponibles dans tous les bars gais contre une contribution volontaire de 0,25 \$ résultant du travail du groupe communautaire *Action Séro-Zéro*. Ce groupe occupe principalement l'espace d'intervention auprès des francophones tandis que le groupe *ACCM (AIDS Community Care Montreal)*, aux champs d'action plus larges touche une clientèle anglophone avant tout. *Action Séro-Zéro* est connu pour son intervention en prévention du sida et pour ses actions favorisant la résolution de problèmes de vie avec le sida autant que de vie avec l'homosexualité (voir Haig, 2001). Comme ailleurs dans les pays à revenus élevés, la prévention du sida est présente dans la communauté gaie montréalaise. Les bureaux des médecins autour de la communauté gaie informent au besoin de « l'inventaire » des comportements à risque.¹⁹ Pour simplifier le croquis mais aussi pour répondre aux attitudes générales

¹⁹ Le *CLSC Métro* à Montréal, publie une échelle des risques d'infection en fonction des comportements sexuels qui a entre autres été diffusée par la Cohorte Oméga. Voir aussi le guide des risques de McClure et Grubb (1999). Théoriquement, les risques d'infection par le VIH ne sont pas limités à la pénétration (anale ou vaginale) ou aux contacts sanguins. Cependant, la tendance est de considérer ces moyens comme les seuls risques vraiment reconnus dans les articles – des recherches comme Oméga ont toutefois tenté de documenter par exemple des cas possibles d'infection orale sans y parvenir. L'avis de médecins épidémiologistes comme Michel Alary, un des chercheurs principaux d'Oméga, est que dans tous les cas publiés d'infection orale, il y a eu aussi constat de risques plus probables par d'autres voies : la documentation scientifique n'a donc pas encore identifié d'infections par voies orales seulement (communication personnelle de Michel Alary). Notons aussi que plusieurs MTS sont souvent communiquées par les même voies que celles du sida incluant les voies orales, souvent avec encore plus de facilité et que les participants n'y réfèrent pas nécessairement : il y a recrudescence des cas des syphilis à Montréal en 2003-2004. L'information semble ne pas affecter les hommes gais de façon individuelle même s'ils se sentent globalement très informés et conscients – ils le sont avant tout pour le risque le plus

de chercheurs et des membres de la communauté rencontrés dans la recherche, les pénétrations anales et vaginales sont considérées comme des comportements à risque lors desquels le port d'un condom est nécessaire quand on sait un des partenaires sexuels séropositif ou de statut inconnu – l'infection peut se diffuser, à des taux variables, dans un sens ou dans l'autre entre pénétrant et pénétré. Enfin, d'autres comportements sexuels peuvent aussi induire l'infection, la documentation de cas suivant ces moyens reste plus incertaine mais la menace demeure probable (Alary et *al.*, 2000).

Puisque le taux d'infection dans la communauté gaie s'est de beaucoup réduit, il est aisé de conclure avec la Cohorte Oméga que le port du condom est maintenant une chose généralement entendue et que les comportements réduisant le risque d'infection font partie également des stratégies employées pour éviter l'infection à Montréal.²⁰ Les campagnes de promotion du condom avaient presque fait disparaître la syphilis de notre environnement sexuel, les blennorragies également s'étaient faites discrètes depuis ce temps. Mais, à Montréal comme dans plusieurs pays à revenus élevés, ces MTS d'avant le sida se manifestent avec un regain de vigueur.²¹ (Turmel, 2002 ; Onusida, 2003) Ces marqueurs de risque sont en

réputé, celui de la pénétration anale sans condom. En faits, leur non-référence aux autres risques par les MTS ou par leurs comportements sexuels montre qu'ils ne les considèrent pas vraiment dans leur paysage sexuel, ce qui est aussi le cas des participants au *Project Sigma* au Royaume-Uni (Davies et *al.*, 1993).

²⁰ Il sera question plus loin dans ce même chapitre de l'importante recherche montréalaise *Cohorte Oméga*.

²¹ Une campagne de la *Direction de la Santé publique* et de *Action Séro-Zéro* débutant à l'été 2003 a été mise sur pieds dans le milieu gai et se poursuit en 2004. Voir à cet effet : <http://www.santepub-mtl.qc.ca/Mi/syphilis/index.html>
<http://www.santepub-mtl.qc.ca/Mi/syphilis/pdf/syphilisetgonorrhoe.pdf>
statistiques 2004 : <http://www.santepub-mtl.qc.ca/Mi/syphilis/stat/statindex.html>

recrudescence dans la communauté gaie et annoncent que dans les comportements sexuels, les partenaires négligent plus souvent le port du condom que dans les dernières années ; elles le sont suffisamment pour développer des campagnes d'avertissement et d'information. Dans la communauté gaie de Montréal l'infection par le VIH n'est donc pas encore sous contrôle, ni d'ailleurs dans aucune autre communauté à Montréal (Turmel, 1999). La présence du sida ne faiblit pas dans nos communautés, elle se fait seulement socialement plus discrète. On ne s'étonnera pas de la conclusion d'Onusida :

Il est de plus en plus démontré que les activités de prévention dans plusieurs pays à revenu élevé ne s'adaptent pas au rythme des changements intervenant dans la propagation du VIH. (2003 : 28)

Des efforts sont pourtant déployés au Québec et ailleurs.²² On aura offert « d'érotiser » le condom afin de contrecarrer l'aspect relativement « désagréable » de la manipulation et des sensations du condom (Myers, Godin et *al.*, 1993). Certains ont compris de prendre le condom un peu comme un fétiche... et d'autres adoptent le condom comme une marque de souci de santé. Mais aucun homme ne baise afin de pouvoir se protéger du VIH, la finalité est inverse, il va rencontrer un autre homme pour avoir une « relation » avec lui, pour être touché, le condom vient en sus – plusieurs auteurs ont dû et doivent le rappeler, à titre d'exemples : Davies et *al.* (1993) ; Myers, Godin et *al.* (1993) ; Martel (1996) ; Turner (1997).

²² À voir à titre d'exemples, non exhaustifs, les livres suivants discutant des conditions sociales du sida et de la prévention : Crimp (1988) ; Klusacek et Morrison (1992) ; Odets (1995) ; Reidy et Taggart (1995) ; Martel (1996) ; Chevalier, Otis et Desaulniers (1997) ; Lévy et Cohen (1997) ; Oppenheimer et Reckitt (1997) ; Turner (1997) ; Wright, Rosser et de Zwart (1998) ; Granich et Mermin (1999) ; Rinn (2002).

Deux campagnes, débutées fin 2003, accrochent l'œil : « Le sida circule toujours » produit par le *ministère de la Santé et des Services Sociaux* du Québec (MSSS) et « Le sida ne pardonne pas » produit par la *COCQ-sida*. « Le sida circule toujours » montre une scène « à risque » représentée par des statues de marbre dans un cimetière. Les scènes rappellent les voies d'infection majeures au VIH : pénétration anale, coït vaginal, échange de seringues. On peut qualifier cette campagne d'« avertissement » : elle n'informe pas directement les populations des moyens de défense (arguments et condoms), et n'offre pas de réseaux de soutien ou d'intervenants ni de comportements alternatifs en situations difficiles. Le message de la campagne assume que les communautés – mais trop peu souvent chacune des personnes – connaissent quoi et comment faire pour se prémunir de l'infection au VIH.²³

Cette campagne d'avertissement qui se voudrait effrayante comme celles des années 80, n'informe pas et n'éduque pas au sida, aux façons de faire pour s'en protéger ni à ce qui viendra avant la mort du séropositif. Vivre avec le VIH mine toujours la qualité de vie, met à risque les partenaires sexuels, affecte les familles, les amours et les partenaires. L'équation « pratique = mort » instituée ici reste faible, insaisissable quand la pire réalité est la maladie, l'inquiétude et la lente agonie de ses victimes. On ne peut se cacher que pour certaines des victimes du sida, la mort sera plus une libération qu'une condamnation. Ce « message » trop flou et intangible montre le désengagement équivalent du ministère à contrôler et réduire le sida.

La campagne de la COCQ-sida, une campagne au ton plus stigmatisant que la première, laisse encore plus sceptique quant à la forme de son message. Étendus

²³ Tous les jours, de nouvelles personnes deviennent sexuellement actives ou usagées de drogue par injection (avec échanges), elles ne connaissent pas nécessairement comment se prémunir contre le VIH ; les communautés affectées par le VIH ne sont donc pas des communautés stables, elles se renouvellent. Pour la campagne du MSSS, voir dans Info-Press : <http://www.infopresse.com/ArticleComple.aspx?IdArticle=7742> .

dans un cercueil et aux draps de satin, un couple – dans un des messages deux hommes, dans l'autre un couple hétérosexuel – ont une relation sexuelle.²⁴ Le message dit que « le sida ne pardonne pas. » Venant d'une coalition réprouvant la discrimination et la stigmatisation envers sa clientèle, des sidéens et des séropositifs, le mot « pardon » est étrange. De toute évidence, les symboles de mort et de luxure y sont attachés, la jouissance aussi, les conséquences ultimes du sida pour ceux qui s'infectent au VIH y sont dépeintes. Mais, la notion de « pardon » réfère à « être coupable de... » ? Les personnes vivant avec le VIH seraient-elles coupables de quelque chose ? Le caractère « sacré » de « l'amour » autant que du respect des « morts » y sont mêlés : y aurait-il le signe de condamnations, les amoureux seraient condamnés à mort ? La « luxure » – satin et jouissance – y serait-elle pour dire qu'elle ne mène qu'à la perte des protagonistes ? Veut-on dire que les séropositifs se sont adonnés à la luxure ? Le message inséré dans ce format est certes « fort » mais fort comme dans « il veut effrayer ». Il se veut une campagne de peur à la manière des interventions faites dans les médias il y a plus de quinze ans et longuement décriées (Treichler, 1988, 1992). Il décourage les personnes vivant avec le VIH de chercher à vivre longtemps et sans infecter leurs partenaires. Il apparaît facile, trop facile, d'associer les préjugés évoqués dans ces publicités aux stigmates dont font l'objet les séropositifs et sidéens dans le monde entier : il y a trop de possibilités que cette publicité renforce les préjugés pour que son mérite soit célébré.

Le fait que cette publicité soit signée par l'organisme québécois se disant être une « coalition » des organismes luttant contre le sida n'excuse pas la valeur du message portant à la stigmatisation : il renforce la discrimination en plus que, à la manière du message du ministère, il n'informe pas, n'éduque pas, ne branche personne sur un réseau de soutien et n'offre aucune porte de sortie – un comment

²⁴ Pour la campagne de la COCQ-sida, la Coalition des organismes communautaires québécois de lutte contre le sida, voir : http://www.cocqsida.com/gai_fr.mov et http://www.cocqsida.com/sida_circule_toujours_1decembre.pdf.

faire – pour se protéger du VIH. Pire, il dit aux personnes qui pourraient avoir besoin de cet organisme qu'ils ne seront pas pardonnés, un non-sens. Avec ces deux messages, il n'est pas étonnant que les nouveaux gais ne s'intéressent pas au condom.

Ces campagnes manifestent une monotonie et un désengagement radical déjà présents dans la communauté gaie. Une campagne gouvernementale avertit tandis que l'autre brouille les pistes et tend à stigmatiser les personnes qui forment sa propre clientèle. Venant des organismes qui ont le plus de moyens afin de diffuser ces messages auprès du public, il diminue la portée des autres organismes qui doivent agir à contre-courant de la démarche principale. Il semble que nos organismes soient effectivement loin de s'adapter aux changements et l'état d'avancement du sida rencontrés au Québec comme le soulignait plus haut Onusida au plan international. L'affirmation d'Onusida se fait euphémisme dans le contexte.

Il semble de plus évident que des organismes impliqués dans le sida ne trouvent pas de message ni de référents qui permettent de montrer l'impact de la prévention. Cette monotonie est-elle seulement due à un manque d'inventivité dans la prévention ou ne reflète-t-elle pas une tendance « plus lourde » de la dynamique entourant le sida ? Un examen du contexte s'impose.

1.4 Le « corps » des grandes recherches : après la première crise.

Dans l'histoire très récente du sida, 1996 forme une date pivot. L'annonce des « trithérapies » – maintenant diversifiées autour des TA – s'est réalisée à Vancouver dans le cadre de la *XI^e Conférence internationale sur le sida* : les TA en ont rappelé plusieurs à la vie (Lavoie et *al.*, 2002). Certains ont fait le deuil de leur propre mort et ont pu reprendre leurs occupations, leur vie, leurs amours, du moins durant quelques années et auront vu le millénaire nouveau s'amorcer. Dans la recherche que Manon Jourdenais menait alors sur l'accompagnement des personnes vivant avec le VIH, un participant lui offrait un titre plein d'espoir : « Maintenant que je ne

vais plus mourir... » (Jourdenais, 1998). Pour ce participant sidéen, après avoir été « condamné », il a pu reprendre le travail, faire le deuil de sa mort prématurée et se reconstruire une existence sans avoir à dire chaque jour « Adieu. » C'était peu après 1996. Aujourd'hui, après de nombreux séjours à l'hôpital, il travaille encore et maintient son appartement. Les TA ne lui conviennent pas. Sa vie tient à peu de choses. Il n'y a plus de protocoles de recherche auxquels il puisse participer : il est en phase palliative de la « vie » depuis quelques années. Il prend soin de lui-même malgré les difficultés. « Maintenant qu'il ne sait plus quand il va mourir » il tient, et ce malgré les atteintes neurologiques à son cerveau et à son système nerveux, la lipodystrophie, les diarrhées fréquentes et sa grande faiblesse, à travailler de trois à quatre heures par jour « Pour, dit-il, faire encore partie du monde ». Il se refuse à vivre dans une maison d'hébergement spécialisée, certain qu'il s'y laisserait mourir. Il ne bande plus, ne connaît plus la douceur du toucher et du sexe sur sa peau. Plus question pour lui de « sorties », sauf à l'occasion le samedi soir et, s'il fait quelques excès, il en paie le prix pendant plus d'une semaine. Il vit seul, n'a plus de « vie », plus d'amis et sa famille persiste à ignorer sa situation, son Sida. Dois-je dire que cet homme qui peut sembler avancé en âge atteint tout juste les quarante ans ? Le sida est peut-être une maladie chronique, mais ce n'est en rien un mal résolu.²⁵

Il y a eu des années avec des deuils en grands nombres et maintenant, les départs se font lents. À Montréal, on a fait le « deuil collectif » des décès du premier « Tsunami » du sida, le 1^{er} décembre 1996. Ce jour là, se tenait une journée d'activités visant à exprimer et soulager de la présence persistante du deuil dans la communauté gaie de Montréal. Avec les TA, plusieurs sont maintenant soulagés de n'aller aux funérailles que « quelques fois » par année pour leurs amis disparus.²⁶

²⁵ Merci à Manon Jourdenais pour ces informations.

²⁶ Chaque année, le 1^{er} décembre, dans le cadre de la Journée internationale du sida, se tiennent des cérémonies et des événements de deuil, de compassion et de soutien de moindre importance au plan collectif.

D'autres gais pensent que personne dans leur entourage n'est infecté. La crise primaire, le 1^{er} Tsunami, s'est calmée, une forme de « vie-survie » s'est organisée. Illusion du calme après la tempête, désormais la sexualité se vit différemment.

Va pour le sida, disons, la situation n'en est plus une de crise,²⁷ mais ceci n'évite pas que le VIH se diffuse encore lentement dans la communauté gaie. Des recherches ont été développées pour comprendre les phénomènes d'infection. Dans un cycle continu, les activités de prévention forment ainsi un processus de recherche-action où la communauté gaie et les chercheurs sont impliqués.

Diverses stratégies de compréhension ont été élaborées par les chercheurs en développant leurs modèles : le *Health Belief Model* ou *Modèle des croyances en santé* (Rosenstock, 1974), la *théorie du comportement planifié* (Fishben et Ajzen, 1975 ; Ajzen et Madden, 1986), la *théorie de la protection motivée* (Rogers, 1983 ; Van der Velde et al., 1991), le *Modèle de réduction du risque du sida* (Catania, Kegeles et Coates, 1990), le *Modèle d'évaluation du risque* (Becker, 1974 ; Janz et Becker, 1984 ; Becker et Joseph, 1988), etc. et aussi, pour *Project Sigma*, une analyse de journaux de bords sexuels et personnels des participants²⁸ (Coxon, 1988 ; Davies et Coxon, 1990 ; Coxon et al., 1992 ; Davies et al., 1993 ; Coxon et McManus, 2000). Ces grandes recherches, désignons les ainsi, auxquelles on ajoutera la *Cohorte Oméga* plus bas, abordent autant les croyances, la logique supposée des actions, les motivations, les

²⁷ Pour un approfondissement de la notion de crise applicable ici, voir Pauchant et Mitroff (1995) et sur la crise du sida Émond(1999).

²⁸ Les chercheurs du Project Sigma ont suivi avec méticulosité les séquences d'actes sexuels des participants durant plusieurs mois à l'aide de journaux de bord sexuels tenus par ces derniers. Les séquences d'actes sexuels et leurs agencements y sont traités comme s'il s'agissait d'une chaîne de mots dans un langage – une linguistique – sexuel.

perceptions et l'évaluation des situations que la mémoire.²⁹ Ici, aucun arbitrage sur la pertinence ultime de chaque modèle n'est possible en définitive car d'une part les nouvelles recherches, au fait des critiques élaborées sur les modèles antérieurs, tentent de résoudre les problèmes que ceux-ci portent dans leur structure même, et d'autre part, ces recherches n'évoquent que de façon générale la validité évaluée de leurs résultats.

La plupart des grandes recherches font un inventaire des comportements effectués durant six mois, parfois un an ou même toute la vie. Le modèle de recherche exprime les motivations ou autres éléments propres selon le point de vue abordé par les chercheurs. Les moyennes et estimations synthétisent les comportements en les globalisant pour la durée observée : ils perdent de vue les circonstances et l'enchaînement des actions individuelles au cours desquelles un soir un homme oublie le condom ou qu'un autre en exige son utilisation. Les recherches créent ainsi une distance, une « myopie », en globalisant les comportements par rapport aux contextes ponctuels qui les ont motivés. Cette distance devient une caractéristique des méthodes utilisées. Elle permet une vue d'ensemble de laquelle ressortent les éléments stables exprimant les tendances de fond de chaque personne. Ce qu'ils gagnent en généralité et en stabilité des résultats, ils le perdent par rapport aux divers choix faits en contexte dans le quotidien.

Ils cherchent donc des éléments stables et non passagers qui expliquent globalement un ensemble de comportements. La composition et les analyses des grandes recherches sont facilités lorsqu'une certaine distance est établie entre les comportements et leurs effets, les « déterminants » ainsi trouvés forment des éléments stables de la vie des personnes. En principe, ils sont à la source des « causes » des comportements – cette notion de déterminant reste proche des

²⁹ Les grandes recherches présentées sommairement ici seront abordées à nouveau au prochain chapitre dans une perspective critique de leurs traits méthodologiques.

« dispositions » de Bourdieu en conjonction avec les « *habits* » de Giddens qui seront abordés plus loin dans ce chapitre.

À titre d'exemple de cette myopie, pensons à quelqu'un pour qui une crainte presque jamais vécue autrement peut avoir été salutaire. Un soir où un nouveau partenaire, après avoir raconté ses « fabuleux » ébats sexuels des derniers mois, veut pénétrer sans condom... Le partenaire réagit et évite la pénétration. Une crainte passagère et peut-être oubliée aura fait bifurquer la situation. Dans les grandes recherches utilisant les modèles, il y a négligence de cette crainte passagère perdue dans les statistiques. Et l'effet se révèle une mise à distance des éléments à l'origine des comportements car, pour expliquer globalement une variété de comportements, on ne peut que regarder des éléments stables sur une longue période de temps. Dans tout cela, se perd la dynamique de la relation entre les personnes, celle qui fait que le condom sera porté ou non ce soir là, celle qui éveille ou non une crainte passagère.

Une des conséquences des grandes recherches est d'amener à penser que les risques pris ce soir dépendent « uniquement des déterminants » ; que les papillons qui volent dans le ventre d'un protagoniste ou encore le développement extraordinaire de la soirée avec un bel inconnu ne jouent pas sur l'abandon dans les plaisirs sexuels. Au minimum, les grandes recherches ne sont pas inspirées de romantisme et évitent de parler des contextes. L'arrêt – la stabilisation – des effets de prévention soulève la pertinence qui apparaît donc limitée de ces recherches « classiques » sur le sujet.

Montréal aussi bénéficie de ce genre de recherche, sa synthèse reste encore grandement attendue. La *Cohorte Oméga* a exploré pendant sept ans les liens entre le contexte psychosocial de 1 800 hommes séronégatifs et leurs comportements sexuels et affectifs avec d'autres hommes. La Cohorte Oméga, dont les chercheurs principaux sont Michel Alary, Robert Remis et Joanne Otis aura pris le temps d'explorer à fond ces diverses dimensions promues par les différents modèles théoriques (Alary et *al.*, 1995). Les résultats encore fragmentaires des chercheurs

d'Oméga seront souvent cités ici car ils constituent la matière la plus complète et proche de Montréal à propos de la communauté gaie et de la dynamique entourant la protection du sida appliquée par les gais.^{30,31}

Oméga montre que ce sont souvent des hommes non habitués aux pénétrations anales qui prendront des risques. Et pourtant, ce soir là où ils en prendront, la plupart auront aussi un condom dans leurs poches, un condom qui n'a pas servi.³² (Voir également Coxon et McManus, 2000 de Sigma pour des résultats similaires.) Les gais semblent adopter un comportement paradoxal lorsqu'ils savent l'importance et l'usage du condom mais qu'ils ne l'utilisent pas. Pourquoi ? C'est une énigme que n'auront pas entièrement résolu Oméga ni les autres recherches. Ma réponse « C'est bien possible ! » exprime une conviction profonde pour moi au cours de cette recherche. « Comment cela est-il effectivement possible ? » retient mon attention. Cette conviction exprime l'ambiguïté et la complexité des rapports humains impliqués et s'exprimera de diverses façons dans le cours du développement de cette thèse, données et synthèses de recherche à l'appui.

³⁰ La couverture de la Cohorte Oméga visait les « hommes ayant des relations affectives et sexuelles avec d'autres hommes » et invitait donc tous les hommes de la région de Montréal qui avaient eu une relation sexuelle avec un homme dans la dernière année avant l'inscription à participer à la recherche. Le recrutement s'est déroulé de 1996 à 2003. Les valeurs et conclusions de cette recherche concernent donc dans un sens très large la communauté gaie de Montréal.

³¹ Comme professionnel de recherche, j'ai eu la responsabilité de coordonner la mise sur pied de cette organisation. Il va sans dire que la question de recherche proposée ici est teintée de mon vécu professionnel dans ce groupe. Les données de mes entrevues restent toutefois entièrement originales et ont été réalisées après mon concours à Oméga.

³² Quelques points saillants comme celui-ci sont tirés d'un entretien avec Joanne Otis, chercheuse principale de la Cohorte Oméga responsable des mesures psychosociales. Je lui demandais de synthétiser certains de ses résultats de recherche à l'automne 2003 et de m'en indiquer les sources de publication. Les références à Joanne Otis non publiées (« communication personnelle ») proviennent de cette rencontre.

Les études faites à l'aide des modèles ne répondent pas pour l'instant à cette question. Tout au plus les auteurs ont-ils constaté que la « rationalité » utilisée dans de tels contextes n'est pas celle qui règle les raisonnements du risque, un paradoxe au point de vue du risque qu'il faudrait résoudre. Ces chercheurs cognitivistes s'interrogent sur l'existence « d'une autre rationalité » (Mendès-Leité, 1996). Il en sera question au passage au cours des divers chapitres et au cours de la synthèse de la recherche présentée en conclusion. À remarquer pour l'instant : ce « paradoxe » illustre particulièrement la non-compréhension du point de vue de la santé et de la prévention du VIH face au déroulement d'une rencontre sexuelle.

Une avenue de recherche voisine s'attarde à la *théorie de la négociation du condom*. Jusqu'à un certain point, l'usage du condom s'inscrit dans un contexte de « sécurité négociée » (Flowers et al., 1997 ; Lear, 1997), mais ce concept est plutôt valable pour les couples homosexuels stabilisés et les couples hétérosexuels s'adonnant à de longues rencontres de séduction et de fréquentations avant d'avoir une première relation sexuelle (Flowers et al., 1997 ; Lear, 1997 ; Otis et al., 1997 ; Troth et Peterson, 2000) et non aux rencontres d'un soir ou menant rapidement à une relation sexuelle. Quand les couples peuvent s'asseoir et discuter de leur sécurité face au VIH, ils peuvent prendre le temps de parler et de « négocier » cet usage du condom et ses modalités, du moins en théorie (Lear, 1997). Mais il leur faut avoir développé d'autres attitudes et liens avant de procéder ainsi, il faut que la confiance existe entre les partenaires. Or, la confiance n'existe pas avant qu'on se connaisse. La négociation verbale du condom suit souvent l'initiative de la femme dans ces couples hétérosexuels (Cupach et Metts, 1991 ; Nelson, 1995 ; Lear, 1997 ; Otis et al., 1997 ; Troth et Peterson, 2000 ; Case, 2001 ; Noar, 2001) et étant donné la rapidité des contacts entre hommes – et ça reste vrai pour certains hétérosexuels ou entre femmes dans certains cas –, cet aspect du modèle de négociation verbale ne s'applique pas dans un monde gai. Cette théorie est mésadaptée.

Suivant la première avenue de recherche, Mendès-Leité (1996) s'interroge sur « l'autre rationalité » qui fait « décider » d'éviter le condom ; comme d'autres chercheurs, il s'interroge sur le risque. Le « risque » est le repère de base dans son raisonnement comme il l'est pour le *Project Sigma* en Angleterre, la *Cohorte Oméga* à Montréal, le *Project Vanguard* à Vancouver, *Au Masculin* (Myers, Godin et al., 1993) dans tout le Canada, un ensemble de recherches australiennes – Dowsett (1996) ; Bartos, McLeod et Nott (1993) ; *SAPA*, *SSS* ou *Project Male-Call* (voir Kippax et al., 1989, 1991 et 1994 d'après Dowsett, 1996) –, l'Enquête *ACSF (Analyse des Comportements Sexuels en France)* (Bajos, et al., 1998), des études subventionnées par le *NIH – National Institutes of Health* – aux États-Unis et plusieurs auteurs des études sur les phénomènes entourant les attitudes face au sida. Les chercheurs des domaines sociaux et de l'intervention psychosociale ont tenté de saisir la menace à sa racine en visant d'une part à réduire les risques et d'autre part en s'interrogeant à leur propos (Myers, Godin, et al., 1993 ; Bajos et al., 1998).

Mais pourquoi les hommes n'utilisent pas le condom quand ils en ont et même quand ils ont l'intention de l'utiliser ? Ceci reste une question non résolue par les grandes recherches. Il se peut donc que les chercheurs « collent trop le nez » à leurs modèles plutôt que de s'en dégager et de rechercher une perspective d'ensemble les menant vers une solution au problème (Ahlemeyer et Ludwig, 1997). Mais cet argument se fait sans doute trop catégorique, car le problème ressort après maints nouveaux constats et compréhensions justement issues de ces recherches à grand déploiement.

Un de ces intéressants constats touche particulièrement la mouvance des risques dans la population. Les gais ne sont pas tous à risque de s'infecter : plusieurs ont des pratiques sexuelles qui n'incluent pas la pénétration anale et d'autres n'en ont qu'avec leur partenaire régulier ou même n'ont de rapports sexuels qu'avec leur partenaire de vie en dyade fermée (Coxon et al., 1993 ; Bajos, 1998 ; Schiltz, 1998b ; Elford et al., 2001).

Dans la communauté gaie et des hommes ayant des relations sexuelles avec d'autres hommes d'Occident, une photographie prise ce soir indiquerait que peu d'hommes vivent le risque de diffusion du VIH. Les pénétrations anales sans condom avec un partenaire au statut sérologique positif – un « séropositif » – ou inconnu ne sont pas généralisées et demeurent beaucoup plus occasionnelles que régulières (Coxon et *al.*, 1993 ; Bozon, 1998 ; Coxon et McManus, 2000). « Certains » hommes sont à risque et plusieurs autres ne le sont pas ce soir. Mais alors, où est donc le problème ? C'est que le risque n'est pas fixé dans le temps ni dans l'espace, car un autre soir les hommes apparaissant sur la photo ne seront plus les mêmes, les stratégies de réduction du risque changent et se multiplient, parfois gais et autres cèdent au risque qu'ils n'avaient jamais couru (Bajos, 1998).

Les premiers mouvements sur la photo déphasée dans le temps sont marqués par le changement de positions des hommes sur celle-ci. La boutade populaire soulevant la question « Qui est-ce qui fait la femme ? ! » porte un leurre : celui qui recevait le sperme le donnera dans d'autres circonstances, avec peut-être un autre partenaire. (Coxon et *al.*, 1993 ; Coxon, 1995). Le « dominateur » éternel - illustré par l'étiquette du « *top* » - est un archétype bien théorique dans le paysage sexuel gai du sida. Les recherches montrent que le « vice » versa : les rôles de pénétrant et de pénétré sont instables dans le temps et selon les partenaires. Résultat, celui qui pensait se sécuriser en ne recevant pas le sperme sera probablement exposé un jour ou l'autre à un risque d'infection qu'il néglige actuellement. La nature des désirs et des plaisirs suit des parcours bien inattendus.

Non seulement les personnages ont changé de position sur la photo, mais, deuxième mouvement, les visages auront également changé au fil des nuits. *Le risque migre*. Ceux qui ne prenaient pas de risque par la gamme de leurs pratiques sexuelles hier soir en prendront probablement un, l'un de ces « proches » lendemains. Prendre des risques se fait malgré l'information, les résolutions et les pratiques du passé, en même temps que ces facteurs ont leur influence sur la situation. Ce n'est ni une

affaire de « vieux », ni une affaire de jeune – les plus inconséquents et écervelés des nouveaux gais ? –, le risque voyage, migre et se transporte. Le statut sérologique n’y change rien.³³

Les séropositifs vivent comme les autres personnes dans cette mouvance. Ils restent humains comme ils l’étaient hier. Le sida ne les transforme pas comme par un coup de baguette magique, la seule différence avec « les autres » dans leur vie est sans doute cette connaissance intime du virus et de l’apparition éventuelle de la maladie. Mais, aujourd’hui les TA sont là et plusieurs séropositifs peuvent tout aussi bien que « les autres » croire pendant longtemps, sinon se convaincre par leur expérience personnelle, que c’est quelque chose de banal. Ils ont en main la même information que ceux qui ne sont pas infectés et un peu plus.³⁴ Dans ce cadre, ils ont peut-être relativisé leurs craintes face au VIH. Un sens des « responsabilités » face à leur potentiel de diffusion du sida peut se manifester mais ils peuvent aussi se sentir épuisés de toujours maintenir eux-mêmes la barrière de sécurité face à leurs partenaires. Ils peuvent donc être portés à appliquer une protection contre le VIH ou encore être portés à la laisser tomber. Rien ne détermine que les séropositifs se comporteront différemment des autres hommes et femmes concernés par une infection potentielle. Informés, prudents, ignorants, respectueux ou désabusés de

³³ « Ça pourrait être moi ! » Ce constat viscéral, je l’ai fait à ce propos, laisse un chercheur gai insécuré face à son avenir. En même temps, je ne peux cacher que face à ce constat, cette thèse sert d’outil personnel pour contrecarrer ce problème qui me touche tout à fait intimement. Au prochain chapitre, cette proximité entre le problème et le chercheur contribuera à motiver l’appareillage méthodologique développé pour que les craintes relatives, mais qui m’affectent certainement, ne biaisent par l’observation, mais plutôt nourrissent ma motivation à réaliser ce travail effectué en situation rapprochée.

³⁴ Les organismes *CPAVIH* et *ACCM* à Montréal diffusent une information éclairée sur les TA et leur gestion. Les médecins des cliniques spécialisées et le personnel des Unités spécialisées dans les hôpitaux (dites les « URESS ») donnent également éducation, écoute et conseils à ces patients.

leur situation, ils auront leurs aventures, leurs errances, leurs hasards et leurs oublis comme tout le monde. Comme tous les humains, ils restent imparfaits.

L'infection se réalise « au hasard », certes, mais le risque associé aux « hasards » est accentué par les « pertes » et les « euphories » de la vie de l'homme gai : quand il subit une perte de travail, d'amour, d'amitiés, de sécurité, il est plus enclin à s'exposer au risque.³⁵ Les bonnes intentions de porter un condom peuvent temporairement tomber, les chercheurs l'appellent « *relapse* » (Williams, Elwood et Bowen, 2000). L'activité sexuelle débridée, disons compulsive, viendrait compenser pour certains l'effet dépressif de la situation vécue... pendant quelques temps. L'euphorie les entraînerait à se sentir « invulnérables » ou simplement négligents. Utiliser une protection peut leur sembler « désormais » inutile. Un partenaire infectieux rencontré durant cette période crée un cocktail explosif.

Par le biais des grandes recherches et de leurs résultats statistiques plutôt que par une compréhension articulée du phénomène, il a été remarqué que les gais qui ont une forte « estime de soi » ont tendance à utiliser le condom lorsque nécessaire (Keogh et *al.* : 1998). Des campagnes dans diverses communautés dont certaines d'Action Séro-Zéro ont ainsi fait la promotion de facteurs favorisant une meilleure estime de soi en rapport avec l'identité gaie. Deux interprétations dominent ce type de campagnes : la première, un attachement social à la communauté gaie crée une meilleure estime de soi (une « fierté » disons) et de là un plus grand désir de se protéger ; la seconde, les gais près de la communauté se verraient plus à risque et accentueraient plus fortement la réduction du risque (Keogh et *al.* : 1998). L'interprétation suggérée par ma recherche établit un lien plus direct entre l'estime

³⁵ Communication personnelle de Joanne Otis, Cohorte Oméga.

de soi et l'action de se protéger peu importe les sources identitaires de cette estime permettant l'écoute, il en sera question dans l'analyse des données (Chapitre 3) et en conclusion.

Les grandes recherches, en développant leurs outils distants et très stables obtiennent donc une vision globale attachée aux valeurs qu'elles tiennent pour maîtresses. Les outils d'observation qu'ils empruntent créent justement cette distance et cette stabilité (voir Kuhn, 1983). Et dans cette foulée, l'information qu'elles diffusent illustre ces valeurs et les façons de faire de ces outils. Ces recherches ont tout d'abord servi, au cours des grandes avancées du sida, à calmer la première crise du sida, elles ont montré l'importance de réduire le risque, de gérer quand et comment prendre des risques, aussi comment les croyances – pour leurs visions « erronées » – avaient une incidence sur les pratiques et les relâchements sexuels. Elles ont permis de créer les interventions de base en éducation et prévention du sida. Alliées aux TA, ces recherches, par le biais de la prévention, ont contribué à diminuer l'incidence des infections et à adapter plusieurs pratiques sexuelles au contexte. La crise du 1^{er} Tsunami du sida a ainsi pu se résorber quelque peu.

Mais l'effet résultant est une diminution du « moteur », de la « locomotive » qui a permis de s'adresser légitimement aux gais à propos du sida : la peur tombant par la non-visibilité du sida, les motivations à se protéger deviennent plus diffuses, intangibles et théoriques pour les gais d'aujourd'hui. C'est une attitude relâchée qui sera rencontrée dans le cours des entrevues (voir au chapitre 3).

En même temps, c'est-à-dire ces années-ci, les droits légaux à conquérir par les gais arrivent à un terme au Québec et au Canada. Face à la panoplie des nouveaux droits acquis, il n'y aura dans quelques années « plus rien de neuf » à fêter au plan juridique pour les gais. Là aussi un moteur se résorbe et la locomotive favorisant le développement en symétries de l'estime de soi et d'une meilleure qualité de vie pour chacun tendra à perdre de sa vigueur car les gais auront moins

l'occasion de voir témoigner des acteurs de la vie sociale leur procurant des modèles de comportements sur le sujet qu'ils ont adoptés, rien à dire car rien de neuf à gagner. Les dynamiques combinées du sida et la défense des droits (comme elles apparaissaient à la figure 1.1), en s'affaiblissant peu à peu, montrent le succès partiel des efforts militants et communautaires des gais de Montréal. Dans la foulée de l'affaiblissement de ces dynamiques, une monotonie des campagnes de prévention observées récemment au Québec a pu s'installer (voir plus haut au paragraphe 1.1).

Ce contexte de fin de parcours a motivé le développement de la présente thèse, sachant relativement usées certaines approches de la recherche, de la prévention et aussi de la façon de motiver l'implication de chaque gai, j'ai cherché à voir ce qui pourrait relancer une motivation dans la protection contre le VIH pour chacun des gais. Le travail en a été un de remise en question des bases, des méthodes qui usuellement ont guidé bien des recherches dont les grandes recherches. Plus nettement, il sera question ici d'une première recherche, un premier pas, dans l'intervention sur les méthodes. En effet, les grandes recherches, les modes de prévention actuelle et les interventions visant à se donner à chacun une meilleure qualité de vie sont liés ensemble par des principes communs que l'un et l'autre s'échangent telles la symétrie des processus de motivation et la distance des observations face aux événements qui font que des gais s'infectent chaque jour. Il pourrait y avoir là un problème de vision et de compréhension des réalités. Pour changer une structure de la vision du monde, pour en changer les compréhensions, nous souligne Kuhn (1983), il reste superficiel de changer le message des campagnes ou le nom des variables dans les recherches ou bien encore le sujet des revendications. Il faut surtout plutôt reprendre les méthodes et les principes de ces visions, désamorcer les façons de faire, les remettre en question et intervenir là sur les méthodes qui les fondent. C'est ce dont il sera question en fond de scène dans les prochains paragraphes.

1.5 Mainmises sociales sur la sexualité.

Le fond de scène des dynamiques unissant le sida et les discours de la communauté gaie prend son origine au-delà de la jonction et de la découverte de ces phénomènes. La sexualité telle qu'elle se vit aujourd'hui emprunte au passé ses conceptions et ses façons de faire (Foucault, 1976). Certaines dimensions ont pu faire l'objet de questionnements et de discussions dans l'espace public, on peut en retrouver les traces au moyen de documents sur le sujet. Mais ce qui importe le plus est de percer ces discours pour identifier les manques et les faiblesses de ceux-ci. Car si les discours ont orienté les manières de voir et de faire, c'est surtout la face cachée de ces sujets qui peut aider à créer de nouvelles méthodes. Il sera ensuite possible de revenir sur les dynamiques vues plus haut dans ce chapitre et de proposer un changement pertinent par une intervention sur les méthodes. C'est dans cet esprit que le cadre théorique s'élabore ici à partir du contexte survolé précédemment.

L'idée même de nommer la « sexualité » et de la caractériser appartient à l'époque *moderne*. À titre d'exemple, des descriptions du mode de vie de ceux qu'on appelle maintenant « homosexuels » remontent au début du XVIII^e siècle (McIntosh, 1998, © 1968) et parfois au-delà (Boswell, 1980). L'expression elle-même date du milieu du XIX^e siècle (Yingling, 1991 ; Young, 1995 ; Tamagne, 2001). L'époque moderne présente une expansion des concepts idéalisés. Une caractéristique des conceptions modernes est d'amener ses acteurs à identifier des idéaux, à se construire des rêves – des conceptions – et à les réaliser. Ces rêves et grands projets, en principe, leur permettent d'atteindre la plénitude par leur réalisation (Habermas, 1993). Savoir éliminer les aléas limitant l'atteinte de ces projets et faire table rase des « fausses » conceptions en conservant les « vraies » – celles qui semblent vraies – font partie des attitudes modernes intégrées à la culture d'aujourd'hui, elles teintent plusieurs des attitudes sociales actuelles.

Les idéaux des révolutions sexuelles et homosexuelles des années 1970 en Occident font partie de ces projets modernes (voir Bruckner et Finkielkraut, 1977 ;

Hocquenghem, 2000). Afin d'organiser la mise en œuvre de ces idéaux, il a fallu en prendre conscience, les dire, les articuler : liberté des partenaires et des relations, exploration de son potentiel sexuel avec chaque sexe, pratique d'un sexe récréatif et détaché de la procréation, etc. Et donc, sont apparus les moyens de contrôle – les contraintes sous-entendues ou normatives – et les moyens « d'aveux » à instaurer pour les réaliser (Foucault, 1976).

En s'interrogeant sur la sexualité, libre ou normée, celle-ci devenait explicitement un objet à discuter dans l'espace social que le discours social s'est réapproprié (Greenberg, 1988 ; Molleda-Pernas, 1988 ; Halperin, 1993 ; Stein, 1990 ; Weeks, 1996 ; Hocquenghem, 2000 ; Le Breton, 2002). Les activités et la performance sexuelles devenaient un sujet d'intérêt personnel, relationnel et de couple autant que public. Ce regard sur la sexualité a alors demandé le développement de connaissances aussi bien que de performances. La science, en réponse, a construit ses propres dispositifs d'aveu et de contrôle du sexe et, entre autres, une surveillance de l'homosexualité (Foucault, 1976 ; Bruckner et Finkielkraut, 1977 ; Bravmann, 1996). On peut compter parmi les travaux connus de cette « science » les enquêtes de l'*Institut Kinsey* aux États-Unis, les travaux du couple de sexologues Masters et Johnson, les *Rapport Hite* sur les hommes et les femmes.³⁶ Ainsi, en accord avec ce besoin de contrôle et de perfection dans le sexe, dans le contexte culturel actuel, il semble bien « normal » et admissible de « passer aux aveux » à propos de sexe – dire,

³⁶ Dans ces recherches dont des éléments portent sur l'homosexualité et la masculinité, on peut lire par exemple de l'*Institut* (maintenant appelé) *Kinsey* : Weinberg et Williams (1974) ; Bell et Weinberg (1980) ; aussi Pietropinto (1978) ; Hite (1983) et ; Masters et Johnson (1987 ; 1988, © 1966). Ce dernier couple d'auteurs compose un traité de sexologie sur plusieurs volumes avec études et expériences « en laboratoire » à l'appui, il se distingue ainsi des études de types « enquêtes par sondage » que constituent plutôt les autres sources. Dans la même tradition de sondages, pour la France, voir Cavailles, Dutey et Bach-Ignasse (1984). Ultérieurement, d'autres enquêtes seront développées avec la montée du sida. Voir les grandes recherches plus haut dans ce chapitre au paragraphe 1.6.

discuter, soupeser, examiner – afin de se comprendre, de se reconstruire à travers la thérapie et tout ceci en laissant place à un contrôle social et médical sur celui-ci (Foucault, 1976).

Par un chemin dont l'origine reste inexplicquée, le sida est apparu au détour sonnait maintenant le glas de cette sexualité ouverte et sans limites. Face à ce nouveau syndrome, c'est donc en utilisant les moyens qu'ils connaissaient, les modes d'aveu et de contrôle reconnus, que les chercheurs et les médecins ont amorcé leurs prises de connaissance autour du sida. Une pléiade de recherches a examiné les personnes affectées et aussi pourquoi celles qui ne l'étaient pas semblaient si « différentes » des autres.³⁷ Plusieurs moyens utilisés dans l'acquisition de connaissance et de contrôle du VIH restent des dispositifs classiques de la modernité étendue à aujourd'hui.

Michel Foucault a permis par ses travaux la compréhension et le questionnement des modes d'aveu et des normes de conformité face aux choses de la sexualité et des rapports humains. L'apport de Michel Foucault (1976),³⁸ soutenu par son regard postmoderne et poststructuraliste, imprègne maintenant fortement la compréhension des effets de ces dispositifs et de leur emprise sur les rapports sociaux (Warner, 1993). Conséquence de la présence de ces dispositifs, la sexualité se voit soumise à des normes relatives dans sa présentation, dans ses pratiques. Par exemple, la pression ressentie à devoir adopter le camp d'une orientation sexuelle

³⁷ Les références abondent quand on consulte par exemple la liste des présentations au congrès annuel de *CAHR*, les travaux réalisés par Onusida ou encore les conférences internationales bisannuelles sur le sida (la dernière étant celle de Bangkok en juillet 2004) : les travaux vont de la virologie à l'épidémiologie, de la psychologie à la sociologie en passant par les études sur le deuil.

³⁸ Les autres tomes sur *l'Histoire de la sexualité* sont parus en 1984 (Foucault, 1984a, 1984b) et ont eu un impact moindre mais dont la lecture reste intéressante.

spécifique, à se sentir libérés par son annonce – sa « sortie » ou *coming-out* en anglais sont un exemple de résultat de la présence de ces dispositifs dans la culture même : Le raisonnement dit que si des identités sexuelles spécifiques existent, alors chacun devrait pouvoir trouver la sienne, celles-ci ont comme rôle de représenter l'ensemble des possibilités identitaires – et après avoir nommé chacune d'elle il ne devrait pas en exister d'autres –, alors chacun doit identifier son identité sexuelle pour ensuite s'associer à ceux et celles qui partagent sa sexualité. Ouf ! Ce n'est bien sûr qu'un exemple de raisonnement, mais la pression à faire sa sortie, son « *coming out* », à s'identifier comme gai, lesbienne, hétérosexuel, même bisexuel, transsexuel ou travesti reste forte : « Qui es-tu, quelle identité est la tienne, dit l'environnement social, et conformes-y toi. » Il n'en fallait pas plus pour que certains se déclarent *queer* – marginaux – sans désirer plus avoir de conformité à respecter que celle de ne pas en avoir.³⁹

Les théoriciens et théoriciennes américains – entre autres – dans la foulée des études gaies et lesbiennes ont travaillé la vision foucauldienne et celle d'autres auteurs pour en arriver à développer une approche dans le même esprit, la théorie « *queer* » (Warner, 1993 ; Lamoureux, 1998). Celle-ci intéresse maintenant l'Europe (Bourcier, 2001). Cette théorie permet de dégager les études gaies et lesbiennes ainsi que les sociologies gaies et lesbiennes d'un cadre d'application trop serré dans lequel elles pouvaient avoir tendance à demeurer : Plutôt que d'étudier les gais ou les lesbiennes comme un objet d'intérêt, la théorie *queer* appose un changement de regard en observant et critiquant le monde d'un point de vue différent, à titre d'exemple, celui des gais, lesbiennes ou vivant une sexualité socialement hors norme (Stein et Plummer, 1996).

³⁹ Ici, chaque gai, lesbienne, etc. réagira différemment selon le point de vue adopté. Certains ressentent l'identité sexuelle comme un moule et d'autres comme un repère. Pour une collection d'opinions sur les obligations mais aussi les limites des identités sexuelles, voir Lamoureux (1998).

Regarder le monde avec des yeux qui assument les différences sociales et qui questionnent les théories reçues permet de relever ce qui est sexuel dans ce qui n'est pas supposé l'être – la politique, les relations commerciales, etc. (Warner, 1993). Mais ceci permet également de déconstruire les rapports « masculin-féminin » supposés essentiels à certaines relations et de montrer leur relativité.

Dans cette veine, l'application de la théorie *queer* rappelle à des groupes et des militants, suivant ici les synthèses de Bourcier (2001), de « faire du bruit », c'est-à-dire de dénoncer, de pointer, d'informer, d'éduquer des personnes potentiellement concernées par le sida et la discrimination en leur donnant des outils d'intervention pertinents. L'approche *queer* permet de comprendre que les réseaux de santé d'avant le sida aussi bien que le traitement de l'actualité par les média ont tendance à discriminer et rejeter les personnes aux sexualités hors normes « trop affichées ». À titre d'exemple, à l'hôpital, un conjoint visitant son partenaire sidéen se voyait trop souvent écarté des décisions à prendre concernant son ami de longue date ou celui-ci n'était pas soigné parce que sa condition faisait référence à son homosexualité ou simplement à une sexualité hors normes. Avec le sida au Québec, et il reste certainement des pas à faire à ce propos, les services hospitaliers et d'autres institutions ont appris que l'alliance d'un couple n'a pas à s'appuyer sur un lien entre homme et femme.⁴⁰

En considérant avec respect ce que montre l'homosexualité, c'est l'hétérosexualité qui se voit révélée pour ses préjugés et ses postulats. Il est alors possible de mieux comprendre comment l'espace social fonctionne et s'organise en tenant compte dans l'observation que les rôles sexuels ont un caractère construit, pas

⁴⁰ Voir à propos de la théorie *queer*, Bourcier (2001) et Seidman (1996), aussi, les auteurs du recueil de Warner (1993) et en amorce à la théorie *queer*, Fuss (1991). Sur les rapports sociaux et médiatisés, voir parmi d'autres, Yingling (1991), Cole (1996) et Watney (1996).

toujours celui attendu par les rapports supposés masculin-féminin. Les cultures basées sur les postulats de masculinité et de féminité influencent chacun de nous dans les rapports où on les attend le moins alors qu'une relation normée par l'hétérosexualité n'offre pas nécessairement une base de compréhension pertinente.

1.6 Séduction socialement disposée.

Après avoir compris au cours de l'analyse des données que les récits d'expériences sexuelles abordaient la séduction comme centre d'intérêt, je me suis intéressé à celle-ci dans une perspective d'adéquation avec les discours des participants. J'ai alors pu constater que mon approche de la séduction s'inscrit dans cette perspective d'un regard croisé entre hétérosexualité et homosexualité. Les théories des années 1980 sur la séduction assument d'une part qu'elle se construit sur une relation homme-femme et que, d'autre part, elle reste indépendante du rapport sexuel entre les partenaires de la séduction.⁴¹ La *séduction* et autrefois les pratiques du *flirt* ont fait l'objet d'un intérêt certain au plan social, l'un et l'autre ont une certaine codification évoluant avec les contextes et les mœurs (Baudrillard, 1979, 1980 ; Casta-Rosaz, 2000). Flirt et séduction comportent des similarités dans leur conception. Casta-Rosaz (2000) situe le jeu du flirt à la période 1870-1968, le tout s'éteignant avec le renversement des règles effectué par la révolution sexuelle. Jean Baudrillard, en publiant en 1979 son livre sur la séduction, propose de remettre en vedette et en force le concept de séduction stimulé par les tendances de la révolution sexuelle. Auparavant, Freud avait tenté d'inclure la séduction comme base de sa théorisation psychanalytique, il l'avait par la suite rejetée (Masson, 1984 ; Lanouzière, 1991 ; Tarelho, 1999 ; Miller, 2000 ; Quevillon, 2000). Sirois (1997) a tenté de reprendre le concept à partir du *Banquet* de Platon. Baudrillard, dans sa relance du sujet, laisse une mince place à des auteurs gais à propos de la séduction

(Hocquenghem et Soukaz, 1979), mais l'article ne présente que le synopsis d'un film sans élaborer sur une théorisation de l'événement. Il n'existe pas à proprement parler de traitement *queer* et actuel à propos de la séduction.

La réapparition ici des mots « séduction » et « flirt » plutôt romantiques, n'est pas fortuite : les récits d'expériences sexuelles recueillis au cours de la recherche prêtent à envisager l'événement avec un certain romantisme du XXI^e siècle. À la séduction, la culture du milieu gai apporte certains repères au cours de la socialisation car rares sont les hommes qui peuvent apprendre comment interpréter et utiliser ces informations avec leur propre père ou leurs copains d'adolescence ! : c'est avec l'expérience et le partage entre copains que ces hommes apprennent les vrais repères de la séduction gaie et les dangers à considérer dans leurs aventures érotiques. Cette séduction n'a pas le ton des fréquentations que mes parents ont longuement entretenues avant leur mariage ; ces rencontres entre hommes, celles des rencontres sexuelles et des expériences sexuelles, ne soudent pas un engagement de l'un envers l'autre. Certes, dans de nombreux rapports humains entretenant des « fréquentations » assidues – on pense aux relations « classiques » hétérosexuelles sans exclure les relations gaies –, la séduction ne mènera pas à des rapports sexuels immédiats. Dans ce cas, le modèle voulant que la séduction soit une activité sans autre finalité reste potentiellement applicable (voir Sillars et Scott, 1983 ; Prager, 1989 ; Tolhuizen, 1989 ; Troth et Peterson, 2000). Mais la séduction a beau avoir ses attraits pour elle-même, elle se structure tout de même autour de finalités démontrant un intérêt des protagonistes : Est-ce un « partenaire » potentiel ? Peut-on engager une « relation » intéressante avec lui ?⁴²

⁴¹ Voir en particulier la revue *Traverses* de novembre 1979 et février 1980 regroupant plusieurs articles et auteurs à propos de la séduction autour de Jean Baudrillard.

⁴² Voir par exemple le texte illustratif de Hocquenghem et Soukaz (1979), leur synopsis mentionné plus haut porte sur l'interrogation d'un homme suivant - par le texte au cours

Les intérêts sous-jacents de la séduction apparaissent plus clairement quand, par exemple, les protagonistes sont deux hommes qui en arrivent à une rencontre sexuelle : le cheminement partant du premier croisement de regards et aboutissant au lit peut se révéler suffisamment court pour que soient montrés là les intérêts de la séduction. L'articulation des processus de séduction et de leurs finalités en un seul événement contribuent à mieux comprendre la construction des expériences sexuelles. L'observation montre que la séduction se forme et se réalise par deux personnes, elle s'inscrit dans un « faire » relationnel aux intérêts pratiques qui peuvent se justifier aux yeux des protagonistes.

Baudrillard (1979, 1980) et ses contemporains, trop absorbés par le modèle bipolaire masculin-féminin, et en particulier par une vision de la « Femme » comme maîtresse des jeux de la séduction, adoptaient une vision faussée par les stéréotypes culturels. L'analyse des entretiens, dans le respect des récits des participants, ne référera à aucun modèle polaire où l'un « fait la femme » tandis que l'autre « fait l'homme », les résultats de la recherche prètent ainsi à obtenir une vision différente de la séduction où chacun occupe une position plus égalitaire dans les avances et les initiatives. Les participants gais se présentent alors suivant leurs dynamiques usuelles comme aimant avoir des relations diverses, des activités en compagnie d'autres gais et aussi avoir des rencontres sexuelles.

L'option de se rapprocher dans cette conception de la séduction des discours personnels des participants sur leur sexualité répond au choix d'explorer des discours méconnus. Ce choix permet d'examiner plus à fond la complexité entourant le moment d'une infection possible au VIH. Chacun a sa façon de parler et de considérer sa sexualité. Ce discours intime reste pourtant inconnu au plan social bien

d'un long *travelling* - un partenaire potentiel mais avec lequel il n'a pas engagé de séduction bilatérale (partagée).

qu'il habite au cœur de la vie de chacun. En connaissant mieux ces discours, ceux-ci apporteront une perspective différente sur la sexualité au plan social.

Afin de me rapprocher de ces discours personnels, j'ai développé des entrevues avec des hommes gais, non pas dans l'esprit de faire l'inventaire de leurs comportements et de leur condition sexuelle (la *Cohorte Oméga* et *Project Sigma* entre autres s'en chargent), mais plutôt de connaître la nature de leurs discours dans l'échiquier de la parole sur la sexualité. Je leur ai ainsi demandé de faire le récit d'une expérience sexuelle de leur choix. La signification de l'expression « expérience sexuelle » était ouverte lors des entrevues. Les convergences de sens observées ont amené à organiser les notions de la façon exposée dans ce qui suit.

Une expérience sexuelle se construit autour d'un événement vécu par les participants à la recherche impliquant au moins une rencontre sexuelle. C'est ce qu'ils racontent par leur récit. Une nuance doit être apportée afin d'éviter les glissements sémantiques à propos de la notion d'expérience qui varie avec les auteurs. Pour Mongeau et Tremblay (2002) par exemple, tout ce qui est vécu peut être considéré comme composant l'expérience. Ces auteurs distinguent ensuite ce qui est retenu ou non à la mémoire. Pour d'autres auteurs, et ce sont les règles de nomenclature adoptées ici, seuls les vécus significatifs procurent une « expérience » aux yeux de quelqu'un, une expérience sensible, c'est l'*Erfahrung* en allemand (Lenoble, 1943 ; Darbon, 1946). Pour eux, l'expérience se distingue des actions pures en reconnaissant le sens qui s'attache au développement d'une situation pour le protagoniste qui en fait le récit (Lenoble, 1943 ; Darbon, 1946 ; Goffman, 1991). Divers niveaux de conscience de l'action sont théorisés par les divers auteurs (voir par exemple Giddens, 1992 ; Mongeau et Tremblay, 2002) et suivant ces niveaux, le sens du vocabulaire utilisé se met alors éventuellement à glisser. Une « expérience »

a une valeur mémorable quand elle mérite cet épithète.⁴³ Il y a aussi, en contrepartie à « l'expérience », un vécu qualifié d'« ordinaire », comprenant les « rencontres sexuelles » ordinaires : ce qui est « ordinaire » désigne les situations récurrentes qui ne se raconteraient pas en tant qu'« expériences ».

Le langage courant souligne aussi que les personnes tirent « une expérience de la vie », un composite de leur vécu alliant les expériences mémorables et aussi une synthèse du vécu « ordinaire », qui s'inscrit dans ce qu'il est convenu d'appeler leur *expérience cumulée*. La mémoire et surtout les représentations de la vie parcourue – ou parfois assimilées à partir des récits d'autres personnes – composent cette expérience cumulée, il en sera de nouveau question un peu plus bas. Il va de soi, suivant cette conception de « l'expérience » proche du vécu personnel qu'il ne s'agit pas d'expériences scientifiques, sous contrôle ou menées en laboratoire. À l'instar de certains auteurs, le terme *expérience* s'associe à une « expérience sensible » pour distinguer au besoin l'événement auquel on est « sensible » et qui se différencie de l'expérience « cumulée » (Lenoble, 1943 ; Darbon, 1946)⁴⁴. « L'expérience sexuelle » est donc aussi un cas particulier d'expérience sensible. Mon travail amènera à nuancer ces notions d'expérience et en particulier l'expérience sexuelle.

Une dernière remarque s'impose sur l'expérience à propos des abus sexuels, viols et autres violences non consenties dans un contexte sexuel. Au point de vue « technique », il peut certes s'agir « d'expériences », mais aucun participant ne les a directement abordées. L'exposé d'un viol, fait entre autres par Lynn Carol Miller et *al.* (1994) va dans le sens de la notion d'expérience sexuelle à cette différence près qu'on espère habituellement en effacer les traces et sa mémoire. Les questions d'abus n'apparaîtront donc qu'en commentaire dans cette thèse.

⁴³ Parfois, certains réfèrent à l'expérience sensible en parlant d'une « *peak experience* ».

⁴⁴ Ces auteurs discutent et reconstruisent à partir des travaux sur l'expérience de Leibniz et de Kant.

« L'expérience sexuelle » donc est un événement mémorable ayant une valeur d'expérience qui peut agir comme point tournant dans la vie sexuelle. Ce qui est mémorable est à reconnaître plus loin dans la recherche. C'est un événement sexuel aux accents particuliers qui, comme d'autres rencontres sexuelles plus ordinaires, se rapproche du moment où on peut effectivement s'infecter et où le pouvoir d'appliquer la protection contre la diffusion du VIH devrait se réaliser s'il y a lieu. L'expérience sexuelle, parce que c'est une expérience sensible, reste plus clairement empreinte dans l'esprit que d'autres rencontres sexuelles plus ordinaires.

Le but des entretiens n'est bien sûr pas de juger s'il fallait utiliser un condom ou s'il a été utilisé dans les faits, les participants ne relatent qu'un événement parmi plusieurs et dans cet événement le risque relatif est intéressant pour ce qu'ils en disent et ce qui le conditionne. Les entrevues visaient plutôt à voir comment s'intègrent les différentes préoccupations personnelles, quelles attitudes les participants entretiennent autour de la rencontre sexuelle en y incluant la protection contre le VIH et la possibilité « d'oublier » le condom même s'il s'avérait nécessaire.

Il est possible d'envisager d'autres approches révélant la sexualité intime et complexe. Dans certains contextes, certaines approches pourraient ainsi se révéler plus pertinentes. Examinons-en une importante.⁴⁵ Une des approches de l'exploration des expériences sexuelles, celle d'un parcours sexuel des participants, peut se calquer sur les récits de vie (Lazarsfeld, 1972). Des auteurs de la littérature populaire exploitent ce créneau en présentant les multiples aventures sexuelles de leur propre parcours quasi biographique : *City of Night* par John Rechy (1964), *Tricks* par Renaud Camus (1982) et *La vie sexuelle de Catherine M.* par Catherine Millet (2001) illustrent diverses possibilités du genre sous une forme littéraire populaire et volontairement crue dans des rapports humains souvent réduits à leurs fonctions

⁴⁵ D'autres options s'offrent aussi d'un point de vue méthodologique et sont examinées au chapitre 2.

minimales. Ces récits demeurent plus développés que ceux collectionnés par Rusty Winter (1987) ou par Boyd McDonald réédités de sa revue *S.T.H.* ou encore le recueil *Heat* de récits pornographiques que des auteurs anonymes ont donné à Jack Hart (1997).⁴⁶ Ces recueils présentent le tracé d'une suite de rencontres sexuelles ou plus spécifiquement d'anecdotes sexuelles. Quant à Nelly Arcan (2001), dans *Putain*, elle discute le rapport que la prostituée peut entretenir avec l'univers social, un questionnement identitaire sur le parcours humain. Le parcours sexuel comme genre populaire donne certes une large perspective sur les anecdotes de la vie sexuelle du narrateur mais permet trop peu, pour les besoins d'ici, d'expliquer la complexité des éléments en présence lors d'une infection possible. La généralité obligatoire du « parcours » fait perdre de vue l'enchevêtrement des facteurs en interaction témoignant de la complexité du développement d'une rencontre sexuelle.

La généralité de plusieurs expériences sexuelles prises ensemble dans un même récit par Dwayne Turner (1997) n'aide pas non plus à expliquer les prises de risques. L'auteur, dans une mouvance cognitiviste, exploite une partie seulement des expériences sexuelles en s'attardant aux « décisions » amenant une prise de risque. Il conclura que le processus de décision est « flou ».⁴⁷ En portant un intérêt limité aux récits en tant que révélateur de complexité, il ne pouvait probablement pas détecter de nouveaux indices non cognitifs de compréhension qui nous intéressent plus particulièrement dans cette recherche.

⁴⁶ De Rusty Winter (1987) *Aussie Boys and Other True Homosexual Experiences*, de Boyd McDonald, les récits sont réédités de sa revue *S.T.H.* sous différents titres comme *Wads* (vol. 6 : 2000, © 1985), *Flesh : True Homosexual experiences from S.T.H* (vol. 2 : 1997) ; Woodhouse, 1998 mentionne l'existence de quinze de ces recueils dont les titres me restent inconnus.

⁴⁷ Voir ce concept défini plus loin au chapitre 2.

1.7 Convenances autour de la sexualité.

Parler de sexe ne se fait pas sans convenances, sans connaître ou s'imposer des règles discursives particulières qui sont toutes à l'image de ce que j'appellerai les « convenances sociales ». Ce qu'il convient de faire cache les inconvenances des révélations et, dans ce sens, se fait intéressant pour cette recherche. Depuis quelques années maintenant, les gais occupent moins une position de confrontation sociale que de collaboration avec les autres groupes sociaux. C'est là une perception disons relative mais discutable dans l'absolu : les manifestations moins militantes qu'elles ne l'étaient montrent que les gais ont délaissé les revendications utopiques, les manifestations anarchiques et l'affichage de leur sexualité en tous lieux (Guillebaud, 1998 ; Martel, 2000). Les revendications homosexuelles et du sida se font peu à peu moins présentes (comme mentionné plus haut au paragraphe 1.1).

Les gais ont caché cette sexualité « qu'on ne saurait voir » et l'ont remisee dans l'arrière-cour de leurs activités : le personnage plus discret du « gentil gai » a pris le devant de la scène publique. L'expression « gentils gais » ou « *nice fags* » de l'américain est rappelée par Marie-Hélène Bourcier (2001). Après les folles et aussi les travestis, les « *drag queens* » et autres personnages remarquables, le personnage du « gentil gai » devient de plus en plus une image de marque de la communauté au détriment des militants et revendicateurs autrefois plus visibles.⁴⁸ Les gentils gais ne sont pas des personnages vraiment visibles sinon par leur nombre – leur masse – dans le Village et dans les festivités telles Divers/Cité ou les *raves* organisés périodiquement. Leur image se démarque par leur apparence d'homme mince, athlétique, beau, à l'image « jeune », imberbe, à l'allure riche. De nombreuses images typiques plus colorées ont fait la mode dans la communauté gaie depuis les années 1970. À titre d'exemple, prenons les « clones » : ces hommes, avec moustache et chemise à carreau, recherchaient un partenaire à l'identique : les valeurs associées

⁴⁸ Sur la visibilité et les revendications, voir Frédéric Martel (2000).

aux clones portaient sur la revalorisation de la masculinité, rejetant les côtés féminins dans les attitudes et les relations. Précédant la période des « clones », aux airs plus ou moins « machos », le stéréotype voulait que s'associe un partenaire aux allures viriles avec un partenaire aux allures efféminées valorisant par là une image traditionnelle du couple hétérosexuel des rôles et pouvoirs sexuels supposés inscrits dans la « nature ». Si les chemises à carreaux ont presque disparu, ce qui semble maintenant le plus visible sur la rue, outre les *drag queens*, dont c'est le métier d'animer le milieu et leur public, ce sont les gens de cuir qui sont en minorité dans la foule des « gentils gais » de toutes sortes (Dowsett, 1996).

Quand, où et avec qui se passe le sexe de ces « gentils gais » ? En apparence jamais, nulle part et avec personne qui ne soit pas « respectable » ou « présentable », du moins selon les convenances sociales. Un écran de fumée couvre la scène du sexe. « Nous, victoriens » rappelait Foucault (1976), c'est bien cela. En adoptant le personnage du gentil gai, chacun confirme ses tendances victoriennes où le sexe se détache de sa présence sociale pour ne pas dire qu'il s'efface de la présence sociable.

Ce sont, pour la plupart, de tels gentils gais qui ont participé à cette recherche. Ironie ? Non. Ils occupent une grande partie de la masse des gais, ils en sont le centre social visible et montrent leur inertie en se comportant comme si la règle disait « ne faisons surtout pas de vague ». Ils représentent aussi l'archétype des personnes à qui s'adresse la prévention du sida et de celles qui continuent à s'infecter dans le milieu gai, la clientèle régulière de la *Cohorte Oméga* (Dufour et al., 2000). Ceux-ci peuvent être victimes de la dissimulation du sexe : en cachant les choses du sexe, leur sexualité reste ouverte à tous les comportements, toutes les explorations qui demeurent ainsi non critiquées, au moins d'un point de vue global, pour leur facteur de risque dans la diffusion du VIH. Qu'en est-il de leur discours individuel ?

En matière d'activités sexuelles, chacun garde son image bien composée pour l'espace public et, par une sorte de clivage, entre cette image et sa vie personnelle,

rend inaccessible cette part de soi qui est dite intime et secrète, en particulier à propos de sexualité. Les gentils gais participant à la recherche ne laissent pas entièrement tomber les masques lors de l'entretien. Pour certains, un « apprivoisement » se fait nécessaire avant de s'ouvrir au chercheur et de toutes façons, peu importe l'ouverture finale, une réserve s'impose toujours. C'est sans doute là un effet social et culturel : les gentils gais ne sont pas gentils par contrainte, ils sont aussi le reflet des exigences et des pratiques – à l'occasion des répressions – de leur société. Rien n'indique que les gais répondent aux convenances plus ou moins aussi fortement que les autres membres de la société (Guillebaud, 1998). Ainsi, eux non plus ne laissent pas tomber une part de leur intimité au cours des entretiens ou dans la conversation à moins de s'y sentir confortables.

On observe là une limite de la transparence et de l'authenticité qui peuvent être exposées et discutées dans la société d'aujourd'hui. La sexualité demeure un phénomène intime. Les récits présentent ce genre de discours personnel sur les activités sexuelles. Entre le gentil gai, qui à la limite semble ne pas avoir de sexualité, et la « bête de sexe » dont des préjugés encore persistants affublent parfois les gais, émerge la représentation d'une rencontre sexuelle respectant les compromis des convenances. Le récit illustrera ce qui est valable et acceptable de dire sur les activités sexuelles gaies sans tomber dans la liste des comportements dits « à risque » par les épidémiologistes – un dictionnaire et des statistiques impressionnants aux seuls yeux victoriens. Ces limites du discours témoignent du contexte et de la culture de l'environnement au-delà des bornes de l'univers gai. La performance qu'est le récit d'une expérience sexuelle est à la fois un récit faisant appel aux règles de convenance et une innovation en contexte. Les récits montrent de quelle manière et de quelles relations sont constituées les structures de ces discours, les limites de l'intimité inscrite dans les convenances, les pratiques sociales et culturelles qui en même temps structurent les pratiques dans le domaine de la sexualité.

Ces récits deviennent ainsi des manifestations de structures structurantes des actions et des discours : chacun perçoit d'après ce qu'il accepte de percevoir, agit d'après ce qu'il admet comme actions. Les récits révèlent aussi ce qui est en cours de structuration suivant l'évolution du participant car ils se composent au fil de l'action et de leur narration en révélant le narrateur comme il est. De ce contexte se dégage progressivement par l'analyse un modèle de compréhension de la position des agents sociaux – les participants – et de leur discours dans l'espace sexuel.

Cette place effective des récits dans l'espace sexuel n'a jamais encore été examinée et mérite donc une certaine attention dans les prochaines lignes. Le paragraphe suivant aborde et discute la notion plus spécifique d'espace sexuel et de sa place par rapport à l'espace social. L'enjeu de ce positionnement des concepts reste de chercher ce qui reste encore inconnu à découvrir.

1.8 L'expérience sexuelle, un récit distinct.

L'effet de la modernité sur la sexualité s'est entre autres manifesté par la mise en place d'un dispositif d'aveu et de contrôle de l'homosexualité (Foucault, 1976 ; Bravmann, 1996). L'« aveu », centré sur la notion, parfois sous-entendue, de péché et de règles transgressées oriente l'intérêt et l'investigation en contexte moderne. Il y a brèche dans la « perfection » car ce n'est pas « comme il faut ». Le « contrôle », pour sa part, porte sur la contention des brèches et leur répression. Tout ne se fait pas « comme ça devrait » et on cherche à rétablir, ou seulement à « établir », la perfection malgré la « résistance » qui y est opposée. Les stratégies d'intervention autour de ce contrôle visent à « rectifier » un ordre qui au fond n'a peut-être jamais existé.⁴⁹ Les « résistances » se manifestent car des personnes concernées par les efforts de

⁴⁹ Voir John Boswell (1980) et David Greenberg (1988) sur la présence de diverses formes d'homosexualité dans la plupart des sociétés et des époques autant en Occident que dans le reste du monde. Il y a toujours eu des formes d'homosexualité malgré les tentatives de contrôle qu'on y a apposées.

rectification voient leur mode de vie affecté, ils veulent protéger ce mince espace de paix, s'il en est un, parfois durement acquis. S'il y a résistance, c'est « assurément » parce que des personnes « désobéissent ». Combien y en a-t-il ? Où sont-ils ? Y en a-t-il vraiment ? se demandent des chercheurs adoptant ce point de vue.

L'article « Le rôle homosexuel », de Mary McIntosh (1998), paru initialement en 1968 tentait de répondre à ces questions en les réduisant.⁵⁰ On peut imaginer les tenants d'une répression sévère s'indigner et contre-attaquer à la vue de tels nombres et de telles descriptions. Puritanisme. Les mouvements homosexuels étaient alors en devenir, la révolution sexuelle s'amorçait. Et si les gays et lesbiennes se cherchaient alors un « rôle », ils y recherchaient également leur place dans la société.⁵¹

La révolution sexuelle a institué l'idée de s'engager dans « une croyance religieuse d'une connivence innée du désir et de son objet. » (Bruckner et Finkielkraut, 1977) Les thèmes de la révolution sexuelle tournaient alors autour de sexe, pouvoir et politique.⁵² Politique car le sexe est aussi une prise de pouvoir

⁵⁰ Mary McIntosh (1998, © 1968) montre en peu de pages l'immense variété des théories et des conceptions véhiculées alors à propos de l'homosexualité (une affection, une condition, une maladie, etc.), elle fait aussi ressortir les évidences qui apparaissent à la suite des parutions d'études de l'*Institut Kinsey* sur la sexualité variée des Américains.

⁵¹ Ian Young (1995) parcourt l'univers mythique de la communauté gaie d'avant cette période jusqu'à l'ère du sida.

⁵² Si les militants « pro » homosexualité ont soutenu en partie ces idées, il est également intéressant de constater que les « opposants » qui cherchaient l'édification des dispositifs de contrôle réagissaient à l'homosexualité d'après des termes similaires de croyances. À titre d'exemple, Anita Bryant, dans les années 1970, menait une campagne pour sauver les enfants d'un recrutement – lire que pour elle les homosexuels menaçaient d'enlèvements, de détournement de mineurs, d'abus sexuels, de sodomie et de pédophilie si on les considère comme des instruments de pouvoirs – par des adultes homosexuels qui devraient autrement se repentir. Bryant recommandait l'abstinence et la contrition pour les homosexuels adultes. Dans la même foulée, prétextant des possibilités de chantage – qu'ils auraient pu employer peut-être eux-mêmes, c'est une possibilité où les preuves sont difficiles à établir – John Edgar Hoover, directeur du FBI de 1924 à 1972, mais aussi la GRC au Canada

(Baudrillard, 1979), une notion qui est relancée dans la théorie *queer* (Warner, 1993). En termes de préoccupations plus actuelles, l'homosexualité peut permettre de mieux comprendre l'hétérosexualité et vice versa, car elles diffèrent sans être pour autant étrangères dans l'esprit de la théorie *queer* (Warner, 1993).

Cette dite révolution sexuelle invoquait des croyances mais ne remettait pas en question les dichotomies les plus polaires de la discussion : ainsi, Baudrillard (1979), pour prendre un auteur en exemple et il n'est pas le seul, assimile à « hommes » et « femmes » ce qui est « masculin » et « féminin », ce qui est « pénétrant et pénétré », « séduit et séduisant », « actif et passif ». ⁵³ L'association implicite et totale du corps à des attitudes et identités socialement polarisées n'est pas nouvelle et se poursuit encore dans bien des textes de sexologie, de psychanalyse et de médecine sur la sexualité. L'homosexualité dans cette vision polaire des rôles sexuels forme un paradoxe : l'homme ou la femme gai use à la fois des rôles masculins et féminins, de pénétrant et de pénétré, d'actif et de passif, de personne séduite et séduisante. ⁵⁴

La différence portée par l'homosexuel dans le monde hétérosexuel n'est pas nécessairement son contraire, elle peut être le contrepoint de l'autre, elle peut aussi être l'expression extrême de cet autre, ici le masculin poussé à ses limites (Pronger,

fichaient et menaient une surveillance de personnes homosexuelles bien placées. À ce sujet, voir entre autres Kinsman (1996). Hoover conservait des notes personnelles sur de nombreux acteurs sociaux plus ou moins réputés, en particuliers gais. À noter que le Président américain Georges W. Bush, en 2004 à la façon d'Anita Bryant, indique toujours l'abstinence comme premier moyen de prévention du sida dans un même esprit de croyance. Voir : <http://www.whitehouse.gov/infocus/hivaids> .

⁵³ Participent également à cette tradition de « dichotomie » polarisée Bataille (1957) ; Alberoni (1987) ; etc.

⁵⁴ Jacques Derrida (1968) appelle ce cul-de-sac de signification polarisé et dichotomique, un « signifié transcendantal », c'est-à-dire un signifié essentiel et stérile dans la représentation polarisée. Sous l'éclairage de Derrida, la question du « rôle » de l'homosexuel n'est pas tant de savoir quel rôle polaire il affecte, mais bien plus de reconnaître quel rôle il assume par rapport à l'hétérosexuel.

1990). L'homosexuel peut représenter la marge de l'autre, c'est-à-dire l'homme quand il évite le féminin ou peut-être au contraire l'intégration du féminin au masculin.

Les rôles, les identités plus ou moins classiques, se composent avec l'expérience. Initialement, le sexe, ce que les sexologues appellent le « rapport sexuel », n'a pas de forme dans la vie et ce sont des expériences sexuelles qui permettent de le découvrir. Chacun explore ainsi comment le sexe se fait, ce qu'il en retire et à quel point il peut ou aime le faire. La découverte du sexe évolue au cours d'une socialisation (Le Breton, 2002) dans la relation, dans l'interaction avec divers partenaires, dans les conversations et clavardages, dans la construction de l'imaginaire, dans l'alimentation des représentations – et par exemple à l'aide de cette partie de la communication que composent les littératures érotiques et pornographiques, sur papier ou sur internet, du moins de nos jours, ainsi que les vidéos pornos. La découverte porte sur un vaste univers de comportements, de désirs et de plaisirs possibles. L'« univers des possibles », comme on le nomme en sciences, ici en matière de sexe, permet d'aborder bien des façons d'agencer les comportements dans une rencontre sexuelle.⁵⁵ Cette découverte se fait avec chacun son corps et ses sens, selon les expériences et la valeur qu'on apprend à leur

⁵⁵ Bien que la variété des comportements possibles soit très vaste, les comportements sexuels admis sont relativement restreints dans le milieu gai comme c'est le cas dans la communauté hétérosexuelle. Le milieu académique australien a défini la notion de sexualité « ésotérique », terme quelque peu original pour désigner les pratiques les plus marginales. Dans un contexte gai similaire à celui de ma recherche, « *It was possible to identify three repertoires differentially practiced by men. The first is the object of largely "safe" practices, including oral sex and practiced by almost all gay men. The second group focuses on anal sex in various forms, excluding fisting, and these were variously engaged in by about half of the men. The third group is called esoteric practices and includes fisting, sadomasochism, and watersports, and these were practiced by less than 10 percent of men. It appeared that men who are economically and socially more secure had a wider and more varied sexual practice.* » (Dowsett, 1996 : 80-81). Le terme « ésotérique » avait été originalement défini par Robert W. Connell et Susan Kippax (1990). Bollen et McInnes (2004) confirment que le vocable « ésotérique » est toujours utilisé dans les milieux de recherche australiens.

accorder. Le « sexe » suit un parcours différent pour chacun dans l'espace et dans le temps, évolutif et modulé selon les étapes de la vie, variant avec l'expérience cumulée de chacun à propos de sexualité mais aussi selon sa recherche de toucher, de contacts, de sociabilité, d'intimité, etc.⁵⁶

Chaque morceau d'une rencontre sexuelle, chaque façon de faire, est appris à partir de ce que l'univers des possibles offre, chaque découverte du sexe se réalise en tenant compte des structures sociales et personnelles développées et aussi des choix faits au fur et à mesure des explorations. Dans l'exploration du territoire vierge, le parcours bifurque parfois par d'autres chemins que les mieux connus.⁵⁷ Chaque élément découvert contribue à construire une expérience cumulée particulière – presque une « culture » personnelle de la sexualité - une expérience qui intègre les expériences personnelles et les acquis d'autres sources.⁵⁸ Et dans cette exploration,

⁵⁶ Johnson (1987) ainsi que Mongeau et Tremblay (2002) détaillent les liens entre l'expérience humaine et ses rapports physiques au cerveau. Mongeau et Tremblay, en particulier, articulent un modèle impliquant trois niveaux d'expérience : *corporelle* – fonctions et mouvements non conscients ou involontaires –, *affective* – actions émotives et ressemblant à des impulsions socialisées dont on a peu conscience et qui s'avèreraient plus présents que ce n'est usuellement reconnu dans la société – et enfin *cognitive*, niveaux auxquels seules des parties d'expériences demandant une attention consciente sont amenées. Ainsi, plusieurs « expériences » du quotidien et une grande partie des « expériences » significatives sont traitées aux niveaux corporel et affectif sans prendre place dans l'attention consciente. Ceci expliquerait qu'on se souvienne peu des détails du quotidien et des rencontres sexuelles banales.

⁵⁷ Le terme « bifurcation » répond ici à une conception spécifique. Les bifurcations sont comparables au chemin que prennent les gouttes de pluie qui glissent sur une fenêtre. Celles qui changent de direction bifurquent. Des facteurs imperceptibles font que la goutte bifurque plus à gauche ou plus à droite alors que le chemin que suivaient les gouttes précédentes semblait tracer la voie des suivantes. Les bifurcations illustrent la complexité des structures sociales, elles ajoutent de la variété dans l'exploitation de l'univers des possibles. On peut comparer une bifurcation à une sortie d'ornières : il y a transgression du chemin attendu. Les bifurcations sont l'illustration utilisée pour les changements de parcours. (Voir à propos des bifurcations Fivaz, 1989 ; Gleick, 1991.)

⁵⁸ À la suite de Marcel Mauss (1971), David Le Breton (2002) inscrit la sexualité dans l'ensemble des « techniques du corps », variables culturelles dans toutes les sociétés. « Les positions des amants changent en effet d'une société à l'autre, certaines sont même codifiées

chacun choisit, déguste, oublie, répète – parfois jusqu’à l’ennui ou encore avec un plaisir fébrile extraordinaire – ces actes et ces comportements sexuels qui ressemblent avec le temps à une marque personnelle et caractéristique.

Cette récurrence de l’action rappelle le modèle de la structuration dans l’approche de Giddens (1984, 1992). De ces actes du quotidien, l’agent social retient à sa mémoire les plus extraordinaires ; les autres événements viennent plutôt, par leur récurrence, consolider la marque personnelle de ses pratiques. D’un côté, l’« extraordinaire » forme ce qu’il est convenu d’appeler les « expériences sexuelles » dont chacun se souvient lumineusement et, de l’autre côté, l’« ordinaire » et aussi les rencontres moins éclatantes forment les « rencontres sexuelles » du quotidien. Expériences sexuelles et rencontres sexuelles du quotidien alimentent les récits de moments plus extraordinaires et l’expérience cumulée en matière de sexualité.⁵⁹

Un exercice peut aider à saisir l’image de ce propos : quelqu’un peut raconter à un intime « la fois où... » et aussi se demander quelles sont les deux ou trois dernières dates où il a eu un rapport sexuel. Comme par hasard, c’est « l’expérience » sexuelle au contraire des rencontres « ordinaires » qui s’annonce, cette fois où... revient facilement à la mémoire, même si elle date d’une vingtaine d’années.⁶⁰ Cet événement extraordinaire diffère pourtant peu en termes de comportements de celui qu’on oublie.

dans des *ars amandi*. De même que varient la durée des échanges, la possibilité de choix des partenaires, etc. » (Le Breton, 2002 : 52).

⁵⁹ Plus haut, j’ai utilisé la notion de « marginal » en comparaison avec celle d’ordinaire. Maintenant, il s’agit « d’extraordinaire » plutôt que le marginal. Je préfère utiliser ici le langage véhiculé couramment et variant selon les contextes de marginalité sociale : rencontres sexuelles ordinaires et extraordinaires ; caractéristiques ordinaires ou marginales.

⁶⁰ Ce qui en fait attire l’attention dans l’expérience est expliqué différemment par les auteurs bien que leurs idées se recoupent en partie : Giddens (1984) parle de la « conscience pratique » qui gère les comportements et les pilote dans le quotidien. Selon sa théorie, la part

Différent l'un de l'autre, expérience sexuelle et rencontre sexuelle parlent l'une de l'autre, parlent de la différence dans laquelle leurs regards se croisent. Pour l'une, c'est la saisie du moment et du complexe des interactions qu'il sera possible d'amener : l'expérience sexuelle permet d'accéder à un événement, un point de bifurcation, non loin de la rencontre sexuelle. Pour l'autre, c'est l'attitude générale par rapport au sexe et aux relations les impliquant qui sont valorisées : connaître les rencontres sexuelles ordinaires oblige à une certaine généralisation et par là, se perd la complexité de l'événement ponctuel tandis que se gagne une connaissance des habitudes.

Quand une recherche s'intéresse à l'ordinaire, les dispositifs d'aveu – leurs méthodes – classiques donnent plutôt accès à une expérience cumulée réduite à des comptes d'actes et de faits. Ils tendent à parler du parcours sexuel. Leurs données ne permettent de saisir ni les interactions ni la complexité du cheminement à l'œuvre. Pourquoi et comment sont agencées réactions, décisions, désirs et plaisirs au cours d'un événement ? Ces questions restent insaisissables dans les cumuls des grandes recherches. La moyenne et la globalisation étouffent les cheminements ponctuels qui mènent à l'usage ou à la négligence du condom.

La compréhension dont les intervenants en prévention disposent actuellement, en particulier à propos du sida, concerne des bilans cumulés de rencontres sexuelles. Les outils actuels qui découlent de cette compréhension

réflexive de la conscience s'attache plutôt aux changements (bifurcations amenant une *différance*) et retient donc ce qui provoque ou cautionne un changement. Par extension de ce concept, ce serait l'expérience comme l'expérience sexuelle et la découverte de nouveautés qui amèneraient les prises de conscience. Pour d'autres auteurs comme Mongeau et Tremblay (2002), les diverses couches du cerveau gèrent ce qui est amené à l'attention consciente. Selon eux, ce ne sont que les événements qui peuvent questionner la récurrence des schèmes « confortables » et qui provoquent une prise d'attention et de construction de nouvelles représentations caractéristiques de l'expérience, ici, sexuelle. Dans un cas comme dans l'autre la récurrence de l'ordinaire forme la masse de ce qui est connu et l'extraordinaire forme les expériences mémorables.

disponible ne permettent ni de contrôler ni de réduire l'épidémie dans le milieu gai (Turmel, 2002). Par contre, en abordant la complexité et les interactions expliquées par l'expérience sexuelle les récits donnent aussi accès aux rencontres sexuelles plus « ordinaires ». Ceci suscite une connaissance différente de celle obtenue par les grandes recherches. Dans cette prise de vue qu'est un récit d'expérience sexuelle, l'événement vécu sera approché et rendra compte de la différence qui le lie à la rencontre sexuelle « ordinaire » et donc dans une mesure nouvelle, l'ordinaire se révélera. Ce chemin auquel donne accès l'expérience sexuelle, en est un innovateur. Il permettra peut-être d'ouvrir une nouvelle voie (une nouvelle voix !) dans la prévention.

Dans ce sens, les récits d'expériences sexuelles se font porteurs d'un savoir cadré sur l'ensemble des rencontres sexuelles de chaque personne. Et ce savoir apporte par sa position dans l'ensemble des discours un regard nouveau sur la prévention contre le VIH.

Dans cette nouvelle exploration, il importe de rester ouvert à des dimensions peu soulignées ailleurs, en particulier à celles du corps. Il reste peut-être à examiner l'assise même à partir de laquelle s'élabore l'expérience, le corps, et qui, s'il était absent, rendrait impossible l'expérience sexuelle.

À ce sujet, un passage de la littérature du XIXe siècle retient l'attention. Oscar Wilde, sujet de la Reine Victoria, subit un procès important tournant autour de l'homosexualité à la fin du XIXe siècle. Un livre, attribué à sa plume, circulait alors sous le manteau – victorien –, *Teleny*. La vivacité de la plume ne dément pas son auteur supposé et l'audace du propos renvoie certainement sa diffusion aux dessous des manteaux. Lorsque le narrateur rencontre le personnage Teleny pour la première fois, leurs regards croisés s'enflamment :

Sans me répondre, il tira son mouchoir et me le fit sentir.
— Nos goûts, vous le voyez, sont exactement les mêmes.

Et, ce disant, il m'enveloppa d'un regard si passionné, si voluptueux, que l'ardeur charnelle qui en jaillissait me fit presque défaillir. (Wilde, 1996 : 39)

Si le corps ne participe pas en première instance, dans cet exemple, aux récits des rencontres affectives, sexuelles et amoureuses, il n'est pas pour autant absent des expériences humaines. Il porte le regard, le toucher, les sens, la présence et l'excitation. Chacun se sert de son corps pour percevoir, pour exprimer et aussi pour illustrer ce qu'il ressent dans les interactions avec l'autre. Que l'un ou l'autre reste froid comme le préconisait la pratique publique victorienne ou qu'il exprime justement ce qui choquait ces victoriens accusant Oscar Wilde – il le leur rend avec chaleur et affectation – ou encore que l'expression suive un tempérament plus « latin », il n'en demeure pas moins que le corps est le premier médium de l'expérience. Si le corps n'est pas directement pris à témoin des perceptions et des émois, il peut par contre être pris comme image de l'effet ou comme médium là où se joue la communication et l'action. Chacun a, selon sa socialisation et sa culture, appris à utiliser, interpréter, témoigner et exprimer les situations en utilisant ou en négligeant son corps (Le Breton, 2002).⁶¹ Ainsi, au-delà des fonctions biomédicales du corps, celles qu'on lui reconnaît le plus universellement en Occident (Le Breton, 2002), le corps sera au minimum représenté comme un médium dans cette recherche. Ce faisant, il est admis que le corps se présente dans les représentations et les perceptions, dans la symbolique et dans l'action, comme une des instances de communication pour la personne. Dans le récit, le corps est présent, oublié aussi, acteur ou outil. Il constitue un des maillons essentiels de l'expérience sexuelle.⁶²

⁶¹ Le corps n'est donc plus ici que l'objet exécutant, il peut être médium et parfois sujet. En restant souple face à ce concept, la recherche peut prendre une nouvelle avenue.

⁶² Bien sûr, sont exclues les relations virtuelles et celles où les corps n'entrent pas en contact, celles-ci demeurant alors des représentations de ce que peut être une rencontre sexuelle comme entendu ici. À remarquer : les relations virtuelles ou sans contact restent vraiment des plus sécuritaires (!) au point de vue du sida, renforçant leur exclusion ici.

À travers le corps sont construites bien des implications dans la rencontre. Le corps perçoit par ses cinq sens, il traduit ses perceptions sous la forme de sensations, il en fait des informations et des représentations, il interprète et reste plus ou moins sensible. Au moyen de son corps, chacun exprime ses réactions, ses désirs, ses décisions, ses intentions pendant l'action et aussi plus tard son récit de l'expérience. Le corps signifie et symbolise une grande variété d'opérations et de fonctions : le corps peut être outil et appareil, réceptacle de semence et messenger de l'attirance et du désir, il implique les émotions et les sentiments, il sert « d'interface » et aussi de médium de matérialisation à tout ce qu'on peut associer à l'esprit, à son développement, à la nature, etc.⁶³

Le corps longtemps disparu des conceptions des sociologues réapparaît maintenant peu à peu dans les conceptions sociales et humaines selon Le Breton. Le corps laisse paraître sa présence, sa nécessité, son médium. Les travaux sur la sociologie du corps restent toutefois trop récents et trop peu spécifiques pour que la place du corps puisse se concevoir aisément (Le Breton, 2002). L'implication, le sens du corps dans les narrations d'expériences sexuelles restent matières à recherches, « nous victoriens » l'avons peut-être sublimé pour nous abstraire de ses contraintes tangibles.

Tant qu'à examiner ici les constituants essentiels à la réalisation de l'expérience sexuelle – deux hommes, leur corps et communiquer au moyen de ces corps –, il s'avère pertinent de discuter du besoin d'une « relation » entre eux et aussi de se questionner sur la dénomination de cet acte. Pourquoi ne dirais-je pas ici qu'ils « font l'amour » comme le disent usuellement les journalistes ?

⁶³ Voir David Le Breton (2002) relevant plusieurs de ces significations attachées au corps.

La « relation » des deux protagonistes a une position de proximité au corps, mais sa préexistence dans la rencontre sexuelle reste ambiguë. À titre d'exemple, avoir une rencontre sexuelle dans un parc ou un sauna exige peu ou pas l'existence d'une « relation » entre ces partenaires. Quelques signes, un contexte propice, une zone d'obscurité suffisent à créer une alcôve de consommation pour quelques minutes.⁶⁴ Le « lien » préexistant aux attouchements entre les protagonistes reste alors ténu, le mot « relation » dans ce cas n'a aucun sens au regard de l'implication mutuelle des partenaires. Du corps ou de la relation, il n'y a que la relation qui puisse s'absenter de la rencontre et de l'expérience sexuelles. Si la rencontre sexuelle présupposait la création d'une « relation », elle imposerait une signification à ces rencontres dans le sens où justement on entend souvent « faire l'amour ».

« Faire l'amour » exprime en peu de mots bien des *a priori* qui imposent leur vision à la réalité et qui restreignent le sens sinon la mention de certaines rencontres sexuelles. Il y a là un sentiment d'amour, au pire de quelque chose qui s'inspire de la relation amoureuse ou qui pourrait y mener. L'expression confère au rapport interpersonnel un sens de continuité et d'implication sentimentale, l'amour, qui reste non nécessaire ici. Faut-il rechercher une « relation », un « amour », dans une aventure de quelques minutes ou de quelques heures ? Et si le contexte était tout autre que celui de la « relation » et de « l'amour » ou d'une excitation fébrile ? En fait, il peut y avoir « relation », il peut y avoir « amour » ou même un début d'« impulsion » amoureuse ou encore rien de tout ça dans l'expérience sexuelle comme dans toute rencontre sexuelle, seule la couleur du contexte relationnel diffère.

⁶⁴ Parmi les rencontres sexuelles, on peut compter les « baisés de consommation » : partenaires anonymes ou presque, implication émotive sinon physique limitée par les lieux et la rapidité des rapports. Ces baisés pourraient parfois se résumer à un contexte banal, deux partenaires intéressés à « se rendre service un instant », un partage de gestes sexuels et des adieux sans cérémonies !

Au passage, aux yeux de certains, le caractère « sacré » qu'ils accordent à « faire l'amour » semble banalisé par ces propos. Ce n'est pas là l'intérêt de la recherche d'imposer ou de présupposer la manifestation du sacré dans l'expérience sexuelle. S'il existe, et c'est possible et admis, des expériences présentant une relation empreinte d'amour et de sacré, le récit du participant à la recherche en fera état.

Chacun vit aussi une expérience différente de celle de son partenaire. L'expérience sexuelle, le point d'intérêt, comme l'univers dans lequel elle est abordée sont donc inscrits dans une mouvance et dans la relativité. Ils ne sont pas isolés et décontextualisés mais plutôt unis dans une articulation mouvante et, peut-on le croire, en mouvement occupant un espace particulier que nous examinons maintenant.⁶⁵

1.9 L'espace sexuel des gais.

Je me permets de souligner un instant une anecdote écrite par Leznoff et Westley (1998) illustrant la présence des récits d'expériences sexuelles dans les relations sociales gaies. Le contexte où l'article est présenté parle des « cliques » – des petits réseaux de copains – d'hommes gais formant des réunions d'amis, ce qui est courant dans les cercles d'amis et aussi dans les milieux où les lieux de rencontre sociaux ne sont pas disponibles – à titre d'exemple, avant de sortir le samedi soir, un gai peut recevoir des amis à souper ou ceux-ci peuvent se retrouver au restaurant. Ces réunions et le milieu entourant ces cliques sont des lieux de socialisation importants à la vie gaie. J'ai l'occasion de participer à certains d'entre eux. Les sujets de cette socialisation couvrent tous les sujets d'intérêt de ces hommes tels le travail, les amours, la vie quotidienne, etc. Dans certains contextes, les cliques pouvaient et

⁶⁵ Se référant à Jacques Derrida (1968), la différence, notée par lui « différance », indique que ce qui se compare : 1. reste de l'ordre de la similarité originale ; 2. maintient une forme de consistance entre les éléments comparés. Il y a donc voisinage entre toutes les paires d'éléments comparables.

peuvent encore constituer un des rares accès à un cercle d'hommes gais. Ces cliques, plus invisibles dans le Village de Montréal d'aujourd'hui qu'en dehors des grands centres, n'en sont pas moins présentes, elles sont cependant un des lieux parmi plusieurs permettant de socialiser. Sans plus insister sur ces contextes de réunion entre copains, remarquons ici un des rares emplois de l'expression entendue « expérience sexuelle » dans un article :

« Within these groups the narration of sexual experiences and gossip about the sexual exploits of others is a major form of recreation. The narration of sexual experiences functions to allocate prestige among the members because of the high evaluation placed upon physical attraction and sexual prowess. Yet it creates hostility and sexual rivalry. The intense involvement of homosexuals in the results of this sexual competition [...] » (Leznoff et Westley, 1998 : 6)

Et les auteurs poursuivent quelques lignes plus bas :

« An additional function is the provision of a social situation in which the members can dramatize their adherence to homosexual values. » (Leznoff et Westley, 1998 : 6)

Les auteurs empruntent le ton péremptoire de « ceux qui n'en sont pas » bien qu'ils connaissent la chose à fond... et ce pour des raisons « uniquement » scientifiques. Ils montrent que le partage des expériences sexuelles – et autres – sert à établir une socialisation à laquelle il est difficile d'avoir accès en dehors du monde gai. À la différence de ces auteurs, mon observation personnelle m'amène à croire que les récits d'expériences sexuelles font partie des sujets traités entre gais, mais qu'ils n'occupent pas une place majeure dans les conversations. L'attitude des auteurs se comprend quand on sait que la première parution de ce texte remonte à 1956 dans le *Journal Social Problems* – on notera le titre de la publication. La date en elle-même montre que les récits d'expériences sexuelles font partie du monde gai depuis longtemps et qu'ils servent comme d'autres thèmes communs de tissu aux liens entre ces copains ainsi qu'à leur socialisation. C'était alors une époque plus répressive. Malgré ce ton de collaboration des auteurs avec les normes sociales en

vigueur, je ne serais pas étonné que J. E. Hoover du FBI ait conservé sur eux une petite fiche portant leurs noms.⁶⁶

En faisant exception de l'attitude posée dans cette anecdote, cet extrait aurait pu être écrit au XXI^e siècle : mon observation personnelle suggère que les expériences sexuelles concourent toujours à échelonner la valeur sexuelle des copains entre eux dans les cercles d'hommes gais. Car les expériences sexuelles se présentent par leur récit, par leur narration, sous diverses formes dans tous les milieux et à divers degrés, notamment ai-je observé, dans les milieux masculins. Le récit se développe souvent au détour d'une conversation, en apparence banale parmi d'autres récits de la vie, mais lorsqu'une certaine compétition et hiérarchisation s'établit au moyen de ces récits, on voit alors qu'un combat de coqs reste un combat de coqs.

Ce qui devient intéressant cependant n'est ni cette compétition ni les plaisirs ni encore les souffrances qui peuvent découler de ces « combats », c'est beaucoup plus le contenu de cette socialisation. Les hommes gais partagent quelque peu leurs expériences diverses en les racontant. Ils partagent ainsi par les récits et par la diversité de leurs partenaires sexuels un répertoire de pratiques et d'attitudes vis-à-vis du sexe qui peuvent tendre à former une communauté de sens et de pratiques. Cette communauté de sens et de pratiques se développe par proximités, par rapprochements d'une personne à l'autre au long des chemins d'un réseau de « fraternité » amicale et en dehors des discours officiels, des conceptions intellectuelles qui sont véhiculées au plan social.

Ceci permet d'articuler le lien entre les expériences sexuelles, leurs récits et la socialisation au milieu gai. Il y a autour de ces récits, un certain mouvement, une certaine variation dans le temps ou d'une personne à l'autre. Ce mouvement

⁶⁶ Voir la note 51, plus haut dans ce chapitre, portant en partie sur J. E. Hoover.

« occupe » un certain « espace » dans l'univers des possibles, des récits et des comportements admis et potentiels en contexte. Encore faut-il circonscrire cet espace occupé par une communauté. J'en propose ici une conception théorique qui cherche à en intégrer les diverses dimensions.

Tout ce qui peut être fait ou tenté dans le domaine de la sexualité n'est pas nécessairement utilisé, pensé ou pratiqué par tous les membres d'une communauté. De leur côté, quelques-uns pratiquent les « sexualités exotiques » – plus marginales – comme dit l'Australien Gary Dowsett (1996), mais elles ressortent peu au niveau de l'ensemble de la masse gaie. Dans l'ensemble, les espaces occupés par les comportements, les interactions, les discours et les pratiques sont mis en exercice par les membres de la communauté gaie. Ceux-ci partagent les convenances, une culture à propos du sexe, du corps, des relations qui modèlent quelque peu leurs actions, leurs récits et vice versa. Les uns influencent les autres et occupent justement un espace spécifique dans l'univers des possibles.

Par leurs répétitions, les actions finissent par former des motifs reconnaissables au niveau social, elles structurent ainsi les espaces sociaux dans la sociologie de Bourdieu (1979, 1980, 1994) et de d'autres sociologues. Ici, il est surtout question d'une fraction de cet espace, une fraction que peu de sociologues abordent sinon au niveau de phénomènes sociaux,⁶⁷ il s'agit du sous-espace touchant à la sexualité et qui donc peut être appelé l'« espace sexuel ».

⁶⁷ Warner (1993) et Bozon (2002) soulignent cette absence en sociologie, renforcée par Le Breton (2002). Le travail de sociologue sur la sexualité de Bozon reste tout à fait récent. Warner (1993) rappelle spécifiquement que Giddens, parmi une longue tradition de sociologues à laquelle participent beaucoup de sociologues français, évite d'inclure les rapports et relations empreints de sexualité dans ses modèles sociologiques. Bourdieu également ignore la sexualité et l'homosexualité, ne serait-ce que l'homosexualité de contexte, dans *Le Bal des célibataires* (2002) portant sur les vieux garçons de sa province d'origine, le Béarn. Il devrait pourtant y avoir une forme d'homosexualité ou encore de sexualité cachée – à la famille en particulier – pour ces « vieux garçons » aux rôles familiaux

Cet espace sexuel gai est aussi partagé par des personnes attachées à d'autres contextes. À titre d'exemple, l'espace sexuel masculin hétérosexuel partage certainement des points communs avec l'espace sexuel gai, leur proximité relative implique ce partage et la similarité des deux espaces.

L'espace sexuel n'est pas totalement occupé par les « pratiques ». Des généralisations d'habitudes ou plus spécifiquement d'« habitus » permettent de reconnaître des structures reliant les actes et les paroles du quotidien aux pratiques sociales suivant Bourdieu. Plus spécifiquement, les actes entourant la sexualité ou les paroles sur ce sujet peuvent sembler, prises une à une, décousues, chaotiques, sans liens les unes avec les autres. Mais une fois assemblées autour d'un habitus, un sens se dégage. Que ces éléments, disons de base, de la vie soient répétés tous les jours ou qu'ils appartiennent à des circonstances plus particulières, ils forment ce qui est l'ensemble des répertoires des comportements et des discours dans la conception de Bourdieu, les *habitus*. Dans les théories de Giddens (1984, 1992), ce sera grosso modo une notion similaire mais peu exploitée, celle des « *habits* ». La vision des deux auteurs diffère sur l'origine des habitus, j'y reviendrai. Mais pour tous les deux, ces répertoires dits habitus sont en même temps un ensemble d'actions possibles et aussi un plan mis en action quand une situation se présente. Les actes et comportements, décousus lorsqu'ils sont pris un à un, prennent alors leur signification quand on les

institutionnalisés. Par ailleurs, Bourdieu reconnaît la vie sociale et l'expérience sociale homosexuelle tout en esquivant la sexualité comme telle dans *La domination masculine* (1998), il y parle de « l'expérience homosexuelle » en signifiant vivre la « condition sociale homosexuelle ». Ailleurs, des rapports et des univers masculins et féminins apparaissent dans ses études mais, il n'inclut pas les relations et pratiques sexuelles dans ses analyses.

regarde du point de vue de l'habitus.⁶⁸ Les habitus organisent en quelque sorte les actions et les comportements dans l'espace sexuel.⁶⁹ Certes ces habitus, bougent et varient dans le temps et selon les mouvements qui se développent dans cet espace. Il demeure que les habitus, en organisant l'espace, en viennent à le structurer. Les habitus forment des structures « souples » à la façon dont les actes et comportements sont plus ou moins variés ou changeants. Dans le temps, les habitus peuvent être reconnus même s'ils ont changé, leurs formes caractéristiques restent relativement stables tandis que leurs surfaces et leurs aspects détaillés peuvent changer.

Dans ce contexte, ce que Bourdieu (1980) appelle des pratiques sociales correspond aux représentations et aux effets produits par les actions des habitus qui restent perceptibles au plan social. C'est aussi ce qui reste entendu ici par « pratiques ». Prenons un exemple illustratif, on associe à la pratique du SM, sadomasochisme, des comportements de domination, de mise en péril, d'usage de jouets, d'affirmation de pouvoir et de rituels entre les partenaires, ce sont, disons pour l'exemple, les pratiques SM.⁷⁰ Pour mettre en scène ces pratiques, des habitus

⁶⁸ Johnson (1987) ainsi que Mongeau et Tremblay (2002) traduisent l'équivalent de habitus, puisant son origine dans la théorie sociale, par la notion de « schèmes », issu d'une vision plus psychologique déjà amenée par Kant (selon Johnson, 1987) et bien d'autres à sa suite. Les schèmes ont comme les habitus la double propriété d'être des plans d'action en même temps que des exécuteurs de plans formés en vue d'agir. Ce qui varie selon chaque auteur, c'est l'origine et l'innovation de chaque habitus ou de chaque schème. Bourdieu (1980) réfère également aux schèmes comme à un programme d'actions.

⁶⁹ J'ai ici tenté d'opérationnaliser directement les travaux de Giddens (1992) sur l'intimité. Le contexte de ses perceptions s'applique mieux à la formation des couples, à l'évolution de leurs relations et aux jeux de l'intimité à long terme dans ceux-ci. Dans le contexte que j'aborde, c'est tout le contraire et je ne pouvais effectuer de transfert des concepts sans les adapter et les étudier. Il en a résulté le besoin d'emprunter à la fois à Bourdieu et Giddens si je voulais quelque peu respecter le milieu dans lequel s'applique ma recherche.

⁷⁰ Il s'agit ici d'un survol très rapide de ce contexte, car parmi les entrevues de la recherche, les participants n'ont pas choisi de faire le récit d'un contexte SM à l'exception d'un participant qui présente une initiation aux pratiques SM. Pour une connaissance plus spécifique du monde SM, voir Thompson (1994) et Prezwalski (1995).

ont été développés. Les habitus concernés touchent toute la préparation et le dégagement des conditions nécessaires pour y arriver : à partir du magasinage des articles nécessaires, la mise en place des jouets et leur entretien comme l'isolement des partenaires dans un « donjon » et l'amorce de la rencontre avec peut-être quelques rapports verbaux plongeant les partenaires dans le contexte, pour ne prendre que ces quelques exemples en plus de l'orchestration des actes au cours des rencontres sexuelles SM. Les habitus comprennent ainsi un ensemble d'activités et de communications qui permettent aux pratiques d'exister. Le magasinage, pour ne prendre que lui, ne fait pas partie des pratiques spécifiquement SM, mais il fait partie des habitus nécessaires pour en permettre l'activité. Par contre, lorsque les partenaires s'embrassent et s'excitent, se séduisent ou s'intéressent à une rencontre SM alors ces actions ne font pas nécessairement partie des habitus directement liés au SM, ce ne sont peut-être même pas des actes qui prennent un sens face à ces pratiques mais qui sont menés par les partenaires. De ce point de vue, les habitus dirigent l'action dans son ensemble, mais tous les actes ne sont pas nécessairement organisés par un habitus unique. Par contre, les pratiques constituent des segments spécifiques d'actions. Il en découle que les habitus occupent, par l'ensemble des actions qu'ils induisent, un vaste espace éventuellement entrelacé avec d'autres espaces que les pratiques ne laissent pas transparaître.

La place des récits d'expérience sexuelle dans cette organisation de l'espace sexuel voisine ce que les narrateurs savent décrire. Les récits racontent ce qui, dans leur perception, meuble les habitus dans l'espace sexuel. Les narrateurs racontent la complexité entourant un événement particulier et ils racontent ce qui meuble les rencontres ordinaires occupant l'ensemble de l'habitus. Mais le tout, ne serait-ce que par sa courte durée, reste partiel. Si le récit était totalement exhaustif, il raconterait autant l'ordinaire que le mémorable alors que, bien sûr, une large part de l'ordinaire est esquivée, reste entendue entre le participant et le chercheur. Les participants ne racontent en faits que ces parties respectant les convenances sociales et les aspects très particuliers. Le fin détail des comportements demeure vague dans les récits

d'expériences sexuelles. Toutefois, il est possible d'en explorer les contours, les structures générales et de mieux comprendre leurs dynamiques. La liste des comportements appartient aux grandes recherches vues au chapitre précédent. Ce qui attire l'attention ici, c'est leur organisation. Or, les habitus sont plus organisés que le répertoire des actes sexuels ne l'est, c'est l'intérêt de recueillir les récits car en même temps que ceux-ci montrent l'organisation des actes entre eux, ils présentent la complexité des contextes et des orientations abordées par le participant. Alors que ces dimensions complexes sont évacuées dans les grandes recherches, c'est à ce niveau qu'il y a plus à apprendre. À l'intérieur des récits, les mouvements et les variations qui apparaissent sont des indices de l'espace occupé en même temps qu'ils illustrent comment sont meublés les habitus.

Cette longue construction de l'espace sexuel serait peu intéressante s'il n'était pas possible de l'influencer en particulier pour prévenir la diffusion du VIH. Lorsqu'il s'agit d'intervenir et d'influencer, la solidité et la rigidité des habitus peuvent jouer. Giddens (1984, 1992) propose un modèle où les actes nourrissant les habitus sont ceux qu'on applique à répétition mais qu'on tend à conserver quand la réflexion, un processus « réflexif », amène à les conserver. Le choix des actes peut être fait par initiative personnelle, par imitation, être le résultat d'interactions, ses origines sont variées. La proposition de Giddens offre un contexte où ce qui est récurrent meuble la plus grande partie des habitus. Dans son exposé théorique, l'inertie de ces habitus semble très grande et seules les interactions significatives semblent pouvoir en modifier le parcours. Ceci se comprend à demie sachant que sa théorie visait d'abord les habitus à large échelle sociale et qu'on voit se construire dans leur structuration des institutions des sociétés. Bourdieu (1979, 1980), pour sa part, indique que la place et la forme initiale d'un habitus découlent directement de « dispositions » héritées de la classe sociale et de la configuration sociale « venant » à

la naissance.⁷¹ On reconnaît ici beaucoup le sociologue des phénomènes de classes, ses propositions reflètent bien ses intérêts mais peu le caractère construit du sexe. Dans mon contexte, l'introduction d'activités propres à la sexualité impose une plus grande souplesse au modèle sociologique. D'où l'insistance sur ces aspects théoriques. Beaucoup des habitus d'ordre sexuel sont appris ou adaptés en situation et par initiation en même temps qu'il est plus ou moins probable qu'ils soient immuables dans la vie de quelqu'un. Le « sexe » est un ensemble construit de connaissances et de pratiques qui peut rester longtemps en chantier.

Parce qu'il est en bonne partie construit, le sexe peut être influencé. La reconnaissance de l'influence des champs de force sociaux sur les façons de faire et le mouvement des habitus est présente chez Bourdieu plus que chez Giddens. Ces champs sont le résultat de discussions, de courants de pensée, de lois et autres institutionnalisations de pouvoirs. On peut penser à une moindre échelle que la socialisation des gais les influencera, ceci peut ramener l'intérêt de toucher les cliques et autres médias de socialisation gais. Foucault (1976), de son côté, prêche une influence majeure aux champs de force sociaux, il puise dans l'influence de l'histoire des mouvements de ces champs les origines des comportements sociaux et individuels répondant à ces champs de force. Dans l'esprit de Foucault (1976), une intervention peut être aménagée par le biais des mouvements sociaux. Dans l'ensemble des pratiques sexuelles des gais, de chaque gai, une part d'influence reste personnelle, elle vient des apprentissages et des expérimentations du sexe et enfin, une part appartient aux champs de force sociaux, aux modes du temps. Les récits éclaireront la situation et aideront à circonscrire la forme mouvante de ces espaces sexuels.

⁷¹ Dans un même ordre d'idées mais avec plus de détails et de précisions sur la nature des dispositifs « hérités », voir l'influence des romans familiaux sur la vie et les trajectoires des personnes étudiées par Vincent de Gaulejac (1999).

Les récits d'expériences sexuelles apportent par leur nouveauté un regard différent sur l'espace sexuel. Diverses autres formes de récits sont déjà exploitées mais ne rendent pas compte des mêmes contenus. Plusieurs de ces récits concourent à évoluer sur la parcours de la vie. On s'y voit victimes, champions, missionnaires, prenant ou subissant les pouvoirs et les changements des mondes sociaux auxquels on participe (Plummer, 1995). Des facteurs semblent parfois diriger la danse⁷² : désir (Dallos et Dallos, 1997 ; Leleu, 1997 ; Pasini, 1999), plaisirs (Abramson et Pinkerton, 1995 ; Cabanac, 1995 ; Browning, 1997 ; Onfray, 2000 ; Brun, 2002), parcours (McDonald, 1997, 2000 ; Millet, 2001), jeux de reproductions biologiques (Zwang, 1997 ; Bozon, 2002), amours (Lassell et Schimel, 1997 ; Moore, 1998).

En particulier, Paul Abramson et Steven Pinkerton (1995) montrent que la mesure de « l'expérience du plaisir sexuel » se construit en rapport avec l'environnement social :

« Whatever the potential of sexual pleasure may be, it is ultimately interpreted and evaluated according to the prevailing social contexts and interpersonal themes of the times. This variety in sexual expression arises because the *experience* of sexual pleasure is infinitely malleable. When conceived of as sin, sex is experienced with distress and turmoil; when conceptualized as a joyous revelation, it is embraced with both subtle and expansive pleasure. » (Abramson et Pinkerton, 1995 : 13, italiques des auteurs.)⁷³

⁷² Ces ouvrages portent sur ces sujets ou leur titre en suggère l'influence sur le parcours sexuel.

⁷³ Plusieurs auteurs réfèrent à l'expérience sexuelle ou encore à l'expérience masculine, ces termes semblent avoir été populaires autour de l'époque de la révolution sexuelle, mais en tant que concept, l'expérience sexuelle n'est explorée qu'en surface quand elle l'est. La « variété des expériences sexuelles » est d'abord vue comme une expansion des comportements sexuels accessibles aux partenaires et l'expérience masculine comme une condition de vie. Pour la variété des expériences sexuelles, voir : Calderone (1974) ; Kiell (1976) ; Frayser (1985) ; Sadock, Kaplan et Freedman (1976). Pour l'expérience masculine, voir : Firestone (1975) ; Doyle (1983).

Ces récits sont aussi une manière d'adhérer comme militant à un groupe, au social (Thompson, 1995 ; Young, 1995 ; Dowsett, 1996 ; Mendès-Leité, 1996 ; Isay, 1997 ; Hocquenghem, 2000), d'appriivoiser son « destin » (Monette, 1988 ; Arcan, 2001). Serait-ce un effet des convenances sociales ? La plupart de ces récits s'inscrivent dans un rapport entre le social et le relationnel, parfois avec la personne, mais de façon globale. Pourtant, tous ces récits ne seraient tels si le désir d'avoir une rencontre sexuelle ne constituait pas ce que les narrateurs apprécient en arrière-plan. Ces récits nourrissent en partie l'animation et la connaissance de l'espace sexuel. Mais dans la présente recherche, le récit est nouveau, autre et demeure attaché à ceux qui quotidiennement croisent leurs regards avant de se connaître.

Tous ces exposés ont mené à un large portrait de la scène sur laquelle se présente l'expérience sexuelle. Cette « scène », ce « terrain de fouilles » et de découvertes est habité par les actions, leurs traces et la parole des participants. Le « terrain », ici, est formé d'un ensemble de récits, d'histoires tournant largement autour de l'expérience sexuelle. Ce qu'on voit usuellement sur un « terrain », on l'entendra et le lira dans les récits. Mais, hormis les repères essentiels de ce qui reste connu, ce qui devient intéressant est formé de ce qu'on ne voit jamais, de ce qu'on n'entend nulle part sous cette forme qui reste encore inconnue. Pour poser un regard, une écoute différente sur cette scène, il faudra modifier l'éclairage usuel, travailler les angles et isoler de la masse connue cette voix qui n'a pas sa place dans l'espace social habituel. Les méthodes utilisées ici visent à révéler ce qui reste subtilement caché derrière les convenances, derrière les beaux récits. Le chapitre 2 qui suit présente justement ces moyens utilisés. Mais avant d'entreprendre ce chapitre, prenons ensemble un moment pour entendre à quoi peuvent ressembler de tels récits, nous reviendrons ensuite à l'ajustement des éclairages – et des moyens de mieux voir et entendre – en reconnaissant ces méthodes permettant de découvrir cette énigmatique atmosphère.

INTERCALAIRE I

RÉCITS I ET II ⁷⁴

David et l'âge des tabous

David porte maintenant près de trente printemps. De son parcours personnel dans la sexualité, il a choisi cette histoire qui l'a amené à son *coming out* hâtif, à sa sortie. Au moment de l'événement, David est pensionnaire en secondaire deux dans un *high school* privé « ultra-catholique » de l'Ontario. Les week-ends, c'est la liberté : les élèves boivent et fument, sortent et expérimentent leur définition de la vie. Trop jeunes pour acheter leur boisson, ils s'allient à des plus vieux qui ont juste assez de barbe pour passer à la caisse sans trop se faire demander leurs cartes. C'est le milieu des années 1980 et dans cet univers, l'éducation sexuelle est pratiquement absente de l'école, l'homosexualité est interdite et être gai... « Être gai ? » « *I didn't even know there was a gay world at that time.* » ⁷⁵

⁷⁴ Les récits présentés ont été choisis d'une part pour le thème sur lequel portait leur emphase et leur marque de variété : sortie (« coming out »), confirmation d'identité, exploit, temps de la vie gaie, jeunesse et découverte de soi, expérience vécue alors que le participant se connaît bien : amorce de l'automne de la vie. Les textes restent courts par choix et ne peuvent rendre compte de tous les détails. Ces extraits témoignent de la parole prise par les participants et du ton d'un récit d'expérience sexuelle.

⁷⁵ Toutes les citations de ce récit sont tirées de l'entretien avec David.

Les week-ends, il habite chez son frère de la ville où il étudie car ses parents résident loin à l'extérieur. Pour s'amuser et flâner, il y a le cimetière, la cour de l'école primaire, les jeux dans le parc, la piscine de l'édifice où habite son frère... Un beau week-end, David flâne justement avec un copain de dernière année du *high school*, un des *jocks* de l'école, un gars très athlétique. En se rapprochant de ce genre de garçon, il se sent protégé des étiquettes péjoratives accordées aux « gais » (tapette, folle, etc.) et il peut se rapprocher de ceux sur qui il fantasme quelque peu. Ce soir-là, il s'amuse à boire, à se courir l'un après l'autre, à se tirailler. Le jeu devient parfois érotique, surtout pour des adolescents qui bandent dès que les vêtements frôlent quelque chose. Et si on allait se baigner ? Trois heures du matin, une belle heure pour un bain de minuit... Sans avoir de connotation sexuelle spécifique, la baignade continue de faire croître la tension érotique, la chaleur monte.

« And then it was too late to go to my brother's house to sleep. But instead what we did was... I knew on the roof of my brother's apartment building, the elevator went all the way to the top and then came out a door onto the roof and then you could go in another door, and it was the top of the elevator, elevator shaft. The top of the elevator shaft. And we went there to sort of camp out for the night. And we were really drunk and we began to pass out. I noticed that he was very excited sexually. »

Comment dormir quand on est excité et qu'on ne peut pas le dire... À défaut de sommeil, on peut faire semblant de rêver. Charles, le partenaire, et David se sont frottés « dans leur sommeil » pendant près d'une heure. Il y avait l'intensité, l'étourdissement dus à la tension de la situation, les craintes que l'autre qui « dort » ne « s'éveille », qu'il n'arrête le geste trop tôt, qu'il refuse ce qui se construisait sans se l'avouer durant toute la soirée, le risque que quelqu'un décide de visiter la nuit cet endroit perdu sur le toit d'un immeuble à étages, l'anxiété et l'excitation de pouvoir saisir enfin cette première fois, le partage d'un événement de la sexualité.

Puis, David avance des caresses pendant que Charles excité se laisse faire. David ouvre peu à peu les pantalons, en sort le pénis en érection. Charles dort

toujours ! Et David donne pour la première fois de sa vie une fellation à laquelle Charles répond par une éjaculation plutôt rapide.

Le soleil se lève. L'ascenseur transporte ses passagers en faisant son bruit caractéristique et ils s'endorment là-dessus, du moins David s'endort. Quand Charles se lève, qu'il enfile son coupe-vent et replace ses vêtements, David se réveille. En partant Charles lui impose son injonction : « *Don't you ever tell anybody about this at school.* »

La situation est sérieuse et elle l'est demeurée. Charles interdit d'en parler mais raconte lui-même son histoire aux plus grandes commères de l'école qui la répètent bien sûr à qui veut l'entendre. Le directeur les confrontera, Charles avoue et est chassé de sa famille et de l'école peu avant les examens et l'entrée à l'université. Plus tard, David reconnaîtra vaguement Charles comme pompiste à Toronto. David, plus discret face au directeur, peut terminer son année même s'il se fait montrer du doigt. Il doit tout de même faire sa sortie à quatorze ans alors qu'il espérait conserver son secret jusqu'à peut-être dix-huit ans. L'histoire le poursuit dans d'autres écoles les années suivantes, les professeurs et les élèves lui rappelant qu'ils connaissent sa différence.

« D : And I did actually go at fifteen... and I went to see a psychologist in a outpatient clinic in a hospital. And by that time I had met my first boyfriend. But I was still confused and I was still denying that I could be gay and I wanted to not be gay. And that experience kind of scarred me too because the psychologist told me, "Ok, well, you're not. So don't worry." »

G : You're not gay ?

D : "You're not gay, don't worry." And so I had a hard time believing that psychologist. (laughs) Shortly after that I had my first boyfriend and that was

for three years, and I came out during that time very comfortably. (laughs)
And left Catholic school. »⁷⁶

C'était « sa première fois », sa première expérience sexuelle. C'était l'âge des confusions entre ce que l'on est, ce qu'on peut être et ce que les autres nous disent d'être. C'est un âge où, pour certains, il serait heureux de voir un peu plus largement que son propre milieu. C'est une histoire de ses tabous et de ceux de son milieu :

« It was very taboo to drink, to be in public that late at night, to be swimming, to be on top of an elevator, at three o'clock in the morning... um, it was taboo to have sex with another man, it was taboo to have sex with your friend, it was taboo to... all of it was taboo. It was taboo to wrestle in that way, it was taboo to go skinny dipping, it was taboo to... unless you were with women (laughs). »

C'est une histoire que David ne souhaite pas voir renouvelée par les plus jeunes : trop d'impacts, de frustrations et de difficultés le poursuivent encore aujourd'hui. Raconter cette histoire c'est, pour lui, chercher à en aider d'autres à éviter ses rebondissements aux reflets ternes sur la vie.

⁷⁶ Dans les citations d'entretiens, lorsque le contexte l'exige, les initiales indiquent celles du pseudonyme du participant (ici D pour David) et celles du chercheur (G pour Gilbert) dans une alternance des tours de parole.

Une nuit torride pour Xavier.

Xavier, en venant s'installer à Montréal après l'université, trouve comme voisins un couple de gais qui le guident dans la ville et le Village. Après un certain temps, ce soir-là, il décide de sortir seul et d'aller dans cette grande discothèque où l'atmosphère est chaude. Au cœur de l'été, la musique rapproche les hommes, les corps s'échauffent et il y a ce gars un peu plus jeune que lui, leurs corps se frôlent dans la danse.

[...] et puis j'ai aimé le contact qui était juste les genoux, parce qu'on était tous les deux en bermuda et puis là le frôlement des genoux et puis les sourires, la présence qu'on s'est donnée l'un à l'autre a fait que bon, on a d'abord échangé, on a parlé, on a pris juste un verre. Moi je bois pas beaucoup. Lui ne buvait pas non plus beaucoup. Et puis on avait chacun notre voiture, puis lui a convenu qu'on allait passer la nuit chez lui.⁷⁷

Xavier le retrouve chez lui, son partenaire l'accueille dans son intimité.

[...] je crois que c'est le quartier Hochelaga-Maisonneuve, mais je suis pas sûr. Mais disons vers l'est de la ville et puis c'est ça j'ai vécu ma première nuit là intime. Là j'ajouterais torride parce qu'il faisait très chaud et que, il me plaisait et je lui plaisais et c'était comme le début d'une première union sentimentale. C'était pas dans le but d'avoir du sexe anonyme là. Comme certains amis peuvent m'avoir conté puis comme j'avais connu, mais juste quelques fois auparavant. Alors ça c'est plus important. C'était vraiment dans le but de le revoir.

Xavier insiste, précis et organisé, pour montrer qu'au début de sa vie gaie, à la fin des années 1980, il ne prenait pas le risque de s'infecter au VIH par des relations anales.

Alors c'était vraiment plus fellation, caresse, baiser et c'était, c'était super bien. Et puis c'est une relation bon, évidemment qui s'est peut-être essoufflée avant les Fêtes de cette année-là là, donc de l'été jusqu'à la fin de l'automne ça duré mais, ce que j'ai le plus focussé c'est évidemment cette première nuit-là parce que je l'avais comme un peu imprégnée dans la peau, même dans,

⁷⁷ Toutes les citations de ce récit sont tirées de l'entretien avec Xavier.

dans les odeurs je dirais, pendant quelques jours. C'était très envahissant comme expérience parce que ça avait été très satisfaisant.

L'impression marque, particulière, elle s'imprime autant dans son corps que dans sa mémoire.

X : C'était comme je, je me sentais sur les hautes on va dire là. Alors je me sentais très stimulé juste à penser à lui, puis même c'était facile à lui parce que j'avais l'impression que je le sentais encore. Pourtant j'avais pas saigné c'est pas un truc mais ça avait été tellement intense, tellement jouissif que c'était resté imprégné dans, dans, dans ma cellule, dans mon muscle.

G : Tu avais une sensation.

X : C'est ça une sensation qui était restée au niveau des mamelons pendant au moins quarante-huit heures, au moins. Puis les odeurs, moins longtemps. Bon évidemment on...

G : On se lave un jour.

X : C'est ça on se lave. Mais quand même avant de, de me laver, j'ai j'avais même une hésitation parce que j'aimais cette odeur-là, OK qui était, qui était aussi de la mienne sûrement mais, mélangée à la sienne. Et puis j'avais, c'est ça, beaucoup aimé ça. Je me souviens avoir senti mes mains là dans la salle de bain là. J'aimais sentir c'est ça mes mains puis là où mes mains pouvaient toucher, je trouvais que les odeurs étaient bonnes.

Le lien corporel, intime, personnel donne à Xavier le goût de « fusionner » avec son partenaire, une fusion hâtive qui avec les semaines aura raison de ce couple en formation. La dépendance qu'il éprouve pour son partenaire sert de mise à l'épreuve, lui permet de mûrir et de gagner un peu d'indépendance pour ses relations futures. Cette vraie première rencontre reste toutefois forte en émotions :

Fusion parce que, ça la fusion, je l'ai plus ressentie parce que c'était le premier partenaire avec qui j'avais la, la position « 69 », puis à un moment donné, j'étais comme, comment je dirais ça, j'avais comme l'impression que ça ressemblait à un rêve qui, qui est récurrent chez moi, où je fais de l'autofellation que je fais pas dans la vie où c'était très exceptionnel les gens qui sont capables de faire ça là. Mais dans mes rêves érotiques qui reviennent souvent, je fais ça et j'ai l'impression de revivre par la position 69 l'autofellation c'est pas un rêve. Donc j'ai l'impression que la fellation qu'il

me faisait, que moi je lui faisais, à un moment donné c'était comme confusant dans mon esprit quand j'avais les yeux fermés. C'était comme si c'était moi-même qui me le faisais. Je le sais pas comment expliquer ça en fait mais c'était vraiment, très, très excitant puis j'avais l'impression de fusionner à un point tel que j'étais même plus fusionné, plus centré sur moi-même. Je sentais encore plus mon corps le fait qu'il était offert... à nous aussi crûment.

CHAPITRE II

CONSTRUIRE UN NOUVEL ÉCLAIRAGE : MÉTHODOLOGIE.

La méthodologie d'une recherche permet d'éclairer la scène, de faire porter les voix, de révéler ce qui se cache derrière les apparences, en un mot communiquer, et de mieux voir ce qui doit y être vu. Le premier chapitre a fait état de la perte de dynamique des motivations dans la revendication des droits des gais et de la prévention contre le VIH. Les structures des grandes recherches dont il était question à la section 1.4, à titre d'exemple, peuvent avoir induit ces pertes de motivation par leurs généralisations, leurs déterminants et une absence d'événements pouvant ressortir de ces recherches trop globales. Des événements, les hommes gais en vivent s'ils rencontrent un partenaire intéressant, s'ils vivent une expérience sexuelle. Une piste de recherche s'ouvre là.

L'expérience sexuelle et son récit appartiennent à l'espace sexuel des gais mais n'ont pas encore été portés dans l'espace public comme on l'a vu au chapitre 1. Cette expérience reste glissée dans le clair-obscur de la socialisation gaie. La méthodologie vise justement à révéler ce qui compose ce clair-obscur, à éclairer la scène dissimulée dans la pénombre et à en communiquer la nature.

Les réflexions de Kuhn (1983) rappellent que les méthodes connues, incidemment celles des grandes recherches, apportent des solutions et des interventions aux formes découlant de celles-ci. Or ce sont les méthodes d'intervention qui pourraient avoir avantage à être améliorées et complétées à la

suite de la présente recherche car elles mènent actuellement à une stabilisation des effets dans la prévention du VIH. C'est pourquoi, afin de contourner cette stabilisation, les sous-entendus de ces méthodes seront examinés et que la méthode de cette recherche sera élaborée en tentant d'en éviter les écueils. Ici, l'enjeu est de révéler quelque chose qui reste encore caché, mal connu, secret. Autant dire que le défi méthodologique s'appelle inventivité, création, imagination, communiquer l'inconnu. Ce qui n'est pas encore dit constitue une énigme dont il faut découvrir la clé.

À la façon d'un détective cherchant à découvrir la clé de cette énigme, le méthodologiste retrace les pistes des témoignages et reconstruit une scène qui lui était inconnue et obscure. « Témoins », les participants gais à la recherche devront pouvoir parler librement et sans dissimuler l'objet recherché. Où se trouve-t-il ? Quel est-il ? Comment mettre la main dessus ? L'énigme à découvrir interpelle déjà le chercheur et dit : Comment feras-tu pour les amener à parler de ce qui ne se dit pas, qui se dit si peu ?

Dans le cas de cette thèse comme de nombreux projets de cueillette et d'analyse d'information que j'ai mis sur pied depuis vingt ans, une esquisse de la méthodologie pertinente à appliquer s'est mise en place au cours des premières interrogations sur la question de recherche.⁷⁸ Je ne pourrais nier que, dans ces

⁷⁸ Au cours de mon baccalauréat en mathématiques appliquées, j'ai bénéficié de 16 mois de stage au *Bureau de la statistique du Québec* (maintenant *l'Institut de la statistique du Québec*) puis à *Statistique Canada*. Dans ces écoles professionnelles moulées aux problématiques gouvernementales, mes collègues m'ont rapidement plongé dans la culture des « méthodologistes d'enquêtes », ces mathématiciens qui permettent aux enquêtes, recensements, sondages et analyses complexes sur tous les sujets de devenir des résultats pour la population et l'ensemble des ministères. Nous planifions, gérons et participions à l'organisation de ces activités diversifiées et fascinantes. J'ai ensuite complété ma maîtrise en mathématiques sur les enquêtes par sondages et travaillé dans ce domaine en cherchant de nouveaux défis. En enseignant plus tard la méthodologie en communication (qualitative en maîtrise et quantitative au baccalauréat) et au baccalauréat en sexologie, je poursuivais ma profession. Un dernier défi d'importance a été de mettre sur pied l'organisation de la *Cohorte*

circonstances, problématique, méthodologie et questions spécifiques de recherche se construisent ensemble – sont « coconstruites » – dans le cheminement de recherche. Au contraire des chercheurs qui peuvent craindre de se sentir étouffés par une méthodologie développée trop tôt, l'esquisse méthodologique me fournit une première assurance de faisabilité face au sujet choisi. Bien sûr, la souplesse de la construction méthodologique en même temps que celle du projet permettent d'évoluer proprement si les contraintes extérieures restent minimales. Une telle approche permet à la méthode et au sujet de recherche de se nourrir mutuellement. Ce chapitre présente une réflexion sur cette coconstruction de la problématique et de la méthodologie, ainsi que de ses impacts.

2.1 Formuler les questions de la recherche.

Cette recherche s'appuie sur des constats à propos des grandes recherches quantitatives en psychologie sociale dans le domaine du sida et du VIH survolées à la section 1.4. En mettant sur pied la Cohorte Oméga, j'ai pu prendre contact directement avec les modèles construits pour les grandes enquêtes sur le sida et sa prévention. En même temps que je comprenais la nécessité pour l'épidémiologie de connaître ces informations de base, je m'interrogeais sur le sens de celles-ci, sur la pertinence de leurs liens avec l'action. Un problème conceptuel s'en dégagait.

Oméga, amenant ses infirmiers interviewers, au moment de mon départ, à rencontrer à chaque six mois huit cent hommes pour des entrevues et un test de dépistage du VIH à Montréal. L'organisation comprenait 12 interviewers sur 9 sites d'entrevues et dispensait ces tests ainsi que leurs résultats, parfois positifs. Au besoin, nous assumions l'orientation vers les soins appropriés. Je suis donc par ma première profession un méthodologiste venu du « quantitatif » qui aborde la pratique du « qualitatif ».

Les grandes recherches s'intéressent aux déterminants, aux éléments stables de l'univers psychosocial des gais. Par contre, le cheminement d'une rencontre sexuelle se fait à deux, avec un partenaire spécifique. Chaque partenaire a ses propres dispositions mais c'est la dynamique entre eux, comme on dit, la « chimie » de leur rencontre qui les mène au lit. Donc les grandes recherches regardent l'infection comme si elle était le résultat du croisement au hasard de tendances stables de deux gais. Elles semblent avoir négligé la dynamique de la rencontre. Les déterminants psychosociaux, peu importe comment on les choisit, n'ont pas la sensibilité du contexte de la rencontre, de l'événement proprement dit. Le VIH, lui, a cette sensibilité « opportuniste » car, selon l'acceptation ou non de la pénétration anale et le condom par les partenaires, le virus passera ou non s'il est présent. Le VIH attend une seule occasion, les déterminants ne contrôlent pas tous les événements. C'est le premier constat.

En s'éloignant des circonstances de l'action, les autres chercheurs ne me semblaient pas pouvoir scruter des contextes variant d'une rencontre sexuelle à l'autre et ne permettaient pas de saisir comment se construit un événement dans sa ponctualité, dans son originalité propre. Entre l'événement et les tendances stables, il y a un contexte, une histoire, une construction relationnelle impliquant les partenaires souvent inconnus l'un de l'autre, anticipant parfois la rencontre sexuelle et jouant sur le sort de l'événement. La rencontre se construit en peu de temps et la « relation » peut mourir aussi vite. Mais aussi des relations stables naissent parfois, les dynamiques peuvent varier d'une rencontre à l'autre. En examinant la dynamique d'un événement, il se peut donc qu'on apprenne quelque chose de mal connu du point de vue de la science, quelque chose qui lui reste caché.

Les façons de faire des grandes recherches enseignent aussi autre chose lorsqu'on examine bien leurs résultats. La qualité des modèles varie, il faut toujours

utiliser leurs résultats avec parcimonie.⁷⁹ Un problème demeure : la mesure de leur efficacité de prévision est énoncée en général et sur certains résultats vedettes. Donc, même quand les modèles sont efficaces pour prévoir certains comportements, ils restent valides mais plus faibles sur d'autres. Les recherches ne peuvent saisir toutes les réalités en un seul regard. Tôt ou tard les auteurs reconnaissent qu'il manque à leurs mesures la notion de contexte propre à une « relation » entre deux individus :

Dans cette étude [*Au Masculin*], la mise à exécution du comportement (l'utilisation du condom durant les relations anales données et reçues) ne dépend pas du seul contrôle personnel, mais également de la collaboration du partenaire. (Myers, Godin et al., 1993 : 77)

Orienter la recherche sur les événements et la dynamique de la relation permet donc d'explorer une part non éclairée absentes des grandes recherches. L'expérience sexuelle témoigne au contraire du vécu de la personne en situation. Le récit d'une expérience inclut forcément le passé du participant et les traces de ces dits « déterminants psychosociaux » sur ses actions. Sans pouvoir « expliquer » les comportements sous une forme « de cause à effet », le récit d'une expérience rapproche le participant et le chercheur du cours des événements : un des protagonistes témoigne de ce qui, dans sa perception, peut influencer ses comportements et l'événement. Les dimensions explorées par le récit touchent alors le partenaire, le participant lui-même, leur relation vécue, délaissant l'aspect structurel des déterminants psychosociaux et se rapprochant du vécu « relationnel ».

⁷⁹ Les bons modèles en sciences sociales expliquent environ 70 % de la variance (mesure de diversité des caractères individuels observés dans la population, en statistique) des comportements observés. C'est une norme relative. Pour Bajos et al. (1998) en particulier dans l'enquête ACSF portant sur toutes les sexualités en France, leurs modèles expliquent tout au plus 30% de la variance totale. La lecture de ce résultat me rappela mes appréhensions à trop utiliser les résultats détaillés de ces modèles. Joanne Otis, chez Oméga mentionne une meilleure performance de ses modèles mais, dans tous les cas, ces enquêtes expliquent mieux un ensemble de comportements à long terme par des statistiques à long terme qu'un événement ponctuel.

Ce qui attire l'attention des chercheurs des grandes recherches comporte aussi d'autres limites. Ces recherches tendent à réaliser les synthèses de comportements sexuels et sociaux comme s'il s'agissait d'un inventaire de « supermarché ». Les comportements sont décontextualisés et prennent une place centrale dans les explications, ceci dit malgré toutes les attentions et le respect manifesté envers les répondants. C'est un deuxième constat. Il y a certes tentative de respect au moins chez *Oméga* (Alary et al., 1995), le *Project Sigma* (Davies et al., 1993) et la grande enquête française *ACSF* (Bajos et al., 1998). En particulier, ces chercheurs tentent d'éviter de mettre les comportements à l'avant plan comme des objets de sensationnalisme. Dowsett (1996), en Australie, évite ce sujet en orientant différemment son objet de recherche. Mais ces marques de prudence n'ont pas toujours caractérisé les grandes recherches. Aux premiers temps du sida, des médecins de santé publique qui ne connaissaient pas le mode de vie des gais se sont étonnés de la variété des comportements sexuels reconnue par les gais et du nombre de leurs partenaires.⁸⁰

Le problème actuel n'est pas tant le nombre de partenaires dans un temps donné, mais bien ce qui se passe entre eux. Rappelons-nous que pour des personnes informées des risques du sida, comme le sont les gais de Montréal, les comportements à risque ne sont pas courants mais bien circonstanciels. Les gais portent généralement le condom dans une situation à risque (Alary et al., 1997 ; Bronski, 1997 ; Turner, 1997 ; Paradis, 1999). Ce qui est maintenant compris, c'est que plusieurs comportements sexuels sont en accord avec le « sécurisexe », certains

⁸⁰ Ces variétés tels les étalages d'un « supermarché » peuvent être observées dans les premières parutions sur le sida et incluent le nombre de partenaires, on peut longtemps discuter de leur pertinence (ex. dans Rodway et Wright, 1988 ; Lapierre, 1990). Justement à la Cohorte Oméga, l'implication de chercheurs gais venant du milieu communautaire visait initialement à ne pas exagérer l'attention portée à la liste des comportements et au nombre de partenaires. Ils préféraient orienter les résultats sur les caractères psychosociaux des répondants.

d'entre eux contribuant à réduire les risques et d'autres à satisfaire le plaisir sexuel malgré un contexte incertain ou limitant l'expression sexuelle - à titre d'exemple, avec un partenaire au statut sérologique inconnu ou lors d'une rencontre dans une ruelle, il vaut peut-être mieux éviter les longs échanges ou les risques en se satisfaisant « sobrement ». Mais comme il en était question au chapitre 1, le risque migre : des hommes gais prennent des risques qu'ils ne prenaient pas et échangent les rôles de pénétré et de pénétrant selon les occasions et les contextes.

Les interventions en prévention du sida visent à « réduire les risques » en acceptant qu'on ne peut pas les éliminer (Myers, Godin, et *al.*, 1993 ; Mendès-Leité, 1996 ; Bajos et *al.*, 1998 ; Schiltz, 1998b), mais en pensant l'influencer dans le sens du sécurisexe. La montée du sida a influencé les gais à propos du nombre de leurs partenaires mais aussi à propos de la variété des comportements sexuels utilisés. Ceci aura contribué, en partie, à diminuer le risque d'infection tout en ayant du plaisir à être touché dans un cadre sexuel (voir Martel, 1996; Schiltz, 1998b). Le coït et la pénétration anale sont à haut risque, les gais l'ont entendu. Pourquoi alors de grandes recherches s'acharnent encore sur les inventaires de leur passé et les statistiques d'ensemble pour décrire un risque circonstanciel ?

L'amorce du projet de recherche se résumait donc par la question : *Que se passerait-il si je leur demandais de raconter ce qu'ils vivent, ce qui leur importe ?* Une question ouverte et visant la libre expression. Cette question restait tout de même vague et il me fallait trouver une forme méthodologique appropriée soutenant cette recherche dans l'inconnu. La discussion s'est engagée avec les théories.

Une approche qualitative et ouverte s'imposait. L'idée de récits de vie s'offrait à moi, Gary Dowsett (1996) en présente un exemple intéressant et captivant. Mais cette technique rapproche davantage le vécu d'une personne de son identité et

non de l'événement d'une infection possible.⁸¹ Le regard avait déjà été porté dans cette direction auparavant (Dowsett, 1996 ; Nonn, et *al.*, 1997). Les rapports à l'identité et au mode de vie en relation avec le parcours personnel et sexuel me semblaient conserver le problème de généralisation observé dans les grandes recherches et donc ne rien avancer. D'autres techniques qualitatives disponibles restaient utiles : des courriels, des lettres, des journaux personnels et des enregistrements pris dans les bars (voir Plummer, 1995). Mais ces moyens auraient limité l'accès au contexte et exigé qu'on fasse confiance au hasard pour les cueillir en plus de soulever le problème éthique de leur confidentialité. Les vidéos et autres témoins des « actes » auraient aussi pu décrire des comportements et le « vécu » aurait été perdu. Il y avait aussi les journaux de bord sur les activités sexuelles qu'ont exploités avec complications les chercheurs du *Project Sigma* (voir Davies et *al.*, 1993) : leur approche est riche, mais à mon sens elle confirmait encore qu'on s'attachait d'abord au risque et à sa construction, ces chercheurs s'intéressaient beaucoup moins à l'événement et à la construction de la rencontre.⁸² En n'examinant pas ou peu la construction de la rencontre sexuelle, ils assumaient jusqu'à un certain point que toutes les rencontres, et donc tous les contextes de relations, seraient semblables, que ces contextes ne changeraient de forme que parce que les rencontres se dérouleraient au sauna, dans un appartement, en camping, etc. J'en doutais fort, je m'attendais à de plus fortes nuances.

Mais encore, plusieurs de ces techniques sollicitaient mon interprétation du vécu de d'autres personnes tandis que je tentais de retrouver une parole que les

⁸¹ Voir aussi le passage sur les parcours sexuels à la section 1.6.

⁸² Voir à propos de l'étude de ces journaux de bord tous les articles de Anthony P. Coxon (1988, 1995), Coxon et *al.* (1992, 1993), Davies et Coxon (1990), Coxon et McManus (2000) qui depuis 1988 décortiquent peu à peu ces agencements de comportements sexuels comme s'il s'agissait d'une linguistique particulière, d'un langage à décoder. La lenteur des productions suite à cette recherche dont le terrain est terminé depuis longtemps me fait penser que la méthodologie d'analyse n'est pas aisée à utiliser ou pas encore au point.

participants ne semblaient jamais pouvoir offrir dans le cadre des recherches déjà menées. Je cherchais quelque chose qui se dissimulait dans la pénombre de la scène. Ce qu'ils avaient à dire constituait mon premier niveau d'interrogation. Je voulais les écouter.

Il me fallait jusqu'à un certain point envisager l'entretien comme approche, la technique avait jusqu'à un certain point bonne réputation (Grawitz, 1990) et rencontrait mes préoccupations :⁸³

« As Gubrium and Holstein (1998) have noted, the interview has become a means of contemporary storytelling, where persons divulge life accounts in response to interview inquiries. [...] Social scientists are more likely to recognize, however, that interviews are interactional encounters and that the nature of the social dynamic of the interview can shape the nature of the knowledge generated. » (Fontana et Frey, 2000: 647)

Les entretiens tendent à solliciter l'expression de l'expérience des participants (Fontana et Frey, 2000), aspect non négligeable dans la perspective que j'aborde. Je cherche à rendre compte du sexe comme il se vit et à me rapprocher en même temps d'un contexte potentiellement risqué.

Sur la question de l'observation, Dowsett (1996) montre à quel point il faut être prudent : on ne peut pas observer le sexe *in situ* pour en recueillir l'expérience vécue, il y a perte de spontanéité, de la façon habituelle de faire et de ressentir l'expérience.⁸⁴ Laisser au répondant une liberté certaine ou encore préciser un cadre

⁸³ Il sera question « d'entretiens » dénotant l'échange et la conversation autour du sujet d'intérêt plutôt que « d'entrevues » ou « d'interviews », qui montrent un côté, me semble-t-il, plus directif dans la communication, question de confort avec le terme et de faciliter les échanges. Daunais (1992) s'exprime dans ce sens.

⁸⁴ L'introduction de Dowsett (1996) à sa méthodologie est fabuleuse à ce titre. Il y présente deux hommes qui commencent des attouchements, seuls dans une douche pleine de vapeur d'un centre sportif. Sur le fait, un enquêteur entre et commence à leur administrer un questionnaire formé de questions fermées : l'horreur des dispositifs d'aveu pointés par

déterminé reste nécessaire afin de lui éviter d'errer dans les dédales discursifs. Une idée subsistait : que se passerait-il si on leur demandait « ce qu'ils vivent quand ils baisent ? » Le propos serait alors plus concentré et illustrerait l'interaction – entre les protagonistes de l'événement – en même temps qu'il montrerait comment les choses se vivent, comment elles s'organisent.

Mais je ne voulais pas adopter une position générale détachée de leur façon de réagir en contexte aux risques potentiels. Il fallait viser un événement particulier. Comment situer ce moment à décrire ? Viser leur dernière « baise » ? C'était une option et elle me semblait peu intéressante dans la mesure où un gai peut avoir des partenaires variés dans des situations de « petites vites », c'est-à-dire des passes anonymes sans lendemain faites rapidement au sauna, à la maison ou ailleurs : une rencontre peu élaborée avec peu de risques dans bien des cas et des souvenirs peu stimulants à raconter en prime. Les protagonistes tendent à oublier les événements de récits des rencontres sexuelles ordinaires (Camus, 1982 ; Chafe, 1990 ; Abramson et Pinkerton, 1995). J'ai plutôt préféré les laisser choisir l'événement sexuel de leur choix. Un récit ouvert et peu dirigé leur laisserait la liberté nécessaire à se raconter en rapport à cet événement personnellement choisi. Ce choix pourrait peut-être plus facilement les stimuler à participer, à se souvenir et à élaborer sur le sujet, justement à propos d'un sujet qui demeure tout de même intime.

Il me restait à envisager une question ouverte favorisant leur expression discursive sans trop les limiter. Je ne pouvais ni utiliser le terme « baise » car certains « font l'amour » en distinguant cela de la « baise ».⁸⁵ D'autres ont des « relations

Foucault (1976) y apparaît dans toute sa puissance ! Une approche trop directe sur de tels sujets crée vite un désenchantement.

⁸⁵ Au contraire des implications émotives du terme « faire l'amour » dont il était question au chapitre précédent, l'autre terme « baise » signale les chorégraphies du corps, les comportements sexuels et tend à « évacuer » les émotions du récit. Impliquer que toutes les expériences sexuelles seraient des « baisés » aurait diminué la portée de la recherche.

sexuelles » ou des « rapports sexuels » mais distinguent encore ces formes de « baisés », au sens général, des autres circonstances. Le terme « expérience sexuelle » me paraissait, naïvement, plus large et inclusif. La clarification entre « expérience sexuelle » et « rencontre sexuelle » faite à la section 1.8 complète *a posteriori* ce passage. Je n'avais pas noté que « l'expérience » reste associée à quelque chose de vécu comme étant plus « extraordinaire » que le reste du parcours dans une vie. À ce sujet, il n'existe finalement aucun terme neutre permettant de couvrir l'ensemble d'un événement sexuel. Même le terme « événement » signifie souvent « extraordinaire » et comme les autres termes, il induit déjà un sens. Toute question induirait un biais si je cherchais à rester entièrement neutre.⁸⁶ La langue est ainsi faite qu'elle n'est jamais neutre (Ellis et Bochner, 2000).

À bien y songer, le « biais » involontaire de la notion d'expérience apportait un point de vue intéressant : il induisait que les participants me racontent une rencontre sexuelle plus « spéciale » à laquelle ils tenaient parmi leurs souvenirs. En ajustant l'objet de recherche pour le situer au même niveau que cette perspective, l'orientation de la question qui n'est jamais neutre devient « non biaisée » dans le sens où le récit demandé touche et recherche implicitement quelque chose d'un peu plus spécial dans leur vie. Ce côté « spécial » permet alors de mieux comprendre quel genre de rencontre sexuelle marque davantage les participants et aussi les sujets de réflexions ou symboliques qui les attachent à ces souvenirs.

Du coup, ce sont des exemples parmi d'autres, Nicolas, un participant maintenant dans la cinquantaine et passablement en forme, racontera une aventure à trois impliquant un partenaire beaucoup plus âgé que lui alors qu'il était dans la vingtaine et Alex racontera la rencontre d'un nouveau « chum » alors qu'il se pose de petites questions sur l'exclusivité de ses rapports avec son chum actuel. Un

⁸⁶ Sur la notion de biais et autres aspects techniques touchant la qualité des méthodologies, voir Madeleine Grawitz (1990).

résumé de ces expériences est présenté à l'Intercalaire II faisant suite au présent chapitre. Les événements choisis par les participants témoignent de leurs préoccupations actuelles malgré que les rencontres évoquées puissent remonter à plusieurs années. Les récits touchent des sujets de leur vie avec une différence subtile liant leur passé à leur actualité. Cette proximité du vécu raconté et des préoccupations courantes montre que ces expériences d'actualité agissent comme repère dans leurs rapports au social et dans leur socialisation. Les expériences apparaissant significatives changent selon les moments de la vie (Mongeau et Tremblay, 2002).

Après cette première phase de questionnement, la première partie de la grille d'entretien était pratiquement esquissée. Le fait de connaître une vaste gamme de méthodologies applicables, leurs dangers et limitations, m'a peut-être évité quelques pièges qui auraient pu apparaître avec les récits de vie, les enquêtes quantitatives ou le recours à des outils difficiles à utiliser. L'orientation choisie vers l'utilisation de méthodes qualitatives et de récits ouverts dans ce contexte rejoignait les pratiques des études féministes, gaies, lesbiennes et *queer* : en l'absence de théorie applicable pour interpréter la situation, le milieu constitue la première source afin de révéler sa propre compréhension de son vécu particulier (Plummer, 1995 ; Ellis et Bochner, 2000 ; Gamson, 2000). Ici, on l'aura remarqué, ce n'est pas tant la forme de l'investigation méthodologique qui est originale que l'organisation de sa grille et de son sujet. L'originalité sur la forme se développera par la suite au cours du plan d'analyse tandis que le questionnement se poursuit encore ici sur l'élaboration de la grille d'entretien.

Dans le sens où le milieu révélant sa propre expérience constitue une source de théorisation, je pouvais espérer que les entretiens sur le terrain révéleraient des nouveautés inattendues, mais de quelle nature et avec quelle abondance ? Je ne le savais pas encore. Ces incertitudes ont quelque peu guidé la construction de la grille d'entretiens qui sera abordée un peu plus bas.

Une de ces incertitudes s'est précisée en troisième et dernier constat à propos des grandes recherches. Ces recherches portent une grande attention au risque de diffusion du VIH. Étant formé à ces modes de recherche, au cours de mes entretiens, une fois mesuré le risque des comportements choisis, je m'attendais à ce que les participants à la recherche prennent un des deux axes de récits : soit aborder le fin détail pornographique des comportements - décrire les comportements avec ampleur - ; ou bien ils esquiveraient les comportements pour parler de ce qu'ils vivaient et ressentaient - portant ainsi l'intérêt sur la personne et l'événement plutôt que sur la mécanique sexuelle, l'échange porterait d'abord sur les risques liés à l'événement visé et, certainement, la conversation porterait sur la pénétration anale, un comportement sexuel ayant la réputation d'être *la pratique sexuelle* des gais (Prieur, 1990 ; Pronger, 1990 ; de Zwart et al., 1998).

Je m'attendais à reconnaître divers scénarios de la pénétration que Onno de Zwart et al. (1998) exposent par exemple ou encore à visiter les représentations symboliques comme les évoque Brian Pronger. J'étais formé à comprendre le risque et prêt à tout entendre en demeurant surtout curieux d'écouter le discours qu'ils choisiraient. Leur réponse m'a montré qu'une fois le risque mis à sa place, ce qui compte est bien plus ce qu'ils vivent et ressentent que le bilan mécaniste des exploits acrobatiques sexuels et du risque.⁸⁷

Cette réponse obtenue dès les premiers entretiens m'a fait constater toute l'ampleur de l'attention accordée au risque dans les grandes recherches. Cette attention au risque a pu déteindre sur des campagnes de prévention orientées sur les risques excluant les plaisirs de la sexualité. En portant trop attention au risque, les

⁸⁷ Certains contextes prêtent certainement à la description minutieuse des acrobaties sexuelles, mais si le contexte de recherche a une influence sur le témoignage intime, c'est de ne pas prêter le ton à la performance physique. « *The story is not easily said – indeed it appears with a struggle, often tearfully, and it is told to me because in some way I am sensed to be a teacher and maybe an “expert”.* » (Plummer, 1995 : 13)

campagnes nient les intérêts et les enjeux propres au sexe – désirs, excitations, touchers, plaisirs, etc. – et ainsi montrent aux gais et par extension à d'autres personnes qu'ils désapprouvent leur sexualité: il y a confusion entre la désapprobation du risque et celle du sexe. La réaction des gais peut alors être de négliger la campagne publicitaire et ses messages essentiels. Il existe tout de même des auteurs qui s'en inquiètent :

Il faudra souligner les aspects positifs [du port du condom en contexte de pénétration] puisqu'il est inconcevable de croire qu'un programme éducatif saurait persuader du contraire les hommes qui pensent qu'il ne s'agit pas d'une expérience agréable. Les programmes d'éducation devront donc miser davantage sur les aspects érotiques des relations anales protégées et des pratiques sexuelles sans relation anale. (Myers, Godin et *al.*, 1993 : 78)

La prévention orientée sur le risque aborde le sexe par la négative à partir de la première question qui intéresse les épidémiologistes : y a-t-il un risque de diffusion du VIH et comment ? Mais quand la protection contre le VIH est assurée, le plaisir de la rencontre sexuelle prime et les questions sur le risque peuvent être négligées. Les comportements comptent alors bien peu, la rencontre sexuelle n'est pas une liste de performances à réaliser.

J'avais l'intuition que cet « érotisme » pourrait apparaître dans mes entretiens au contraire de ce que reçoivent les grandes recherches orientées sur le risque. Peut-être qu'en laissant les participants parler librement, ils présenteraient d'eux-mêmes d'autres aspects intéressants du sexe et délaisseraient le risque. J'y croyais à moitié, anticipant que les participants porteraient leur attention sur la relation anale avant tout. J'anticipais qu'ils déniaient toute importance au VIH ou au contraire qu'ils discutent avec grand intérêt uniquement de la relation anale. Ma recherche préférant s'accorder aux intérêts des gais en laissant libre la question du risque jouait quitte ou double. Où se dirigeraient-ils ? Le sexe niant le VIH autant que le récit d'expérience répondant trop conformément aux règles de protection contre le VIH risquaient de rendre inabordable les questions du risque ou par exemple l'érotisation du condom

et des pénétrations protégées. J'ai choisi de vivre avec l'incertitude que cette recherche pourrait ne mener à rien. Et dès lors il me fallait lever cette incertitude.

Un événement comme une expérience sexuelle se raconte somme toute en peu de phrases et ne nécessite pas un large appareillage discursif. Au contraire d'un récit de vie, raconter un seul événement peut se faire en peu de temps, comme une anecdote. Dans des milieux gais, je comprends maintenant que j'entends souvent de telles histoires dans le cours des conversations sans que l'auditoire ne soit obligé à une attention soutenue ou particulière à son sujet. L'expérience est vite racontée, dite et évoquée. En entretiens, il y avait là un certain danger : le récit serait-il trop court pour élaborer sur ses complexités, les attirances, les plaisirs, etc. ? et le sida ? En fait, peut-être qu'un récit serait obtenu mais il pourrait se résumer à un contexte, une amorce sans autre détail. Il serait avantageux que ce soit le participant qui dise lui-même comment il l'interprète et que je ne sois pas celui qui décide arbitrairement des thèmes auxquels le récit se rattache. Il serait prudent de provoquer cette interprétation par le participant au cours de l'entretien et de ne pas rester passif à ce propos.⁸⁸ Je ne voulais pas aborder les récits d'un point de vue *a priori* psychanalytique par exemple. Mais quels thèmes pourraient être abordés ?

La liste des interprétations possibles à propos des rencontres sexuelles montre une grande, pour ne pas dire une immense variété de discours possibles sans être spécifiques. La littérature populaire et académique sur le sens, l'utilité et les accents dirigeant les rencontres sexuelles abonde, elle se fonde sur diverses sources venant de la philosophie à la biologie, de la théorie tirée d'un parcours de molécules chimiques dans le corps à la construction sociologique. De multiples thématiques s'offrent afin d'interpréter ce qui entre dans la dynamique relationnelle d'une expérience sexuelle. De nombreux « pourquoi » et « comment » sont avancés par divers auteurs. Sur la variété de ces thématiques, aucune étude ne permet de les

organiser ni de dégager des tendances propres à propos des « intérêts » effectivement présents dans la construction d'une expérience sexuelle. La mise à l'avant plan des thèmes les plus importants, ceux plus traités que les autres, devenait en soi une question de recherche secondaire.⁸⁹ À ce point de la construction de la grille d'entretien, aucune structure ne se faisait plus convaincante qu'une autre.⁹⁰ Qu'est-ce qui, dans ces multiples thèmes d'interprétation, fait écho à leur vécu ? à leur interprétation ? C'est ce que je recherchais en leur présentant dans la deuxième partie de l'entretien, des thèmes ou sujets à propos desquels ils étaient invités à dire si celui-ci avait un rapport à leur récit et à décrire de quelle façon si ce n'était déjà fait. Les thèmes à propos desquels ils seraient amenés à commenter ne seraient pas impromptus, mais leur commentaire et les liens qu'ils en tireraient seraient libres. En visant une large diversité de thèmes, j'espérais solliciter chez les participants l'expression de leur opinion personnelle sans les limiter : sur l'amour et le sexe, chaque gai peut avoir son expérience et son opinion, je cherchais à ne pas diriger inutilement l'expression des participants en même temps qu'il devenait important de reconnaître qu'il ne s'agit pas d'un phénomène neuf ou socialement isolé.⁹¹ Cette

⁸⁸ Voir la grille finale d'entretien à l'Annexe 2.

⁸⁹ Cette question de recherche secondaire, bien que considérée dans la méthodologie d'analyse dont il sera question plus loin, pourra faire l'objet de recherches plus poussées et de publications dans la suite de la présente thèse. Voir une première utilisation de ces résultats à la fin de l'Annexe 3.

⁹⁰ Le document établissant mon « Projet de thèse » présentait la diversité des contextes et ainsi la source des thèmes interprétatifs qui ont été utilisés dans la grille d'entretien. Voir l'extrait du projet de thèse présentant la construction de la grille d'entretien à l'Annexe 1.

⁹¹ Glaser, dans ses articles récents (selon Charmaz, 2000), réitère la nécessité de ne pas préconcevoir les catégories ou les thèmes et de laisser émerger les catégories du discours. Les sujets ou catégories « spontanées » utilisées par les participants, comme les souhaiterait Glaser dans l'esprit de la théorie ancrée, apparaissent dans la première partie des récits. La présentation de nombreux thèmes par la suite, est le moyen de mieux spécifier, de couvrir peu à peu l'ensemble des thèmes entourant l'amour et le sexe pour que les participants puissent lier leur récit à ces sujets de façon complète. Cette deuxième étape non limitative mais définitivement exploratrice m'a probablement permis de ne pas avoir à retourner sur le terrain pour compléter les propos recueillis. Une situation avantageuse sur ce que la

deuxième partie soutient la part interprétative de ce que représente pour eux cette expérience sexuelle choisie. Jean-Paul Daunais (1992) souligne que ce type d'entretien provoquant l'interprétation est connu en psychothérapie (voir Rogers et Kinget, 1962), il se présente comme un entretien « non directif mitigé », c'est-à-dire mitigé par les thèmes ajoutés à la parole libre du participant. De plus, cette technique permet de révéler des nuances que brouillent les questions trop fermées : le participant indique lui-même quelles nuances du thème (ex., le désir) s'associent à son expérience. Ces thèmes, tels que le désir, le plaisir, l'amour, le toucher, le jeu, embrasser, etc. sont des « indicateurs » des « champs de force » présents dans les discours, en particulier dans le champ de la sexualité.⁹²

Une courte parenthèse s'impose ici sur l'ancrage paradigmatique de la recherche. Burrell et Morgan (1979) proposent une classification des écoles de pensée qui permet de mieux comprendre l'approche utilisée. Suivant leur classification, au contraire des grands paradigmes tels que l'humanisme radical – existentialisme, théorie critique, etc. –, du structuralisme radical – marxisme, théorie des conflits, théorie sociale russe – ou encore du fonctionnalisme – systèmes sociaux, théorie des dysfonctions bureaucratiques, etc. –, la grande approche utilisée ici ressemble davantage au paradigme interprétatif et plus spécifiquement à une forme d'interactionnisme symbolique (voir Blumer, 1969). En alliant l'analyse à une reconstruction systémique complexe des récits nuancés par les participants,

démarche de Charmaz (2000) montre car ma démarche ne nécessite pas de faire une sélection avant l'entretien entre les thèmes offerts.

⁹² Pour l'influence des champs de force sur les discours, voir la section 1.9 et Foucault (1976).

l'approche permet de dégager une conception éclairante des processus de l'expérience sexuelle dont il sera question au prochain chapitre et en conclusion.⁹³

Ces thèmes offerts à la reconnaissance des participants ont d'abord été analysés et constitués de façon systémique à partir de la documentation scientifique et littéraire. Il s'agissait d'assurer la couverture la plus large et systématique possible des thèmes. Cette préanalyse des thèmes s'est élaborée en s'inspirant d'une couverture des possibilités d'interprétations à divers niveaux appliquant une vision disons « écologique » et aussi suivant divers types de rapports humains.⁹⁴

Enfin, deux sujets plus particuliers m'intéressaient dans ces entretiens. Sans connaître à l'avance la nature de la communication perçue par les participants ou plutôt sans connaître la forme subjective que prendrait la communication dans les récits, la grille d'entrevue devait au moins ouvrir une porte à ce sujet : si quelque chose se communiquait dans la rencontre sexuelle, qu'est-ce que c'était ? Comment était-ce ? Par quel moyen ? C'était aussi vrai des questions de sida – le niveau et la perception du risque, l'usage ou non du condom. Ces sujets pouvaient finalement être abordés à la fin dans une forme plus structurée d'entretien. Il restait à recueillir quelques repères sociodémographiques.

Dans son ensemble, l'entretien s'amorce par une structure ouverte pour se fermer peu à peu, laissant d'abord apparaître le cadre de référence subjectif des participants – élaborés à partir des thèmes – pour ramener ensuite l'entretien vers des intérêts de recherche spécifiques et cadrant le contexte de ma recherche. Bien sûr, l'idée de la structure ouverte *a priori* est de permettre aux participants d'élaborer

⁹³ Pour les concepts de systémique alliés à la théorie de la complexité, voir en particulier : von Bertalanffy (1973) ; Prigogine et Stengers (1988) ; Fivaz (1989) ; Gleick (1991) ; Dalmedico, Chalmaz et Chemla (1992) ; Waldrop (1992) ; Casti (1994) ; Morin (1994, 2001).

⁹⁴ Pour cette vision écologique de l'organisation de la connaissance, voir Maturana et Varela (1980).

sur les sujets qui les intéressent dont la communication et le sida. C'est seulement dans la mesure où ces sujets ne sont peut-être pas couverts spontanément par le participant qu'ils sont systématiquement abordés à la fin de l'entretien.

La construction des grandes recherches tout comme ma formation scientifique en mathématiques et méthodologie inciteraient à raisonner un modèle avant de le vérifier au moyen d'un questionnaire: une jolie démarche fonctionnaliste. Mais, presque à contre-courant, l'approche des méthodologistes en reste aussi une de respect des milieux et des contextes dans lesquels ils travaillent, c'est du moins une leçon de culture professionnelle que j'aurai retenue : identifier la bonne méthode pour le bon contexte et ne pas se rabattre sur une méthode seulement parce qu'on ne sait pas faire autrement. La méthode est au service des contextes et des questions de recherche, on évite l'inverse. En bâtissant simultanément la question de recherche et la méthode, l'une et l'autre se sont épaulées et ont permis la création d'une question nouvelle et d'une forme d'entretien originale sur ce sujet. Dans le contexte où les grandes recherches restent partiellement inefficaces dans l'explication des réalités décrites et que, dans leur perspective, un large pan de « comment le sexe s'organise » demeure obscur, je me sentais justifié de revenir à une perspective où je laisserais la parole aux participants pour tenter d'en dégager une vision commune si elle existait.

L'approche par grille d'entretien progressant de « ouverte » et « peu directive » à « fermée » répond bien au contexte de questionnement et à l'absence de connaissance *in situ* sur les processus en action à propos d'une rencontre sexuelle entre hommes. Elle permet également d'éviter les « carcans » conceptuels, disons les limites, venant de l'épidémiologie en prévention du VIH. La suite de cette quête de connaissance dépendait de la qualité des entretiens avec les participants et de mon respect des données dans le processus d'analyse d'une part, et il en sera question au prochain paragraphe. Mais d'autre part, la forme même que prend cette quête de

connaissance s'appuie sur ma position de chercheur sur laquelle il importe de soulever un court commentaire.

Au premier chapitre, je soulignais que je pourrais être celui qui oublie un soir le condom et s'infecte sans l'avoir anticipé. La question de recherche s'avère donc un problème très proche de moi et ceci m'a amené à réagir en tant que scientifique au-delà des questions de motivation personnelle. Ma réaction a été d'instaurer un mécanisme m'obligeant à constater comment les participants pensaient et parlaient du sujet relativement indépendamment de ma propre opinion. Je voulais établir une distance relativement objective entre la question de recherche et moi-même, une distance qui minimiserait l'effet d'un biais personnel éventuel. Ma stratégie a été d'une part d'insérer une deuxième partie à la grille d'entrevue, ce dont il était question quelques lignes plus haut. En invitant ainsi les participants à induire leur propre interprétation à propos de leurs récits, je leur permettait de s'exprimer et de guider quelque peu le sens de l'interprétation à donner à l'analyse. Une autre part de la stratégie a été d'élaborer un processus d'analyse qui ne s'appuierait pas sur mes préférences et ma perception de la question comme c'en est la tendance chez des auteurs prétendant avoir développé une communion avec le terrain (à titre d'exemple, c'est la prétention de Charmaz, 2000). J'ai particulièrement exploité la statistique et des principes méthodologiques afin de guider les regroupements des thèmes à établir et de préparer la construction des catégories issues de l'analyse des textes. Il sera question plus loin de la part de subjectivité et d'objectivité que j'étais prêt à laisser filtrer dans la recherche, mais dans le but de protéger les fruits de ma recherche et leur crédibilité, je n'étais surtout pas prêt à laisser parler ma subjectivité en première place. J'ai donc armé cette exploration et cette analyse du terrain (la méthodologie) de façon à m'effacer, autant qu'il a pu m'être possible de le faire, du processus adopté, du moins ç'aura été mon intention première, à commencer par la constitution du corpus de données dont il sera maintenant question.

2.2 Genèse du corpus d'expériences sexuelles.

La genèse du corpus des récits d'expériences sexuelles constitue en elle-même une « aventure » demandant de l'attention et de la minutie. Sur le « terrain », il est inutile de fouiller n'importe où, l'usage d'une organisation du travail vise alors à réduire les efforts potentiellement perdus. Le souci de couvrir les différentes facettes possibles de la « population » gaie rejoint la préoccupation d'éclairer le plus largement possible le clair-obscur touché par cette recherche. Les grandes recherches faites par échantillonnage de la population générale – par téléphone et au hasard –, telle l'ACSF ne réussissent pas à atteindre les gais (Bajos et *al.*, 1998). La première tentative de Statistique Canada à cet effet non plus (Statistique Canada, 2004⁹⁵). La *Cohorte Oméga* à Montréal, *Au Masculin* au Canada, *Project Sigma* au Royaume-Uni et les recherches australiennes sur les gais sont formées à partir du recrutement de volontaires. Comme dans ces recherches, mes participants sont des hommes gais de Montréal prêts à raconter une expérience sexuelle pour des fins de recherche lors d'un entretien d'environ deux à trois heures.

Montréal présente un contexte singulier et avancé pour la communauté gaie comme le montrait la section 1.1. En recrutant les participants dans cette communauté gaie, il peut être espéré de tirer des conclusions de recherche qui ne soient ni conditionnelles à l'avancée des droits des gais ni mitigées par des conditions défaillantes de prévention et de soins du sida. L'amélioration future des campagnes motivant plus encore les dynamiques communautaires des communautés gaies peut être envisagée à partir de la perspective montréalaise.

⁹⁵ Statistique Canada (2004), dans le numéro du 15 juin 2004 de son bulletin *Le Quotidien*, mentionne que les gais et lesbiennes sont plus stressés que la moyenne des canadiens mais qu'ils pratiquent plus d'activités physiques que leurs concitoyens. Ils dénombrent également (ceci est critiquable) les proportions de gais, lesbiennes et bisexuels au pays dans cette même *Enquête sur la santé dans les collectivités canadiennes* parue le 15 juin 2004, voir : http://www.statcan.ca/francais/sdds/3226_f.htm et pour un commentaire sur ces estimations, voir Émond (2004) : <http://ledevoir.com/2004/07/28/60002.html>.

Toutefois, le contexte exceptionnellement intéressant de Montréal amène à être prudent en ce qui concerne la généralisation des résultats de la recherche : différents contextes pourraient induire différentes présentations de soi et donc différentes formes de référents dans les récits actuels des expériences sexuelles des hommes gais d'ailleurs.

Les participants à la recherche, sous pseudonymes, ont entre 28 et 52 ans, ils sont des gais « matures », ils sont ceux qui auraient pu participer plus volontairement que les autres aux enquêtes comme la Cohorte Oméga. Souvent, ceux qui abordent depuis peu de temps leur vie gaie, participent moins aisément aux recherches, du moins c'était le cas au début de la Cohorte Oméga. Les premiers participants à Oméga correspondaient à cette tranche d'âge (Émond et *al.*, 1997).

Les plus jeunes participants à ma recherche, David et Xavier, racontent leur « première fois » ou presque, leur découverte de soi et des conséquences possibles de s'assumer comme gais dans leur vie.⁹⁶ Ce sont de petites annonces affichées dans les bars, sur les babillards publics du village et à l'Université du Québec à Montréal qui ont amené David et Xavier à participer, comme Antoine et Berny. David est anglophone, ce sera le seul de cet échantillon d'hommes gais de Montréal. La recherche touche le milieu gai connaissant le français.

Berny est un « professionnel du sexe » et, anecdote, c'est avec une approche « scientifique et expérimentale » du sexe qu'il a abordé son « expérience » (!) sexuelle. Sourire du chercheur, le gagne-pain autant que les habitudes de Berny de

⁹⁶ Le récit de la « première expérience sexuelle » forme pour ainsi dire un genre en soi. Cet événement annonce certes les signes des expériences ultérieures, mais il véhicule en plus les questionnements et les réponses sur l'art de l'amour, les émois d'avoir un contact intime et la formation de l'orientation sexuelle. Pour de tels récits voir Montpetit (1991a, 1991b) ; Hart, (1995, 1999).

donner dans le sexe ce que le client demande, c'est lui qui en a parlé, l'ont peut-être amené à se raconter rapidement. L'expérience choisie ne touche pas son travail. Mais il a tout autant évité de raconter une expérience impliquant son chum : ici c'est lui qui est « client » ! Comme les autres participants, il porte ses préoccupations et son besoin de dignité dans son récit malgré son parcours en marge des communautés. D'abord particulière par sa présentation de soi, son expérience montre plus particulièrement ce que peut être une expérience insatisfaisante pour quelqu'un qui cherche tout de même à être touché avec sincérité et enthousiasme. Héroïnomane sur un programme de méthadone, c'est son besoin de cocaïne qui l'a incité à s'offrir à la recherche. La compensation de dix dollars – ou d'une bouteille de vin pour ceux que je connaissais – a été de vingt dollars à sa demande, pour cette fois-là, sans engager d'autres obligations entre nous.⁹⁷

En tout, quatorze entretiens ont été réalisés : deux préliminaires et douze formels. Le premier, préliminaire (Robert) est rejeté pour l'analyse car la grille d'entretien fut largement augmentée après cette rencontre. Seules quelques citations de Robert apparaissent dans le texte du prochain chapitre quand celles-ci peuvent contribuer à illustrer le constat fait à partir des autres entretiens. Un des entretiens formels est également rejeté de l'analyse, celui de Jean, car sa situation était particulière. Jean entreprenait le deuil annoncé de sa vie menée avec Fernand, son chum et important ami pendant 24 ans. Avec lui, l'amour et le sexe n'auront pas été ordinaires. Il me dit que Fernand n'est pas sidéen mais plutôt gravement affecté par le cancer, des opérations au cœur et des pneumonies, mourant. En suivant son propre commentaire et son récit, sa vie avec Fernand aura été une longue expérience sexuelle dans laquelle ils se relançaient perpétuellement. C'est l'aventure tumultueuse et singulière d'un couple amoureux et vivant continûment sa sexualité.

⁹⁷ La compensation offerte – par moi – aux participants est du même ordre que celle offerte par Oméga pour une entrevue. Les pratiques d'Oméga sont trop connues pour que je me permette d'en éviter l'aspect normatif. Quelques participants ont refusé l'argent.

Son histoire ne lui permettait pas d'isoler un événement en particulier dans ce long déroulement. Si je voulais réaliser cet entretien, et sans savoir si c'était ainsi que les « expériences sexuelles » se présenteraient souvent ainsi, un des premiers, je devais accepter que son expérience sexuelle dure vingt-quatre ans. Je l'ai accepté en me disant que ce matériel me servira peut-être autrement plus tard. Après réflexion, j'en suis venu à considérer cette « Relation » au sens le plus fort du terme comme une « expérience amoureuse » et non comme une « expérience sexuelle » proprement dite.⁹⁸ Perdre dans la quarantaine un amoureux aussi présent et important doit laisser un vide face auquel je tiens à exprimer ma compassion et ma sympathie.

Les deux entretiens préliminaires ont été faits avec des amis que je ne fréquente pas assidûment. Robert, le premier s'était offert, Alex a été sollicité. Je désirais tester ma grille d'entretien et mes techniques d'entrevues avec des gais qui connaissaient un peu mes soucis de recherche et qui voulaient collaborer à l'amélioration de mes outils de travail. Dès le deuxième entretien, la structure et une grande partie de l'entretien se sont stabilisées. La même grille a été utilisée pour le reste de la première phase d'entretiens, sept des entretiens retenus suivent cette grille. L'analyse de l'entretien d'Alex devait servir d'amorce et d'habilitation. Après avoir analysé l'ensemble des entretiens sous tous les points de vue, j'en suis venu à la conclusion que cet entretien avec Alex apportait autant d'information que les autres, que je me sentais autant à l'aise avec son entretien qu'avec celui des autres participants et donc que ses données, portant une subjectivité équivalente aux autres, pouvaient être incluses dans l'analyse.

⁹⁸ Je ne compte nullement ici un autre entretien fait avec un ami qui s'offrait avec empressement pour présenter son expérience et je l'en remercie. Pour lui aussi, le récit relevait plus de l'expérience amoureuse que de l'expérience sexuelle au sens où les autres participants l'ont entendu. Dans les deux cas d'expériences amoureuses, la grille d'entretien est restée la même puisque je ne pouvais prévoir que ce serait de cela qu'ils parleraient. Le « genre » de l'expérience amoureuse reste à explorer dans des recherches ultérieures.

Un des participants a été proposé par référence d'un ami. Deux sont des connaissances personnelles. En y incluant les quatre autres participants venus par la publicité, la première phase de sept entretiens a été complétée. De là, j'ai pu évaluer la pertinence de la structure de la grille d'entretien et des mots choisis. La deuxième partie de la grille comportait alors une section verbale qui était aisée à administrer sauf pour des personnes comme Berny qui n'était pas très bavard sur son expérience. La deuxième section de cette partie présentait les thèmes au moyen de petites cartes en papier – appelées cartons – que les participants pouvaient disposer par ensemble ou groupes d'idées. Ce « jeu » n'enflammait pas vraiment les participants. Il a fallu faire un ajustement technique mais notable. Avec le comité qui évaluait à ce moment-là mon projet de thèse, nous avons conclu que les deux parties devaient être fondues ensemble. Les mots les plus importants et pertinents de la section « cartons » ont complété les autres mots de la section verbale et l'administration en fut simplifiée. C'est le seul vrai changement apporté à l'ensemble de la grille d'entretiens après la stabilisation obtenue dès la deuxième entrevue préliminaire. Ces ajustements de grille d'entretiens correspondent bien à l'évolution attendue des grilles qualitatives dans un processus de théorie ancrée qui reste mon repère dans le développement de ces outils et de l'analyse.⁹⁹

Déjà, après cette première phase d'entretiens, l'impression d'entendre des histoires – la partie des récits ouverts – aux structures similaires était nette et je pouvais en décrire verbalement les accents principaux. L'homogénéité pouvait être facilement liée à la description passablement courte que prennent les expériences sexuelles. Le récit habituel ne dure que quelques minutes. Au contraire des « aventures » et des « relations » à long terme, les expériences sexuelles que j'ai recueillies voient l'événement concentré dans le temps sur une courte période vécue.

⁹⁹ Pour l'approche de l'analyse par une théorie ancrée ou « *grounded theory* », voir Glaser et Strauss (1967) et les publications de chacun qui y font suite ; pour l'évolution du processus, voir Charmaz (2000).

Le récit bref que je pouvais en tirer ne s'est pour ainsi dire jamais démenti dans ses structures. Avec sept entretiens pertinents en main, le contenu esquissait son homogénéité. Il restait dans ce cas à le mettre à l'épreuve non pas en accentuant davantage les questions et les thèmes mais en variant la composition de l'échantillon des participants. En effet, j'avais rencontré de « gentils gais » – voir ce concept à la section 1.7 – dont les contextes de vie pouvaient sembler bien banals, ni âgés, ni très jeunes, il m'a semblé nécessaire de « chauffer » quelque peu la diversité.

Je voulais recruter de nouveaux participants en favorisant la diversité des contextes d'expériences sexuelles. Mes expériences dans une équipe sportive gaie et la Cohorte Oméga m'avaient amené à connaître plusieurs gais de divers milieux sans qu'ils soient mes intimes. J'ai entrepris de reprendre contact avec certains d'entre eux en voyant si participer à ma recherche pouvait les intéresser. Après avoir un peu demandé de quoi il en retournait, certains se sont offerts d'eux-mêmes. Allan qui « joue » au gars de cuir depuis longtemps a été spécifiquement appelé, ensuite est venu Simon qui est sidéen sous médication depuis la fin des années 1980, puis Yves qui laisse facilement savoir dans son environnement qu'il pratique le *fisting*, a gentiment accepté. Tous trois illustraient des conditions « marginales » mais présentes dans la communauté gaie (Dowsett, 1996). S'ajoutent enfin Nicolas, immigré et plus âgé que les autres et enfin Frédéric qui, au hasard des rencontres amicales, se sont offerts après que je leur eus parlé de ma recherche. Après avoir forcé quelque peu la diversité des participants, la structure déjà redondante des récits s'est renforcée et précisée, j'avais atteint une saturation certaine.

Il y a le corpus, la diversité des expériences et des participants mais aussi leur contenu à écouter, analyser, décortiquer. Ce sont des histoires intimes qui usuellement restent privées quand elles ne sont pas secrètes. C'est justement leur contenu, la confiance qu'ils révèlent qui permet de saisir ce qui se cache dans le clair-obscur du sujet. Il serait bien maladroit de juger ou de ne pas « accueillir » – permettre de s'exprimer – les participants qui acceptent de s'ouvrir sur ces sujets.

C'est pourquoi écouter des récits de sexe demande une certaine préparation. Le contenu peut verser dans des histoires d'abus, de perversion et d'originalité sexuelle (Plummer, 1995). Je m'y étais préparé par le biais des « récits » pornographiques disponibles sur Internet ou publiée sur papier. Je m'en suis fait une obligation pendant plusieurs mois. Finalement aucune des histoires recueillies ne m'a vraiment impressionné même si elles restent touchantes, parfois consternantes, avec des accents sensibles, que je souhaite avoir entendues et respectées avec sollicitude.

Par contre, certaines histoires m'ont affecté plus que d'autres non pour les comportements décrits mais par leur ton. Elles m'ont prises au dépourvu et suscitaient un désintéressement inhabituel comme si je ne voulais pas les entendre telles qu'elles étaient dites. Mes lectures sur l'art de l'entretien (dont Schatzman et Strauss, 1973 ; Patton, 1990) ne m'y avaient pas préparé. Pour comprendre ce désintéressement, le travail personnel sur mes réactions aux entretiens d'Allan et de Yves a longtemps duré avant que je ne puisse dire que je m'en dégageais dans l'analyse. C'est que dans les deux cas, je me retrouvais avec des pratiques plutôt rares comme le *fisting* mais dont ils me parlaient comme si c'était la chose la plus banale au monde. Ouch ! Quelque chose venait chercher mes réactions, une attitude paradoxale de la part des participants me dérangeait : ils s'affirmaient vivre « comme tout le monde ». Mon journal scientifique tenu à la sortie des entretiens et au gré des réflexions aura été un exutoire pertinent à mes réactions tout en les gardant privées. C'est en lisant Vincent de Gaulejac (1999) que j'ai compris que je vivais ce que ressentent – plus ou moins justement, on ne sait pas – des personnages de ses récits thérapeutiques : la « suffisance » dans leurs propos m'affectait. Ces participants, bien qu'ils partagent un niveau de revenus et d'éducation similaire au mien, viennent de familles plus fortunées et d'une classe sociale dite « supérieure » à la mienne, ils semblent avoir hérité des attitudes de type « aristocratique » de leurs parents dont ils témoignent souvent et qui disent en soi : c'est moi qui décide de ce qui est bien et de ce qui ne l'est pas, personne ne peut s'interposer dans cette façon de penser. Le tout m'est finalement apparu comme une attitude d'autoprotection de

leur part quand il s'agissait pour eux de parler de pratiques sexuelles atypiques. Fin de la frustration, je me suis dégagé de ce désintéressement, le journal scientifique a ses utilités.¹⁰⁰

Reste un mea-culpa à faire en ce qui concerne les entretiens, en menant pour la première fois des entretiens ouverts, je m'attendais à devoir travailler sur l'art de mener des entretiens. En effet, j'interrompais les participants un peu plus souvent que je n'aurais dû, en particulier quand ils avaient couvert leur thème, qu'ils cherchaient leurs mots ou me demandaient du regard s'ils devaient poursuivre leur digression. Tenir un entretien est en soi un processus de communication qui doit soutenir la participation (Daunais, 1992). Il y a échange d'informations et de collaboration. Il ne s'agissait pas d'un processus d'entrevue non directive en psychothérapie s'ouvrant par une seule question du chercheur et laissant ensuite le participant discourir sur son sujet couché sur le divan.¹⁰¹ Je voyais l'échange de façon plus interactive. En instituant un entretien ouvrant parfois à des conversations, il m'arrivait à l'occasion de proposer des mots pour soutenir les participants. Je devais d'ailleurs proposer verbalement les thèmes à commenter, près d'une centaine, c'est une interaction du chercheur qui favorise une dynamique où les deux personnes participent à l'échange verbal.

¹⁰⁰ Il n'est pas rare dans le domaine de la psychosociologie que des auteurs ou des professeurs proposent la tenue d'un journal personnel des étudiants et observateurs (voir les propositions de Richardson, 2000). Personnellement, je n'ai jamais pu tenir un tel journal quotidien et je n'en ai jamais eu l'entraînement. C'est pourquoi j'ai opté pour la tenue d'un journal scientifique épisodique recueillant mes réflexions personnelles sur la recherche et les développements professionnels futurs que je puisse entrevoir. J'ai, verbalement sur cassettes, à l'ordinateur ou à l'aide d'un carnet, tenu ce journal après chaque entretien (ou quelques jours après dans certains cas) et au besoin par la suite. Les transcriptions du journal intégrées à mes bases de données informatisées sont de bons outils de récapitulation de mes idées et de mon cheminement. Certaines de ces idées trouvent leur pertinence aujourd'hui.

¹⁰¹ Grawitz (1990) et Daunais (1992) montrent comme modèle absolument non directif celui de Rogers et Kinget (1962) en mentionnant que l'ajout de thèmes aux propos spontanés fait aussi partie de cette approche.

La gravité de mes interruptions n'est pas bien importante si on les compare aux extraits d'échanges verbaux que livre par exemple Mendès-Leité (1996 : 170) : il semble intervenir bien plus que je ne l'ai fait. Excuse facile. Le sens pratique du principe de non-intervention dans l'entretien est difficile à juger car au-delà des principes, peu de chercheurs livrent des extraits de *verbatim* permettant de connaître sa réelle application, Mendès-Leité est le premier que je rencontre qui le fasse. Des auteurs réputés comme Patton (1990) et Schatzman et Strauss (1973) par exemple s'en abstiennent malgré leur intéressant et significatif apport à l'art de l'entrevue de recherche. Suivant le commentaire de Daunais (1992), une certaine implication du chercheur soutenant la participation et la relation avec le participant sont nécessaires.

Le travail d'interviewer en est surtout un, à mon sens, d'écoute et d'accueil des participants en même temps qu'il les soutient et les encourage à poursuivre leurs idées : s'ils sentent que l'interviewer tolère mal leur propos ou se désintéresse de leur récit, ils peuvent restreindre la confiance recherchée.¹⁰² Le silence « par devoir » de l'interviewer n'a pas de sens si l'intérêt du participant lui échappe : la complicité et les sous-entendus soulignés entre deux hommes gais parlant de sexualité doivent parfois être acceptés et permettre de passer sous silence certains détails. La valeur des échanges ne peut qu'être culturellement et historiquement entendue (Lincoln et Denzin, 2000). C'est dans ce cadre que, quand le participant m'appelant du regard m'amenait à le faire, j'interrompais ou complétais son propos.

¹⁰² Parfois et en particulier avec Xavier et Nicolas, je ris trop, c'est comme si j'avais voulu stimuler l'expression et relaxer le sérieux qu'ils portaient à la situation. Les participants aussi ont leur façon de voir les entretiens de recherche et peuvent y imposer leur rythme, leur vision du style. Les entretiens ont certainement le ton d'une activité sérieuse et importante aux yeux des participants comme le disait Plummer (1995) plus haut dans une des premières notes du présent chapitre, j'occupais la fonction du professeur en devenir, du chercheur professionnel, ce qui ajoutait au ton sérieux des circonstances.

De plus, s'il entreprenait une digression dans le cours de l'entretien déjà long, je me permettais de le ramener vers les sujets qui touchaient à la recherche. Il est facile d'élaborer une digression inutile sur le thème de « gai » ou de « homophobie », l'entretien ne constituait ni un récit de vie ni une entrevue de thérapie, ni une récolte de toutes les opinions possibles sur le monde gai. Le caractère progressivement fermé des interrogations évoluant d'une phase à l'autre de l'entretien permettait quelque peu ces interruptions et ces appels du regard par les participants. L'important pour moi, dans cette façon de mener les échanges, à l'intérieur de bornes consistantes avec leur sujet, était de les écouter, de les entendre et de favoriser l'intérêt du participant à poursuivre, je crois y être arrivé en général.

2.3 Préparer la découverte des contenus.

Après avoir recueilli les entretiens formant le corpus de la recherche, vient le temps de préparer la découverte de leurs contenus. Deux objectifs sont poursuivis. D'une part, il y a à identifier parmi les multiples thèmes commentés dans les récits lesquels représentent le mieux les thèmes propres aux expériences sexuelles. D'autre part, la découverte consiste à retrouver la trame liant l'ensemble de ces récits avec ces thèmes, si elle existe vraiment. La tâche de révéler la part cachée de la scène dans le clair-obscur prend une tournure plus concrète. Une fois les entretiens transcrits, par quelqu'un qui touche le clavier « plus vite que son ombre », j'ai personnellement vérifié, codé puis analysé le texte des récits.¹⁰³ Le travail d'analyse à faire peut ainsi profiter de repères clairs identifiant quels passages des textes parlent de quels thèmes.¹⁰⁴ Cependant, plusieurs théories exposées dans le projet de thèse se

¹⁰³ Je tiens à remercier Madame Suzanne Berthiaume pour ce travail empreint de curiosité, de respect, de sollicitude et d'enthousiasme. Merci aussi à M. Pierre Minn pour la transcription de l'entretien en anglais.

¹⁰⁴ Daunais (1992) recommande d'inclure au moins la structure de ces thèmes exploités dans les entretiens non directs « mitigés ».

recourent à propos des récits.¹⁰⁵ De plus, les récits présentent les protagonistes, leurs interactions, les actions, les lieux, etc. Je ne voulais pas décider à prime abord des aspects qu'il serait plus important de révéler que d'autres et ici en particulier, selon la décision que je prendrais à ce propos, la subjectivité induite dans mon analyse serait plus ou moins ample, la voie choisie serait déterminante pour l'avenir de ma recherche. Les récits d'expériences sexuelles étant un nouveau type de matériel, je ne disposais ni d'exemples ni de réflexions me permettant de choisir une avenue d'analyse particulière. Il a fallu étudier la situation.

La première utilité d'un code est celle du repère : Où est-il question de quoi ? Dans l'analyse, il est nécessaire d'identifier de quels sujets parle un passage particulier – techniquement appelé une « unité de sens » – et vice versa. En délimitant des passages du texte consistants et en y associant les codes pertinents, le résultat obtenu est un large répertoire construit à partir des sujets discutés dans les entretiens et les morceaux de textes qui les représentent.¹⁰⁶ Dès lors des absences se font frappantes, à titre d'exemple, une faible portion des récits est consacrée à la variété des comportements sexuels.

À partir de ce point, je pouvais m'engager dans la lecture et la relecture des récits jusqu'à ce qu'une représentation globale en émerge en m'aidant des codes pour valider mes impressions. J'ai fait les lectures afin de coder et délimiter les passages à la manière d'une *analyse de contenu qualitative* aussi complète que possible couvrant à la fois les thèmes, la structure des récits et les contextes sexuel, gai et sida (Bachelor et Joshi, 1986 ; Grawitz, 1990 ; Deslauriers, 1991 ; Mayer et Ouellet, 1991 ; Landry, 1992).

¹⁰⁵ Voir entre autres sur les théories entourant les récits Bruner (1986) ; Chafe (1990) ; Plummer (1995).

¹⁰⁶ Voir à l'Annexe 3 le processus technique de codification et la liste des nombreux codes retenus dans l'analyse.

La validité effective de ce travail reste « floue » au sens de « *fuzzy sets* » ou « ensembles flous » (Sangalli, 2001) mais j'en ai sécurisé la stabilité en révisant de nombreuses fois ce travail. Il faut noter que les ensembles flous ont des contours imprécis pouvant varier avec le contexte où ils sont analysés, il ne faut pas les confondre avec des ensembles instables dont les limites seraient par exemple aléatoires. J'ai cherché à stabiliser ma décision sur les limites de chaque passage sans lui appliquer de critères explicites pouvant s'avérer trop rigides. Cette notion de flou sera réutilisée au prochain chapitre et en conclusion. Dans ces conditions, le résultat reste exhaustif, souple, signifiant, peu rigide, ancré sur son contexte et il favorise la fidélité suivant les commentaires de Grawitz (1990) (voir aussi Landry, 1992 ; Silverman, 2000).

Mon objectif reste bien entendu de révéler le clair-obscur, les éléments « latents » présents dans les récits (terme employé par Deslauriers, 1991 ; Mayer et Ouellet, 1991), donc qui pourraient m'échapper dans la globalité au premier abord, à l'encontre de la subjectivité de ma perception personnelle. Ce sont sans doute des éléments qui soit me semblent trop évidents, soit complètement étrangers. Plummer, un auteur habitué aux récits de la sexualité, m'avertissait d'un danger si je sautais ici trop rapidement aux conclusions :

« "Readings" are socially patterned: even when done alone, we "read" media from pre-established experiences of sex, of marriage, of violence, and from pre-established positions of gender, of class, of race, of sexual interest; and often we "read" our stories in the company of others. » (Plummer, 1995: 43)

Je voulais connaître leur expérience et non mettre la mienne en vedette. Il me fallait donc être encore plus prudent que d'autres analystes de la phénoménologie (Bachelor et Joshi, 1986) et de la théorie ancrée (*grounded theory* en anglais) (Charmaz, 2000) qui adoptent rapidement les catégories centrales de leur traitement et orientent ainsi leurs résultats à partir de leurs « premières » impressions des données. Charmaz, analysant l'évolution de la théorie ancrée de Glaser et Strauss (1967) justifie cette intervention en précisant que la subjectivité du chercheur est

intimement liée à celle du terrain et donc que ses prises de décision rapides ne changent rien à la théorisation en cours. C'est peut-être là un déni rapide de la possibilité de toucher à une objectivité appréciable dans le travail de recherche. Cette question m'a porté à une réflexion importante et déterminante pour tout le processus de théorisation venant à la suite de la codification. Le topo est le suivant à propos de « l'objectivité » :

Dans l'examen de ce qu'est une expérience sexuelle, j'ai en fait « convoqué » douze participants et moi-même à une même table afin d'éclairer cette « chose ». Chacun y a décrit un contexte, des valeurs, des actions, des choix. Ils m'ont indiqué quelle subjectivité ils appliquaient en situation. J'ai bien sûr ma propre subjectivité mais je garde la préoccupation de faire parler la leur et de réserver la mienne autant que ce soit possible – en particulier, mes perceptions sont imprégnées de leurs commentaires ce qui ne rend pas ma subjectivité vraiment indépendante de la leur, mais surtout, ma subjectivité a varié au cours de la recherche suivant un grand nombre d'impressions différentes. Qu'est-ce qui alors est objectif ? ¹⁰⁷

Aucun des participants ou de moi n'a raison *a priori* sur les autres. Une objectivité dégagée de tout contexte reste une abstraction impossible à rencontrer dans mon contexte. La neutralité totale du langage se révèle encore être une utopie. Ici, la « science », celle des sciences sociales du moins, se montre culturellement construite et soumise à cette culture (Kuhn, 1983). Entre les deux extrêmes, la subjectivité envahissant tout ce qui est produit et l'objectivité utopique, que peut-on réussir ? J'ai résolu la situation comme suit en cherchant à intégrer les réflexions acquises de l'usage de différentes sciences :

¹⁰⁷ L'objectivité du processus d'analyse reste une préoccupation constante des auteurs : Grawitz (1990) ; Deslauriers (1991) ; Huberman et Miles (1991) ; Mayer et Ouellet (1991).

À mon sens, l'objectivité est une notion abstraite qui a fait l'objet d'une convention implicite de la science. Je formulerais cette « convention » ainsi : *Si vous, nous et une communauté de chercheurs avons une compréhension similaire et entendue d'une même situation, c'est qu'elle est exprimée avec « objectivité » : le lieu de croisement de nos multiples subjectivités forme une métasubjectivité que nous appelons « objectivité »*. À la limite selon cette perspective, et non pas de façon certaine, l'amoncellement de toutes les subjectivités permettrait d'atteindre une description « objective » de la « réalité ». Cette quête reste un des jeux importants de la science, une façon d'agir et de voir la qualité de son travail. C'est ce « principe d'objectivité » énoncé selon ces termes qui m'a guidé. Cette façon d'énoncer le principe d'objectivité n'assume ni ne nie qu'il y ait une seule réalité et qu'elle puisse être décrite par la science, mais elle convient certainement (Kuhn, 1983 ; Ellis et Bochner, 2000) que la science demeure le produit d'une construction culturelle de nos sociétés.

Et donc l'analyse s'efforcera de convoquer autant d'opinions de participants que possible sur chaque sujet. Une objectivité disons « par consensus » pourra s'en dégager, elle tente de retrouver une interprétation des expériences qui rejoigne ce qu'en disent les participants. Une codification couvrant de façon aussi complète que possible les sujets n'est pas alors une perte de travail. Une note me rappelait que je ne suis pas seul à pousser ainsi le travail un peu plus loin – et d'utiliser plus de sujets à couvrir :

« In the writings of certain postmodernists and particularly within feminist and queer theory you see a renewed appreciation for emotion, intuition, personal experience, embodiment, and spirituality. They've helped us cross some of the boundaries separating the arts and the sciences and to focus attention on diversity and difference instead of unity and similarity.» (Ellis et Bochner, 2000: 748)

La tâche est plus lourde à réaliser car il ne s'agit plus de voir là qu'un travail de sciences mais aussi un travail issu des humanités cherchant une forme de conclusion plausible :

« As for art and the humanities, they too are constrained in the kinds of hypotheses they generate, but not by constraints of testability in the scientists' sense, and not by the search for hypotheses that will be true across a wide range of human perspectives. Rather, the aim is that the hypotheses fit different human perspectives and that they be recognizable as "true to conceivable experience": that they have "verisimilitude." » (Bruner, 1986 : 52)

Le mûrissement de ce travail s'établit à travers un sentiment d'en arriver à une authenticité, une « vérisimilitude » de chaque passage, une marque de validité interne (voir Grawitz, 1990) :

« To me validity means that our work seeks verisimilitude; it evokes in readers a feeling that the experience described is lifelike, believable, and possible. You might also judge validity by whether it helps readers communicate with others different from themselves, or offers a way to improve the lives of participants and readers or even your own. » (Ellis et Bochner, 2000 : 751)

Ainsi, de la même façon que les chercheurs conviennent d'une situation « objective » décrite dans un travail, je peux conclure avec une certaine « objectivité » à propos de la description d'un phénomène quand les entretiens avec divers participants convergent dans une même structure, une même idée directrice, redondante d'un récit à l'autre, se confirmant d'un participant à l'autre : il y a « saturation » (Deslauriers, 1991).¹⁰⁸ Une saturation des idées, dans le sens de redondance, peut se manifester après peu d'observations s'il y a une forte redondance entre elles. Il reste qu'il y a une marge immense entre « avoir un sentiment de saturation » et l'identification de « quelles idées sont effectivement

¹⁰⁸ Dans l'esprit de la théorie de l'information – voir pour les concepts à ce sujet Guiasu et Theodorescu (1971) dans la poursuite des idées de Claude Shannon (1948) et des développements mathématiques qui lui font suite –, la saturation indique que les diverses modalités d'une idée ont été exprimées pour leur majorité. Dans un échantillon aléatoire d'une population homogène, les idées exprimées seaturent rapidement, ce qui est l'avantage des premiers entretiens. Les idées les moins courantes dans une population apparaissent peu après. Ce qui est plus long à établir est l'importance – relative puis numérique – de ces idées entre elles, il y a alors avantage à utiliser une grande quantité d'entretiens.

saturées » : identifier cette énigme a vraiment guidé ma recherche à travers les récits. L'enjeu de la recherche où la saturation est un critère d'arrêt de la cueillette et de l'analyse est ainsi d'identifier ce qui est effectivement saturé (Deslauriers, 1991). Le premier indice de cette saturation est que les récits recueillis ici me semblaient tous semblables malgré les différences évidentes de contextes. « Qu'est-ce qui était semblable dans la différence ? » formait l'énigme. Il est certainement remarquable ici que l'arrêt des investigations ne dépendent pas d'un nombre absolu tel 10, 12, 20 ou 25 mais bien du contexte de la saturation obtenue.

Le problème qui peut apparaître dans mon cas est la quantité de codes présents alors que ce volume est systématiquement évité par Bachelor et Joshi (1986) et Charmaz (2000). La règle heuristique des chercheurs autour de moi et, aussi suivant les souvenirs de mes lectures : utiliser au plus une vingtaine de codes, au-delà ça devient non gérable. J'en ai identifié 234 ! Inquiétude. Comme ils sont pour la plupart codés automatiquement, il en reste environ une vingtaine à manipuler au fil de la lecture du texte, cette tâche est alors réalisable. Mais synthétiser les idées de centaines de codes ne fait pas partie des traditions en recherche qualitative. L'usage de techniques de la statistique dans ce contexte n'en fait pas non plus partie, mais j'en connaissais de nombreuses forces. En particulier celles-ci peuvent me soutenir dans la décision visant à regrouper des codes ensemble, un pas de plus contre la subjectivité de mes perceptions.

La réaction de ceux qui utilisent peu la statistique est de regrouper ensemble les codes pour en réduire le nombre. Ils cherchent leur hiérarchie conceptuelle (Bachelor et Joshi, 1986). Je ne disposais pas de règles permettant de faire ces groupements de thèmes du point de vue des concepts comme je le mentionnais plus haut. Que le moyen de réduire les codes soit conceptuel et externe ou qu'il s'appuie sur la subjectivité, il reste un jugement arbitraire et non souhaitable à mon sens car il tend à interpréter puis à déterminer un sens à la parole aux participants alors que je voudrais appliquer une telle intervention le plus tard possible dans le processus.

Ma stratégie a donc été différente, elle visait à trouver les codes principaux et les sujets principaux à traiter dans l'amoncellement des thèmes codés. De là, les catégories peuvent émerger de l'ensemble des idées présentes. Ces « catégories » sont formées en regroupant des idées homogènes ou voisines par leurs arguments. Entre les catégories retenues, il est possible de reconstruire un système de relations qui représente une idée directrice saturée dans l'ensemble. Idéalement, cette idée directrice serait celle qui présente le plus de saturation, c'est-à-dire le plus de redondance dans l'ensemble des idées émises, elle représente une communauté de sens (Dowsett, 1996 ; voir également Strauss et Corbin, 1990).

Au-delà des principes, il faut établir une technique de travail qui permette de concentrer l'information éclairée par les multiples codes que j'emploie. À quoi ressemble une unité de sens ? C'est par exemple un passage comme celui-ci :

Je me rappelle beaucoup de ça, tu sais comme du corps à corps puis du collé, puis de la douceur de la peau. Une belle expérience ça. C'est ça que je pensais quand tu me disais une expérience sexuelle, il me semble c'est un beau souvenir ça. C'est un beau souvenir... (Alex)

Ici, Alex parle du corps (de la peau), du toucher, de la douceur de la peau, du fait mémorable dans cette rencontre, de l'aspect « merveilleux » de la situation, tout ça en peu de mots. Des thèmes très divers se retrouvent dans une même unité de sens. Les récits se décomposent de cette façon en près de 1200 unités de sens. Ce qui impressionne, c'est la densité des éléments constituant les codes : beaucoup d'idées, de référents, de symboles se croisent au sein d'une unité de sens, dut-elle même être courte. Un passage présente des codes qui sont tout à la fois des signes, des images, des émotions, des traces. Le passage, en petit, représente une parcelle du discours global et celui-ci présente dans son texte les visions du monde du participant, ses symboles, ses référents et ses relations sur le sujet dont il est question (Kerbrat-Orecchioni, 1980 ; Bruner, 1986 ; Hodge et Kress, 1988 ; Chafe, 1990).

L'étude des récits, une fois le côté impressionnant passé, enseigne bien des choses. D'abord, le récit ne suit pas une trame nette, il n'est pas préparé et semble décousu comme les conversations. Les participants vont et viennent dans le temps, l'espace, les référents. Ensuite, des sujets apparaissent plus importants pour eux que le déroulement narratif de l'événement. À titre d'exemple, on en verra d'ailleurs l'importance au prochain chapitre, la *confiance* et le *toucher* ressortent comme des sujets importants pour les participants. Des participants s'attardent à ces sujets et se servent de leur expérience sexuelle pour en illustrer l'importance et le sens. D'autres participants soulignent parfois l'importance de ceux-ci sans développer de longues tirades mais en identifiant tout de même une signification certaine à leur propos.

Les récits sont donc formés de multiples discours fragmentés. En les analysant, les éléments les plus évidents et aisés à reconstituer sont ceux qui sont aussi les plus connus et ils forment la trame de l'analyse présentée au prochain chapitre. Si je m'étais limité à ces éléments immédiatement accessibles, je n'aurais réussi à révéler que la partie déjà visible et claire de la scène négligeant ses traits « obscurs », je n'aurais fait que de la description naïve accessible à tous ceux qui regardent un peu la chose. Il fallait aller plus loin et c'est justement en fouillant avec plus de persistance les éléments plus vagues et « sombres » de ce terrain que la structure a commencé à révéler sa propre « logique », elle forme le modèle construit au prochain chapitre et en conclusion. Je me retrouvais avec un matériau flou, complexe et désorganisé. Il me fallait donc pousser plus loin l'usage des techniques applicables et dégager un processus innovateur dans le traitement des données.

Ici, en me référant à des auteurs qui évoquent l'usage des récits d'expériences, l'imposition ou la recherche d'une grille d'analyse ou d'une structure de pensée spécifique – à titre d'exemple venant de la psychanalyse ou d'un argument comme « toute l'élaboration n'est qu'une construction du plaisir » – mène à des déceptions (Abramson et Pinkerton, 1995 ; Turner, 1997). Les récits recueillis sont plus complexes et moins structurés que les idées des chercheurs, de nombreux

oublis marquent la trame des événements (Abramson et Pinkerton, 1995). Les expériences ne forment pas un discours courant auxquels ils se sont exercés avant l'entretien. L'aspect flou du récit d'expérience ne conférerait ainsi pas un témoignage « vrai » des faits pour ces auteurs car ceux-ci sont désorganisés par le récit et difficiles à reconstruire comme suite de mouvements et d'événements. C'est potentiellement cette dissonance apparente entre les « faits » peu précis du récit et ce qui y est recherché qui rebute des chercheurs dans l'usage des expériences sexuelles comme outil méthodologique. Ma perspective est différente ici et cherche à exploiter le récit pour ce qu'il offre. Je cherche d'abord la « vérité » aux yeux des narrateurs participants, leur vérité personnelle sur ce qu'ils ont vécu et non pas une description fidèle du déroulement des actions et des faits. En recueillant des récits libres plutôt que des réponses à des questions, j'accepte à l'avance que par exemple la logique du point de vue préventif ne domine pas les discours offerts par les récits et les réponses de participants à des recherches (Flowers et *al.*, 1997 ; Bajos, 1998 ; Elford et *al.*, 2001). Je tente donc de reconnaître la logique personnelle du récit avant de traiter le récit au moyen d'une logique du risque d'infection par le VIH ou suivant une autre trame d'interprétation. Ce point de vue sur la logique permet cependant d'assumer pleinement que les hommes gais, quand ils s'engagent dans une rencontre sexuelle, cherchent d'abord à vivre ce que leur apporte la sexualité et non à mettre en action un évitement du risque d'infection – qui entraînerait éventuellement de ne pas avoir de rapport sexuel ce soir-là (Davies et *al.*, 1993 ; Martel, 1996 ; Turner, 1997).

Dans chaque parcelle du récit, on ne trouve pas tout le discours, mais les référents importants à ce segment, ceux qui sont retenus dans la construction de l'analyse. Si les codes, ces référents identifiés, se retrouvent souvent accolés les uns aux autres, c'est qu'ils peuvent contribuer à composer un ensemble d'idées, une catégorie en d'autres termes. Si deux ou trois mêmes codes se retrouvent presque toujours ensemble et jamais séparés, c'est vraiment parce qu'ils appartiennent à un

même concept dans le discours et qu'ils ne peuvent être séparés les uns des autres, un sens unifié devrait pouvoir leur être trouvé.

Par contre, si ces codes à propos de sujets précis sont employés couramment mais avec divers autres codes et qu'ils apparaissent tout de même assez souvent ensemble, c'est peut-être que les sujets y touchant sont largement discutés et devraient peut-être attirer l'attention.

Ainsi, l'analyse cherche à relever les rencontres non fortuites des champs de force, identifiés par les codes, à l'intérieur du discours. La coprésence des codes caractérise les sujets abordés – les multiples coprésences étant des indices de « corrélations », terme plus connu mais non pertinent dans ce contexte. Le tissage de ces codes les uns sur les autres dans les récits montre comment la structure discursive est composée au-delà de sa trame canonique – aisée à retracer –, la coprésence signale ce tissage possible. Ces ensembles de passages tournant autour des sujets souvent coprésents deviennent alors les points focaux de l'analyse, ils montrent les liens plus intenses que d'autres entre les champs de force et révèlent la complexité du tissage des idées dans le discours des participants. À noter, dans une catégorisation classique, chaque unité ne reçoit qu'un code et celui-ci avec l'unité de sens ne sont explicités que dans une seule catégorie. Cette démarche délaisse l'aspect multiple du sens de chaque unité. Dans ma démarche présentée ici, les unités de sens accompagnent chacun des codes la représentant. Elles sont insérées dans l'analyse autant de fois qu'elles sont associées à des codes traités. Ainsi si, à titre d'exemple, l'unité 1000 a comme code « désir », « toucher » et « confiance », alors cette même unité fera partie des unités considérées dans les analyses concernant le « désir », puis celles concernant le « touche » de même que celles sur la « confiance ». Au-delà des trames évidentes du discours, ces tissages sont ce qui semblait le plus important à révéler, ce qui restait le plus caché dans l'ensemble des histoires de chacun.

L'absence d'un thème codé dans une unité de sens veut alors dire que cette unité n'en discute pas et qu'elle parle d'autres choses, l'absence ne veut rien dire sur le « manque » d'importance du thème codé sinon qu'il ne fait pas ou peu partie de cette scène. Si le thème est le seul présent dans l'unité de sens, c'est que ce sujet reste isolé des autres sujets, il n'y a pas de manifestation spécifique de sa place dans la vision du monde du participant. Si le thème est copréSENT avec d'autres et qu'ils le sont souvent ensemble, c'est alors qu'un tissage possible de ces thèmes a de bonnes chances d'émerger d'une analyse de contenu – ancrée – portant sur les unités de sens concernées. Voilà le principe général.¹⁰⁹

Les « catégories » obtenues dans ce processus de construction original de la théorie ancrée et que le chercheur ne peut accepter qu'après en avoir analysé et critiqué le contenu, ne sont pas nommées ou expliquées par les thèmes les composant mais bien par les textes des unités de sens auxquels ils correspondent. La nécessité de retourner aux textes et par leur intermédiaire aux participants est fondamentale pour en saisir le contexte et les significations :

« Some of these stories are screamed aloud in intense rage; some are clouded in bitterly tearful silence; others are quietly told to a researcher with a tape recorder. If they are "texts", then they are texts embodied by breathing passionate people in the full stream of social life. I will argue that personal sexual stories are everywhere, and they make a difference: a difference to our lives, our communities, our cultures, our politics. » (Plummer, 1995 : 16)

Le traitement statistique n'offre alors qu'une proposition de lecture puisque le chercheur travaille toujours à identifier un ou des sens communs aux unités et aux tendances exposées dans le texte, c'est lui qui replace et réordonne ensuite les idées

¹⁰⁹ Pour mettre en évidence les codes les plus importants et leur agencement structurel – à cette étape-ci proposé par la statistique – une *classification hiérarchique des données* (Bertier et Bouroche, 1975) est réalisée et permet de repérer les codes liés ensemble (voir l'Annexe 3 pour le processus en question). En regroupant les unités de sens signalant ces quelques codes, un accès concentré aux passages traitant d'un même sujet est possible. La confiance peut alors, à titre d'exemple, être examinée.

émergentes selon une logique qui lui semble la plus vraisemblable, qui forme le tout le plus « vérisimilaire » à ses yeux. C'est ce tout qui demeure l'énigme de la recherche à découvrir par le chercheur. La « vérisimilitude » du résultat obtenu se manifeste d'une part dans la redondance mutuelle des éléments théoriques reconstruits, dans l'homogénéité « logique » du modèle et enfin par le jugement de « similarité » ressentie par les lecteurs avec leur propre vécu. Comme professionnel, je puis exercer une part de cette « validation » par mon travail mais en conclusion, c'est le lecteur qui acceptera ou refusera le modèle obtenu. Et ce sera évidemment un des buts de la conclusion d'arriver à présenter ce modèle et ses complexités.

Dans la progression de la théorisation suivant cette organisation des unités de sens, à mesure que les unités se présentent à l'analyse, elles ajoutent d'une part à la saturation de ce qui se construit et en même temps, elles ajoutent des détails qui viennent étoffer la théorie construite, les conclusions se forment peu à peu. Il en résulte une analyse minutieuse et orientée sur les codes les plus coprésents et importants, cette théorie délaisse les aspects les moins importants et anecdotiques du discours recueilli.

Cette analyse se doit cependant d'être faite avec une certaine conscience des risques qui guettent le chercheur. Parmi ceux-ci, il faut faire attention aux situations trop connues ou invoquant un lien particulier avec la vie personnelle du chercheur (Cheek, 2000). Mais aussi, des éléments inusités peuvent créer un attrait exagéré aux yeux du chercheur.

« Ironically, we are not content with inputs that conform to our expectations, but prefer experiences that contain the unexpected, that arouse us to reject their source. Rejecting the unfamiliar is what we do best. From this follows the fact that we are satisfied only with narratives whose point is some kind of conflict with expectations. » (Chafe, 1990 : 83)

Le besoin de limiter l'impact de mon interprétation immédiate vient répondre à ces mises en garde. Mon lien de proximité avec les sujets et déjà présenté

à la section 2.1 m'aura forcé à la prudence et à la créativité afin de me dégager de ces limites potentielles.

Dans l'analyse, une idée directrice émerge donc peu à peu, les unités de sens complémentaires s'ajoutent peu à peu aux autres, les concepts se joignent ensemble avec la croissance de chacune et nuancent l'idée directrice.¹¹⁰ Peu à peu, ces complémentarités montrent la validité interne qui se dessine et la vérisimilitude qui se dégage. Avec cette technique, le chercheur peut se concentrer sur ce qui importe, le grand récit tiré de tous ces discours se dessine au rythme de plusieurs cœurs battants.

« Arthur Frank says in *The Wounded Storyteller* that it is important to think *with* a story, not just about a story. Thinking with a story means allowing yourself to resonate with the story, reflect on it, become a part of it. » (Ellis et Bochner, 2000 : 753, italiques des auteurs)

Cette technique, où on peut extraire de l'ensemble les passages où les thèmes similaires se croisent et s'entrecroisent, exprime bien à mon sens la complexité de l'interrelation entre les thèmes dans le discours. Ici « complexité » est entendu au sens de la théorie de la complexité comme je le mentionnais plus haut. Comme dans les textes sur cette théorie, ce qui m'intéresse dans ce cadre est d'identifier quels thèmes se croisent souvent, pourquoi ils le font avec récurrence.¹¹¹ En faits, quand ils

¹¹⁰ J'ai aussi mis à l'essai ou « testé » la stabilité de regroupements statistiques proposant les lectures, science oblige. Certains groupes de codes restent très bien liés ensemble sous diverses conditions tandis que d'autres se font plus « volatiles ». Les « blocs » stables représentent donc des liens plus fondamentaux entre les codes qui les composent et ont été traités comme tels, tandis que les codes plus volatiles représentent des idées pouvant compléter le tout, elles ont donc été abordées avec plus de circonspection dans l'analyse. Les détails de cette mise à l'essai sont documentés mais ils alourdiraient trop fortement ce texte s'ils étaient présentés ici.

¹¹¹ Les approches systémiques – dont la théorie de la complexité – représentent très bien mon mode de compréhension et de représentation du social, c'est comme ça que les choses me semblent fonctionner d'abord. Il n'est pas étonnant alors que ma compréhension des données exprime un processus (et son système de références...) ; que l'interactionnisme

se croisent, c'est le parcours de chacun qui tourne autour d'un même point, d'une même idée ou pour utiliser un terme de la complexité, autour d'un même « attracteur étrange ».¹¹² J'assimile le processus à faire apparaître des « attracteurs étranges » émergeant des récits et représentant les idées directrices des participants : ces idées directrices constituent les énigmes à faire ressortir de la scène. Ces attracteurs montrent que lorsque deux codes sont voisins et similaires, alors une grande partie du discours tourne autour d'eux. C'est pourquoi ces attracteurs, près des centres des groupes constituent les points focaux de l'analyse, le cœur des dynamiques.

C'est ainsi que le clair-obscur passe, en employant un nouvel éclairage, à la révélation de cette scène du secret. Le reste est question de sensibilité et d'attention portée aux récits. Maintenant, que l'histoire du processus qui amena aux résultats de l'analyse est mieux connue, l'intérêt porte vers son contenu beaucoup plus concret et « excitant » à découvrir que ce qui vient d'être exposé. En faits, aussi excitant – ou presque ! – que la première rencontre avec quelqu'un qu'on voudrait séduire. Après un court retour sur deux des récits d'origine, pour se remettre dans l'atmosphère de ces scènes, voilà que le terrain de ces rencontres apparaîtra au fil des lignes du prochain chapitre.

symbolique (Blumer, 1969) soit associé à la théorie ancrée que j'ai choisie ; que le côté actif et avançant dans le temps apparaisse important dans mon analyse alors que la théorie ancrée favorise l'émergence des processus (Charmaz, 2000) ; et qu'enfin je conçoive un peu le parcours des thèmes dans le discours comme des éléments en interaction... symbolique.

¹¹² Ces « attracteurs étranges » (voir Gleick, 1991 pour le concept) sont le signe de la coprésence intense d'idées directrices. En se rapprochant des concepts de Derrida (1967), ils composent les « pierres centrales » du discours, des « portes en ogives » conceptuelles assoyant les « portées discursives ».

INTERCALAIRE II

RÉCITS III ET IV

Alex découvre un Prince Charmant.

Alex étudie à l'université, à Montréal, au cours des années 1980. À cette époque, le sida commence à être connu, il le connaît. Se rendant à ses cours en métro, il observe à la dérobée un beau garçon qui lui répond du coin de l'œil. Le garçon écoute son baladeur, Alex l'observe par le reflet de la fenêtre, « je le trouvais bien *cute*, un beau petit *look* là, un air un peu *flyé*, comme je les aimais. »¹¹³ Alex décide de continuer sa route au-delà de sa station pour poursuivre son échange visuel. Ils se rendent au terminus de la ligne de métro... s'attardent sur le quai vide et se parlent. Le « beau garçon » projetait de magasiner en ville, Alex ira à ses cours, ils prennent rendez-vous pour la fin de l'avant-midi et retournent ensemble sur leurs pas.

Ils se retrouvent après les cours d'Alex pour se rendre ensuite chez le garçon. Ils commencent à retirer mutuellement leurs vêtements,

[...] mais j'avais plus l'impression de le déshabiller, je me suis rendu compte que c'était comme un prince charmant que je trouvais beau, que je trouvais doux, la peau douce, tu sais je le trouvais bien attirant, à mon goût tout ça. Et disons qu'il s'est surtout laissé faire, que ça m'a beaucoup fait plaisir, que j'ai beaucoup aimé ça, puis finalement ça s'est déroulé assez longtemps, assez

¹¹³ Toutes les citations de ce récit sont tirées de l'entretien avec Alex.

lentement, je l'embrasse, on enlève nos vêtements, que je me ramasse dans son lit, qu'on se retrouve, je dirais. Il y a beaucoup de lenteur, puis beaucoup de langueur dans les bras l'un de l'autre, à lui dire que je trouvais qu'il avait, comment j'ai dit ça ? que c'était « le plus beau fou que j'aie rencontré » avec un visage un peu fou, [...] comme quelqu'un qui a l'air flyé autrement dit. J'aurais pu dire le plus beau flyé, j'y ai pas pensé. J'aurais pu dire ça. Puis ça s'est déroulé lentement, je sais que pour moi ça été comme une expérience de découvrir quelqu'un qui avait vraiment pas de poil, à part le poil pubien il était vraiment imberbe, glabre, il était beau dans ce sens là.

Alex a vingt-cinq ans, l'autre quelques années de moins, une allure d'ado dans un corps d'adulte.

Ça faisait comme un mixte de corps masculin, féminin, ado, adulte, un mélange là tu sais. Moi je voyais comme pour la première fois, comme ça, comme, puis on s'est beaucoup entrelacés, on s'est beaucoup serré dans les bras. Moi je l'ai pris dans ma bouche beaucoup, puis lui un peu, moins quand même, puis finalement c'est ça, ça a duré très, très longtemps, des heures qu'on était entrelacés ensemble [...] Puis finalement ce qui s'est produit c'est que je suis resté là mon dieu !, je sais pas, toute la nuit sûrement puis tu sais comme style de trois heures l'après-midi jusqu'au lendemain matin, parce que je devais m'en retourner puis je l'ai revu après ça puis on s'est revu là, cinq ans.

C'est un de mes chums. Pas tout le temps pendant les cinq ans là, souvent c'était mon chum, souvent ça l'a pas été puis, souvent ça le redevenait, souvent ça arrêta de l'être, mais... en gros c'est ça. Je me rappelle beaucoup de ça, tu sais comme du corps à corps, puis du collé, puis de la douceur de la peau. Une belle expérience ça. C'est ça que je pensais quand tu me disais une expérience sexuelle, il me semble que c'est un beau souvenir ça. C'est un beau souvenir...

Ensemble ils s'isolent dans une intimité hors du monde. Le garçon apparaît :

Sauvage je dirais comme personnalité là, je veux dire comme maison intime, puis coupé du monde, ça je sentais un peu comme, tu sais, il veut protéger, couper du monde, puis, je pense qu'il vivait beaucoup comme ça parce qu'il n'avait pas vraiment beaucoup d'amis. Il avait des bons amis là, mais pas social, peut-être pas sociable avec 25 personnes en même temps.

Une intimité facilitée par le mode de vie du garçon :

A : Dans le métro, au bout de la ligne on s'est parlé puis on est revenu ensemble. Chez lui, c'est sûr, que c'est, ça faisait beaucoup plus intime dans le sens qu'il y avait pas de coloc, il n'avait pas de, tu sais il habitait seul là, seul, je me rappelle même pas si on avait mis de la musique. Je pense même pas. C'était une intimité totale là.

G : Juste vous deux.

A : Non, dans le fond cocon, protégé, puis juste nous deux, le petit lit, la petite couverture puis tu sais.

Alex, habituellement, ne drague pas dans le métro, il l'a fait une fois et ce n'est pas coutume. Et dans ces situations, il y a le risque que l'homme qu'on trouve beau n'accepte pas ce regard, et même s'il répond à l'invite est-il pour autant gai ?

A : Lui, il disait qu'il était pas gai. Il disait que les gais c'était... son mode de vie en tout cas, qu'il avait, il méprisait beaucoup. Puis moi je lui disais : « Je ne le sais pas ce que tu es, mais je sais que quand on couche ensemble t'es pas mal gai pour moi. » (rires)

G : Il aimait pas le mot ou il aimait pas...

A : Il aimait pas le mot, le concept, la communauté, il aimait pas ça. Quand il décidait qu'il était pas gai, bien on se laissait. [...]

G : Tu penses qu'il voyait des femmes ou c'était juste autre chose ? Non.

A : Il en voyait pas à cette époque-là mais à un moment donné c'est tellement fort qu'il voulait avoir des blondes puis des enfants. Moi je pense que je l'ai revu avec un enfant il y a une couple de mois parce que ça lui ressemblait dans le... je te dis de loin là, ça y ressemblait comme dans le mouvement physiquement, de loin puis dans la gestuelle là, puis c'était avec un enfant puis là ça se pourrait bien qu'il ait eu un enfant là parce qu'il voulait ça beaucoup tu sais mais. C'était quelque chose qui était bien, d'ailleurs c'était dans sa culture, c'était comme bien important, tu sais dans son éducation, dans sa culture d'avoir des enfants tout ça.

La trouvaille de Nicolas chez l'antiquaire.

Nicolas entame maintenant la cinquantaine. Il a grandi en Europe, sa langue maternelle n'est ni le français ni l'anglais. Son récit met en évidence une mentalité de grande tolérance sexuelle dans son milieu d'origine bien que des membres de sa famille, avec des objections religieuses, l'aient maintenant presque renié pour son homosexualité. Quand il arrive ici au moment des Olympiques de 1976, Nicolas trouve un pays neuf et il y construit peu à peu sa nouvelle famille gaie.

Quelques années plus tard, c'est en magasinant chez les antiquaires que Nicolas fait une trouvaille, une découverte.

N : Puis il y avait un bonhomme qui commençait à me parler. Puis tu sais, il est assez bien. Ça cliquait. Là il dit, « Ah! J'ai envie de baiser avec toi. » J'ai dit « Oh! Moi aussi. » Il dit « Même mon partenaire est là, il veut ça aussi. » J'ai dit bien moi, « J'ai jamais fait ça. » Il dit « On va commencer tranquillement ensemble, il va se mêler dedans. » « OK ! » C'est ça. Ça s'est fait.

G : OK. Ça s'est présenté comme ça.

N : Comme ça. Puis ah ! Bien. On a monté dans la chambre puis, s'est commencé à s'embrasser, après ça se déshabiller. Puis tu veux avoir tous les détails ?¹¹⁴

Une douce rencontre d'après-midi. Les antiquaires ferment boutique et s'occupent de leur plaisir. Par la suite, Nicolas ne veut pas s'introduire plus loin dans leur vie de couple, c'était bon, c'est bien ainsi. Une rencontre impromptue qui demeure impromptue. Pourtant, Nicolas raconte cette histoire alors qu'il n'en est pas

¹¹⁴ Toutes les citations de ce récit sont tirées de l'entretien avec Nicolas.

à ses premières armes en matière de sexualité, les années 1970 achevant, il avait pu goûter à l'odeur du temps.

N : Oui, oui parce que c'était vraiment, bien pour moi c'est spécial.

G : C'était particulier. [...]

N : Oui, mais tu sais il y a tant de chose que tu fais, qui te marquent pas mais celui-là je sais, c'est peut-être aussi parce qu'une personne pour moi, moi j'ai jamais couché ou baisé avec des hommes plus vieux que moi et un de ces deux-là il avait au moins 15 à 20 ans plus vieux que moi, ça j'ai trouvé que c'était

G : Particulier

N : Particulier. C'est parce que moi quand j'avais 20 ans, il y a un bonhomme de 40 ans me parlait, je disais « Vieux con va-t-en ! » Je dis maintenant moi j'ai 50 ans, tu sais, puis je me sens pas comme, bien je me sens pas comme 50 ans mais je cours pas non plus après les jeunes de 20 ans mais si un gars de 30 ans me parle tu sais, moi je dis « Réfléchis bien parce que moi j'ai 50 ans, n'oublie pas. » Tu sais moi je veux pas. Mais c'est [la] mode, quand j'étais jeune, je regardais peut-être les vieux je voulais rien savoir. C'est pour ça quand j'ai couché avec cette personne-là c'était vraiment aussi la première fois que je couchais avec une personne, [même si j'étais déjà mature à cette] époque là, bien c'est ça que je trouve c'est que, c'est aussi très bien. Ça me, en même temps ça me, bien change l'idée un petit peu d'une personne bien plus âgée que moi, il peut avoir aussi quand même une bonne relation sexuelle tu sais. Alors c'est très, dans ce sens-là aussi c'était.

Nicolas a découvert que l'âge n'a pas d'importance quand on sait s'entretenir et prendre soin de soi. Pour lui qui garde une vie sexuelle tout à fait active, le plaisir est le même quand l'expérience est belle.

C'était très excitant, si je pense pour les trois, c'était aussi excitant mais c'était très, très doux. C'était sensuel et doux. Bien en même temps respectueux un vers l'autre, tu sais. C'est ça, il y avait pas, je sentais pas comme des fois tu sens une jalousie tu sais. Bien un couple qui parle avec une troisième personne, un des deux que l'autre tu sens a une jalousie de l'autre de l'un des deux. Bien il n'y en avait pas ça du tout. [...] C'est pour ça, je me sentais bien à l'aise de le faire. Parce que moi quand tu sens que un qui veut mais l'autre qui veut pas mais qui se sent obligé de le faire là, tu, bien moi je perds l'intérêt parce que. Après ça tu pars et eux autres ils sont en chicane tu sais. Donc c'est pas intéressant.

CHAPITRE III

TERRAIN DE RENCONTRES :

LIENS INTIMES DE LA SÉDUCTION

ET DE LA PROTECTION CONTRE LE VIH

Le terrain de la rencontre et de l'articulation concrète entre ce que l'œil est préparé à observer et ce que l'éclairage construit permet de révéler. Même en reconstruisant a posteriori ces deux conditions de l'observation, il n'en reste pas moins que l'observation du terrain offre la riche complexité des interactions que la planification ne permet pas de construire. Ainsi, ce chapitre se présente comme celui de la révélation des interrelations présentes et observées. Il en ressortira un processus canonique, celui de la rencontre entre deux personnes menant à un « rapport sexuel » comme disent les sexologues. Celui-ci apparaît canonique parce qu'il calque les processus de base de la communication. Ce sont cependant les composantes essentielles construites durant cette rencontre qui s'avèrent déterminantes dans la forme de l'expérience sexuelle : confiance, intensité, information et écoute modulent profondément l'érotique en développement lorsque nécessaire dans le cheminement de la rencontre. Donc, le plan du chapitre présentera en alternance le processus canonique et les composantes dans leur apparition progressive. La phase de séduction s'avèrera majeure dans la construction du complexe de la situation et se révélera donc être le repère central du processus de séduction que nous observons maintenant.

Au cours des vingt et quelques années maintenant révolues de cohabitation avec le VIH, les communautés ont pu s'appuyer sur des outils divers afin de motiver et d'encourager la prise de conscience des réalités du VIH, de la nécessité de s'en protéger. Les communautés gaies, dont celle de Montréal, ont pu appuyer leur motivation sur deux « locomotives » principales facilitant la communication et la légitimité des interventions dans le champ de la dynamique intime comme le montrait le premier chapitre. La première locomotive est sans doute la mort et le deuil de nombreux membres de la communauté. Mais le sida se fait aujourd'hui moins visible et cette dynamique s'éteint.

Une deuxième locomotive s'éteint aussi, il s'agit des luttes pour les droits de la communauté gaie. En portant leur regard sur les éléments de discrimination mis en lumière par le sida, les hommes gais et autres ont pu prendre conscience de leurs besoins de se prémunir contre le sida. Les « combats » à mener sont maintenant plus individuels et personnels : ce sont des luttes moins visibles, moins médiatisées.

Que reste-t-il comme source d'attraction à la protection contre le VIH ? Outre, les difficultés que présente la maladie, quelles sont les « raisons », entendons les motivations personnelles, qui peuvent pousser quelqu'un à éviter la diffusion du VIH ? S'il ne s'agit pas de quelque chose de social comme la discrimination ou le deuil ni de l'ordre de la santé comme la souffrance, il pourrait alors s'agir de quelque chose de plus personnel. Or, du personnel, de l'intime, ce sont surtout les comportements qui sont connus, détaillés et auscultés : peu ou rien sur les motivations et la construction des relations entre hommes. Ce terrain, chacun le connaît pour soi, mais il reste à la fois inconnu pour une communauté et aussi dans son rapport aux infections possibles du VIH. C'est sur ce terrain de recherche, exploré ici, où les rencontres se produisent et se construisent avec et sans VIH, que le VIH pourrait trouver sa nouvelle locomotive de prévention la plus fondamentale.

Les grandes recherches dont il était question aux premier et deuxième chapitres sont ainsi arrivées à une certaine saturation dans leur impact sur la

prévention de la diffusion du VIH. De plus, des théories comme la *théorie de la négociation du condom* (Cupach et Metts, 1991 ; Nelson, 1995 ; Lear, 1997 ; Case, 2001 ; Noar, 2001) ou la *théorie de la réduction du risque* (voir Davies et *al.*, 1993 ; Mendès-Leité, 1996 ; Bajos et *al.*, 1998 ; Coxon et McManus, 2000 ; Lavoie et *al.*, 2002) cherchent à établir l'organisation rationnelle de la relation – le fonctionnement du couple de partenaires – dans le port et la négligence du condom. Elles cherchent les bases cognitives permettant de raisonner le tout (Mendès-Leité, 1996 ; Semple, Patterson et Grant, 2000). Ma recherche propose d'entendre au-delà de ces préoccupations des voix non restreintes aux raisonnements ainsi que des comptes rendus et des représentations qui dépassent l'inventaire des comportements. Si quelque chose manque aux autres approches, l'élargissement du champ d'observation pourra permettre de l'entendre, de le voir, de le sentir se construire. C'est le défi de ce chapitre, il tracera les récits d'expériences sexuelles et, au fur et à mesure que les composantes du modèle se feront plus nettes, elles feront l'objet d'une analyse en rapport avec les récits.

Les expériences racontées parlent de la séduction, de l'intensité de la rencontre, de la confiance.¹¹⁵ Aujourd'hui, au contraire des théories sur le sujet, la séduction n'apparaît plus comme une fin en soi : la séduction, essentielle mais aux formes et contenus variables, prépare la phase érotique, sa véritable finalité. La place et la forme prises par la séduction annoncent en quelque sorte l'élaboration et la satisfaction érotiques ultérieures.

D'autres auteurs abordent ce sujet, selon les circonstances, au moyen de la *théorie de la négociation du sexe* ou *du condom* il en était question plus haut. Or, des composantes bien connues de toute négociation sont l'enjeu – la finalité – ainsi que la confiance et l'information développées pour y arriver (Kimmel et *al.*, 1980). À travers les récits d'expériences, ces composantes dites de la négociation pourront ressortir

s'il s'agit bien là de ça. Mais d'autres composantes essentielles de la dynamique entre les protagonistes apparaîtront et la négociation se montrera alors discutable. Ainsi, la présente recherche s'avère plus proche des sujets que ces recherches sur la négociation du sexe, la réduction du risque et les diverses grandes recherches : la proximité entre le récit analysé et le point potentiel d'infection au VIH y est plus forte, les participants racontent ici leur rencontre plutôt que leur parcours relationnel – un récit plus spécifique par rapport au point d'infection. La conclusion montrera qu'en réduisant le processus à une négociation, la simplification obtenue perdrait ses éléments dynamiques et biaiserait la représentation de la rencontre sexuelle. C'est pourquoi l'analyse fine présentée dans ce chapitre mènera à la conclusion proposant entre autres de considérer le processus de séduction comme étant plus pertinent à observer que la négociation du sexe et que d'autres sujets des recherches menées autour de la construction de la protection personnelle contre le VIH.

Attardons-nous un instant à la forme d'un récit. Comme le disait Alex, en rencontrant par hasard ce bel inconnu dans le métro, il trouve « comme un prince charmant » avec qui il redécouvre le doux toucher de certaines peaux glabres. Sa patiente attente d'une réunion intime avec cet homme ne le déçoit pas et quand, le lendemain, il sort de l'appartement « cocon » de son prince, il sait qu'ils se retrouveront sous peu. Ensemble, pendant cinq années, ils exploreront la vie et le couple au-delà de cet événement sexuel.

Alex montre que dès les premiers moments, et jusqu'aux derniers, se construit un seul et unique événement. Cet événement se découpe en plusieurs phases, débutant avec une *amorce*, un petit quelque chose d'inusité, qui se prolonge dans l'exercice de la *séduction*, préliminaire aux étapes ultérieures entre les partenaires. Au cours de la communication et du rapprochement des corps, se

¹¹⁵ Voir sur ces thèmes les auteurs s'intéressant au flirt et à la séduction à la section 1.6.

construisent – mais sont-elles claires ? – d’une part des attentes face à l’*érotique* et d’autre part une anticipation de la *protection contre le VIH* pour ce qu’elle s’avère nécessaire ou applicable dans les circonstances. Dans cette rencontre qui devient peu à peu une expérience extraordinaire, les protagonistes se rapprochent dans la séduction puis, effectuent un *passage à l’intimité* : ce mouvement, ce déplacement explicite leur permet de s’isoler et de concrétiser – organiser – leur rencontre pour en arriver au rapport sexuel proprement dit. Ils se retrouvent détachés de la scène sociale. La phase de l’*application érotique* peut ensuite se développer et le(s) rapport(s) sexuel(s) se réalise(nt) avec et/ou sans protection. Vient enfin le retour de la vie quotidienne et à la vie sociale pour chacun demandant un *retrait* de l’intimité – la dernière phase.

Ces phases forment plus que les traces obligées d’un récit aisé à reconnaître, elles sont toutes nécessaires à l’érection et à la conclusion de la séduction, à comprendre ce qui fait que parfois une rencontre sexuelle forme une véritable expérience sexuelle. Dans ce domaine, la littérature connaît ces rapports humains que la sociologie ignore encore : peut-être parce que la première a voulu toucher par l’art à l’émotion, à l’indicible naissance du frisson suivant l’approche du toucher tandis que la seconde a voulu connaître par la philosophie et la science les parcours de vie et de la société en survolant les événements – nous y reviendrons.¹¹⁶ La littérature reste un travail artistique et libre qui ne cherche pas nécessairement à représenter ce que la plupart des gens vivent, sa mission est autre. Des éditeurs publient une abondance de livres de psychologie populaire tentant d’aborder les

¹¹⁶ Il n’est pas rare que des auteurs de « littérature » traitant de la séduction et de fictions présentant la séduction sous une forme littéraire, abordent le sujet de l’amour dans la même foulée – sans prétendre être représentatif du sujet, voir : Rocco (1999, © 1651) ; Navarre (1977) ; Reichler, (1979) ; Sibony (1983) ; Blondeau (1985) ; Barillé (1986) ; Irving (1986) ; Obaldia (1986) ; Bove (1987) ; Saint-Amand (1987) ; Pancol (1990) ; Poliquin (1990, 2000) ; Guibert (1994) ; Lassell et Schimel (1997) ; Morisset (1997) ; Woodhouse (1998) ; Delon (2000) ; Orban (2001) ; Rezvani (2002) ; Steig (2002) ; Brune (2003) ; Kumpfmüller (2003) ; etc. (Voir la note suivante sur la psychologie populaire.)

« problèmes » relationnels sous divers angles et à l'aide de solutions réconfortantes. Les solutions proposées y sont propres à la psychologie – plutôt au traitement de soi par la psychologie populaire – à propos de séduction, d'amour et de relations. Toutefois, pour que ces solutions soient pertinentes, elles doivent répondre à des « problèmes » visés par ces documents. Le sujet est traité partiellement ou en prétendant à l'amour ou encore avec des consolations bien superficielles pour les lecteurs, il n'est pertinent d'en parler que s'il pose problème au plan individuel. Au contraire, dans ma recherche, la séduction ne pose pas nécessairement de problèmes au plan individuel, elle peut toutefois, en tant qu'acte répété collectivement, contribuer à solutionner un problème aux plans social et de santé. Aucun de ces auteurs n'explique au-delà des évidences ce qui se déroule dans le processus de la séduction, ni comment il s'amorce, ni comment il se termine.¹¹⁷ Leur travail ne permet pas d'articuler une compréhension autour du développement d'une rencontre sexuelle. Ainsi, dans ces textes, protection contre le VIH et séduction se mirent en s'ignorant mutuellement lorsqu'ils se croisent, l'image rappelle deux grands adolescents incapables de s'avancer l'un vers l'autre alors que le désir de

¹¹⁷ Certains auteurs tentent de développer des contenus « sérieux » tandis que d'autres écrivent à contrat sur ces sujets. J'ai pu avoir un contact avec un des « auteurs » à contrat – encore que je ne crois pas l'avoir relevé ici – qui est en fait une bonne communicatrice et une rédactrice aguerrie mais certainement pas un thérapeute ou un expert du sujet – elle m'a signalé qu'un de ses pseudonymes est masculin –, elle m'indique que des auteurs sont engagés comme elle à contrat et sous pseudonyme afin de créer des « ouvrages » sur ces thèmes, elle se sert beaucoup des écrits antérieurs et de son expérience personnelle pour les réaliser. Elle signale entre autres, comme indice de ces ouvrages réitérant le « savoir » connu sur le sujet, que ces « auteurs » n'ont ni photo sur la jaquette ni de multiples publications à leur actif. Les bases scientifiques de l'ensemble de ces ouvrages restent souvent celles de la « réputation » de leurs auteurs plus qu'une recherche scientifiquement constituée. Des ouvrages de psychologie populaire parlent abondamment de séduction, du moins dans les dernières années on trouve entre autres : Favier (1993) ; Lebel (1996) ; Jullien et Deleu (1999) ; Oscar (2000) ; Handley (2002) ; La Bigne (2002) ; Brisebois (2003) ; Hagège (2003) ; Parent (2003) ; Messinger (2004) ; Turchet (2004) ; etc. (J'ai utilisé parmi les sources pour ces notes sur la littérature et la psychologie populaire, le site web de la Bibliothèque de Montréal, <http://gulliver.ville.montreal.qc.ca>).

s'embrasser, je me fais présomptueux à dessein, les ronge et mine leur vie. J'ai fait mien le défi de cette rencontre.

Ma recherche ose s'attacher à des événements plutôt qu'aux parcours de la vie, à des émotions plutôt qu'aux discours sur celle-ci, aux sens du corps plutôt qu'au sens idéalisé de la relation. Cette recherche offre un apport sociologique et psychosociologique au savoir sur les rapports humains, leurs développements, leurs risques. Au-delà de l'évidence bien connue, elle cherche à nommer, mettre en relation et donner accès à ce qui se cache dans la rencontre sexuelle et qui l'articule. Probablement que tous les humains partagent ensemble de vivre au moins des épisodes de séduction et des rencontres sexuelles, mais ils négligent le partage de ces questions au moyen du savoir.

Les cinq phases forment un schéma succinct et attendu du processus d'une rencontre avec deux phases majeures, celui-ci émerge de l'analyse des données : l'amorce, la séduction – majeure –, le passage à l'intimité, l'application érotique – majeure – et le retrait. Ce schéma liminaire des phases soutient la création et la réalisation d'une communication entre les protagonistes. La complexité des interactions, des attentes, des désirs et des passions s'épanouit sur ce parcours. De plus, des composantes ressortent des entrevues : la *confiance*, l'*information*, plus connues, apparaissent rapidement (Cupach et Metts, 1991 ; Lear, 1997 ; Keogh et al., 1998). Mais les auteurs n'explorent pas la confiance comme telle : le concept reste vague et « entendu » pour eux (Kimmel et al., 1980 ; Cupach et Metts, 1991 ; Fitzpatrick et Badzinski, 1994 ; Lear, 1997 ; Keogh et al., 1998 ; Botnick, 2000). En restant imprécis, le concept et la façon d'aborder une relation « avec confiance » ne peuvent pas être critiqués, aucune prévention ne peut être élaborée à son sujet. En explicitant chaque composante, dont la confiance, ma recherche permet au contraire d'aborder la question des mesures pertinentes à aborder dans la prévention. Pour qu'une rencontre sexuelle se réalise, il faut qu'en plus de la confiance, naisse une intensité entre les protagonistes, que chacun sache s'informer et être à l'écoute de la

situation. Ces composantes articulent entre elles une dynamique relative dont la connaissance peut aider à mieux prévenir et c'est mon dessein de les éluder. Dans le contexte propre d'une expérience sexuelle, chacune de ces composantes contribue par son rôle à la création de cet événement singulier aux yeux des protagonistes.

Les liens et les relations établies entre les diverses phases de l'expérience sexuelle, montrent que la phase de l'application érotique, elle, ne se présente pas comme un « rapport sexuel » ou une suite de « comportements sexuels » déconnectés de leur contexte, ces termes illustrent les préoccupations entourant la sexologie.¹¹⁸ Plus large que les termes sexologiques, le sens et la place que prend la dimension érotique dans l'expérience sexuelle s'inscrivent dans la préparation faite au moment de la séduction à partir de l'amorce : lorsque l'événement se confirme comme une *expérience sexuelle*, mémorable pour certains aspects, ou comme une simple *rencontre sexuelle*, plus ordinaire, tout l'événement est considéré : du premier contact à la réflexion sur cette relation. Le *tout* débute bien avant que les comportements « sexuels » ne soient évoqués et ses traces se prolongent par la mémoire, même des années après l'expérience. C'est ainsi que le racontent les participants à la recherche. L'*expérience sexuelle* est plus mémorable, extraordinaire, spéciale, unique etc. que les *rencontres sexuelles* usuelles rapidement assimilées à des événements connus. Autant l'expérience que la rencontre contiennent un ou des rapports sexuels qui, eux, décrivent bien les comportements sexuels et autres constituantes du « sexe » mais décrire un « rapport sexuel » ne raconte pas l'événement dans son entier. C'est du moins la convention adoptée dans ce texte. Les participants montrent que l'expérience sexuelle n'est pas ordinaire :

¹¹⁸ Les termes « rapport sexuel », « rencontre sexuelle », et « expérience sexuelle » doivent être distingués. Le « rapport sexuel » parle de la séquence du corps à corps – de la « baise » –, de la chorégraphie des comportements sexuels et de sa période de réalisation. Dans cette perspective, l'approche menant au rapport sexuel reste une question différente de celle du rapport proprement dit.

Pour moi ça se peut pas. C'est, j'espère de revivre ça un jour pour moi là. Pas rien qu'une fois là. J'aimerais rencontrer quelqu'un un jour puis ça sera comme ça. (Antoine)

C'est bien sûr au cours de l'expérience sexuelle que le condom devrait être utilisé s'il est pertinent de le faire. Les questions de protection forment une histoire particulière dans les expériences et les rencontres sexuelles, une histoire qui raconte en général d'autres aspects de la séduction et qui se déroule en même temps que le processus de séduction. Ces deux récits se croisent et s'enlacent sans toutefois appartenir directement à la même construction.¹¹⁹ Comment ? Qui ? Vouloir se protéger ne mobilise-t-il pas une certaine préparation quand il apparaît que l'aventure se poursuivra au lit ? Ce qui apparaît avec l'analyse, c'est que la protection est aussi une question de confiance et d'information, qu'elle a à faire avec l'intensité et l'écoute mais qu'à partir des mêmes composantes, cette question, dont la réponse demande d'être résolue, se pose différemment de celle de l'érotique. Séduction et prévention du VIH, deux actions menées différemment dans l'espace public gai, tissent ensemble des interactions et des cheminements complexes annonçant l'érotique et la protection contre le VIH de rencontres sexuelles intimes ; certaines, plus « extraordinaires », forment les récits d'expériences sexuelles que voici.

3.1 Amorcer l'expérience, une nouvelle aventure.

L'amorce offre un point de départ, un point de vue initial sur le partenaire qui permet de construire l'interaction et souvent le côté « spécial » de chaque expérience. Pour bien saisir comment, à un moment, il n'y a pas de séduction et que, quelques instants plus tard, deux protagonistes ne se laissent plus des yeux, quelque chose doit bien se produire entre ces deux moments, c'est *l'amorce*.

¹¹⁹ Comme l'image le suggérait plus haut, les adolescents pétrifiés par l'effroi de se rencontrer n'arrivent pas encore à s'atteindre et à s'enlacer.

L'amorce d'une expérience sexuelle reste un moment inattendu, non organisé au cœur du quotidien : la solitude dans la foule du métro, la vue de beaux garçons, la détente d'un moment au bord d'une chute, les aléas des conversations sur Internet, la rencontre anonyme des personnes sur la rue, remarquer ce jeune homme dansant sur la piste. Le protagoniste offre une certaine disponibilité mais il ne cherche pas spécifiquement le sexe ce jour-là. Il circule seul dans la foule. Il voit « du monde ». Le protagoniste accepte l'insolite, l'inusité, les jeux sont ouverts. Cet homme en remarque un autre dans la foule, quelqu'un s'inscrit subtilement dans sa mire et l'intéresse.¹²⁰ Croiser le regard, présenter un air d'adolescent alors qu'on est homme, effleurer un copain ou un danseur, repérer le manège des allées et venues dans les sentiers ou l'atmosphère chaleureuse d'une présence, amorcent un contact particulier entre deux hommes.¹²¹ Rien encore n'annonce le sexe, rien ne signe l'expérience, seule l'attirance et l'attention évoquent le potentiel multiple d'une rencontre : l'amitié, la rencontre sexuelle, l'amour, etc.¹²² Cette fois-là, il ne cherche pas la compagnie de ses amis ou de ses habituels copains de bar. L'histoire de chaque participant, au fond, commence là, dans l'espace public.

Un échange s'ouvre entre les protagonistes. Un jeu de signes et d'interpellations se développe : il signifie l'attrait, l'intérêt ouvert, il mentionne la présence à l'autre, amorce une communication intermittente et un lien.

L'amorce originale crée parfois tout l'intérêt de l'expérience : séduire dans le métro au petit matin en utilisant le reflet dans une fenêtre ; se faire offrir, en

¹²⁰ Bien sûr, il faut excepter des phases de l'amorce et en partie de la séduction les cas, qui comme Yves et Robert, vivent une expérience sexuelle impliquant uniquement leur conjoint ou leur ami du moment et qui se réalise entièrement à la maison.

¹²¹ Exemples tirés des entretiens de recherche, c'est le cas de toutes les énumérations semblables, sauf si mentionné.

magasinant chez l'antiquaire, de monter dans l'appartement du couple commerçant ; remarquer cet homme se masturbant à sa fenêtre en matinée dans un geste d'invitation et de provocation ; choisir un prostitué et le faire à l'inverse de ses préférences personnelles ; remarquer l'insistance d'un copain d'école pour se chamailler entre adolescents et pour prendre un bain de minuit ; se sentir bien et beau au contact d'un couple sans percevoir d'avances sexuelles. Dans bien des cas, seule l'amorce justifie que le participant se souvienne de l'événement et de l'expérience car ce qui y fait suite s'avère souvent bien ordinaire : des rencontres sexuelles avec une amorce spéciale, sans plus.

Les originalités de l'amorce suggèrent d'exploiter ces mises en scène dans des campagnes de prévention, car « tout le monde » connaît la suite ou peut au moins l'évoquer pour lui-même. Mentionner l'amorce, c'est aussi évoquer ce qui lui fait suite avec l'attrait de la nouveauté, de l'aventure qui se développe là. Les mises en situation de l'amorce comme ce qui la suit restent cependant encore très mal connues des chercheurs qui arrêtent souvent leurs investigations lorsque le contexte de l'amorce est effleuré, ils ne le détaillent pas ou même l'esquivent quand ils ne réclament pas des recherches sur le sujet et auxquelles ma recherche répond en partie. (Voir Cupach et Metts, 1991 ; Miller et *al.*, 1993.) Ils tendent à assumer que l'amorce représente toute l'expérience sexuelle alors que rien n'est encore fait.

Quand une amorce se manifeste, elle ne signifie pas nécessairement qu'une rencontre sexuelle débute. Alors, comment les choses se développent-elles ? Qu'est-ce qui fait qu'une amorce en est une et aussi qu'une amorce se transforme en rencontre sexuelle ?

¹²² Les moyens d'arriver à se faire de « nouveaux amis » ne passent pas tous par cette approche bien sûr, mais une rencontre ainsi construite peut éventuellement déboucher sur l'amitié autant que sur l'amour (voir Browning, 1997).

Ça fait qu'il y a un gars qui arrive [dans ces sentiers en bordure de rivière autour des cascades de ce site nudiste], un blond aux yeux bleus probablement, tout petit, innocent et oui, il était tout nu. Il avait des *running shoes*. Puis il descend la fameuse [côte du sentier] puis là moi je suis face à la descente. Ça fait qu'il descend. Puis là, c'est là tout de suite je fais comme : « Ah! ouais, c'est intéressant. » Lui il est vraiment, il n'a pas l'air comme les autres. Il a l'air un peu plus spécial. Ça fait que je le regarde tout ça. Puis après ça, ça me sort de l'idée. Ça fait qu'il remonte, il s'en va. Il revient à peu près 5 minutes plus tard. Exactement la même chose. Il redescend, il me regarde un peu plus intensément, qui fait que là je me lève la tête. Ah! tiens, une deuxième fois. Ouen, ouen, tu sais, c'est pas fou. C'est intéressant. Ça reste comme ça. Il remonte. (Christian)

La situation évolue, le soupçon de lien entre eux, souvent ténu, commence à se distinguer dans la masse sociale environnante. La communication s'édifie, se signifie sans pouvoir se verbaliser complètement, elle relie les personnes sans utiliser ni leur langue ni leur verbe habituels, sans que le mode verbal ne règne sur la situation. Cette communication amorcée porte une « parole » quelque peu diffuse, aux contours et aux expressions plus imprécises que les communications basées sur les langages généralement traités par la linguistique. Certains « diront » cette communication « non verbale », nuances : des mots sont échangés, des expressions verbalisées et compréhensibles sont présentes, des morceaux complets de cette communication passent par le verbal ; la communication dont il s'agit n'est pas produite en absence de verbalisation ; la communication emprunte seulement des modes diversifiés d'expression dans la conduite de l'événement qui dépassent la trame verbale repérable.

Le « non verbal » de cette communication emprunte aussi des gestes signifiants, des phrases restent incertaines, des signifiés sont sujets à interprétation. Cette communication n'utilise pas les modèles des langages codés et connus, elle n'utilise pas leurs transpositions ni leurs transcriptions en image ou en signes normés ou encore écrits, dans ce sens la communication observée est « non langagière ». Impromptue, la communication non langagière s'appuie sur les regards, sur le toucher, sur des attentions, sur l'atmosphère confirmée par les

attitudes. Elle se prolonge dans les odeurs et les sensations persistantes à la suite de la rencontre.¹²³

Le protagoniste remarque, scrute, repère. L'autre peut encore nier s'être ouvert. Chacun décide de l'enjeu qu'il met sur la table, veut-il vraiment un contact ou préfère-t-il se retirer immédiatement après l'esquisse d'une tentative ? Un choix : s'essayer et peut-être rencontrer ou en rester là, seul. Au risque de mal interpréter le croisement de regards, un protagoniste avance vers le partenaire possible, il s'offre à la rencontre encore indéfinie, peut-être sexuelle.

Alors là je me demande « Est-ce que j'y vais, est-ce que j'embarque dans mon histoire ou si j'embarque pas ? » Là je le regarde comme il faut, puis, je fais « Allons-y ! » Mais à ma façon à moi et c'était, je l'ai su après, que c'était très important pour moi l'action que j'allais poser. C'était quelque chose qui arrivait et qui était très importante pour moi pour tout ce qui se passe maintenant aujourd'hui. [...] Lui il est installé puis il joue avec son doigt dans le sable, un coup la roche qui est là, puis il regarde un petit peu, puis il me regarde, puis à un moment donné on a un contact des yeux et là parfait, on commence. C'est comme ça que je l'ai compris. Lui il ne sait pas dans quoi il s'est embarqué. Parce que moi non plus je ne sais pas dans quoi je suis embarqué. Et ça, c'est là que j'ai découvert que moi mes fantasmes, c'est ça. Moi mes fantasmes que j'ai, c'est là. C'est pas dans ma tête avant, c'est pas en regardant les revues, c'est pas en regardant les gars, c'est pas en regardant les films, c'est au moment. (Christian)

Ce qui arrive n'était pas anticipé et peut prendre des milliers d'avenues possibles. Rien n'est décidé, les protagonistes ne savent encore rien, même pas si la rencontre sexuelle peut vraiment se conclure – donc le condom est encore bien loin d'imposer sa nécessité. En réussissant le contact, l'esquisse de communication devient un « canal de communication » par le regard, le geste, parfois la parole. Les protagonistes enclenchent une première amorce vraiment tangible. À partir de ce point, plusieurs voies s'ouvrent aux protagonistes : pour les rencontres sexuelles très

¹²³ Les sens – du corps – sont les « canaux » essentiels de la communication interpersonnelle dans la séduction (de Gaston, 2000 ; Finnegan, 2002 ; Lemoine, 2004).

simples, ils peuvent se restreindre à des techniques de signification et de « séduction » basées sur le corps comme objet ou, pour certains événements, une séduction plus remarquable peut progressivement être entreprise.¹²⁴

Pour certains, une alternative se présente, jouer à la « proie », conscients ou non de le faire, en attendant que l'autre avance. Attendre l'insistance et l'avancée de l'autre reste une option dont la proie peut se servir car le chasseur s'engage de lui-même dans le processus. Piège ? Peut-être. Cette tactique, parfois plus longue que l'engagement direct à réussir, restreint les risques de rejet dans le contact. Au contraire d'une action directe, le chasseur peut disposer longtemps et patiemment des appâts sur son territoire formant une toile passive pouvant lever plusieurs « lapins » à la fois : le clavardage Internet entrepris par Allan depuis quelques mois se concrétise parfois en un jeu de « cadavres exquis » aux complicités délicieuses puis (!) en rendez-vous. Par contre, Simon, cet habituel « chasseur »

¹²⁴ Certains modes de séduction plus mécaniques et rapides emploient des « codes » liant des participants à des rencontres sexuelles occasionnelles, simples et peu impliquantes pour la personne, ils sont inspirés d'un langage non verbal que connaissent les participants à la recherche : par exemple, ils fixent l'autre du regard, ils se touchent aux parties, ils portent un bracelet ou un foulard de couleur, etc. En particulier, les couleurs codées et portées à gauche pour les « dominants » et à droite pour les « soumis », du moins c'est un code connu mais relativement peu pratiqué dans la communauté montréalaise : bien hasardeuse serait une séduction uniquement basée sur ces codes en dehors de quelques milieux restreints comme ceux des initiés du cuir à titre d'exemple. (voir Lelait, 1998). Ces rencontres à la séduction raccourcie mènent rarement à une « expérience sexuelle » mémorable semble-t-il puisque aucune des expériences rapportées ici ne présente ces situations. En référant à mon expérience personnelle, je comprends qu'en signifiant le désir d'un « corps objet » par de tels codes, la communication impliquée autant que la séduction établie se trouvent alors réduites et la rencontre sexuelle s'oriente sur l'usage d'un corps par un autre – ou à peu près dans bien des cas. Parfois intéressant ou simplement utile, ce genre de « séduction codée et mécanique » peu originale tend à devenir lassante à force de répétitions. Ces codes semblent utilisés pour déclencher des « baisés de consommation », rencontres sexuelles très simples, pour la plupart sans lendemain et vite oubliées. D'autre part, dans le type « codes de communication non verbale », Turchet (2004) offre ce que j'appellerais un « dictionnaire » illustré de la gestuelle et des signes classiques de la séduction qui, malheureusement, évite d'aborder les constructions intimes et la dynamique élaborée entre les protagonistes. Il limite la séduction à un ensemble de signes non verbaux.

momentanément absorbé à d'autres intérêts, est devenu sans s'y attendre une « proie » : il n'a pas vu que la conversation futile qu'il menait se transformait en proposition sexuelle intéressante et inattendue. Dans toutes les situations, une touche d'intérêt particulier et non feint aide à se lier à l'autre.

Puis là bien c'est, c'est la façon, c'est la façon qu'ils m'ont regardé qui a fait que, tu sais, je m'attendais pas à rien, mais c'est juste de la façon, puis quand ils m'ont regardé je me suis senti beau, je me suis senti attirant, senti pas comme si j'étais dans un parc ou une affaire comme ça là; c'est pas comme « On était deux, ça peut faire l'affaire » là. C'était comme, c'est pas « Ça peut faire l'affaire », c'est comme « C'est toi qu'on veut là ! » (Simon)

Simon reprend le sujet plus loin. C'est par rapport au contexte personnel que l'amorce prend pour chacun un sens particulier :

Moi je suis un gars qui se trouve pas beau, puis qui se trouve pas intéressant tout ça, puis ces deux gars-là m'ont regardé, puis c'était comme si j'étais quelque chose, tu sais qu'ils avaient jamais vu puis qui reverront jamais puis. Je le sais pas comment expliquer ça. C'est quand je dis « Je me sentais beau », c'est pas « Je me sentais beau, j'ai une belle face j'ai un nez parfait, puis j'ai des petits cheveux puis tout est correct. » C'est pas ça, c'est « Je me sentais attirant, je me sentais » tu sais comme... je ne sais pas comment t'expliquer ça. (Simon)

Dans certains cas, le protagoniste n'a pas le goût aux préliminaires complexes, il veut court-circuiter l'amorce parce que la situation se montre totalement originale.

B : Il y en a une fois que j'ai pogné, j'ai tiré les dés et puis ça m'a dit bon bien là c'est ce soir, tu vas te chercher un prostitué, là ça va être Han!! Moi que tu sais, je l'étais [prostitué] tu sais, je dis bon OK tu sais. Puis là je retire encore, je vois bon si c'est un jeune, genre assez cute ou quelqu'un qui me plaît pas vraiment tu sais. Puis là je tire et puis c'est quelqu'un qu'il y a [pas] dans mon portrait type physique, ça m'attirait pas vraiment tu sais. Je dis bon OK, GO. Je vais là puis, bon là, je regardais les gars puis là je dis bon, OK ça c'est le genre de gars que, qui m'attire pas, celui-là. Mais j'ai dit OK je vais aller le voir, puis je dis bon bien « Est-ce que tu viens chez moi? » Puis lui dit « OK » tu sais. [...] Mais ça, je fais pas ça souvent [...] je trouvais ça très intéressant, c'est progressif, c'est... oui ?

G : Progressif? Tu veux dire quoi?

B : Bien c'est, je trouve là, ces façons de le faire, c'est pas une cucu là tu sais, c'était pas, je trouve que c'est une idée qui est très, pas « avant-gardiste », mais qui est bien là, disons, conceptuelle, nouveau. (Berny)

Roméo, lui, a décidé d'entrer directement par la fenêtre de l'endroit où il pense trouver cet homme désiré. Il a grimpé, poussé le grillage et s'est culbuté à l'intérieur. C'est risqué et certainement muni d'audace.

Passer de « remarquer la rencontre potentielle » dans « l'amorce » à un contact véritable ne se fait pas sans incertitude, sans risque : incertitude dans l'interprétation des gestes ; risque d'être rejeté ou même attaqué. Le tout s'évalue en balançant l'enjeu et le risque : un faible enjeu peut amener à prendre plus de risques, se faire rejeter quand l'enjeu reste limité n'est pas décevant. Mais quand l'enjeu, l'attrait de l'autre ou le besoin de sexe, prennent de l'importance, le participant mesure avec plus d'attention l'importance des risques qu'il prend, il voudrait mieux préparer sa tentative et la réussir alors que le moment presse. Le participant craint aussi la nature floue de sa lecture et de son interprétation, il faut une compétence et une assurance certaine chez les deux protagonistes pour que cette communication soit claire. L'expérience antérieure, la socialisation avec des copains gais prennent toute leur importance dans la lecture de l'événement.

L'incertitude diminue si les protagonistes se situent dans un environnement gai reconnu : en s'avançant vers l'autre, la réaction risque d'être moins violente mais le résultat reste certainement aussi incertain qu'une tentative de séduction hétérosexuelle en milieu hétérosexuel. C'est là que la socialisation à la culture gaie prend une grande importance : savoir reconnaître les risques, les histoires éphémères et aussi l'implication réelle du partenaire n'est pas évident. Pour ceux qui arrivent – à tout âge – dans la communauté, il y a là de multiples mystères à résoudre : des codes non dits à apprendre, des intentions à comprendre. Conclusion momentanée, si l'accueil des « nouveaux gais » à Montréal pouvait s'élargir au-delà de l'action du *Projet 10*, de *Jeunesse Lambda* et de *l'Association des pères gais* qui

facilitent l'entrée dans la communauté gaie, les nouveaux gais seraient peut-être moins naïfs – à risque – dans leurs aventures.¹²⁵

Les rôles relatifs de chasseur et de proie sont confondus, chacun peut faire avorter la rencontre, ils se mesurent de l'œil, aux manières, à l'expression, à l'odeur, qui sait ?

Ce premier contact peut se développer ou renvoyer ses protagonistes à la case « départ ». L'un et l'autre peuvent « devoir aller faire un tour aux toilettes » – prétexte – et n'en revenir jamais, plantant là leur interlocuteur mis en appétit. La gamme des prétextes de délaissement autant que leurs rôles pourraient faire l'objet d'une recherche en soi.¹²⁶

L'environnement compte, mais aussi, l'état de disponibilité personnelle, de plaisir, qu'on a commencé à se donner à soi, façonne le contexte. La personne, le contexte, le parcours dans le quotidien créent une impression, une atmosphère propice à l'événement ou à son renouvellement. La rencontre peut se préparer avant son amorce.

Juste rester, juste rester sur le bord de, du lac à se faire griller, c'est comme, juste ça je trouve que ça l'a quelque chose qui peut ressentir, il y a quelque chose qui se passe puis tu sais pas quoi, qui fait qu'après que quand tu vas

¹²⁵ Certains ateliers et des interventions organisées par *Action Séro-Zéro* et *ACCM* participent également à cet accueil. D'autres organismes, qui m'échappent par l'irrégularité ou la nouveauté de leur intervention quand ce n'est pas l'ampleur limitée de leurs efforts, développent sans doute à l'occasion des interventions dans ce sens.

¹²⁶ Bien sûr, dans les expériences sexuelles relevées, il n'y a que des rencontres « à succès » mais qui comportaient tout de même des incertitudes. Au contraire de ces récits, il est arrivé qu'après l'amorce, le partenaire potentiel se retourne et menace le prétendant avec une arme blanche (« expérience » extérieure aux récits de recherche), il est aussi moins rare qu'il rejette carrément le prétendant prétextant n'importe quoi. Le regard soutenu était-il de la curiosité ? Un désir de haine homophobe ? Une intention de *gay bashing* ? L'autre a-t-il simplement changé d'avis ? Rien n'est moins certain que ces signes devinés dans la foule et l'espace public.

un peu plus loin, tu te touches c'est déjà amorcé. C'est pas le premier toucher qui fait que ça amorce. C'est tout, tout ce que tu as vécu avant, dans la journée, qui fait ça. (Simon)

Avec l'expérience cumulée et la socialisation, interpréter les divers « besoins d'aller aux toilettes » devient une habitude, les attitudes se blindent : les jeux de séduction sociaux se relativisent avec l'expérience cumulée des scènes d'amorce. Avec la maturité, les participants connaissent mieux les risques non annoncés. L'amorce du « trip de cul » peut être facilement réussie parce qu'elle implique peu les partenaires. Ce qui est plus rare, ce sont les rencontres plus fabuleuses.

C'était une pièce, c'était quand même un beau gars, bien fait, bien taillé, oui il faisait très mâle, puis tu sais, je trouvais ça bizarre qui me trouve intéressant, je sais pas, tu sais je me dis j'ai pas l'air d'un gars, rien; je sais pas trop ce que j'ai l'air des fois tu sais. (Antoine)

Dans l'amorce, les beaux corps des gais, un mythe en soi, suscitent des images et des fantasmes.¹²⁷ Dans l'espace public gai, les rivalités entre « beaux » et « beaux » peuvent être fortes. L'image publique des hommes gais des dernières années, si elle a pu délaissier la folle, l'efféminé, la tapette fortement imprégnées dans la représentation sociale, tend maintenant à se diversifier et à proposer un style plus viril de la communauté (Minella et Angelotti, 1996). Notre époque a fait les garçons beaux. Ils s'entraînent dans les gyms, ils en ont le temps et l'intérêt personnel autant que séducteur. L'image valorisée va dans le sens du corps athlétique et entretenu comme ceux des mannequins du magazine *GQ*¹²⁸ et de tant d'autres. Les

¹²⁷ Les participants ont abordé dans leurs récits un certain nombre de mythes, leurs commentaires sur ces sujets permettent de mieux cadrer le contexte de leurs expériences sexuelles. Ces mythes sont relevés au fil du texte de ce chapitre.

¹²⁸ *GQ*, un magazine masculin américain et aussi en différentes versions internationales très en vogue dans les années 1980, il constituait dans des milieux gais une des références du bon goût et d'un mode de vie de qualité. Il demeure, pour certains encore, une référence, mais la gamme des magazines s'est depuis fortement diversifiée sur le marché des publications pour hommes... gais. En kiosque à Montréal, parmi les magazines masculins sur la mode et les goûts « typiquement masculins », on trouve maintenant *Bizarre*,

participants ont commenté le sujet du corps – parfait ? – des partenaires choisis. Monsieur Muscle ne serait-il pas un bel objet de désir à accrocher à son tableau de chasse ?

Le mythique *beefcake* des années avant 1970 (Waugh, 1996 ; Fitzgerald, 1999¹²⁹), image idéalisée et athlétique des garçons désirés qui n'impliquait pas nécessairement l'orientation sexuelle du sujet, se transforme maintenant en une variété – une diversité – de beaux garçons, eux-mêmes gais, qui prennent le devant de la scène et courtisent leurs pairs (Russo, 1987 ; Minella et Angelotti, 1996). Ils arborent les attributs de la virilité en même temps que de la jeunesse élégante, leurs chemises ne ferment plus sur leurs pectoraux, ils roulent en « Jeep » et décapotables aux couleurs des voitures et camions miniatures de leur enfance. Ils font de leur état de « beaux garçons » une activité et un mode de vie.

On trouve aussi parmi eux plusieurs des « gentils gais » sur lesquels a porté la discussion à la section 1.7. Mais entre le mythe du corps parfait et sa réalité, il y a

Cigar Aficionado, Collezioni, Complex, Dandy, Details, Esquire, GQ en allemand, italien, british, saisonnier et américain, Monsieur, Rich Guy, et parmi les magazines visant une clientèle gaie et portant sur leur mode de vie et leurs intérêts, on compte maintenant : *Advocate, Attitude, AXM, Blue, Fab, Gaytimes, Genre, Instinct, Out, Preferences Mag, Pride, reFresh, Têtu* en plus d'une foule de magazines mensuels gratuits locaux et nord-américains. « Avoir l'air d'un GQ » fait encore partie des expressions consacrées dans le milieu. Voir pour le magazine GQ : www.gq.com .

¹²⁹ Film : *Beefcake*. 1999. Réalisateur : Thom Fitzgerald. France, Canada, Royaume-Uni. 97 minutes. Le film présente le contexte des années 1950 à propos de la porno douce faite avec des jeunes hommes sous prétexte de réaliser des photos d'art. Les photos étaient destinées à des magazines comme *Physique Pictorial* et autres (selon Fitzgerald, 1999 ; voir Ramakers, 2000), alors qu'une rupture se formait entre l'objet et le sujet aux yeux de plusieurs de ces « artistes » : ils posaient nus pour les photos mais l'attrait des hommes n'était pas nécessairement de l'ordre de leur orientation sexuelle.

un pas. Ils n'arbovent systématiquement pas des corps idéaux et le partenaire recherché n'est pas nécessairement l'icône de virilité dessiné par Tom of Finland.¹³⁰

Le corps, c'est, c'est bien relatif le corps, très, très relatif. Dans le sens où, j'ai eu des affaires avec des gars qui avaient des corps parfaits, puis c'est pas juste, j'arrive pas à bander juste à toucher à des abdominaux qui font touc, touc, touc, là. (Simon)

Ni l'objet en soi, même s'il ressemble à une image de rêves, ni l'accès à ce fantasme idéalisé, ne font bander. La « relation » qu'on a avec son propriétaire, elle, s'avère source d'excitation et d'appel du désir. Les protagonistes cherchent à toucher la personne au-delà de l'objet, de son corps et ils entrent « en relation », même éphémère, avec l'autre. Dans une expérience sexuelle réussie, c'est avec une personne et non un objet que la communication se crée, que l'excitation et le désir montent et, que le lien s'établit.¹³¹

Le milieu valorise toutefois le respect du corps, son entretien, peu importe l'âge des protagonistes.

Les deux [partenaires qui étaient avec moi], bien le corps c'était quand même un petit peu [important] parce que si le corps est pas attirant, t'es moins attiré

¹³⁰ Tom of Finland est un dessinateur de réputation internationale dont les hommes apparaissent virils au-delà du surréalisme (Ramakers, 2000). Pour une revue de l'évolution des représentations du désir et des hommes homosexuels, voir Russo (1987) ; Waugh (1996), Tamagne (2001) et Murray (2002) qui parcourent chacun et chacune avec leur accent l'évolution des représentations homosexuelles de leurs idéaux mais aussi des représentations des gais et des homosexuels au XX^e siècle.

¹³¹ Cette nuance du rapport initial établi avec un corps ou avec une personne rejoint les nuances établies entre l'érotique et la pornographie. Baudry (1997), explique qu'en termes d'images premières, l'érotique se développe à partir du visage : c'est le visage d'une personne qu'on regarde en premier dans un rapport érotique ; tandis que dans le rapport pornographique avec une personne ou une image, c'est le sexe qu'on regarde en premier. Dans le premier cas, on entre en communication avec la personne, son visage, ses organes de sens corporels (odorat, regard, ouïe, et éventuellement le goûter), le toucher possible est complété par les autres sens ; tandis que dans le contact pornographique – difficilement une communication complète –, c'est l'objet qui apparaît et qu'on s'approprie en premier avant de considérer qu'il appartient à une personne, avant d'impliquer les sens de l'autre.

sexuellement par la personne, c'est surtout instantané. Si tu connais la personne un petit peu plus longtemps, tu peux changer, surtout ces affaires-là, je dis c'est la première impression qui décide tout et pour moi qu'est-ce que ça m'a donné, c'est quand même une bonne satisfaction et aussi en même temps, comme je dis, bien pour moi le mythe que les hommes plus vieux que moi [qui dit qu'] ils n'ont pas de vie sexuelle, c'est là où je l'ai cassé vraiment et puis que [je l'ai] expérimenté. (Nicolas)

Il arrive dans les rencontres sexuelles moins réussies que l'action ne soit pas à la hauteur du désir construit, les fantasmes et représentations fournissent alors, pour atteindre un minimum de jouissance, une alternative : l'imagination.

[...] il y a des journées où il y a des situations que c'est vraiment axé sur le sexe, sur la queue, tu sais, c'est vraiment basé sur ça, axé sur ça. Vraiment là, c'est du cul pour du cul là [...] c'était pas qu'est-ce que j'ai connu de mieux là, mais je suis capable. Remarque qu'en me branlant je fantasmais même pas sur lui je pense ça fait que [...] Et puis lui je suis sûr que, il devait penser, je sais pas là, à sa blonde. (Rires) (Berny)

Toutefois, l'expérience sexuelle combine très peu souvent les fantasmes et les plaisirs en un seul corps. L'attrait vise souvent autre chose que la perfection corporelle, elle cherche quelque chose différant de l'image. Les partenaires, certes, sont de préférence en forme, mais ils ne participeront pas à un concours de M. Muscle. Le partenaire, la situation se font alors insolites, inusités bien plus que spécifiquement recherchés, convoités ou fantasmés : les situations les plus accrocheuses restent spontanées, impulsives. C'est l'aventure. Ce partenaire dans ce contexte n'est « pas comme les autres » et c'est ce qui attire le regard, l'intérêt, porte la nouveauté : en soi, le contexte ou le partenaire marquent par leur originalité.

Réussir à séduire dans le monde gai, comme sans doute ailleurs, demande de réussir à répétition cette phase de l'amorce à moins qu'on préfère un ou des partenaires réguliers.¹³² C'est un épisode marqué d'incertitudes, d'attraits et de

¹³² La formation d'un couple offre un répit dans ces efforts de séduction répétés, mais elle peut, à l'inverse, priver du jeu social de la séduction qui peut être fort captivant. Dans

craintes. Sans ce petit quelque chose qui fait remarquer un homme, il n'y aurait sans doute pas d'amorce ni de séduction entamée. Le lien et l'attrait se créent plutôt dans un « *feeling* », l'amorce d'une émotion très imprécise.

Là, lui je vois dans ses yeux qu'il est complètement paniqué parce que là je pense, d'après ce que j'ai compris, les gars qui ont l'habitude de faire des saunas, des choses comme ça, n'ont pas l'habitude de se faire approcher de cette façon-là. Ils ont l'habitude probablement de quelque chose de beaucoup plus direct ou en tout cas de plus dynamique que ça. Ça, ça ne marche plus. Je vois dans ses yeux que ça ne marche pas selon ses *patterns* et il ne sait pas quoi faire avec ça. (Christian)

Une intrigue s'ouvre « Qu'est-ce qui va m'arriver ? » Les protagonistes jouent un coup de dés : incertitude de l'avenir. Il y a le risque, l'aventure de se découvrir, de se laisser mettre à nu, de recevoir. L'émoi, l'ouverture sont suscités : en savoir peu et prendre une chance puis, découvrir, être attiré à goûter le corps malgré le risque. La gratification peut être grande, mémorable.¹³³

3.2 Séduire.

Peu à peu, l'amorce se transforme, une confiance se déploie et permet d'avancer, un lien privilégié se crée. Les protagonistes évaluent la confiance qu'ils peuvent avoir entre eux, le rendez-vous sera-t-il tenu ? Reviendra-t-il comme il l'annonçait ? Là où des échanges successifs et des tentatives expérimentales de communication s'étaient rapidement mises en place, se forme maintenant un circuit dans la gestuelle, la conversation, le jeu des acrostiches mutuelles : ce qui était un premier canal de communication simple et servait à échanger des signes d'intérêt, se

cette perspective, plusieurs couples stables ne s'en tiennent pas à l'exclusivité dans leurs rapports sexuels, « ils vont voir ailleurs » comme on dit ici (Schiltz, 1998a).

¹³³ Le tout ne va pas sans rappeler en métaphore la quête dans l'aventure du héros : savoir affronter le risque demande du courage, si le héros sait en faire preuve, il retirera alors une récompense qui saura lui ouvrir de nouveaux risques aux résultats encore plus gratifiants (Propp, 1970).

structure en circuit de rétroaction¹³⁴ dans lequel la communication donne naissance à un désir plus piquant, une excitation de partager la présence avec l'autre, le sentiment d'être intéressant, beau, attirant, désiré. Une rétroaction positive et excitante peut s'enclencher et devenir stimulation, émulsion passionnelle naissante. Ce qui formait une suite d'essais de communication sur le premier « canal » tenu entre les protagonistes, devient un cycle entraînant et stimulant, excité par l'activité même dans ce circuit.¹³⁵ Cette marque, plus élevée de complexité et de relation entre les partenaires que les « échanges » mesurés, apparaît dans les séductions

¹³⁴ Rétroaction ou en anglais *feedback* : la structure du mouvement de communication revient sur lui-même et la communication à l'intérieur de celui-ci amplifie son propre effet. Le concept venu de la systémique, permet de schématiser grossièrement la structure de l'interaction et les effets rétroactifs potentiels. À proprement parler : *A* communique avec *B* retournant à *A* un message (s'il le veut) qui donne l'occasion de produire une nouvelle communication à *B* et ainsi de suite. Le mouvement suit alors le chemin d'un « circuit » entre *A* et *B* (Bertalanffy, 1973). Dans le cas amplifiant de rétroaction remarqué ici où la communication excite de nouvelles communications, on dit qu'il y a « rétroaction positive ». Il y a au contraire des rétroactions qui dépriment la communication jusqu'à l'éteindre, en « rétroaction négative », et d'autres dont les faibles variations tendent à réguler le système pour le garder stable dans le temps, en « homéostasie » (plus particulièrement étudiée par Bertalanffy, 1973 et largement utilisée par Mongeau et Tremblay, 2002). Les contacts, la conversation, l'épanouissement des sens entre les protagonistes créent ces effets positifs et /ou négatifs, « l'intérêt » pour cette relation. L'excitation, dans les cas de circuits de rétroaction positive, grandit avec les nouveaux cycles de communication, le système va en s'emballant. Si l'excitation progresse, « l'échauffement » du système s'intensifie et peut mener avec le soutien de cette excitation a) à une explosion du système ou b) à une catastrophe, c'est-à-dire à un point où il y a libération subite de l'énergie permettant au système de se « calmer » (Thom, 1983). La construction de cette « intensité » est détaillée plus loin dans le texte. L'intensification du système de communication, sa « libération », peut viser une finalité : vivre un orgasme, ou aussi, vivre un moment relationnel intense – loin de l'état d'équilibre du système comme le soulignent Prigogine et Stengers (1992). Mais cette finalité reste « floue » – voir ce concept au chapitre 3 –, ceci ajoute à la découverte et au plaisir, ils ne savent pas « dans quoi ils s'embarquent » comme on le verra plus loin.

¹³⁵ L'image du « circuit » adoptée ici par rapport au « canal simple d'échanges » vise à montrer la circulation nourrie, et libre, favorisant l'emballement des rapports produits. Dans un « circuit », établi à l'intérieur d'un système plus vaste, la communication peut s'accélérer, prendre des libertés stimulantes et aussi stimulées par l'autre et l'environnement. Une complicité certaine s'établit. L'image du circuit reste cependant uniquement indicatrice – et trop mécanique – d'une structuration de la « relation » dans l'espace public.

complexes, réussies et mémorables, elle semble annoncer une relation de forme plus élaborée au point de vue sexuel ou encore relationnel.

Certaines situations « demandent » qu'un « court-circuit » soit effectué, que la phase de séduction soit rognée et que le temps soit rattrapé. Exemple :

Je m'en allais sur l'avenue Parc-la Fontaine, de mémoire là, puis, sur l'avenue Parc-la Fontaine, l'après-midi, là j'aperçois un gars dans sa fenêtre. Il était nu. Puis il était en érection, il en avait une longue queue. [Il se masturbait.] Ça fait que quand je l'ai aperçu, j'ai tourné la tête, j'ai tourné la tête, puis avant ça je me suis dit « Je vais revenir. » Ça fait que je suis allé à mes affaires; je me rappelle pas où j'allais. Je suis revenu, mais dans la nuit. Là il n'y avait pas personne. Mais la fenêtre était à la hauteur d'homme, elle me faisait face. (Roméo)

Une amorce aussi puissante peut pousser un protagoniste à prendre des risques plus grands qu'en d'autres circonstances et l'amener s'il le faut à négliger la séduction. L'originalité et l'insolite de l'amorce jouent certainement leur rôle mais ne résolvent pas les « risques » et les incertitudes habituellement mesurés au cours de la séduction. Roméo poursuit son récit d'aventure :

R : Elle [la baie vitrée] était pas, je voyais pas à l'intérieur là mais je pouvais, si je voulais grimper. C'est ce que j'ai fait. J'ai grimpé, j'ai forcé la fenêtre, puis j'ai perdu mon équilibre. Je suis rentré dans l'appartement là en me disant, en faisant ça je me disais « Ça pas d'allure, ça pas d'allure. » Il est genre 4 à 5 heures du matin. Mais je savais que le gars à l'intérieur, c'est ça qu'il voulait, tu sais, puis il avait l'air de m'avoir reconnu là tu sais, de m'avoir, on s'est assez vu [plus tôt] pour qu'il me reconnaisse. [...] Je suis même pas sûr que, dans la journée, j'ai pensé de passer par la fenêtre. J'espérais surtout le revoir dans la fenêtre la nuit, puis qu'il m'invite. Mais comme il était pas là, puis que j'avais décidé que ça se faisait. [...] tu sais un si, je demande si, bien je vois bien que c'est le caractère de ça, c'était fou un peu, il aurait pu se passer 36 000 affaires, ça aurait pu être sa femme le soir même, j'ai pas pensé. Pour moi c'était clair, c'était lui puis, puis...

G : Il est disponible.

R : Ça se faisait, c'est ça. Je voulais, il y a peut-être une part de contrôle, de vouloir le vivre comme ça. [...] Au fond, j'ai pris mon pied en passant par la fenêtre. Tu sais c'est embêtant de parler, avec le gars. (Roméo)

La séduction rognée ou réduite à sa plus simple expression a ses conséquences sur la formation du circuit entre les partenaires, un circuit qui a justement été court-circuité – comme dans cet épisode de l’aventure de Roméo.

La séduction, nourrie ou simplifiée, reste toujours une forme de séduction. Simple, la séduction peut bifurquer vers un simple contrat d’objet à objet – comme si chaque protagoniste était un objet pour l’autre – menant à une rencontre plus ordinaire : dans un tel mode « non relationnel » d’interactions (Scrivner, 1997), les rôles fonctionnels des partenaires sont connus et typés parce que répétés de partenaire en partenaire et sans implication personnelle ni lendemain. Ils se reconnaissent entre partenaires potentiels, ils signalent l’entente, ils s’isolent de l’environnement, ils se satisfont mutuellement puis s’en retournent chacun chez eux. Vite vu, vite touché, vite fait. Avoir accès à un corps uniquement pour être touché, recevoir une réponse fonctionnelle minimale et circonstancielle excitent et suffisent parfois.¹³⁶ Dans ces cas canoniques du contact mutuel, les « rétroactions » s’apparentent à des stimulations physiques sans véritable « relation » entre les partenaires, ce sont des « baisers » au sens cru du terme, des rencontres sexuelles vite réalisées où deux partenaires se rendent grosso modo un service mutuel. Ils sont loin ici de « faire l’amour » ou de vivre une « expérience sexuelle » : le « rapport » sexuel aux traits éphémères entre les partenaires, s’apparente plus à un scénario pornographique qu’à une « relation », beaux gars et durée en moins. Nombre de simples rencontres sexuelles sans lendemain s’inscrivent dans ce registre.

Lui... Bon bien, c’était pas quelqu’un tu sais que physiquement il me plaisait, au départ. Bon mais son sexe était un sexe tu sais, bien. [...] c’était pas qu’est-ce que j’ai connu de mieux là (Berny)

¹³⁶ Pour des récits sur ce type de rencontres sexuelles, voir les références à la section 1.6 sur les anecdotes et parcours sexuels dans la littérature populaire ainsi que la note 124 plus haut sur les codes de la séduction.

Mais, quand la séduction se fait plus ample et complexe, quand le « rapport » nourrit la « relation » et le circuit entre les partenaires, la rencontre évolue vers une séduction aux impacts mémorables, le partage réussi se fait satisfaisant, rassasiant.

Ah! Oui ça m'a touché partout. Partout. Tu sais tantôt je te parlais de, je pense à tous les niveaux ça m'a touché. Tu sais, au niveau mental, émotionnel, spirituel, physique, à tous, tous les niveaux, il semblait qu'il y avait, c'était pas de la gomme baloune. [...] Je pense que c'était un coup de 12. (Antoine)

Le répertoire et les tactiques de la séduction se modulent avec l'expérience de la personne, l'âge, le mûrissement de sa personnalité et les transformations du corps avec les années. Comme dans bien des domaines, ce geste qui suscitait hier l'émoi devient banal à force de répétition et il faudra trouver quelque chose de neuf pour étonner celui qui en a vu d'autres. Car il ne s'agit certes pas que de signaler ou d'exprimer un attrait pour quelqu'un, il faut aussi être à la hauteur de l'expérience de vie et de la popularité de celui qu'on remarque. La séduction se module en fonction de la scène où elle s'applique, mais aussi du contexte propre de la situation, des personnes impliquées et enfin de leur histoire de vie. La séduction et l'expérience sexuelle entrent ainsi dans la relativité globale : rien n'est fixé mais toutes les composantes s'ajustent les unes aux autres pour produire un événement aussi relatif et varié que les contextes et l'action le permettent. L'expérience sexuelle forme un événement au format très diversifié, construit à partir de composantes – dont le sens reste relativement constant – toutes aussi relatives les unes que les autres, qui convergent bien ensemble. C'est parce que toutes ces dimensions sont relatives que l'expérience « fabuleuse » pour un partenaire sera plus ordinaire pour un autre, que celui qui a eu bien des expériences passées ne goûtera pas les mêmes saveurs que celui qui entre dans le monde gai.

Le protagoniste hésite, il ne fonce pas vers la baise, ce n'est pas parce qu'il y a contact qu'il y aura « sexe ». Le risque « d'échec » est anticipé. Il cherche les indices plus précis permettant de le guider dans la séduction et qui conditionnent le développement de l'événement : attitudes, sujets de conversation, gestes et

ouverture à la situation.¹³⁷ Quelqu'un de trop aventureux ou de trop craintif aux yeux de l'autre peut décourager d'aller plus loin.

Le circuit relationnel – et d'excitation – en rétroaction se nourrit de la séduction. À travers cette dynamique de la séduction, se construisent une complicité, une entente, un lien entre les partenaires qui rappellent la complémentarité, la fusion, le jeu et le plaisir. Ces constructions ne naissent pas de signes précis, le renforcement de la communication en rétroaction permet leur naissance et leur développement aux origines diffuses dans la relation.¹³⁸ La rétroaction appelle la fermeture relative du circuit relationnel. Dans la « relation » en progression, chacun en vient à privilégier ce lien en excluant les autres et en manifestant aux autres que les protagonistes accordent de l'importance à ce rapport humain. Au fur et à mesure où l'isolement se crée, les liens avec l'environnement s'atténuent pour les partenaires, ils deviennent seuls au monde. L'attrait et l'intérêt se concentrent sur la relation à l'autre sous la forme d'un désir reflétant la saveur du moment et annonce à son tour l'intimité recherchée.

Il reste aux partenaires une porte ouverte vers la fuite s'ils hésitent encore. Le « charme », métaphore illustrant ce lien intense, fragile, peut être « rompu » si l'un d'eux le provoque, s'il s'inquiète, s'il renonce, s'il n'a pas suffisamment confiance.

¹³⁷ Dans les situations où l'amorce et la séduction se sont vues écourtées et que les protagonistes passent plus directement au sexe, comme c'est le cas souvent dans les saunas, peu de liens et d'anticipations érotiques sont développés entre les partenaires. On peut comprendre que dans ces cas le désir pour l'autre a été développé ailleurs, probablement de façon plus générique, utilisant peut-être une fantasmagorie de rencontre ou d'anticipation du toucher. Chose certaine, en contrebalance, les liens particuliers développés dans les expériences sexuelles et dans une séduction soutenue offrent beaucoup plus de chances de nourrir un désir propre au lien entre ces personnes.

¹³⁸ Toutes ces composantes sont en fait associées à une communication ou aux traces de celle-ci entre les partenaires.

[Dans l'eau d'un bassin naturel formé entre deux cascades.] Là je le prends et là, là, ah! Le même jeu, le même jeu que sur la roche doucement, tranquillement sans rien choquer. Et là je le prends dans mes bras, presque comme un enfant. Puis là je le promène de la main droite à la main gauche, puis là je le manipule, doucement. Ça se fait avec une sensualité ! Puis là, là il a vraiment abandonné puis là il se laisse faire. Puis là il se prend après mon cou. Puis là je le transporte, puis là je commence à tourner sur moi-même vers la droite, puis, je le change encore de bord, d'un bord puis de l'autre; puis je vais le mordre en arrière de l'oreille, ou sur l'autre oreille ou. Je passe sur ses lèvres, sur son tronc. Puis là j'ai mes mains dans ses jambes. Ça fait que là je le taponne un peu. Puis là il se laisse tout faire dans ça. Puis il s'agrippe après moi un peu comme un bébé singe après sa mère singe. Tu sais, parce que lui il a vraiment pas pied, là. L'eau ce n'est pas son élément. (Christian)

La confiance, le plaisir, le désir, l'intensité, la permissivité de la gestuelle sexuelle, l'ouverture à l'exploration du corps ou au jeu ou aussi à la mise en scène se forment ainsi dans la dynamique, par minces couches, telles les épaisseurs d'une pâte feuilletée. Ces couches minces et multiples, aux contours inégaux et imprécis caractérisent subtilement cette communication personnalisée non langagière en construisant la forme et l'originalité de l'événement. Peu à peu émergent de ces minces couches les fruits de la séduction, la nature de sa dynamique.

Le participant connaît ce désir sans savoir quand il commence à se former ni de quoi il se nourrit, son récit ne précise pas son origine avec des mots. Ce qui nourrit l'excitation, le sentiment ressemblant à l'amour ou encore l'envie de sauter sur l'autre, d'être avec cet homme ne se verbalise pas non plus dans le récit de l'expérience. En se racontant, il reconnaît quand ces impressions, ces émotions, ces sentiments ou ces situations sont présents. Les minces couches ne sont pas des signes formés de mots précis ou d'une suite organisée de phrases, même symboliques, lisibles tels un livre ouvert : cette communication suit de moins en moins la logique d'une linguistique usuelle, elle se fait non langagière. Déjà débutées dans l'amorce, ces impressions se précisent dans la séduction sans qu'on puisse situer quand ou comment elles sont exactement nées dans la construction de l'événement. Peut-être appartient-elle à une « sémiologie » complexe et intime ? Seulement « peut-être », car

elle ne rencontre pas directement les modèles de Barthes (1970) et autres théoriciens de la sémiologie (Nöth, 1990) – il faudrait travailler le sujet. Si, sur la scène sociale, des signes d’amorce et de séduction peuvent être identifiés parmi tant d’autres, ils ne prennent pas pour autant un sens définitif et cloisonné dans cet espace social. Une foule de critères variables et d’ajustements de situations se mettent en place, les indices multiples et non rationalisés jouent un rôle « intuitif ». Ce que l’homme convoité disait ou faisait, il y a une heure ou plus, peut se joindre à une impression naissante et déterminer la poursuite ou l’achoppement de la rencontre. Les impressions se construisent, se cumulent hors du temps et de la raison. Celui-ci sera-t-il bon pour une nuit, pour plus longtemps ?

Ça pourrait peut-être être possible. Mais c’est parce que, bon il parle rien que de sa christie de job. Tu sais tout le temps, tout le temps, tout le temps, tout le temps, tout le temps. Ça fait que là après un moment donné, tu dis câline, IL PARLE, IL PARLE, tu sais. (Frédéric)

Les signes tangibles ayant une signification claire prennent peu d’importance pour leur sens propre car les moyens de communication employés dans la séduction brouillent les pistes : danses lascives ; regards exprimant désirs, attraits et admiration ; conversations qu’on oublie mais qui rendent légitime une proximité grandissante ; l’effleurement par le toucher et les jeux complices des personnes servent tous comme moyens pour approcher l’autre, l’apprivoiser et développer son propre désir.

« [...] when we were wrestling, we would stop wrestling and just look at each other, and then we would, you know, run off and doing something else. So there’s that tension at that moment, when you realize: “Ok we’ve surpassed partying, and gone into another kind of dimension of sex”, and “Do we go through this act, or no?” Not here, not now, later maybe, and then go on to something else. There’s that, every so often, that kind of connection... of sexual excitement that diminishes and comes back, and diminishes and comes back... it’s like sparks. » (David)

Si une sémiologie particulière peut s’en dégager, les analystes devront d’abord convenir de libérer les approches classiques de cette sémiotique pour y

inclure de multiples formes de production de signes. De plus, ils devront compter que ces dits signes ne prennent pas le même sens pour chacun des membres d'une même communauté et varient selon les contextes.¹³⁹ C'est une ouverture à un nouveau développement scientifique à réaliser, une sémiologie de type intimiste et ancrée sur la praxis des relations interpersonnelles.

Il y a cette atmosphère qui semble permettre d'avancer vers l'intimité, ces signes qui n'engagent pas vraiment, cette situation incertaine qui laisse planer des risques d'échecs et les conséquences possibles du rejet, il y a enfin ce désir qui monte et qui renverse la raison sur son passage. C'est l'excitation et l'intensité qui gagneront peut-être la partie et amèneront les protagonistes à s'exécuter.

C'est le moment d'introduire un troisième partenaire, juste avant que le circuit entre les deux premiers ne soit trop intense et juste après que la confiance soit suffisamment solide pour ouvrir et laisser place à l'excitation. Variance de la rencontre sexuelle, complexité des relations, dynamique multipliée, excitation en puissance, la « relation à trois », le « *threesome* » des anglophones, rare, insolite, propose déjà ses rebondissements. Question d'accord, de complicité, de partage du « jeu ». Une paire d'yeux de plus pour se voir regardé, et en prime une paire de mains, une bouche et encore plus de peau à voir, toucher, palper, explorer... Certes

¹³⁹ Ceci va à l'encontre des principes d'une sémiotique telle que Nöth (1990) la présente dans son manuel (*handbook*) sur le sujet. La *théorie de la négociation du sexe* citée plus haut s'en tient aussi à une communication verbale du type « discussion » entre ces participants ou à des gestes précis des personnes. Ces théories, en voulant être très facilement reproductibles et vérifiables, perdent les signes aux significations relatives, ambiguës et pertinentes dans des contextes spécifiques à la dynamique entre les protagonistes. Par contre, la revue *Social Semiotics* a fait paraître un article en avril 2004 se rapprochant du traitement des expériences sexuelles présenté dans la présente thèse (Bollen et McInnes, 2004), le sens de « Sémiologie sociale » s'y veut « *a transdisciplinary journal in Language, Communication and Cultural Studies* » (troisième de couverture de l'édition d'avril 2004). Ce petit journal qui publie maintenant son volume 14 semble assurer une certaine persistance dans le monde scientifique. Une ouverture semble possible en sémiologie à propos de ce genre de question de recherche. Merci à Daniel Robichaud de l'Université de Montréal pour cette référence.

différente dans son arrangement et les pôles de sa communication, la relation à trois n'en suit pas moins les mêmes processus de mise en place que l'expérience en « format couple ».

C'était vraiment, tous les trois étaient vraiment concernés de la satisfaction des autres personnes parce que, c'est ça je pense aussi un des points les plus attirants ou plaisants après, parce que tu sentais que tous les trois travaillaient, chacun travaille pour les autres, ça faisait plaisir aux autres. (Nicolas)

Les éléments émergeant de la séduction mettent en place la relation intime et servent de ferment à l'émulsion en préparation, d'orientation à la phase d'intimité qui s'annonce. Réalité et atmosphère spécifiques se mélangent.

Tu as vraiment l'impression d'être complètement perdu dans un monde, mais complètement irréel parce qu'hors du temps, parce que c'est dans l'après-midi, il fait beau, il fait chaud. Puis il y a l'air à rien exister d'autre que le moment là où tu es. (Christian)

Les participants se préparent à perdre encore plus contact avec l'environnement social, à s'accorder une aventure du côté du « lâcher prise » qui permette de vivre entièrement le moment présent, « hors du temps » et loin des repères sociaux habituels. Ils se rappellent, parce qu'on leur en a montré plus tard les signes, que l'expérience a duré facilement « trois heures », qu'ils ont perdu la notion du temps.¹⁴⁰

Comme naît peu à peu l'intimité, les modes d'expression changent et se transforment à partir de la matière développée dans la séduction : les protagonistes ont nourri un désir singulier dans ce contexte et avec cette personne en particulier, c'est de là qu'ils consentent à s'engager dans une rencontre sexuelle avec ce partenaire, ils entendent maintenant bien chercher à réaliser *CE* désir en particulier.

¹⁴⁰ Ce sujet de perte des repères hors du temps sera repris un peu plus loin dans le passage sur le lâcher prise.

Dans les environnements propices, le geste et le regard laissent place aux baisers, aux attouchements encore empreints de convenances sociales. Ils respectent la permissivité de l'environnement en même temps qu'ils allument le désir et le plaisir, éclairent la nécessité de partager une intimité.¹⁴¹ Ils se préparent à quitter la scène publique où ils sont encore la plupart du temps. Les protagonistes veulent s'isoler, gagner l'appartement de l'un d'eux, fermer le théâtre des représentations aux seuls yeux des protagonistes. Il y a mouvement, déplacement, « passage à l'intimité », sujet qui sera détaillé plus loin.

Mais qu'est-ce qui décide les protagonistes à opérer ce mouvement ? Le désir ? Certes, il s'est construit, mais les participants n'en parlent pas comme d'un feu attisé. Une « relation » ? Elle n'est pas là, dans bien des cas ils ne connaissent tout au plus que le prénom du partenaire. Quelque chose, qui s'est développé dans l'amorce et la séduction sans doute, a dû se construire qui permette et invite à la fois les partenaires à passer à autre chose. C'est ce qui se cache derrière les premières évidences des récits. Quelque chose qui n'était pas là, pas entièrement là, au début de la rencontre, c'est à découvrir.

3.3 Construire la confiance.

Au risque d'anticiper les phases suivantes de la rencontre sexuelle, un regard s'impose ici sur les « fruits » de la séduction, sur ces composantes tirées de la communication avec le partenaire que les participants disent avoir développé avec lui dans la rencontre et qui se retrouvent à chaque phase de la rencontre.

¹⁴¹ Patrick Lemoine (2004), suivant les travaux en éthologie de Boris Cyrulnik, aborde les divers éléments culturels et ethnologiques qui favorisent la séduction et l'ouverture à l'amour. Les sens corporels, dans son ouvrage, prennent une place majeure en tant que « canaux », disons, de la séduction. L'ouvrage reste cependant trop général et descriptif de l'étendue des possibilités admises entre humains et entre animaux dans leurs contextes propices, il lui manque à mon avis le processus construit entre les protagonistes.

Une rencontre sexuelle est une aventure plus ou moins élaborée dans laquelle on s'offre à l'autre sans filet ou presque. Avancer vers un inconnu commande une certaine méfiance, une certaine prudence propre à la vie en société mais qui répond aussi au milieu et à la connaissance des histoires de *gay bashing* véhiculées dans le milieu.¹⁴² Si un protagoniste n'a pas confiance en l'autre et accepte quand même de le suivre, c'est comme s'il s'engageait contre son gré dans la relation, comme si l'autre abusait de lui. Ressentir la confiance sans imposition forme déjà un frein à l'abus car cette émotion « informe » le participant sur ce qu'il ressent à propos de l'autre. Mais peut-être que le partenaire abusera tout de même de cette confiance accordée – une confiance trop naïve ? –, les protagonistes savent ces choses de la vie et ils tentent de les éviter.

L'amorce de la rencontre ne suffit pas à créer la confiance entre les partenaires. Celui des protagonistes qui ose avancer vers l'autre le fera lorsqu'il aura suffisamment confiance pour franchir cette distance, et assez peu de méfiance pour agir. Sa confiance, avant de passer à la phase de séduction, consiste peut-être seulement à être capable de se retirer si le contact s'avère non appréciable. Lorsque le contact se transforme en communication active – si bien sûr tout va bien –, en « circuit » de communication dont il était question plus haut, une certaine confiance dans la situation présente s'établit. Les protagonistes peuvent explorer leurs attraits

¹⁴² La société est hantée par les histoires de violence, d'attaques et d'atteintes à l'intégrité des personnes, non sans raison, un court passage au chapitre 2 soulignait la présence de violence dans notre environnement social. Le projet *Dire enfin la violence*, attaché à la *Table de concertation des gais et lesbiennes*, témoignait de 1993 à 2003 de cette situation pour sa réalité concrète, les fonds absents mais non pas l'absence de cas ont fait disparaître ce projet à Montréal. L'aspect social de la violence consiste entre autres à créer une répression sur la liberté des populations vulnérables telles que les femmes, les gais, etc. La méfiance, la prudence et dans beaucoup de cas l'évitement de la création de nouveaux rapports humains entre inconnus répondent à ce climat, cette culture de la vie sous répression. (Voir sur *Dire enfin la violence* : <http://www.algi.qc.ca/forum/service/messages/2329.html>)

mutuels et créer un lien. En tout temps, si la confiance tombe, le protagoniste se retire – s’il le peut – et la rencontre « potentielle » n’existe simplement plus.

C’est comme s’il me rendait bien l’attraction qu’il avait pour moi puis, c’était comme, ça a comme créé comme une confiance que moi j’ai retournée, aussi l’excitation que j’avais pour lui. C’était comme une interaction dynamique là entre les deux personnes où les deux semblaient être intéressées de vivre le même moment là puis. Je veux dire dans la vie il faut croire qu’il y a du monde qui sont plus compatibles que d’autres puis c’était comme une compatibilité sur cette situation là. (Frédéric)

Le circuit de communication s’active et à travers les diverses formes de communication, se crée peu à peu une confiance en l’autre. Ici, les « couches minces », images de la multiplication des interactions de communication, laissent émerger la confiance comme résultat, comme produit de la séduction.

La confiance permet d’accepter qu’un partenaire ait accès à son corps, à son intimité. La rencontre s’amorçant à partir de quelques étincelles doit bâtir une confiance suffisante pour que la séduction ait une suite.¹⁴³ En faisant confiance, les protagonistes laissent tomber la méfiance, un certain abandon l’accompagne, parfois une certaine part d’illusion s’en mêle. La confiance est une condition permettant de vivre cette aventure, pas un moyen ; en comparaison, le lâcher prise associé à l’intensité qui s’opère peu à peu s’apparente plutôt au moyen de se laisser la liberté d’explorer.

¹⁴³ La « confiance » compte parmi les éléments présents dans la construction des relations interpersonnelles menant à une rencontre sexuelle (Cupach et Metts, 1991 ; Davies et al., 1993 ; Lear, 1997 ; Engler et al., 2002) et dans leur persistance (Burgoon et al., 1984 ; Fitzpatrick et Badzinski, 1994 ; Lear, 1997 ; Scrivner, 1997).

Tellement, tu disais, tantôt, « confiance » là, [...] là je pense que j'aurais fait n'importe quoi. N'importe quoi parce que, bon déjà là, d'aller le sucer là, pour moi c'était dépasser tellement une peur là, tu sais de l'embrasser, de lui mordre les fesses, de le lécher partout, puis de me faire caresser comme ça moi aussi partout là, je pense que j'aurais fait n'importe quoi. Y aurait dit « Johnny, Johnny, fais-moi mal ! » j'y aurais fait mal tu sais. Mais non, je pense, en tout cas, c'était un plaisir. Mais en tout cas ce soir-là je pense que j'aurais enlevé, malgré ma dualité, j'aurais enlevé malgré tout une certaine pudeur que j'ai tout le temps. Il y a eu une peur, pudeur, une peur, oui, c'est synonyme dans mon cas. (Antoine)

La confiance exprimée mêlée d'affection entre les protagonistes, d'intensité, de profondeur dans leur interaction et d'une certaine exclusivité momentanée de leurs rapports définissent le degré d'intimité exprimée au regard des autres (Burgoon et *al.*, 1984 ; Pilkington et Richardson, 1988 ; Ahlemeyer et Ludwig, 1997). Certes, la confiance est quelque chose qui se mérite et qui se valide au fil des rencontres (Scriver, 1997). Les hommes, en ce qu'ils répondent aux stéréotypes « masculins », ont tendance à mettre leur confiance mutuelle à l'épreuve mais aussi à la construire ensemble dans les activités menées avec leurs compagnons (Wood et Inman, 1993). Construite, la confiance bénéficie de l'intensité et de la fréquence des interactions mais peut aussi bien se dissoudre par l'intervention de facteurs « négatifs » apportés par l'environnement (Cusella, 1987). Tous ces auteurs indiquent l'importance de la confiance mais ne décrivent pas ce qu'elle est : on ne peut donc pas facilement intervenir à son propos. Afin bien sûr d'offrir une prise à l'intervention, prenons quelques pages pour mettre au jour ce concept « obscur ».

La confiance a ses fragilités et ne souffre pas d'être menacée. Il n'est alors pas étonnant que celui qui veut rencontrer sorte seul ce soir-là, qu'il intensifie rapidement ses rapports quand il accepte d'amorcer un lien avec un protagoniste et,

qu'il cherche à se retirer sans délai des lieux d'interaction qui pourraient affaiblir l'intensité des rapports. Il expose son aventure au minimum de risques sociétaux.¹⁴⁴

Avec la confiance montante, les protagonistes développent certaines attentes dans le rapport intime, ils se préparent et s'ouvrent à un certain abandon, un certain lâcher prise. Créée habituellement dans un espace social à la communication limitée par la présence d'autrui ou leur apparition possible, la confiance croissante autorise le passage des protagonistes à des espaces plus propices à la communication intime. Le passage à l'intimité *peut s'amorcer* s'il est souhaité.

Dans le passage à l'intimité, la confiance se valide dans la résolution matérielle du système de séduction : où va-t-on baiser ? Dans quelles conditions ? Les partenaires peuvent aussi se retirer, reporter, reformuler leurs attentes et aussi retirer leur confiance en l'autre. Le passage à l'intimité puis le début de l'application érotique mettent la confiance à l'épreuve.

La confiance, née dans la séduction, s'actualise dans l'intimité. Après les prudentes vérifications d'usage et liées au nouveau contexte, la confiance restaurée permet d'évacuer les préoccupations, d'oublier les obligations extérieures, d'atteindre une quiétude suffisante pour délaissé le reste, les soucis ou les distractions ambiantes et se consacrer maintenant à cette rencontre sexuelle. Une *zone de confiance* se forme, balisée par le désir et les plaisirs. D'autres facteurs plus subtils nourrissent et confirment de façon souple cette zone des comportements admissibles. Dans leur territoire intime, fermé sur le monde, les partenaires s'approprient l'espace d'exploration et de plaisir. La confiance autorise la fermeture

¹⁴⁴ Celui qui est attirant parce qu'il sait animer son groupe ne concentre pas ses interactions sur une seule personne et, celui qui se disperse en liant conversation avec tous ceux qu'il connaît ne se présente pas comme un candidat à la rencontre sexuelle avec un inconnu ce soir là. D'un point de vue théorique du moins, car certains sont aussi des acrobates des relations humaines et réussissent à semer les impressions nécessaires pour créer la fermeture et une séduction malgré les distractions.

de cet espace sur lui-même, elle permet de jouir de l'excitation des sens, de patienter dans la fébrilité sans plonger directement vers l'orgasme et de respirer le présent, l'instant actuel, le « maintenant » au rythme où se joue la dynamique des corps.¹⁴⁵ Le contrôle et l'exercice de raison qu'ils exerçaient peut-être il y a un moment en public lâche enfin, ils se relaxent dans une forme d'abandon, d'ouverture. Raisonner et contrôler deviennent des concepts proprement nébuleux. Il n'est pas extraordinaire, alors, de « perdre le contrôle », les bonnes résolutions sont mises à l'épreuve. Certes, la confiance peut évoluer et créer des doutes sur les risques d'infection et de sécurité. Tout dépend des propositions sexuelles avancées dans le cours de l'action. Mais, quand la confiance règne et a été consolidée, il est difficile de reculer lorsque cette phase est « enfin » venue pour les protagonistes. La zone de confiance s'ajuste dans l'évolution de la rencontre sexuelle. La confiance suit à la trace l'évolution de la rencontre sexuelle. Tout semble possible, comme sans limites, sans condition face à la confiance, en autant que les ébats n'explorent que la zone de confiance.

S : Moi si tu me donnes une tape sur une fesse c'est fini. C'est *over*. *Over !*, essaie pas : « Excusez, on recommence. » Non. C'est *over*. Mais jamais je vais dire à quelqu'un : « Donne-moi pas une tape sur une fesse. »

G : OK. Donc il faut qu'il comprenne.

S : Faut qu'il comprenne. Ça c'est mon grand, mon grand défaut. Des attentes non exprimées. Mais non j'accepterai pas ça. C'est toujours [dans l'expérience que je te raconte] avec une, une délicatesse, une sensualité, une douceur, [...] J'ai jamais senti quelqu'un va forcer une porte, peu importe la porte là, que j'ai pas envie qu'il rouve [réouvre]. (Simon)

¹⁴⁵ Dans certains cas, des participants font usage de marijuana ou de haschich, les participants soulignent que c'est l'effet de concentration sur le « maintenant » qu'ils recherchent dans cet usage. La drogue fournissant l'effet désiré les apaise et leur apporte de la quiétude. Les *poppers*, « drogue » aux effets beaucoup plus limités dans le temps et sur les perceptions, dont les effets durent moins de quelques minutes, sont parfois employés pendant la performance sexuelle.

La confiance permet le risque, un certain risque borné à la zone de confiance, et commande la prudence face au VIH – la zone de confiance définie de façon floue reste quand même souvent très sécuritaire face au VIH. En ne la transgressant pas, les protagonistes agissent en sécurité.^{146, 147} Mais qu'est-ce qui les restreint de transgresser les limites de cette zone ? « Sans limites », le jeu de certains, qui sait frôler sans attaquer la vulnérabilité, il intensifie la relation, met la confiance à l'épreuve.

G : Confiance ?

C : Totale.

G : Totale ?

C : Totale.

G : Cette fois-là : totale ?

C : Totale, oui, oui. C'est vraiment un tout. Tout est là. Les six sens y sont. Nos cinq sens réguliers plus le sixième qui est l'instinct. Tout est là. Alors la confiance, elle est totale. Elle est limite, est « *edge* » [au sommet d'une crête] là tu sais, d'un bord ou de l'autre tout le temps...

G : On va la chercher au maximum.

C : Mais on la nourrit tout le temps, tout le temps, tout le temps, on la pousse là à 100 % tout le temps, tout le temps, tout le temps, tout le temps, tout le temps, tout le temps puis elle lâche pas. C'est ça qui est si fabuleux. C'est jusqu'à la fin, elle ne lâche pas cette confiance-là. Un dans l'autre, dans tout mon vécu, dans tout son vécu, et les deux ensemble, le vécu qu'on fait, à reste complète la confiance. (Christian)

¹⁴⁶ Cette sécurité est « ressentie » et relative, si des agents de prévention du sida l'examinaient, ils ne seraient sans doute pas toujours satisfaits d'après les normes d'évitement du risque recommandées par le corps médical. Appleby, Miller et Rothspan (1999) appellent « paradoxe de la confiance » le fait que des amoureux gais prennent des risques face au VIH (pour les couples sérodiscordants). Pour eux, « [...] *the positive ingredients of a successful relationship (i.e. love, trust, commitment, and relationship interdependency) are also predictive of behaviors that could lead to HIV infection.* » (Appleby, Miller et Rothspan, 1999 : 89). Le « paradoxe » reste à mon sens une question de point de vue qui se résout passablement au moyen du processus de séduction décrit ici.

¹⁴⁷ La notion de « limite floue » suit celle des ensembles flous présentés à la section 2.3.

Encore faut-il que la confiance entre les partenaires soit suffisamment forte pour permettre à la personne de s'exprimer et de prendre en mains une certaine direction dans le jeu : diriger à son tour les comportements sexuels acceptés. La confiance demeure tant que le doute n'est pas soulevé, évoqué, animé. Se faire confiance, c'est donc aussi savoir ne pas s'en remettre entièrement à l'autre dans le choix des comportements sexuels et savoir être actif dans la direction ou la réorientation des ébats.

[...] bien à cette époque-là j'avais des condylomes en plus. Ça fait que là évidemment, tu sais, que il voulait, à un moment donné quand il se mettait les mains là, je lui enlevais, moi je les avais [les condylomes] à l'anus. [...] c'était guéri parce ça faisait déjà quatre, cinq fois que j'allais me les faire brûler à l'azote. [...] C'est douloureux, je ne te souhaite jamais ça. Ah! [...] Ça fait que là, après, à toutes les fois qu'il voulait aller se mettre les mains là, il fallait que je lui enlève. Ça fait que là à un moment donné, il dit bien, bien « Tu sais, tu es vraiment *tough* han ! » [...] Ça fait que là je dis « Ouen, ouen ». Là je voulais pas lui dire. Je jugeais pas que c'était nécessaire, si je m'assurais qu'il n'y avait pas de risque pour lui. Puis dans la mesure où ça avait été traité là. Sauf qu'il en restait juste à l'intérieur. Il n'en restait plus à l'extérieur. Mais je voulais pas prendre de chance. Mais les relations anales, c'est rare que j'en ai. (Frédéric)

La confiance reflète ce qu'on sait, devine ou imagine du partenaire avec qui se développe la rencontre sexuelle. L'amorçage et la séduction auront guidé les protagonistes jusqu'à la confiance qu'ils s'accordent mutuellement, la chorégraphie des gestes de la sexualité s'appuiera en partie sur celle-ci.

La confiance permet le passage vers l'intimité et les gestes « de l'amour », elle calme l'inquiétude potentielle face à cet inconnu. Elle le permet mais elle ne motive pas. Qu'est-ce qui, quand on connaît quelqu'un depuis moins d'une heure, à titre d'exemple, pousse à passer la nuit avec cet homme ? L'attrait, le désir, certes mais ce n'est ni une question d'image du partenaire ni d'appétit de la sexualité. Une autre composante esquisse ici sa présence. Quelque chose a pu, combiné à la confiance, s'installer et créer cet entrain, cette excitation à organiser l'intimité, à ressentir une envie érotique pour cet homme imparfait, à se fondre avec lui en

dehors du monde. Comment nommer ce quelque chose de flou et agissant sur la motivation ?

3.4 Rapports d'intensité.

La composante présentée ici ne s'accorde pas avec tous les discours conventionnés sur les motivations à la réalisation des rencontres sexuelles. Il ne s'agit pas de nier ce qui est autrement connu, mais bien de tenter d'intégrer et nuancer, à partir des récits des participants, des énoncés des autres théories qui m'apparaissent maintenant comme réducteurs de la motivation à réaliser des rencontres sexuelles alors que les situations complexes rapportées par l'observation évoquent simultanément de multiples dimensions de leurs rapports humains.

Avant de mener les entretiens, j'espérais que parmi les divers facteurs potentiellement présents – tels l'amour, le désir, le plaisir, la fierté, l'excitation, etc. –, un seul ou quelques-uns ressortiraient comme étant les plus représentatifs de la motivation des gais à s'engager dans leurs aventures. Peine perdue, rien ne ressort malgré les lectures des récits et les tentatives statistiques, rien n'émerge : il ne s'agit pas principalement, dans les propos des participants, de « désir » (suggéré dans le contenu ou dans le titre par Dowsett, 1996 ; Leleu, 1997 ; Pasini, 1999 ; Stein, 1999) ; ni d'une recherche « inassouvie » de plaisirs (suggérée par Lowen, 1970 ; Gellman et Tordjman, 1986 ; Abramson et Pinkerton, 1995 ; Cabanac, 1995 ; Bronski, 1998 ; Guillebaud, 1998 ; Breillat, 1999) ou d'hédonisme (suggéré par Onfray, 2000) ; ni encore de pur érotisme (suggéré par Bataille, 1957 ; Alberoni, 1987) ou de réaction physiologique (suggérée par Zwang, 1997) ou d'un besoin « effréné » de toucher (suggéré par Howard, 1976 ; Montagu, 1979) ; ni d'amour (suggéré par Blondel,

1998).¹⁴⁸ Aucun de ceux-ci pris séparément ou hiérarchiquement ne suffit à expliquer ce qui est dit dans les récits, mais c'est toujours et différemment un peu de chacun d'eux qui est concerné par chaque récit.

Les protagonistes accordent à leur partenaire une grande attention alors qu'ils sont en société, ils réduisent le nombre de circuits de communication possibles à un seul, interrompent leurs autres activités et se consacrent à cet homme singulier : ils ont un attrait, une émotion, un désir, partagent un plaisir, une complicité, un affect, un événement, un regard, tant de choses en si peu de temps. Qu'est-ce ?

[...] mais étrangement, tu vois, je suis pas capable d'associer comme le mot « corps » à cette relation-là. C'était plutôt comme une espèce de, c'était plus des *feelings* qui avaient là-dedans, c'était plus comme de l'émotion, quelque chose de fort, d'intense puis c'était pas un sentiment comme de découvrir son corps ou de découvrir le mien. [...] C'est une excitation. (Frédéric)

Les protagonistes veulent aller plus loin parce que cette intensité se développe, parce qu'elle suscite un désir de savoir, de connaître, de toucher, parce qu'il leur faut ne pas en rester là.¹⁴⁹ L'expérience de la vie leur rappelle qu'en allant

¹⁴⁸ Ce sont des exemples de titres et de contenus de livres suggérant que ces thèmes dominent les rencontres sexuelles. Leur multitude indique que la question reste vague pour bien des publics et dans les milieux des auteurs. L'inventaire des titres reste incomplet.

¹⁴⁹ L'intensité peut aussi se manifester dans une communication « orientée ». sur ses fins Prenons l'exemple d'un homme remarquable, dans un parc, un autre qui pourrait bien vouloir amorcer une rencontre sexuelle. Les parcs sont, à un certain degré et selon la géographie, des espaces de rencontre entre hommes. Le langage non verbal alors utilisé est particulièrement orienté sur des signifiants de caresses et de désirs sexuels établis à distance. Le rapprochement verra l'intensité du désir monter et la rencontre se concrétiser derrière quelque buisson ou ailleurs. Ce n'est certes pas là une rétroaction munie d'un degré d'intensité comme celles décrites dans les expériences sexuelles rapportées dans cette thèse, car, justement il ne s'agit pas, pour la plupart, d'événements menant à une « expérience sexuelle » mémorable. Il s'agit plutôt d'une intensité liée à l'usage d'un langage non verbal socialement osé, à la transgression de l'interdit, à la rencontre « fortuite » d'un partenaire dans un lieu où « il ne devrait pas » y en avoir un. L'intensité n'a qu'à être suffisante, avec la confiance, pour engager le contact (sur les espaces publics, le sexe et la culture gaie, voir Leap, 1999).

plus loin, ils peuvent saisir des choses, apprendre (Bollen et McInnes, 2004) prendre contact avec eux-mêmes : « Effectivement j'ai l'impression que le toucher c'est la rencontre du moi superficiel et du moi profond mais c'est toute l'intensité qui s'installe dans l'expérience sexuelle. » (Christian)

Et autour d'eux, dans l'espace social qui peut les distraire de ce qui les intéresse plus particulièrement à *CE* moment là, l'intensité envahit les partenaires et les isole comme si des murs s'érigaient autour d'eux. L'intensité de la « relation » forme une crête, un périmètre à l'intérieur duquel le circuit, se refermant sur eux, les isolera de la société. L'intimité s'ouvre alors entre eux. Cette émotion qui stimule peut s'appeler « amour » aux yeux de certains, mais pas pour l'instant à ceux des participants.

L'intensité, au-delà de l'excitation qu'elle stimule et tente de satisfaire, suscite une certaine participation émotionnelle. Entre la rencontre sexuelle « non relationnelle » (Scrivner, 1997) et le mythe des amours et des passions absolues, cette participation « émotionnelle » se montre diversifiée, relative et teintée des autres composantes du processus de séduction.

Dans une première rencontre, et probablement avec bien des partenaires de passage, l'émotion naissante qui signe l'intensité ne trouve pas toujours sa destinée, ne trouve pas toujours son expression. Cet embryon d'émotion peut s'affadir, mourir en peu de temps, se multiplier ou peut-être aussi se transférer dans une autre relation plus intéressante. Baiser comme si c'était toujours « faire l'amour » relève du mythe, du fantasme ; le sentiment dans la première rencontre de ces gais se cherche encore. La nature de l'émotion est incertaine et vague : passion, besoin de fusion, amour ? Les désirs participent. Mais, pour ceux qui ont peu d'expérience de ces choses ou qui lisent mal entre les signes implicites, le texte peut se montrer bizarrement codé, incertain, piégé. D'où la confusion planant sur cette réalité, certes intense, mais aux émotions moins nettes que celles des mythes.

Oui, bien « amour » c'est sûr des fois on fait la confusion avec « passion » là. Alors c'est sûr bon cette relation, il y avait le désir d'aimer, d'être aimé, de se sentir aimé mais tout ça bon ça a baigné dans de la passion. Aujourd'hui je sais que c'est plus le mot passion qui est approprié mais il y avait quand même un désir, un besoin d'amour. [...] J'ai senti assez rapidement, au bout de deux semaines, j'ai senti que j'étais à ce moment-là plus fusionnel, c'est ça. J'étais beaucoup plus fusionnel que lui. (Xavier)

En particulier, l'intensité se construit dans la relation au contraire de la notion « d'enjeu » qui vise un objectif indépendant de la relation dans la théorie de la négociation du condom. Dans cette dernière, l'enjeu signifie cherche à obtenir une pénétration, l'enjeu du processus de séduction est plus flou, global, adaptable (du type « ce serait possible de baiser avec lui, essayons de le connaître. ») La notion d'intensité construite, absente de la théorie de la négociation, permet de moduler l'enjeu à l'aide des autres composantes. Quelqu'un donc pourrait aborder une prise de contact avec l'intention d'avoir une rencontre sexuelle (son « enjeu ») et dans le développement de la séduction, celui-ci pourrait se voir ajusté par l'intensité (et autres composantes) du processus.

L'amour peut être un sentiment résultant de ces composantes de la séduction, mais il est d'une « nécessité » facultative dans la rencontre sexuelle et dans l'expérience sexuelle. Il appartient aux contextes à long terme où une certaine confiance est acquise et non discutée.¹⁵⁰ Ce contexte n'appartient pas aux nouvelles relations, aux rencontres d'un soir. En étudiant un contexte gai, en gardant le souci

¹⁵⁰ La confiance avec le partage, la communication, l'honnêteté, la compréhension et l'ouverture sont au centre des composantes de l'amour (Fitzpatrick et Badzinski, 1994) et contribuent aux relations à long terme : amour, confiance, engagement et interdépendance relationnelle (Appleby, Miller et Rothspan, 1999). Voir par exemple pour les fréquentations et expériences amoureuses diverses, surtout hétérosexuelles : Sillars et Scott (1983) ; Pilkington et Richardson (1988) ; Prager (1989) ; Tolhuizen (1989) ; Cupach et Metts (1991) ; Hyun et Stiff (1991) ; Acker et Davis (1992) ; Ahlemeyer et Ludwig (1997) ; Lear (1997) ; Troth et Peterson (2000) ; Seal et Ehrhardt (2003).

de rendre ce que j'observe et non ce que j'aimerais y voir dans une perspective *queer*, les rôles relatifs des composantes décrivent plus nettement les expériences.

Là où se glisse l'intensité, des paradoxes brouillent le mouvement dans la séduction : être attiré et attirer l'autre alors qu'il faut « deviner » comment attirer ; se montrer engagé parce que voulant s'engager en même temps qu'on protège une partie de soi qui reste hésitante ou craintive ; se laisser aller dans la confiance alors que ni le temps ni la profondeur n'assurent de quoi que ce soit ; céder aux plaisirs du corps à corps en transgressant les résolutions si bien raisonnées avant d'entrer dans ce contexte.

A : Je sais qu'à un moment donné il m'a dit « Ah! Tu sucés bien »; quand il m'a dit ça, j'ai dit « Mon doux pourquoi je le suce donc ? » ; en tous les cas, j'avais, tu sais je me disais toujours, moi si je recoucherais avec un gars, je le suce pas, je me fais pas enculer, bien tu vois j'ai tout fait, tout fait ce que je disais que je ferais pas.

G : Tu t'étais donné un *pattern* à poursuivre ou à pas faire ?

A : C'est ça mais j'ai tout fait le contraire finalement. Puis je regrette même pas, j'ai pas regretté là rien, je veux dire je pouvais pas, je pouvais pas pas embrasser ce corps là, là je pouvais pas, je pouvais pas rien faire, bon je le masturbe ?, *that's it* ? c'est fini ? Première des choses, je voulais qu'il aime ça, il a aimé ça. (Antoine)

C'est après la phase de séduction et la réorganisation du passage à l'intimité que l'intensité – cultivée dans la séduction – suspendue le temps de réorganiser le lieu et le cadre de la phase suivante, l'application érotique, se réinscrit dans la relance du contact nécessaire au début de cette nouvelle mise en place.

[...] on avait encore nos manteaux sur le dos, c'est comme là lui m'arrachait mon manteau, puis moi j'y arrachais le sien puis, que là c'est devenu bien intense, puis je te jure là comme deux tigres (Frédéric)

Au fur et à mesure où l'application érotique se développe, les sentiments, les émotions, l'excitation occupent de plus en plus d'espace, confèrent une impression de puissance sur la vie, sur soi et la situation. L'intensité règne.

C'est mon fondamental qui embarque. C'est pu ma raison sociale, mon moi dans la société qui embarque, c'est mon fondamental qui embarque et à ce moment-là advienne que pourra. [...] Ça, des fois ça me fait peur parce que je sais pertinemment que je n'ai pas de limite et je ne sais pas ça serait quoi cette limite-là qui me fait dire, qui me ferait dire maintenant que j'ai une limite. Je ne sais pas jusqu'où je pourrais aller. Mais je me rends compte que c'est l'autre qui me le dit dans le fond. Parce que c'est à l'autre que je réponds. Alors la mienne je n'ai pas besoin de m'en préoccuper puisque je me nourris de celle de l'autre. (Christian)

L'harmonie de la dynamique souligne sa beauté, les sens en appétit en veulent toujours plus. « Là c'était un moi qui était un peu, un peu plus parfait là... au cours de la relation. » (Xavier) Le désir explose, chacun se sent important, un achèvement s'esquisse. « On a pu, on a pu aller jusqu'au bout je crois de nos fantasmes, de notre passion. » (Xavier)

Dans la rencontre sexuelle réussie, « connaître » et « toucher » l'autre homme, amplifiés par l'intensité, dépassent les sens « pudiques » et révèlent la part intime de soi. Les vulnérabilités s'exposent. Le partenaire présente sa manière de vivre, d'être, intégrant de multiples aspects de la personne qui le font unique : défauts et qualités, choix de vie et réactions, opinions sur le monde et sur la façon d'organiser sa vie. La rencontre sexuelle offre un accès à une forme d'intimité avec l'autre, même si celui-ci demeure encore un étranger lors de « la première fois ». Dans cette visite non guidée de l'intimité, le respect du partenaire favorise encore plus l'intensité. En filigrane, accepter de recevoir en donnant à l'autre sont deux mouvements complémentaires, ce double mouvement renforce le circuit relationnel et nourrit l'intensité pour chacun. Les repères de temps, d'espace, de priorités se dissolvent dans la rencontre sexuelle réussie.

[L'intensité, c'est d'obtenir aussi] une baise comme « je perds les pédales, je sais pas qu'est-ce qui arrive, je sais pas qu'est-ce que c'est » alors, de faire en sorte que de m'escorter puis de, « intensité » c'est pas nécessairement la force mais c'est l'ampleur aussi. De m'escorter à travers une ampleur, à travers une diversité, c'est me respecter aussi. (Allan)

Et l'intensité du rapport humain mène peu à peu à la jouissance.

« Jouissance »... oui, oui, oui, bien, oui, je pense oui, sauf c'est peut-être pas une jouissance avec un orgasme à tout casser, mais je regarde, je me souviens à un moment donné, je le sentais, je sentais qu'il allait exploser même qu'il m'a dit : « Arrête là », mais bon, il faut croire que j'avais une langue vicieuse. Je le sais pas trop. Je me souviens ce que je faisais. Mais, il m'a comme arrêté. Mais je l'entendais, j'ai entendu qu'il avait du plaisir. Ça je l'entendais. De ma part, oui, oui, quand il m'a pénétré, oui beaucoup. Ça je te l'ai dit tantôt, je criais « Mon dieu, mon dieu, mon dieu. » Je me disais « Ta gueule », je me disais « Ta gueule, arrête de dire ça », j'ai l'impression de monter au ciel c'est, tu te rends compte ? C'est ça il y avait bien des étoiles, ce soir-là, dire que je voulais pas aller prendre de bière, mais en tous les cas... (Antoine)

Dans l'intensité, le coup ébranle et le retour à la solitude laissera sans doute quelque plaie, une émotion vive ; dans l'expérience sexuelle mémorable et dans la rencontre sexuelle réussie, le geste touche, là, tout près du cœur, où il reste présent à jamais.

Remarque au passage. L'intensité, en fermant le circuit, en excluant les autres et en poussant les protagonistes à s'isoler aide ces hommes à se consacrer et se concentrer sur leur « relation ». Ceci les aide à éviter un vieil ennemi naturel masculin : l'érection absente peut créer une impression étrange car offrir sa « preuve » personnelle de « virilité » reste important. L'érection est valorisée à la condition d'être rigide, solide, puissante, constante surtout et se manifestant dès qu'on l'appelle, à la façon d'un phallus puissant. Quel travail et pour certains quelle angoisse ! L'érection bien portée s'avère complice du circuit relationnel dans lequel les partenaires se sont engagés, de l'atmosphère se dégageant de la situation. La panne d'érection signale une alerte.¹⁵¹ Certains ennuis peuvent faire obstruction.

¹⁵¹ Ici, il s'agit de pannes complètes d'érection qui ne relèvent pas de la médecine. Les érections un peu molles ne sont pas considérées comme des pannes ici ni celles qui demandent des médications. Tous les participants qui ont mentionné une panne dans leur récit, disent avoir aisément une érection dans d'autres circonstances ou immédiatement après l'événement, aucun trouble physiologique ne semble donc les affecter spécifiquement.

Obstacle 1 : le stress personnel ou découlant de la situation. Éliminer les stress et préoccupations personnelles.

C'était très trillant. Pour moi le stress, il faut que ça aille avec quelque chose d'urgence, il faut que ce soit un peu. Je sais qu'il y en a qui disent : il y a du stress positif. Moi j'aime mieux parler d'enthousiasme, de hâte. Pour moi le stress c'est négatif. S'il y avait eu du stress j'aurais même pas bandé ça fait que. (Xavier)

Obstacle 2 : Avoir une performance à accomplir. Éviter d'avoir une tâche à réaliser – baiser –, y participer pour se faire plaisir.

Si j'embrassais un, il fallait que j'aie embrasser l'autre. Si eee, si je caressais un, il fallait que je caresse l'autre. Si je suçais un, il fallait que je suce l'autre tu sais. C'est comme, j'étais toujours pris entre, « Il faut que je m'assure que tout soit égal, si je regarde un, il faut que je regarde l'autre », puis ça je trouvais ça un petit peu essoufflant là, parce que là je m'oubliais. C'est un peu pour ça là aussi là, que le, tu sais si, si j'ai pas, tu sais souvent, je fais mon ménage en même temps. Parce que je me dis que si j'avais pas d'érection, n'importe quoi ou si je venais pas, c'est parce que mon attention était tellement portée sur les autres, que là-dessus je m'oubliais complètement. Et puis les [autres] fois où j'ai des érections, où j'ai une éjaculation, c'est des fois où j'avais les deux qui, qui s'occupaient de moi. (Simon)

Obstacle 3 : les fantômes des relations passées et la culpabilité. Se concentrer sur le « maintenant ».

A : [Antoine, en parlant de sa dernière expérience sexuelle, associe son manque d'érection à sa « dualité », source de ses distractions et de ses préoccupations.] Ça, ça a été clair, on s'est pas dit on se rappelle, on se revoit ou, non ça été très clair. Sauf que quand il est parti, moi, je me sentais comme si j'étais petit, puis, je me sentais coupable. Je vivais beaucoup de « dualité ».

G : C'est quoi cette dualité-là que tu parles ?

A : Ah ! c'est par rapport à mon ex dans le fond, parce que tout le temps qu'y me baisait, je disais « Aie! Mon dieu, il m'a jamais embrassé de même ! Ah! Mon dieu, il m'a jamais baisé de même ! Ah! Mon dieu il m'a jamais caressé de même ! » Mais il s'appelle pas mon dieu. [...] Je trompais, je trompais l'ex, oui, c'est ça. Ça été ça un peu aussi la dualité. Je me disais, « Han ! je suis pas correct ! » tu sais. (Antoine)

Les participants savent que plaisirs et satisfactions sont moindres sans érection. Ils évitent alors toute incursion venant distraire le circuit relationnel, ils cherchent à créer un milieu fermé sur l'extérieur, sans interpositions. En concentrant ensemble les facteurs stimulants et excitants, le circuit relationnel avec l'intensité essaient justement de diminuer les facteurs de distraction : les réflexions, les préoccupations, le stress, satisfaire à d'autres exigences que celles de la situation. Les partenaires accordent leur disponibilité à la situation présente, au plaisir.

[...] ça fait que tu sais c'était comme, je me sentais bien, j'avais découvert quelque chose d'autre, c'était un petit peu de l'euphorie parce que bon, c'est un petit peu mélangeant parce que tu dis : « Dans quoi tu t'embarques ? » T'sais c'est un couple puis moi j'ai un chum mais, ça s'est plus clarifié en cours de route. Mais c'est ça c'était plus, c'était de l'euphorie et puis, pas de la satisfaction qui, c'était pas ça. C'était comme j'étais content d'avoir vécu quelque chose que je m'étais refusé longtemps et puis que le fait que, par exemple j'aie pas eu d'érection et puis j'aie pas ou que j'en aie eu mais que ça pas resté puis que j'aie pas eu d'éjaculation, ça allait pas, ça allait pas briser la dynamique de tout ça. C'est que les gars se sont pas sentis menacés puis moi je me sentais pas menacé. Je me sentais pas inférieur parce que j'avais pas eu la fameuse érection puis la fameuse éjaculation. Mais par contre j'ai eu BEAUCOUP, beaucoup de plaisir puis, j'apprends qu'on peut, je le sais pas si c'est, si jouir c'est le bon mot là mais je pense que, on peut aller chercher beaucoup de plaisir assez intense même si on a pas d'éjaculation. (Simon)

Fermeture sur le monde, confiance et intensité s'unissent pour motiver et favoriser le succès d'une rencontre sexuelle. Sans la participation de toutes ces composantes simultanément, l'une structurant le rapport humain – l'information, sujet traité plus bas –, l'autre permettant de relaxer et d'agir – la confiance –, la dernière concentrant les activités menant à une jouissance désirée – l'intensité –, la rencontre sexuelle perdrait beaucoup de sa valeur et pourrait être mise en péril.¹⁵² Confiance et intensité réunis se manifestent dans l'intimité par un lâcher prise.

¹⁵² Une intensité suffisante s'avère nécessaire afin de passer « au sexe » (Ahlemeyer et Ludwig, 1997).

Le lâcher prise, cette forme « d'abandon », permet de suivre l'autre dans sa folie, de s'immerger dans le plaisir des sens, de participer aux « jeux » – à titre d'exemple les jeux SM –, d'accepter de vivre l'intensité menant la rencontre à devenir un événement outrepassant le mot « satisfaction ». Le lâcher prise s'ajoute au contexte et le libère de sa retenue, mais au contraire de l'intensité qui le motive, il n'est pas nécessaire à tout coup.

Il y a tout de même « jeux » et « jeux » dans la rencontre sexuelle. Les participants disent « s'amuser » mais rejeter les jeux impliquant gagnant et perdant, pas de plus fort ni de plus faible. Ce que j'appelle donc ici « jeux » concerne un amusement, un plaisir, un divertissement ou une aventure dont l'issue ne remet pas en question la sécurité des participants, même dans les jeux SM évoqués ici par un participant où, s'il y a des gagnants parfois, il n'y a jamais de perdant. Du moins, c'est la prétention des participants face à un chercheur gai, comme eux. Dans ces « jeux », chacun y gagne quelque chose ou participe à ce que la situation soit plus agréable et donc ne proclame pas de perdant.¹⁵³

F : Il y avait comme ce moment-là qu'on vivait là présent, fort là, puis les deux on était vraiment comme impliqués. C'était pas, non c'était pas un passif, puis moi non plus.

G : Quand justement tu es en relation forte avec quelqu'un, comme ça, ça se traduit comment? Est-ce que tu peux m'en parler un peu?

F : Ah! C'est de l'excitation, c'est. Tu sais c'est comme si tu t'abandonnes un peu. Et ça c'est intéressant. Ça c'est comme, tu te laisses aller comme au moment présent là, puis il n'y a plus rien qui existe sauf ce moment-là qui est fort, qui est intense puis qui, non ça c'est intéressant. (Frédéric)

Le lâcher prise ouvre à une suite sensible et sensitive de désirs et de plaisirs se soutenant mutuellement dans la construction vers l'orgasme. Il permet d'oublier

¹⁵³ Sur les jeux et les mises en scène de pouvoirs SM dépassant les récits recueillis ici, voir Thompson (1994) ; Prezwalski (1995).

les obstacles possibles dans l'activité et de prendre vacance des raisonnements et des attitudes, d'oublier de trouver une raison aux choses. Le rythme change, l'intensité se joue dans la zone de confiance.

[...] puis finalement ça s'est déroulé assez longtemps, assez lentement, je l'embrasse, on enlève nos vêtements, que je me ramasse si tu veux dans son lit, qu'on se retrouve je dirais il y a beaucoup de lenteur, puis beaucoup de langueur dans les bras l'un de l'autre, à lui dire que je trouvais qu'il avait, comment j'ai dit ça, que c'était « le plus beau fou que j'aie rencontré » avec un visage un peu fou, [...] Fou (rires) comme quelqu'un qui a l'air *flyé* autrement dit. J'aurais pu dire le plus beau *flyé*, j'y ai pas pensé. J'aurais pu dire ça. Puis ça s'est déroulé lentement, je sais que pour moi ça été comme une expérience de découvrir quelqu'un qui avait vraiment pas de poil, à part le poil pubien il était vraiment là imberbe, glabre, il était beau dans ce sens là. (Alex)

Cette liberté rare ouvre aux gestes impromptus, improvisés, spontanés et impulsifs. La peau parle un langage pluriel avec une autre peau qui, pour absorber ensemble ces palabres multiples, ralentissent les gestes et mènent les corps dans une valse langoureuse. Chimie de l'intimité, communication sans paroles, communion des âmes, les mots se multiplient pour exprimer cette mixture d'intimités qui frémissent sur une même longueur d'onde dans l'intensité. En y découvrant quelque chose de neuf, des sensations, un contact à travers l'intimité qu'on n'imaginait pas, le plaisir se renforce et replonge les protagonistes dans cette « extase voluptueuse » de la communication des corps.

3.5 Utiliser l'information.

Les protagonistes pris par l'intensité et la confiance seraient-ils devenus sots ? indolents ? négligents ? Il est facile d'entendre d'ici les chercheurs cognitivistes se crispier en entendant les mots d'ouverture, lâcher prise, limites floues de la zone de confiance et de l'inventaire des gestes permis. Ces chercheurs tentent plutôt de tracer les raisonnements et les intentions fondant l'action – je pense particulièrement aux travaux de Miller et de ses collègues qui font œuvre de raisonnements élaborés et du peu de références de leur part à des données tirées d'observations (Miller et *al.*,

1993 ; Read et Miller, 1998 ; voir aussi Mendès-Leité, 1996 qui reste près des cognitivistes mais en étant ancré sur le terrain). Au contraire d'un raisonnement organisé, les protagonistes de ma recherche montrent qu'ils explorent, apprennent, connaissent des choses inusitées sur l'autre et sur le sexe en le faisant au moyen des expériences sexuelles (voir aussi Bollen et McInnes, 2004). Ce savoir personnel se développe dans la *praxis* (Nöth, 1990). Cette connaissance joue également un rôle dans l'évolution du processus, explorons donc l'information comme une composante de celui-ci.

Les protagonistes utilisent et se communiquent de l'information en même temps qu'ils utilisent de l'information venant de l'environnement dans lequel ils évoluent. Peut-on reconnaître toute l'information impliquée ? Une association théorique, facile à faire dans le domaine de la communication, est d'assumer que toute la communication peut être représentée par l'information qu'elle porte : à la limite, si on veut la définir comme telle, l'information est partout. C'est ce qu'enseigne la *théorie de l'information* découlant des travaux de Claude Shannon (1948) (Guiasu et Theodorescu, 1971).^{154, 155} Mais utiliser cette notion d'information

¹⁵⁴ Le manuel écrit par Guiasu et Theodorescu résume et synthétise une grande partie des résultats découlant de la *théorie de l'information* de Claude Shannon (1948) construite dans un langage mathématique. Comme en mathématiques, les résultats tirés d'une théorie viennent souvent après et par d'autres auteurs que ceux qui les ont initiés, je référerai à ce manuel plutôt qu'aux articles originaux qui conservent, eux, l'aridité de ce langage. Voir une note sur la saturation au chapitre 3 utilisant la théorie de l'information.

¹⁵⁵ L'information est une notion difficile à définir, tout comme celle d'ensemble. (Guiasu et Theodorescu, 1971) Ce serait un exploit d'y arriver et de former un modèle de communication dans la séduction centré sur cette notion. Mais, il faut croire que j'ai des racines de Thomas, celui qui devait voir de ses yeux pour croire : j'avais tenté une telle modélisation au début du traitement des récits de cette recherche. J'essayais de mettre en place un modèle de type « cognitif ». Je cherchais à intégrer à un modèle systémique, du genre de ce que font les informaticiens avec les bases de données à programmer, toute l'information (explicite) que je pourrais tirer des récits des participants. C'était une tâche aussi utopique que si j'avais joué au Démon de Maxwell (Guiasu et Theodorescu, 1971 ; Prigogine et Stengers, 1984). Il valait mieux oublier cette façon de faire et accepter la relativité floue des récits et de leur communication. Miller et *al.* (1993) et encore (la même auteure)

reste inefficace et celle-ci guide mal l'analyse de récits. Pourtant, des formes d'information sont impliquées dans la communication entre les partenaires. C'est pourquoi je prends un moment dans l'analyse des récits pour définir une notion plus compréhensive de l'information, celle que les participants utilisent comme telle dans le développement de la rencontre sexuelle et plus spécifiquement de l'expérience sexuelle. De là, il sera possible de se demander à quoi sert l'information. À noter, « l'information sur un système quelconque, biologique ou technique, est un message concernant les événements qui ont eu, ont et auront lieu tant à l'extérieur qu'à l'intérieur du système. » (Giasu et Theodorescu, 1971)

L'information signalant quelque chose d'anormal ou de dangereux est donc plus facilement remarquée qu'une confirmation que tout va bien. Dans les récits de cette recherche, les expériences sexuelles ne signalent pas de danger pour le participant et dans ce sens, l'information perçue semble bien normale ou acceptable aux participants : elle passe donc automatiquement à l'arrière plan du récit, à quelques nuances près. Ces informations plus positives que négatives pour

Read et Miller (1998) tentent d'arriver à la construction d'une structure cognitive théorique dans ce sens en suivant une approche qu'ils appellent « connexionisme ». Le dit « connexionisme » se montre encore plus utopique à travailler que l'interactionisme symbolique qui dans sa présentation purement théorique se fait difficile à réaliser à la lettre (sur ce dernier sujet, voir Blumer, 1969). Ces auteurs du « connexionisme » se plaignent d'un manque de données pratiques explicitant les scripts sexuels qu'ils veulent simuler sur ordinateur. Satisfaire leurs besoins, je le dis après avoir tenté d'exploiter les récits d'une façon similaire mais concrètement ancrée, constitue une pure absurdité dont la finalité m'apparaît bien pauvre maintenant.

l'événement, qui sont perceptibles sans être de pures émotions ou des conversations oubliées, ont contribué à transformer les événements vécus par les participants en expériences sexuelles mémorables, et dans ce sens, elles manifestent leur présence sous-jacente. Elles gardent en quelque sorte le caractère d'une « nouvelle » aux yeux des participants qui les glissent dans leur récit. En faits, en remarquant ces informations révélées au fil des récits, la question à comprendre, et nous y viendrons, consiste à se demander : quel rôle a cette information par rapport aux autres composantes de l'événement en construction ?

De plus, l'information tirée des récits, une information significative, mentionne la possibilité cachée que l'expérience aurait pu ne pas réussir et qu'elle se transformerait alors en non-lieu de l'expérience : un fiasco de la séduction qu'on veut vite oublier et qui a ses raisons.¹⁵⁶ Là, c'est souvent l'interprétation du chercheur qui fait que l'information est remarquée ou non dans le récit, d'où ce long préambule sur le sujet.

L'information, les participants la glanent ici et là dans l'interaction, les minces couches du circuit de communication qu'ils établissent avec le partenaire potentiel. Aucun questionnaire ne s'interpose entre les deux personnes, au contraire, leur désir de ne rien voir s'interposer entre eux et l'objet de leur désir prime. C'est là une difficulté de l'information dans la séduction : s'informer de l'autre sans montrer de frein à ce qu'on en perçoit. L'interposition entre les deux partenaires pourrait les mener à ne pas refermer le circuit dans leur relation, à ne pas passer à l'intimité, à freiner l'intensité investie : l'information devient donc un élément passé au second

¹⁵⁶ Une question courante pour des gais vivant plusieurs tentatives de séduction insatisfaisantes est de se demander : pourquoi tant d'hommes cherchent des partenaires et soi-disant des relations stables alors qu'ils fuient carrément dès que la rencontre a passé le point de l'orgasme ? Je conserve l'impression que la présente recherche peut aider à le comprendre indirectement sans y répondre entièrement (voir en fin de chapitre quelques éléments de réponses). En développant d'autres recherches à partir de celle-ci, il serait peut-être possible d'arriver à une réponse à ce sujet dans un futur programme de recherche.

plan de la « relation » qui se construit entre eux ; l'information, comme contenu, devra s'accommoder de ce que la communication peut apporter, de la façon qu'elle s'organise.

La première information significative vient sans doute de l'environnement. Alex peut-il soutenir le regard de ce beau jeune homme dans le métro ? Christian a-t-il affaire avec un curieux ou est-ce quelqu'un qui s'intéresse à lui ? Quels sont les risques – de chaque option – pour Roméo s'il sonne chez quelqu'un très tard et se trompe de porte alors qu'il peut plus efficacement aussi passer par la fenêtre de l'appartement de l'homme convoité ? L'environnement permet ou ne permet pas, signale ses risques et ses opportunités, module la façon d'amorcer puis de rentrer en contact, la communication de séduction ne se fait pas de la même façon sur le quai d'un métro que dans un bar gai.

Alex avait peur que le partenaire convoité soit violent, mais leur petite conversation, la remise de leur rendez-vous à plus tard dans la journée, le lieu de rendez-vous l'ont sécurisé. Les premiers contacts offrent quand même peu d'informations tangibles et certaines, les protagonistes doivent faire beaucoup avec peu et dans bien des cas ils s'en remettent à une prudence, une méfiance, exercées en situation, jusque dans l'intimité.

Pour arriver à rencontrer, il faut savoir bien des choses et être capable de les entendre. Christian était heureux que son ami l'amène là où ces chutes sont fréquentées par des nudistes, un lieu de rencontre enchanteur. Il va sans dire que pour rencontrer, il reste essentiel de savoir où trouver des hommes qui sont ouverts à entrer en relation avec des hommes ; il faut également utiliser et donc disposer des rudiments de la culture et des repères sociaux du milieu gai – et pas seulement du Village, mais bien de divers lieux adaptés à ses capacités et besoins personnels. Le hasard des rencontres est plus facile à favoriser dans un milieu ouvert à la séduction entre hommes et dont on connaît les modes de création de la relation : Village, saunas, autres lieux identifiés à la communauté gaie.

À ces informations, disons « culturelles », s'ajoute la nécessité de porter une attention aux informations données par le partenaire éventuel. La raison fonctionne au ralenti dans la séduction. Il est difficile de se concentrer dans le bruit d'un bar sur des commentaires passagers d'un partenaire éventuel à propos de lui-même, de sa séronégativité – quand il en est même question – ou encore de sa condition sociale. Tout comprendre et intégrer forme en soi un défi pour un esprit rationnel dans ces circonstances – et que dire alors d'un esprit trempé dans le désir ou imprégné de quelques bières !

Les protagonistes portent tout de même attention à certains sujets durant la phase de séduction. Nicolas s'en sert pour éviter les mauvaises surprises, du type où en arrivant chez le partenaire, celui-ci lui demande de l'attacher et de l'humilier. Il n'est pas partant pour la domination malgré son physique bien développé. Christian s'en sert pour créer sa séduction, il surveille les réactions de l'autre, le touche et suscite chez lui des réactions qu'il réutilise ensuite pour le surprendre et l'exciter.¹⁵⁷ Xavier s'en sert pour développer la qualité de son mode de vie. L'information apprise oriente les comportements et forme les limites qu'on s'impose, ce qu'on peut se permettre. Elle permet de préparer le passage à l'intimité qui suit la séduction.

Dans un signalement plus global, l'information, offre des repères sur la condition de l'autre, sur son mode de vie, sur son lâcher prise dans ses relations. Tous les sujets peuvent nourrir l'information qui devient factuelle ou réinterprétée par les protagonistes : Il travaille ou se laisse vivre ? Il a peur que j'envahisse son intimité ? Il a trop ou trop peu d'amis ? Est-il disponible pour l'amour ? Est-il fier de sa vie et de sa condition ? Quelle image veut-il donner de lui ? Il baise trop ! Alerte au VIH ? Ou pas assez ! Danger de passivité ? Peut-être que je veux bien coucher avec lui, mais je n'ai peut-être pas assez confiance en lui pour lui montrer ce que je

¹⁵⁷ Nicolas et Christian montrent ainsi qu'ils « écoutent » l'information présentée dans la rétroaction. Il sera plus longuement question d'écoute plus loin dans ce chapitre.

conserve dans mon appartement ?¹⁵⁸ Les divers éléments importants qui habitent la séduction restent abondants et nourrissent l'information : empathie, sensibilité à l'autre, soucis de sa santé, etc.

Certains participants savent par l'information glanée, avant d'avoir embrassé l'autre, qu'ils ne le reverront pas une autre fois : l'information nuance aussi ce qui est offert et recherché avec ce gars-là ce soir-là.¹⁵⁹ Les protagonistes réorganisent et réorientent la rencontre sexuelle, son « enjeu », pour qu'elle soit à la fois satisfaisante et sans risques – selon leur tolérance au risque bien sûr.

Loin des exigences d'un engagement à long terme, le besoin de connaître l'autre se résume à très peu dans une courte rencontre. Les conséquences, en principe, de ne pas le connaître ne sont pas non plus importantes – pour la personne et la relation mais elles pourraient l'être pour la santé – : il n'y a pas de « relation » qui soit créée entre eux – à leurs yeux – tant qu'ils ne se connaissent pas plus personnellement. Comme telle, l'information ne donne pas de sensations, elle

¹⁵⁸ Un long passage du scénario du film *Le déclin de l'empire américain*, (Arcand, 1986 – livre et film : Canada, 95 minutes) illustre l'atmosphère qui vire parfois à l'impossible et aussi au danger. Je cite ici Claude (joué par Yves Jacques) en survol, la scène est entrecoupée d'une de ses chasses sexuelles dans les boisés du Mont Royal : « Mais c'est vraiment juste quand je drague que je me sens en vie. C'est effrayant comment je me sens quand je sors. Je suis vraiment fou. Je deviens électrisé. [...] Sauf que moi c'est dangereux. J'ai un de mes amis qui s'est fait poignarder dans sa douche. Mais c'est plus fort que moi. Il y a des soirs où il faut que je baise avec un gars. À la limite, n'importe qui. [...] C'est incroyable la force de ça ! Je me fais voler continuellement dans mon appartement. Les gars partent avec mes disques, mes bouteilles de vin, ma montre ! Pourtant, je suis pas naturellement courageux physiquement. Mais quand ça me prend, je suis capable de partir en expédition à quatre heures du matin, dans les saunas du centre-ville de Los Angeles... dans les bars effrayants du quartier Saint-Paul à Hambourg. » (Arcand, 1986 : 57-58).

¹⁵⁹ Pour ce qui est des comportements proprement sexuels qui découlent de ces situations, les réserves prises ne vont pas toutes dans un même sens : pour certains, il est plus facile d'oser des pirouettes sexuelles avec un inconnu car, avec lui, il n'y a pas d'avenir à préserver ; tandis que pour d'autres participants, ce n'est qu'avec un engagement – relatif – de l'autre qu'ils acceptent d'aller plus loin dans les ébats ou même d'embrasser leur partenaire.

ordonne et organise – suggère de porter le condom –, elle peut limiter l'action – la zone de confiance – et le cadre de l'action et, elle peut aussi s'interposer entre les partenaires qui s'excitent – il n'est pas « *safe* », sécuritaire.

Cette représentation est presque une idéalisation car les participants n'en parlent pas : Ceux de qui je me serais attendu qu'ils portent un condom – s'il était nécessaire – n'en avaient pas, tandis que d'autres en font un usage systématique même à l'intérieur de leur couple régulier... Dans ce domaine, tout se peut ou presque. Ce qui demeure plus certain, c'est que c'est à ce niveau que les craintes face à un partenaire nouveau peuvent poindre et décider le protagoniste à finalement utiliser un condom ou aussi à faire en sorte qu'il ne soit pas nécessaire. Le condom peut n'apparaître ni nécessaire ni anticipé à ce point de la rencontre. Les participants gais ne cherchent pas d'excuses s'ils n'ont pas utilisé de condom malgré un risque relatif.¹⁶⁰ Leur franchise serait-elle un phénomène socioculturel de la communauté gaie de Montréal, de toutes les communautés, dû à la sortie (*coming out*) réalisée ? Une conséquence de tant d'années de campagnes incitant à porter le condom ? Une lassitude à performer dans « le bon usage » du condom ? Ici, les « raisons » des participants sont froidement exposées et il n'y en a pas toujours de très profondes pour les quelques cas pertinents. Ce pourrait être l'objet de nouvelles recherches. Ceci dit, il n'est pas dit que les hommes gais n'aient pas de frayeurs ou de craintes lorsqu'ils envisagent les risques qu'ils ont pu prendre pendant une certaine période, c'est seulement que dans les récits et les réponses à mes questions, les conséquences de ne pas avoir utilisé le condom lorsque nécessaire étaient plus froidement envisagées par rapport aux cas étudiés ailleurs.

¹⁶⁰ Ceci contrairement aux sujets français de Mendès-Leité (1996) qui sont « bisexuels » par leurs comportements et qui présentent des « raisons » tirées du « symbolique et de protections imaginaires » pour ne pas utiliser le condom. Il ne faut pas oublier que dans cette étude française, les entrevues ont été menées avant l'arrivée des « trithérapies », une autre époque du sida et de sa prévention. Question d'époque ?

Un condom, inutile mais accessible au cours de la phase de séduction réalisée, peut à l'inverse devenir nécessaire dans l'application érotique alors qu'il n'est plus accessible.¹⁶¹ Une certaine prudence est de mise pour les participants quand ils ne savent rien de l'autre, mais cette prudence peut se transformer en confiance un peu plus tard, aucune attitude stable n'est indiquée ici, les enjeux sont ailleurs que dans la quête d'informations pour l'instant. La question de la protection contre le VIH peut ainsi être facilement isolée des autres préoccupations momentanées des protagonistes et être mise à distance de celles-ci.

Les protagonistes, une fois la séduction achevée, veulent passer à un contact plus intime. Dans la logistique du passage à l'intimité, des informations plus tangibles seront peut-être échangées sur le mode de vie du partenaire et son environnement. Il est toujours temps de reculer et de laisser passer cette rencontre. Difficile ! Et bien sûr ce n'était pas le propos des expériences sexuelles racontées et réussies. Certaines façons de se présenter donnent alors confiance : quelqu'un qui est organisé, clair ou qui dispose de ressources démontre une certaine expérience de la vie qui dit aussi : « Tu peux avoir confiance en moi ». Lorsque la confiance prend plus de place, la méfiance peut s'effacer et leurrer le protagoniste avec ou sans information pertinente.¹⁶²

Parvenus enfin à l'intimité, les protagonistes passent à un autre mode de communication, encore moins basé sur le langage que précédemment et l'information qu'ils saisissent peut être encore plus floue qu'auparavant. Ils apprennent à propos des positions et des plaisirs, sur eux-mêmes et sur la

¹⁶¹ Dans les bars gais à Montréal, près des vestiaires en général et donc disponibles autour de la phase du passage à l'intimité, les condoms sont disponibles, une donation de 25 cents est suggérée pour ceux-ci au bénéfice d'*Action Séro-Zéro*. En sortant du bar, ils peuvent être glissés dans la poche. Dans l'intimité, il sera trop tard pour revenir en arrière.

¹⁶² Qu'est-ce qui fait que l'information passe et a un impact ? Il en sera question plus loin à propos de l'écoute.

socialisation gaie, sur ce qui se fait, ce qui rend la vie intéressante et aussi sur ce qui ne leur convient pas (Bollen et McInnes, 2004 en témoignent également). La rencontre sexuelle offre l'occasion de mettre en commun des savoirs et des façons de faire qui entourent le sexe sans s'y limiter. Plusieurs indiqueront que l'expérience sexuelle qu'ils ont racontée leur a beaucoup appris sur eux, sur l'autre, sur les relations intimes entre hommes. L'information issue de cette phase de l'application érotique semble d'une autre nature, plus empreinte de réflexion poursuivie lors du retrait que de celle perçue durant la phase de séduction. Après avoir obtenu ce qu'ils désiraient, les hommes sont moins alarmés et inquiets de ne pas satisfaire leur désir et se montrent plus rationnels en termes d'information. Nous y reviendrons en fin de chapitre.

L'impact d'une information est fortement liée à la socialisation de ces personnes au monde gai. Tous sont « gais » dans ces récits, mais ils ne le sont pas de façon équivalente et une diversité de réactions se manifeste pour des situations similaires, il ne semble pas y avoir de « culture » de la vie gaie qui soit homogène.¹⁶³ Et ceci transparait déjà dans les raisons qui poussent quelqu'un à avoir une rencontre sexuelle avec un partenaire : rendre service, inscrire quelqu'un à son tableau de chasse et pouvoir s'en vanter à ses amis, vouloir connaître le « rythme sexuel » d'un inconnu, apprendre sur soi et sur les autres, juste pour le plaisir de draguer, sont quelques raisons invoquées à titre d'exemple par les participants.

L'information, relative comme d'autres composantes de l'expérience sexuelle, se distingue toutefois de celles-ci. Elle n'est ni une émotion en soi ni un jugement sur

¹⁶³ C'est aussi manifeste quand on lit les récits des « premières fois » d'auteurs (dont il était question dans une note à la section 2.2) autant que ceux des jeunes participants à cette recherche, les premières aventures sexuelles de diverses personnes présentent bien d'autres questions qui ne sont pas à l'ordre du jour des récits de la présente recherche, la maturité dans les rapports humains et sexuels montre alors son effet grandissant avec le nombre et la diversité des rencontres sexuelles passées.

la situation comme peut l'être la confiance. Elle n'est pas non plus le résultat d'une attitude née dans l'interaction ni la naissance d'une passion comme l'est l'intensité. Elle n'est pas non plus uniquement due à la présence d'esprit du protagoniste ou à ses dispositions à participer à la construction de l'événement comme l'est l'écoute. L'information reste donc relativement indépendante dans sa nature et dans sa forme des autres composantes du *processus de séduction*¹⁶⁴ qui se manifestent dans les récits d'expériences sexuelles. Elle reste nécessaire et présente, bien que dans les situations heureuses, elle ait tendance à s'effacer des « scènes » dans lesquelles les protagonistes évoluent.

Il va sans dire qu'elle n'est pas de la même nature que le désir, le plaisir ou l'amour, l'information a une contribution plus froide à l'événement. Ainsi, du point de vue de ce qui nourrit la dynamique du système et dans le sens où l'information n'est pas tout et n'importe quoi, il y a plus que l'information qui active un système et y circule : la confiance, l'écoute, l'intensité et aussi l'érotique et la protection adoptée contre le VIH y participent.

En prenant le parti dans les sections précédentes de parler de la confiance, de l'intensité puis de l'information, j'ai été amené à exposer un peu à l'avance la nature des phases ultérieures à la séduction : le passage à l'intimité, l'application érotique et le retrait. Ceci permettra d'accélérer un peu le propos sur le déroulement du processus. Les lecteurs voudront bien accepter, je l'espère, quelques redondances nécessaires dans les prochaines pages afin de rattraper l'éparpillement de certains propos précédents.

¹⁶⁴ Le *processus de séduction* devient, bien entendu, peu à peu un objet central de la théorie développé dans cette thèse. C'est le principal processus dont il y est question, parfois « processus » et « processus de séduction » se confondent donc.

3.6 Passer à l'intimité.

Après que l'expérience se soit amorcée puis qu'elle ait parcouru la période, longue ou courte, de la séduction, les protagonistes en viennent à un point où séduire ne suffit plus, ils veulent « passer à l'acte ». Il leur faut changer d'espace, car l'endroit où ils se trouvent s'avère souvent pour eux public et indiscret. Confiants et relativement informés, participant à l'intensité relative qu'ils ont construit, ils cherchent un autre lieu qu'il leur faut organiser à commencer par son choix, s'ajuster aux contraintes du soir sans oublier d'avoir un petit déjeuner disponible pour le lendemain matin. Il leur faut penser rapidement afin d'éviter de décevoir leurs appels au plaisir. Au besoin, c'est un rendez-vous porté à l'agenda qui marquera ce passage plus ou moins long vers l'intimité.

La confiance construite et l'information accumulée peuvent tout au plus autoriser et permettre le passage à l'intimité sans le motiver. La participation des protagonistes à accéder à l'intimité illustre leur intérêt et leur intensité face à la rencontre.

Les masques tombent, le « beau prince » du bar se métamorphose en simple homme gai vivant dans la réalité de son environnement, peut-être, « juste correct »... L'intensité, la motivation, l'intérêt de chacun s'ajustent mutuellement et aussi en fonction de l'application érotique possible. Les annonces du genre « J'habite chez une copine... » peuvent glacer les rapports. Toutefois, ce n'est alors pas le luxe de l'accueil qui fait la splendeur de l'événement, un lâcher prise de chacun permettant d'être disponible à l'exploration favorise bien mieux ce résultat.

Même après de longues manœuvres de séduction, s'engager dans un passage à l'intimité peut être surprenant.

Première des choses ça m'intéressait pas d'avoir une aventure et première des choses je trouvais que c'était comme me *garrocher* [profiter de la situation en m'y lançant], en tout cas, je trouvais que elle, elle servait comme trop d'intermédiaire [entre lui et moi] et tout et tout et c'était, je sais pas, il y avait

quelque chose que j'aimais moins là-dedans. Puis première des choses, ce gars-là je le regardais, puis je me disais « *My God!*, tu sais, il peut pas s'intéresser à moi. C'est évident, regarde-moi l'allure. » Puis finalement, quand on a décidé de partir, après avoir dansé, après avoir bu, il, lui, a demandé pour s'en venir chez nous. (Antoine)

En participant à la séduction puis en soutenant un passage à l'intimité, les protagonistes signalent un accord tacite à la rencontre sexuelle – agréable ou non.¹⁶⁵ Parfois mêlées de craintes, les attitudes peuvent être ambivalentes. Comme Antoine, ils peuvent tenter de se protéger d'un rejet par l'autre. Mais au contraire, dans l'intensité de la séduction, les résistances trop « raisonnables », les intermédiaires trop entremetteurs et les circonstances non désirées peuvent s'effacer et niveler les aspérités et les peurs. En participant à l'organisation de l'intimité, à l'isolement des partenaires et en ne se défilant pas de la situation, les protagonistes laissent l'événement se construire, ils engagent leur intimité.

Dans leurs récits de la phase de séduction comme dans la portion sur le passage à l'intimité, jamais les participants ne semblent s'interroger ou craindre une infection au VIH. Ils ne signalent pas qu'ils se sont procuré un condom ou qu'ils en

¹⁶⁵ Bien sûr, consentir à un rapport sexuel et ne pas l'apprécier par la suite semble paradoxal après avoir participé à la séduction. À ce propos, il est important de noter et de se demander comment les gais et autres personnes en arrivent à ces situations. Si on pense en particulier aux viols et abus sexuels entre personnes qui se connaissent – et qui ne sont pas occasionnels parmi les cas d'abus –, on peut facilement imaginer que des personnes croient avoir affaire à une « résistance » érotique de la part du partenaire convoité – un jeu, disons – alors qu'il s'agit bel et bien d'un refus de rapports sexuels. Mais inversement, une confiance « naïve » ou trop « facile » peut être offerte à un partenaire qui se révèle plus tard violent. Le haut taux de violence dont sont victimes les femmes « hétérosexuelles », les lesbiennes et les gais mais aussi des hommes « hétérosexuels », et ceci dans leurs rapports sexuels, m'interpelle quant à la communication induite par les protagonistes dans leur séduction et leur passage à l'intimité, il y a certainement des « pathologies » récurrentes à comprendre. Il y a là encore matière à recherche. (Voir la note antérieure dans ce chapitre sur la violence dans le milieu gai, pour un portrait « trop » édifiant de la violence envers les femmes voir Statistique Canada (1993). Une dernière note ouvre des possibilités de recherche en intervention sociale à ce propos dans la conclusion.

ont « négocié » l'usage – au sens d'en parler. Ils en parleront en référence à la prochaine phase, quand ils n'auront plus accès aux condoms oubliés.

Comme au théâtre « un ange passe », les protagonistes prennent un instant pour passer au tableau suivant. En refermant la porte sur le lieu de leurs ébats, les protagonistes réamorcent la « relation » qu'ils avaient créée par leur séduction, ils la recréent dans sa forme intime. Ici, dans ce début d'intimité, le lien doit être formé et non plus souhaité ou désiré. Inconfort du moment à vaincre et à transformer, le toucher montre maintenant le désir.

3.7 Toucher les sens dans l'application érotique.

Toujours, les meilleures expériences sexuelles prennent du temps, font oublier le temps. La stimulation multiple de l'œil, de l'oreille, de la langue, du nez, des surfaces et des volumes innombrables de la peau étonne, bouleverse, ajoute de l'intensité dans l'intimité. Les sensations sont captivées, sollicités de partout et ce, simultanément. « Un coup de 12. » (Antoine), tels les plombs éjectés d'une cartouche de carabine, le coup est ressenti partout.

Les participants y mettent du cœur, tout ce qu'ils sont, perdent le contrôle dans l'expérience sexuelle dont l'application érotique est mémorable : les moyens de communication par les sens, le corps, les sensations et les stimulations prennent toute la place que leur accorde la confiance établie auparavant. La communication, qui se véhiculait par un circuit encore restreint dans la phase de séduction s'ouvre dans l'application érotique. Le regard, le rapprochement, le frôlement, une conversation intéressante se métamorphosent. La circulation est accessible à autant d'entrées qu'il y a de points de sensibilité touchés et sollicités. Il n'est pas extraordinaire, alors, de « perdre le contrôle », les bonnes résolutions sont mises à l'épreuve.

En mettant l'emphase ici sur la large panoplie des facteurs impliqués dans l'application érotique, je cherche d'une part à identifier ces facteurs dans les récits des participants et d'autre part surtout à comprendre la construction relativement fragile établie lors de la convergence de ces facteurs dans l'expérience sexuelle proprement dite. Cette fragilité, les protagonistes voudraient bien l'éviter. Le plaisir mémorable de plusieurs des expériences sexuelles tient dans la convergence passant par l'intensité dans les rapports et par un lâcher prise sur les préoccupations personnelles. C'est là qu'il faut, s'il se doit de l'être, utiliser un condom. Les protagonistes y pensent-ils ?

L'application érotique constitue la seconde phase majeure du processus de séduction. Cette phase compose avec la réalité, le lieu, les contraintes, le contexte. Un ensemble de comportements, de sensations, de relations et de contenus symboliques s'en dégagent. Au-delà de la forme de l'application érotique, les récits indiquent comment parler du sexe sans en faire de la porno. Ils montrent ce qui est le plus important pour eux dans le rapport sexuel et que la porno cache – et je ne parle bien sûr pas des termes techniques des activités sexuelles. Encore ici, le jeu de l'énigme de la connaissance vise à laisser parler leur voix pour mieux apprendre à utiliser ce langage qui leur correspond dans la communication publique : à quoi réfèrent-ils ?

Dans ce nouveau lieu, les convenances sociales tombent peu à peu et, remonte à la surface l'intensité du désir.

Eeee, c'est sûr qu'il a *checké* l'appartement parce qu'il voulait s'assurer que son coloc était pas là, puis évidemment il était pas là. On s'est assis sur le sofa du salon. Bon, bah ! Il m'a demandé si je voulais boire quelque chose mais je pense que j'ai dû prendre juste de l'eau parce que je suis pas le genre à boire des alcools là. Il a allumé la télé mais c'était peut-être plus par nervosité qu'autre chose, parce qu'elle est pas restée longtemps allumée. C'était dans le fond peut-être prétexte à ce qu'on s'assoit sur le sofa, [...] et puis là vite on s'est caressé, les jambes là. Puis ensuite, bon, les corps se sont enlacés. (Xavier)

Un nouveau rythme, peut-être surprenant, rapide ou langoureux, s'établit.
Frédéric souligne :

Mais c'est plus le moment où ça a vraiment parti, c'est quand on est rentré ci, puis que là on avait encore nos manteaux sur le dos, c'est comme là lui m'arrachait mon manteau, puis moi j'y arrachais le sien puis, que là c'est devenu bien intense, puis je te jure là comme deux tigres qui se sautent dessus là. Ça c'était plutôt ça, c'est ça que je me rappelle du côté intense, puis des *feelings*, puis de, plus ça. (Frédéric)

La porte refermée, il est trop tard pour revenir sur la construction de la relation, la phase de séduction appartient déjà au passé : la distance relative entre les partenaires, leur implication et leur stimulation dans l'excitation du circuit relationnel ont déjà entendu et cadré la « relation », sans la rendre explicite, au cours de la phase précédente, l'application érotique est anticipée.

J'ai trouvé qu'il était quand même très vite là, quand on est arrivé, ça a été vite, on enlève nos vêtements là. Là je m'attendais, j'ai eu peur que ce soit une petite vite là. Je me suis raidi. De la manière qu'il dansait [plus tôt], je pouvais pas voir qu'on aurait une petite vite. Je sais pas, il y a été trop, latino (rire) il avait un petit côté à la Ricky Martin. Ah! ça a été le fun le temps qu'il dansait, waw. (Antoine)

Le rêve – le fantasme ? – et la réalité se mêlent dans les récits. L'image, la signification plus que chaque geste s'inscrivent en mémoire. Découverte et exploration, ce « beau prince fou », ce « cadeau », ses formes, ses dimensions, sa sensibilité, sa réceptivité aux gestes et à l'éveil des sens se révèlent. S'ouvrir, s'offrir, s'émerveiller et se laisser aller de fascinations en découvertes allume et stimule l'excitation dans l'intimité, forme l'érotique pleinement ressentie de la relation.

Ici un univers de contrastes et de sensations diversifiées se déploie, le récit parle de sensations, d'explorations, de tentations. Le toucher domine habituellement les sens.

Ça fait que là, on est installé sur nos roches, puis là on commence à aller un petit peu plus loin. Ça fait que là je descends sur lui tranquillement, parce qu'il est vraiment couché sur sa roche. Et là je descends tranquillement. Ça fait que là je l'embrasse un peu partout sur le torse, puis là je descends, puis là j'arrive à son sexe. Je commence à le sucer tranquillement. Là évidemment c'était froid, c'était très agréable. Et là je commence à le sucer. Ah! Mon dieu que c'était le fun. Très, très agréable. Là je lui lèche les jambes bien comme il faut parce qu'il avait froid. Comme moi j'étais chaud, là, là je le lèche bien comme il faut. Puis, bon, action-réponse, lui fait exactement la même chose, puis là on était bien. Et le monde n'existe toujours pas alentour de nous. (Christian)

Les contrastes chaud / froid, doux / rêche, lisse / poilu, et tant d'autres, créent, soulignent, affirment une différence et sollicitent le mouvement de l'un à l'autre, d'une zone à l'autre, d'une forme à l'autre. Ils agissent sur la dynamique comme la différence de potentiel permet la cinétique, comme les liquides à hauteurs inégales entraînent le mouvement des vases communicants. Les contrastes exaltent, frappent l'esprit, suscitent la tension et la plénitude des sens, l'expérience fait découvrir de nouveaux reflets de la vie. Vivre une expérience sexuelle importante, c'est toucher une face cachée de la vie.

Les sens s'expriment pour soi et pour l'autre. Circulation à « double sens ». Les sens participant tous à l'érotique se font maîtres du temps, de l'action.¹⁶⁶

C'est pas des gars qui sont des pétards incroyables, des corps incroyables, c'est des gars, tu sais c'est les toucher, moi c'est comme je découvre ça. Toucher un corps, c'est parce que j'ai jamais eu de plaisir à... [Habituellement c'est] « Toi... », c'est comme, « ... sors ta queue là puis je vais te la manger... » puis eeee, *that's it* là. Puis là de toucher à un, de toucher à des corps, de la peau, han, chacun a une peau différente puis c'est toutes des affaires que je découvre. Me servir de ma bouche, de ma langue, tu sais pour les caresser, puis eeee. Tu sais comme moi je suis sensible de partout. Bon je me, tu sais, ils me mangent le cou tout ça. Moi c'est des affaires que je connais pas. Je sais pas comment faire ça, manger les oreilles puis manger le cou, puis eeee. Là c'est comme je les regarde aller, puis calvaire c'est bon. Puis j'essaie.

¹⁶⁶ Patrick Lemoine (2004) en rappelle certains aspects en éthologie humaine.

Puis, je me sens bien d'essayer avec eux autres. Je me sens bien d'essayer ça. [...] Puis tout ça ces histoires, toutes ces affaires-là de, de, de caresses puis tout ça c'est comme c'est quelque chose que j'ai pas vécu souvent parce que j'acceptais pas de vivre ça. Je me sauve tout le temps. (Simon)

Les protagonistes acceptent de se laisser toucher par leurs sens et répondent en amplifiant peu à peu l'activité d'excitation avec leur partenaire. « Toucher », pour soi, devient « exciter » la peau et les diverses textures de l'autre. C'est rencontrer derrière les frémissements la personne dans une dimension intime rarement accessible. L'intensité grandit : le toucher fugitif devient rencontre profonde et mémorable. Le toucher multiple envahit l'esprit des sensations : il dit par les mains comme il dit par la langue, par chaque centimètre carré de peau touchée et touchante. La réaction, en retour, parle. Dialogue tactile.

Peau, ah! Ah! Ah! Bien oui, bien oui, j'ai découvert des peaux, touché des peaux, puis, puis ces gars-là sont tellement, ces deux là sont tellement différents, là c'est un, tu sais un livide, un pâle, un blond aux yeux bleus, puis avec une peau un peu blanche, puis l'autre c'est un petit noir avec les yeux verts, puis bien bronzé tu sais. Puis c'est tellement des peaux différentes, puis la mienne aussi, c'est comme, qui te touchent, OK ! La peau des mains. Il y en a un c'est un ouvrier, l'autre c'est un coiffeur. T'as pas la même norme de sensation. Quand il y en a un qui te touche, tu le sais c'est qui qui te touche. Quand tu touches quelqu'un, t'as les yeux fermés, tu le sais c'est lequel. Ça c'est, c'est pas les mêmes peaux puis c'est comme, tu sais quand tu fais des petites vites là, tu t'occupes pas de ça la peau, han ! (Simon)

Le fourmillement sensible trouvé dans le contact touche les sens et les émotions. Dans les récits, « l'objet » touché s'efface et la rencontre de personne à personne s'impose.

Toucher est signifiant pour ce qu'il apporte, pour ce qu'il suscite chez les protagonistes.

Ressentir. [...] même si c'était juste la cuisse [qui] passe c'est un *feeling* aussi. Ça fait partie intégrante d'une sexualité de, de, de, de, de tout sentir, de tout toucher, de, de, de ouen, c'est pas, tu peux pas dissocier ça. Puis même, même, même si tu fais des, même si tu te contentes, contentes de, de faire une fellation déjà il y a un toucher, il y a quelque chose qui fait que, tu sais, tu mets une queue dans ta bouche c'est parce que t'aimes le *feeling* que ça fait là ça fait que. Le, le, tu ressens plein de choses. Tu sais, je ressens des affaires que j'ai jamais ressenties. J'ai jamais eu aucun plaisir, mais aucun plaisir à me faire pénétrer c'est comme. Puis là c'est comme « Oh! Peut-être. Je vais essayer. » (rire) Parce que c'est comme je disais tantôt ça, peut-être que ça va, ça va en dehors du, du, du physique pur là. (Simon)

Goûter, lécher, prolonge le toucher en révélant le sel de la peau et en caressant le réseau nerveux s'excitant sous la surface. « Dans les baisers aussi, je le sais pas pourquoi. Il y avait beaucoup de choses je pense qui passaient dans les baisers. » (Xavier) Même sans user de la langue, le sens du goûter exprime la perception des participants.

C'est drôle, je te dirais plus comme « ça goûtait bon » dans le sens où c'était bon à l'intérieur là, ça c'était bon. Ça goûtait bon. C'était le fun ça. Le sentiment, le goût que j'avais là, en dedans de moi là, c'était bon oui. (Frédéric)

Dans cette exploration, le désir devient action et, les comportements trouvant leur faveur, ils peuvent alors être réalisés. Ce qui était mystère et curiosité devient actions, toucher, performances.¹⁶⁷ Jouer avec les sens érotise, pour chacun selon sa mesure, les partenaires sont appréciés, étant tour à tour doux, tendres, caressants, « agressifs » parce que fermes, actifs, solides, attentifs sans être jamais violents – les participants le refuseraient.

Bon moi ce que j'aime beaucoup, c'est quand il y a un mélange de, de force, pas de violence mais de force là, et puis de tendresse, de. Où je sens vraiment que je baise avec un homme ! Et puis lui aussi, c'est ce qu'il aime. (Allan)

¹⁶⁷ C'est en particulier le cas des pénétrations anales qui pour certains ont été « redécouvertes » peu avant l'entretien par des participants matures et expérimentés dans la vie gaie.

Voir, regarder, saisir l'esthétique de la situation avec l'œil ajoute au plaisir désiré, les sens investis se multiplient. Par contre, détourner le regard est une tactique appartenant aux rencontres sexuelles subies, non voulues. Dans la rencontre sexuelle réussie, la communication est plus présente que dans les passes sexuelles plus ordinaires, qu'au cours d'autres rencontres sexuelles précédentes sur le parcours sexuel du participant.

[...] quand il me pénétrait, oui il me regardait. C'était la première fois qu'un gars me pénétrait en me regardant mais en tout cas. Il y avait rien qu'eut mon chum avant. Il m'avait tout le temps fourré dedans comme je voulais pas. (Antoine)

Embrasser peut exciter et peut aussi n'être permis qu'à ceux à qui on accorde accès à son intimité cachée. Embrasser donne ici accès à une intimité intérieure, personnelle et somme toute exclusive. Un autre « soi » se communique par le baiser, sans masque, sans parade, sans protection.

[...] c'est sûr que c'est érotique parce que bon, c'est pas c'est pas purement toutes les caresses, toutes les, les, toute la tendresse, toute la douceur qu'il y a autour de ça, c'est très, très, très érotique puis même, eeeee, François, il vient fou quand il me voit embrasser son chum. C'est comme lui là c'est, c'est la plus belle chose qui voit là. Quand j'embrasse son chum, moi j'en prends un plaisir je, on l'embrasse, on s'embrasse puis on le regarde là puis « Merci » juste à nous regarder ! Ça fait que tout ça c'est sûr que les, les, l'érotisme là entre dans tout ça. Puis de se regarder, tu sais, à un moment donné d'arrêter, puis juste, juste arrêter pour se regarder. C'est comme baiser les yeux ouverts, souvent, on, on, on se met là on se ferme les yeux, eee. Là c'est comme : « Augmentez un petit peu la lumière là. J'ai le goût de vous voir. Justement, j'ai le goût, j'ai le goût de voir ton, ton bas de ventre, j'ai le goût de voir, tu sais j'ai le goût de te voir, tu sais j'ai le goût de te voir, j'ai le goût. » (Simon)

Entendre, c'est aussi se laisser atteindre par le corps rythmant en profondeur la cadence, les réactions involontaires et celles qui expriment le bien être, la respiration marquant le dégagement, la voix sourde et parfois aiguë du plaisir, le cœur battant soudainement la chamade. Les corps se font langoureux, le contact est charnel, peau à peau, entier. « Ah ! Moi,... quand je fais ça, avec quelqu'un que le

courant passe bien ça, c'est que je veux rentrer dans l'autre. Ah ! Oui, c'est l'unité, c'est devenir un ! » (Berny)

Et la chorégraphie, partition jouant des sens signée par les protagonistes, s'offre comme un cadeau donné.

[...] puis tu sais j'ai quand même une expérience de danseur [professionnel], dans le sens où j'ai beaucoup d'expérience, je ne gaspille pas mon énergie nulle part. Je sais où mettre toutes mes attentions [...] c'est que quand je fonctionne physiquement dans l'espace, je suis capable de faire trois ou quatre affaires en même temps. Je sais pas si les gens se rendent compte de ça, mais que, tu sais, si pendant que je suis concentré, mes mains sont concentrées sur la tête de quelqu'un, mes pieds font d'autre chose. Eux autres je ne sais pas où est-ce qui sont, je ne sais pas s'ils se rendent compte de ça, mais moi je le sais et c'est un plaisir que j'ai d'être actif de tout ce que je suis dans l'espace tout le temps. (Christian)

Les odeurs, cartes de visite des corps, s'emmêlent et imprègnent les draps, se glissent sur la peau visitée pour des jours à venir. Stimuli et rappel, elles embaument la rencontre sans sembler affecter par leur présence intime.

Dans l'univers des sens, plusieurs concluent que le toucher domine les sensations rappelées par le récit du corps à corps.

[...] c'est le toucher là, le toucher puis le goût, le baiser mais le toucher pour moi c'est ça qui a été bien, quand je disais tantôt je recherchais quelque chose que j'avais connu avec mon ancien chum c'était ça beaucoup là. La manière de toucher la sensibilité, toucher longtemps, toucher quelqu'un qui a la peau douce là, à cause du toucher, je dirais, pas à cause de sa peau nécessairement, pour avoir du poil pas de poil, c'est pas tant ça que, que de toucher là. Parce que j'ai eu des chums pas de poil, que de toucher ça faisait mal puis j'ai des chums je veux dire poilus que toucher c'était doux, mais tu sais c'était la manière d'être en contact, que les corps soient en contact, tu sais, pas juste la main, mais les corps, le corps au complet. (Alex)

Soudain, le récit porte au silence. « Tu veux les détails ? » lancent tour à tour les participants. Ma réponse : « Seulement ceux que tu trouves nécessaires pour que je comprenne. » Silence, discrétion. Les comportements proprement sexuels qui suivent, dans l'intimité, ne sont pas ou peu dits. Convenance des « victoriens » du

tournant du XXI^e siècle, le récit se tait ou passe vite sur le sexe comme tel.¹⁶⁸ La mémoire oublie ces actes répétés et connus, ils ne marquent plus l'imagination ou l'événement. Restent, verbalisées, des impressions globales, les repères s'ils sont essentiels, tels la découverte de la pénétration si c'est le cas.

[Simon connaît mal les techniques de la pénétration anale, bien que ce soit par cette pratique non désirée qu'il soit devenu séropositif.] Puis avec eux autres, comme on découvre, je découvre eeee, eee, j'apprends, je vais voir comment ça se passe, tu sais je me dis quand on joue là des fois on a des surprises puis, avec eux autres ça fait comme un, comme moi je suis pas habitué à jouer là, c'est comme c'est quelque chose qui est un petit peu choquant pour moi là puis c'est comme oups. Mais quand tu t'aperçois que les autres *dealent* bien avec ça puis eeee, enfin on nettoie puis eeee, on recommence après là. Eeee, ça me, ça me, ça me met plus à l'aise là. Ça fait que j'apprends à travailler avec ça comment eux autres font avec ça. Puis j'ai moins peur que, moi. Tu sais c'est comme, bon moi je me dis si c'est l'autre qui a l'accident, si je suis dans le cul d'un autre puis bon il y a de quoi, ça me dérange moins que si je sais qu'il vient me jouer dans le cul puis que lui a quelque chose après les doigts. (Simon)

Dans le contexte, Simon, même s'il est séropositif, se sent mieux s'il pénètre et rencontre des souillures corporelles alors qu'en termes de sida, il y aurait un léger avantage en faveur de la non-infection s'il se faisait pénétrer au moment où il y aurait rupture de condom (« l'accident »)... Ici, il assume que le condom offre et assure une protection parfaite – sans se rompre – quant au VIH, toutes choses étant égales par ailleurs, bien entendu.

Il reste une part absente des récits d'expériences sexuelles : les comportements sexuels proprement dits. Trois aspects se manifestent dans cette absence. Le premier aspect est la communauté de sens, le chercheur comme le participant sont gais et connaissent la plupart des gestes qui peuvent être évoqués dans cette séquence. Le chercheur et le participant partageant un même registre de

¹⁶⁸ Voir au chapitre 2, le passage sur les convenances sociales.

références, on peut croire alors qu'on se comprend aisément. C'est certainement le cas d'une certaine façon, mais dans le fin détail, le chercheur ne saurait anticiper l'enchaînement ni le choix des mouvements. Qu'en est-il ?

C'est le deuxième aspect, les participants restent manifestement pudiques sur le contenu de leurs ébats sexuels, pudeur et discrétion qu'ils appliquent autant à leurs amis qu'à la situation de recherche. Ils se sont arrêtés là où ils comprennent que le chercheur en sait suffisamment pour comprendre ce qui se déroulait. Ce ne sont pas pour autant des personnes gênées, ils respectent cependant une certaine convenance dans la situation. Et s'ils donnaient le menu comportemental, qu'apporterait celui-ci ? Les comportements décrits ne seraient pas utiles s'ils n'avaient pas avec eux leur enchaînement et leur description sensible – Coxon, Davies et leurs collègues du *Project Sigma* en donnent une belle démonstration avec leurs analyses de journaux de bord sexuels.

Mais les participants avouent aussi, troisième aspect, ne plus s'en rappeler, les comportements ne font plus partie de leur mémoire de l'événement, du moins pas à la manière d'un film ou d'une séquence explicite. Sigma et d'autres avaient aussi ce problème (Camus, 1982 ; Davies et *al.*, 1993 ; Abramson et Pinkerton, 1995). On peut comprendre qu'à un certain moment de la stimulation progressive, seul le caractère général de l'événement subsiste à la mémoire et ce qui s'y imprime est davantage extraordinaire que ce qui est déjà connu. Mais en même temps, les images de la mémoire ne sont pas suffisantes à elles seules pour rappeler entièrement la satisfaction sexuelle et il y a de nombreuses rencontres sexuelles qu'on ne qualifiera pas « d'expériences ». Une part importante des comportements sexuels n'appartient pas à l'univers des récits. Bien des rencontres passées sous silence n'ont rien d'extraordinaire à rappeler sans oblitérer pour autant une satisfaction sexuelle qui réjouit amplement les partenaires.

Dans les grandes enquêtes vues au chapitre 1, portant spécifiquement attention aux comportements comme le fait pour une part de ses recherches la Cohorte Oméga, les comportements demandés sont une synthèse de ceux pratiqués dans les six derniers mois et au cours de la vie entière. Dans quelques exceptions, un passage de leur questionnaire porte sur un événement précis, mais cet élément reste secondaire dans la recherche. Au contraire des grandes recherches, seuls des documents filmés permettraient de retrouver la séquence entière des comportements. Si des recherches de ce type ont été faites sur l'homosexualité, elles ne ressortent pas dans le paysage académique. Des documents privés ou pornographiques dits « d'amateurs » circulent cependant, il faudrait voir d'une part quel en serait l'intérêt, et aussi la part de fabrication qui y est incluse. Un traitement pornographique peut affecter leur captation (Baudry, 1997).

Le sexe, globalement, fait partie de la rencontre, mais passer trop rapidement à la conclusion sans s'y attarder, sans goûter les effets des sens, tue la communication entre les partenaires, éteint le feu allumé par la séduction, divertit la rétroaction mise en branle sur la place publique. Le feu se nourrit de passions, d'intensité, d'étincelles d'amour.

C'est comme la passion qu'il y a là-dedans, de l'intensité du moment. C'est ça que j'ai échangé moi avec lui. Puis étrangement c'est ça qui m'a marqué avec cette baise-là avec lui plutôt qu'avec d'autres personnes que physiquement m'ont plu peut-être cent fois plus, qui étaient plus un fantasme tout ça. Lui c'était pas rien de tout ça. C'était comme le *feeling*, le, le, la force qu'il y a eu là-dedans. [...] Parce que là l'étape, au début de l'excitation, de se caresser, ici dans le corridor c'était comme un niveau puis après ça dans le lit c'était comme une autre, un autre niveau. Puis pourquoi que ça pu durer aussi longtemps, c'est parce qu'il y a eu des étapes entre tout ça. Si ça avait été fait directement comme ceux que j'ai amenés chez nous, puis qui se, sont entrés, puis se sont assis sur le lit, puis que là il te prend puis il te déshabille, bien là il vient de mauffer [manquer] une étape, c'est l'étape « dans le lit ». Ça fait que c'est court. Mais là, tandis que lui il y a eu d'autre chose. Ça fait que ça été plus intéressant. (Frédéric)

Si l'application érotique amène trop rapidement à la conclusion, l'événement est raté, s'épuise trop rapidement. Par contre, en lâchant prise, les protagonistes s'ouvrent à un plaisir intense. Ici, souvent, se présente une différence essentielle entre bien des expériences sexuelles et des rencontres sexuelles plus ordinaires : prendre le temps de toucher l'autre, de le toucher pleinement.

3.8 S'écouter, l'ultime protection contre le VIH.

La communication passe par un ensemble de gestes, de comportements, parfois de pratiques, parmi lesquels la pénétration anale apparaît parfois. La zone de confiance exclut souvent cette pratique et applique alors implicitement une réduction et une « négociation » du risque organisées et conscientes.¹⁶⁹ Plusieurs raisons sont invoquées par les participants pour ne pas faire usage de la pénétration, elles contribuent toutes à renforcer pour un temps – je ne dis pas « installer définitivement » – les stratégies de réduction du risque.

Pour moi c'était vraiment pas un prérequis pour me sentir homosexuel. [...] dans mon univers gai, à ce moment-là, j'avais quand même cette dynamique-là que la morale, ma morale gaie était qu'il n'y avait pas de pénétration anale (Xavier)

Ici, avec les citations de la section précédente, le langage employé dépasse l'usuelle information sur les gestes et le condom. Les intervenants en prévention et communicateurs publics du domaine pourraient peut-être trouver des inspirations au fil de ces citations qui pourraient sembler trop nombreuses pour certains lecteurs. Je me permets d'inviter le lecteur à remarquer les multiples références, incluses dans les citations et presque impossibles à décrire, qui en font leur richesse et leur « vérité » singulière.

¹⁶⁹ Voir la note au chapitre 1 sur les risques d'infection et des références sur le sujet.

Dans leur parcours, plusieurs gais évitent au moins pour de longues périodes, les pénétrations anales : méfiance, méconnaissance des techniques, parfois des expériences d'abus passées, difficultés à jouir de cette pratique aux entrées douloureuses.¹⁷⁰

[...] moi j'ai été chanceux parce qu'à cette époque-là j'avais pas de relation anale. Donc, j'ai été bien, bien chanceux je pense. Comme mon premier chum là, j'en aurais voulu des relations anales avec lui mais, il était sensible. Je voulais me faire prendre puis il était sensible ça fait que, il m'a jamais pris là mais il est mort du sida juste avant. [...] On l'a su ensemble, quatre ans plus tard. J'avais pas le, j'avais pas, ça faisait pas partie de ma vie ça. [...] ça en fait plus partie [aujourd'hui] et à l'époque je me disais je suis pas gai, pour faire comme les *straights*. C'est bête de même. Je trouvais que c'était trop, c'était trop près de la sexualité hétérosexuelle. Je comprenais pas. Mais j'ai découvert depuis. (Roméo)

L'arrivée du sida a ajouté aux diverses raisons, pour certains, d'éviter les pratiques de sodomie. L'ombre du sida et de l'infection par le VIH se fait plus nette dans les récits des hommes gais : s'ils parlent de pénétration, le sujet du sida s'inscrit en contrepoint de cette tranche de récit. L'un n'ignore pas l'autre. Des oppositions de principe sont formulées : pas la « première fois », partenaire trop méconnu, passé incertain.

A : Pas dans une première rencontre. Non,... Non. Il est [Je suis] trop craintif.

G : OK. Craintif de ?

A : Bien je prends pas de chance, je le sais pas moi, moi ça m'inquiète beaucoup, han, ça fait que je me dis si le condom pétait, ça m'énarve là,

G : Ça romprait l'atmosphère, le plaisir?

¹⁷⁰ L'introduction d'un membre ou d'un objet à contresens dans l'anus est généralement douloureux au premier abord. La relaxation des muscles anaux, le toucher et le massage de la prostate peuvent dissoudre peu à peu la douleur et procurer un plaisir relatif que chacun ressent différemment.

A : Ah! oui, ah! oui, ah! oui, « feni ». [...] Non, bien je veux dire ça fait, s'il insiste pour garder le condom, pour me pénétrer, je veux dire moi c'est sûr que dans une première rencontre que je serai pas à l'aise, ça va couper la relation, s'il laisse tomber puis il veut continuer la relation bien là, je vais revenir là, tu sais. Mais pas dans une première rencontre là. Non. Ça m'inquiète trop là. On a, en tout cas, on a des amis là qui ont eu des, des bris de condoms puis sont devenus séropositifs, moi ça m'inquiète trop là c'est un fait. Non. (Alex)

Dans les jeux du corps, le point focal du plaisir passe par la multiplicité des façons de ressentir, de se toucher, d'embrasser, d'entrer en contact avec l'autre, « la relation a plus focussé sur le phallus que l'anus. » (Xavier) La pénétration anale est une pratique du répertoire et les protagonistes ne l'anticipent pas nécessairement.

[...] il y a du monde avec qui j'en ai pas le goût pantoute. Il y a du monde avec qui je vais avoir le goût. Puis dépendant, je peux pas te dire, je peux pas calculer bon ben là à soir je vais me faire enculer. C'est pas comme ça, c'est vraiment au rythme de la soirée, tu vois ce qui se passe puis comment tu te sens, puis comment l'autre se sent. (Robert)

Mais sans plus s'expliquer, ceux qui résistent avec un partenaire ouvrent soudainement leur zone de confiance à la pénétration avec un autre. Question de construction de la « relation ».

[...] la première chose qu'un gars me demande quand il me voit c'est juste fourrer, c'est comme « Regarde, dis-moi bonjour, embrasse-moi », je sais pas quoi. Puis, avec ces gars-là c'est comme, c'est venu [la pénétration], comme ça. Tu sais ça fait partie de, ça été un, on en est venu à ça, sans que je me n'attende, sans que... Parce que sinon, tu sais, quand quelqu'un le voit bien bon, j'ai un beau cul, OK, mais, t'es pas obligé de manquer de respect pour ça. (Simon)

La séduction bien menée accorde cette possibilité.

C'est drôle parce que dans cette soirée il y a eu un *mood* particulier, où il y avait comme beaucoup d'amour, beaucoup d'abandon, de ma part. De sa part, je ne peux pas vraiment dire... Puis ce qui s'est passé, c'est que je me suis fait enculer pour la première fois pis j'ai aimé ça. Ben je me suis pas fait enculer pour la première fois, mais c'était la première fois que j'aimais vraiment ça. Donc ça a été bien, Ah! Mon dieu! Ah! Mon dieu! Quelle révélation! (Robert)

Et quand la relation et la zone de confiance implicites admettent la pénétration, son arrivée surprise ne limite pas sa possibilité.

Une des rares fois où je me suis fait enculer cette année, mais Eh ! Seigneur ! Quand j'ai vu ça cette affaire-là, j'ai dit « Mon dieu ça rentrera jamais. » Puis il m'a dit : « Inquiète-toi pas », puis là bon ça rentré tout seul. Je sais pas comment est-ce qu'il a fait ça, mais. Ah! C'était intéressant lui. Aie bien il était comme, il était pas si costaud que ça. Il était fort, Christie, il me prenait dans ses mains, il m'accotait sur le mur, puis il m'enculait debout. Seigneur, ça c'était vraiment typique d'un film porno. (rires). J'aime ça quand ça sort des sentiers là. C'est intéressant ça. (Frédéric)

Et si des mises en scène se composent rapidement, elles peuvent aussi se former lentement.

Dans l'application érotique, « les jeux sont faits », le décrochage relatif de la raison, le lâcher prise, se renversent rarement. Arrivés dans cette expérience sexuelle avec leur passé respectif et leurs intentions, les protagonistes peuvent tout remettre en question en très peu de temps. Dans l'application érotique, ils raisonnent peu, mais en y repensant bien, les participants trouvent *a posteriori* dans la phase de séduction ce qui leur permet d'aller aussi loin dans leur érotique, tout dépend de la construction de l'histoire, même courte, de leur « relation ».

Comme c'était bon, c'était dur d'arrêter ça. Puis parce que, aussi, j'ai des connaissances du contexte c'était comme pour moi, je me sens... c'est sûr qu'avec quelqu'un que je connais pas, jamais ça se serait passé comme ça, sans condom en plus. Ça a été cent fois meilleur, mais comme dans mon expérience avec un chum qui est mort du sida, je savais que ça faisait assez longtemps que j'étais avec lui pis qu'il l'est pas, il n'est pas séropositif, je savais que ça faisait assez longtemps, que s'il y avait eu un risque pis je l'aurais déjà. C'est pour ça que c'était correct, pis c'est pour ça que c'était pas là ce soir là d'ailleurs. (Robert)

La pénétration anale, plaisante et jouissive, procure un gain, un « plus » à la rencontre sexuelle que le participant ne veut pas ternir.¹⁷¹

[Antoine, pour qui le condom s'était brisé au cours du jeu, fait de même] Mais ça a été facile, je me suis assis dessus, bang ça a rentré direct. Quelque part je pense, que j'étais quand [même] très excité même si j'arrivais pas à avoir d'érection. Ça, ça me perturbe encore quand je pense à ça, mais, ouf ! c'était féérique. [...] Quand il m'a caressé, avant de me pénétrer, c'était avec désir, c'était quand même assez *heavy* là. C'est ça, jamais j'avais goûté à ça. Dans toute ma vie. Jamais. J'en parle puis, je me dis, « Waw ! », je vois des images. (Antoine)

Sans que l'idée soit explicite dans le discours de plusieurs participants, il demeure que de vivre une expérience ou une rencontre sexuelle satisfaisante procure à certains un baume contre les discriminations, la solitude, les souffrances de la vie quotidienne. Certains ont pu, par exemple, vivre en victime une bonne part de leur enfance et de leur adolescence, ils connaissent l'état de victime dû à la marginalité et à la différence subtile qu'ils affichaient. Leur cheminement de sortie a pu les amener à maintenant vouloir se placer résolument du côté des gagnants. Si, alors, il y a un lieu de discours dans lequel ils ne voudront pas se poser en victimes, c'est bien dans leurs récits intimistes de rencontres et d'expériences sexuelles. Et, ceci dit en passant, ils auront certainement évité de perdre la face devant un chercheur gai.

Les comportements sexuels restent des questions intimes, personnelles, privées, ce côté privé les protège du regard social et critique. Les récits hétérosexuels et gais semblent tout autant s'autoprotéger du regard social (voir les récits de Lear, 1997).

¹⁷¹ Plusieurs savaient d'ailleurs que j'avais coordonné les activités d'Oméga dans le passé. (Ce qui renforce leur tentative de se montrer responsables et assurés face au VIH.)

Mais les relations anales, c'est rare que j'en ai. C'est très rare. Étrangement la personne avec qui j'en ai eu le plus, c'est avec Bruce qui est séropositif. C'est étrange. J'ai toujours trouvé ça un peu bizarre mais à quelque part c'est que j'avais peur un peu de, de faire des fellations. Parce que j'ai souvent comme, quand je me brosse les dents, tu sais mes gencives saignent souvent. Ça fait que j'avais plus peur de, il avait beaucoup de *precum*¹⁷² ça fait que j'avais plus peur comme de le sucer. Ça fait que des fois, je trouvais ça plus simple, comme lui il était *top*, il trouvait ça plus simple puis disons que le format, c'était intéressant. C'est un format qui peut rentrer dans mon petit passage. Il faut pas que ça fasse trop mal sinon il a [plus aucun] plaisir. Ça fait que c'est rare que j'aie des relations sexuelles, mettons anales. (Frédéric)

La place du condom se construit au cours du même processus, il y a seulement des contextes où on le juge facultatif ou inutile.

Certaines limites ne peuvent cependant pas être ignorées ici. Il serait absurde d'ignorer que des hommes aux comportements homosexuels – comprenant alors de façon non limitative des gais, des bisexuels, des hommes « qui ne le font que pour essayer ça » – entrent en contact avec d'autres hommes avec l'intention ferme de « fourrer » ou de se faire prendre. La chose est une réalité en contrechamp des récits recueillis auprès des participants. « [...] la première chose qu'un gars me demande quand il me voit c'est juste fourrer » rappelait Simon. L'ex-chum d'Antoine le prenait toujours par derrière sans son consentement, il y a des abus aussi entre hommes. Ces anecdotes sont réapparues ailleurs chez d'autres participants et dans des témoignages personnels avec des accents similaires. Anecdote récente :

¹⁷² *Precum*, en anglais signifiant « avant-sperme » : liquide séminal (contenant éventuellement des spermatozoïdes) éjaculé lorsque l'homme manipule sa verge en érection avant l'éjaculation proprement dite. (Bourdial, 2001) Il permet d'ajouter à la lubrification de l'organe mais aussi de transmettre le VIH. Certains hommes en ont beaucoup et certains autres n'en émettent pas du tout.

Dans un parc de la région de Montréal à la nuit tombée, un « jeune » aux « airs méditerranéens » passe et repasse devant des promeneurs masculins en leur montrant la plongée de sa croupe mise à nu par ses vêtements d'exercice tenus bas, ce n'est ici manifestement pas un effet de mode. L'appel à la baise et à la pénétration est peu subtil, le partenaire semble choisi, l'offre est avancée et... c'est en effet le cas, la proie offerte trouve son mâle. La séduction est conclue en peu de gestes, pour ainsi dire sans parole et dans un temps record. La proie sait embrasser, toucher, goûter, stimuler et exciter son partenaire, il sait prendre dans sa bouche et montrer son désir pour les attributs choisis du mâle. Il frémit langoureusement quand on lui touche les fesses. Soudain, sans crier gare, il tente de se glisser l'entrejambe sur le membre viril, sans condom, sans protection, sans demander le format de participation, il prend ainsi directement son plaisir, prêt et dévoué aux gestes d'une pénétration anale accomplie, avant que le mâle choisi ne puisse imaginer le mot « fait ». Il faudra un coup de rein vers l'arrière pour que le mâle assailli puisse se dégager et réorienter le plaisir vers d'autres embrassements.¹⁷³

L'âge, l'apparence de la proie et de l'homme ou le lieu comptent peu, j'ai entendu parler de plusieurs situations semblables avec des Québécois de toutes origines, gais et des hétérosexuels qui « aiment ça aussi », des francophones, des anglophones, des allophones, ici et aussi ailleurs : les pratiques de la sexualité se passent bien des identités. Ça existe, ça provoque des réactions, des inquiétudes et parfois aussi la participation d'hommes gais qui m'en ont parlé de façon informelle.

¹⁷³ Cette anecdote du parc a été vécue à l'été 2003.

Il apparaît clairement que certains hommes fréquentant des lieux de drague extérieurs, des saunas, etc. sont lubrifiés artificiellement et longtemps à l'avance. Or, mes tentatives personnelles afin de trouver de tels lubrifiants « longue durée » et sécuritaires dans les magasins spécialisés de Montréal (*La Capoterie, Priape*) indiquent un non-lieu : ou le lubrifiant est soluble à l'eau, n'affecte pas le condom et sèche assez rapidement ou il est huileux, brise les condoms et dure longtemps. Les lubrifiants composés d'huiles, graisses, vaselines, « *shortenings* », crèmes à main crèvent ainsi les condoms de latex. Or, dans la situation du parc décrite plus haut, le jeune homme était lubrifié depuis « longtemps » en préparation à l'événement, l'approche ayant duré un bon moment. Je reste inquiet de ces situations qui me semblent montrer que le partenaire en question : En premier lieu, se fout de l'utilisation du condom comme s'il lui semblait que le partenaire choisi soit séronégatif ; Ensuite, qu'il puisse crever le condom d'un partenaire tout de même soucieux d'en porter un et ; Enfin, qu'il puisse lui-même infecter son partenaire. Il y a certainement de nombreux dragueurs qui croient que le VIH n'est ni présent en banlieue – hors du Village sans doute – ni en région : danger et méconnaissance qui demandent une attention particulière des chercheurs et des acteurs en prévention.

La pénétration anale est donc pour certains hommes un dessein, un désir, un objectif et une occasion à laquelle il est difficile de résister, la pratique s'offre parfois de façon naïve ou ponctuelle ou peut-être consciente.¹⁷⁴ La situation décrite reste rare mais suffisamment courante pour que ce ne soit pas une légende urbaine : trop de gais le vivent encore à chaque année et m'en ont parlé pour que ce soit une fabulation. Les hommes gais qui se sont ainsi fait offrir ces « passes » ont souvent réagi en disant : « S'il s'offre ainsi, c'est que je ne suis pas le premier qui passe par là, il est dangereux, il cherche probablement à se faire infecter si ce n'est déjà fait. Il

¹⁷⁴ Bollen et McInnes (2004) commentent ainsi le fait que des hommes planifient la recherche de certains types d'expériences sexuelles (lieux, contextes et pratiques particulières).

pourrait m'infecter aussi. » Ces critiques sur le sujet sont informées. La réaction en situation demande de la confiance en soi, cette assurance de pouvoir agir en contexte. L'histoire ne dit jamais vraiment si la personne abordée s'est laissée aller au plaisir en y réfléchissant seulement par la suite.

Et si ces occasions se manifestent dans les courtes séductions, elles existent certainement dans les séductions longues comme celles présentées par les participants à la recherche. Elles paraissent peut-être plus « spontanées » à un partenaire surpris, en état de découverte, mais elles ne le sont pas nécessairement.

Au commencement de l'amorce, donc, il y a parfois des hommes qui ont le dessein d'enculer ou de se faire enculer et ils désirent y arriver. Ils ne savent peut-être pas qui le fera et quand ça se présentera, mais ils en veulent. Danger. Dans ces circonstances, la pénétration anale ne se présente pas comme un comportement éventuel mais bien comme un objectif désiré par le protagoniste impliqué.¹⁷⁵ Il faudra sans doute encore longtemps en faire la prévention.

En progressant avec intensité dans l'application érotique, les protagonistes s'offrent l'opportunité d'engager entre eux une exploration impromptue, des pratiques sexuelles variées, pouvant dépasser les limites de leurs activités habituelles. Y a-t-il des freins face au plaisir dans l'aventure ?

¹⁷⁵ Rappel sur les stratégies de prévention : outre qu'elles doivent considérer que les lieux des rencontres nocturnes de ce genre sont multiples autour de Montréal et en région, ces stratégies doivent aussi considérer l'attitude de ces hommes, la possibilité qu'ils ne soient pas nécessairement affirmés comme gais et qu'ils rejettent peut-être le milieu gai. Les activités d'intervention dans les parcs organisées par *Action Séro-Zéro* et d'autres groupes en régions au cours des dernières années visaient ce genre de comportement mais n'ont manifestement pas encore réussi à les endiguer complètement.

[...] en fait, ça [pénétrer] me fait mal, j'ai peur de faire mal à l'autre puis quand je me le fais faire, les fois où je me suis fait enculer, j'ai pas trouvé ça génial, ça m'a fait mal, ça fait que bon. Donc, c'est ça, là [ce soir-là] j'étais assez ouvert puis tout ça puis il y a eu un jeu qui s'est installé, je l'ai enculé, après ça lui il m'a enculé, mais c'est comme, je ne sais pas si c'est à cause de l'amour que je ressentais, puis que j'étais près à le recevoir, mais ça a bien été, puis c'était le fun puis vraiment, là c'était comme ben fait en crime, c'était « Ah ! Au secours ! » (Robert)

Lorsque des risques restent présents et préoccupants autour des rencontres sexuelles, il reste difficile de se laisser aller en gardant en même temps en tête les éléments de risque pouvant se présenter dans le cours des activités sexuelles. Lâcher prise et simultanément rester alerte au risque relèvent de la performance que chacun n'est pas nécessairement prêt à réaliser (Keogh et *al.*, 1998). Une contradiction se présente ainsi entre les facteurs favorisés par la rencontre sexuelle ou l'expérience sexuelle d'une part et, d'autre part, les défenses à déployer contre le risque en situation.

Cette contradiction peut être expliquée par le jeu des composantes construites dans la relation depuis le début de la phase de séduction. La confiance est suffisante pour se laisser-aller, l'information dont disposent les protagonistes permet de ne pas s'imposer de contraintes ennuyeuses dans les ébats délimités par la zone de confiance, enfin l'intensité s'ajoute à la confiance et la conforte, elle permet de croire que l'information disponible suffit et demeure un bon reflet de la réalité. Mais n'y a-t-il pas une soupape de sûreté cachée derrière tout ça ? C'est la dernière composante du processus. Pour ceux qui s'aventurent du côté des relations à risque sans employer de condom, que peut-il alors rester à quelqu'un pour l'aider à se prémunir contre le VIH et les autres risques liés aux activités sexuelles ? Que peut-il lui rester sinon que d'écouter une forme de rappel « intuitif », d'impression non définie et intangible, signifiant qu'il peut y avoir danger ? L'*écoute* s'avère la quatrième composante du modèle. Elle consiste à « écouter » les alertes qui peuvent se lever même si aucune information ou transgression des limites de la zone de confiance ne vient aviser du contraire.

S'écouter, dans ce contexte, c'est agir même si rien ne semble le justifier. C'est une composante qui peut rester passive tant que les partenaires respectent des comportements permis et qui s'active soudainement quand il y a transgression ou danger. S'écouter, c'est aussi « écouter » le développement de la situation et de la rencontre avec le partenaire pour entendre et réagir s'il y a des indices pouvant rendre inquiet ou alerté – en particulier contre le VIH. L'écoute effective aide le protagoniste à identifier ses malaises et à y répondre, dans certains cas, elle refuse ou dévie les dangers potentiels avant qu'ils ne s'avèrent producteurs d'alertes et d'urgences.

L'écoute en situation permet de renforcer des stratégies de « réduction du risque » au-delà des mesures déjà prises avant qu'une alerte ne soit sonnée. Plusieurs auteurs ont parlé des stratégies de réduction du risque. La limite habituelle de cette vision est de rechercher une démarche cognitive expliquant les stratégies adoptées ; à mon sens, elles ne sont pas toutes cognitivement exprimables. (Voir par exemple, Miller et *al.*, 1993 ; Mendès-Leité, 1996 ; Bajos et *al.*, 1998). Une écoute suffisante et mise en activité propose des tactiques aux protagonistes. Frédéric indiquait que :

J'ai toujours trouvé ça un peu bizarre mais à quelque part c'est que j'avais peur un peu de, de faire des fellations. Parce que j'ai souvent comme, quand je me brosse les dents, tu sais mes gencives saignent souvent. Ça fait que j'avais plus peur de, il avait beaucoup de *precum* ça fait que j'avais plus peur comme de le sucer. (Frédéric)

Avec l'écoute, les protagonistes réorientent les comportements et les pratiques pour ne pas avoir de désagréments, ils chassent doucement l'organe et le geste non désirés de leur trajectoire trop rapide, ils glissent un condom en caressant le membre viril avant que le souffle du partenaire ne soit repris, un petit commentaire s'échange au passage, des gestes directifs ajustent le mouvement, une caresse rassurante montre le chemin à suivre.

Quand tu, de dire de rediriger ça permet de contourner le problème et puis de modifier le, le jeu mais il y a aucun des deux, il y a aucun des deux parties qui est frustré. (Allan)

Parfois, l'écoute s'interpose entre les protagonistes, interrompt et ralentit si elle ne fait pas carrément échouer l'aventure.

Une chance qu'il s'est retiré parce qu'on se serait jamais rendu compte que le condom était déchiré. Puis là j'ai béni le bon Dieu, j'ai dit merci mon Dieu, pour une fois, il a des anges quelque part. C'est ce que j'ai pensé. Je te dis la vérité comme je le pense. C'est ça j'ai pensé qu'il y avait des anges quelque part parce que dans le fond, un autre gars m'aurait laissé la tête tout croche : je dépassais du lit puis j'étais comme ça [la tête renversée]. Puis là il dit, il est venu pour me soulever puis en même temps il s'est retiré, pour me placer, puis ça j'ai trouvé, une belle marque de tendresse, il a montré qu'il était présent, ce qui faisait aussi, je n'étais pas juste un cul. Je pense qu'il me voyait comme quelqu'un aussi. Il me semble. (Antoine)

Parce qu'elle s'insère dans un contexte potentiellement très intense, l'écoute a ses fragilités, ses aléas, elle peut céder à une avance difficile à refuser, une offre inespérée. L'écoute exige une certaine confiance en soi, pour entendre les faibles signaux annonçant les inconforts, elle exige suffisamment d'estime de soi pour s'affirmer dans le laisser-aller et agir sans craindre de faire déraiper l'intensité de la rencontre.

À l'ultime limite, l'écoute s'avère le dernier rempart pouvant protéger les partenaires dans leur risque théorique de s'infecter. Le contexte de Yves, du point de vue du risque potentiel, montre ici cette extrémité. Yves est en couple stable, il a accompagné de nombreuses personnes au cours du développement de leur sida jusqu'à leur mort, il n'utilise ni gants ni condoms de latex.

G : Donc si je comprends bien vous avez été testés tous les deux ?

Y : Bien non, moi oui, lui oui, lui non parce que bon, puis encore là parce que je le crois aussi puis, je suis convaincu. Il a eu le même chum pendant seize ans, il a jamais été infidèle non plus. Et il ne pratiquait pas la sodomie au départ, il l'a fait une fois, il y a dix-huit ans peut-être ? Alors moi je le crois, je me suis permis de prendre le risque. [...] Tu sais, je ne me sens pas du tout menacé puis, si on aurait couru chez le médecin puis j'attendrais les résultats, puis je serais pas heureux. Je ne sens même pas la nécessité d'aller en passer, peut-être qu'on va y aller ensemble. Mais tu sais, je le sens pas cette nécessité-là. (Yves)

Ils effectuent couramment ensemble des pratiques qui seraient à haut risque si le VIH était présent : *fistings* et pénétrations anales. Il est le seul à se faire pénétrer. La seule protection que Yves applique est son écoute qui, elle, sécurise sa confiance. L'information, il la connaît à fond mais il ne la met pas en opération ici. Ses pratiques nourrissent et soutiennent totalement l'intensité de leur relation. Techniquement, rien ne le protège d'une infection par son conjoint qui pourrait un jour avoir d'autres partenaires sans le dire, ceci reste une éventualité.¹⁷⁶

Yves n'est pas protégé selon les approches conventionnelles de la prévention du sida : condoms, gants de latex. Il assume les risques potentiels des pénétrations de toutes sortes. Il maintient cependant, et j'espère pour lui que ce soit pertinent et suffisant, une marge de confiance dans l'exclusivité de son couple s'appuyant sur le passé de son conjoint. La seule activité qu'il maintienne et le rassurant sur l'absence

¹⁷⁶ Pour limiter le risque dans les couples stables, une approche connue dans les milieux anglophones, en particulier en Australie, mais pas explicitement comme campagne à Montréal, suit le processus : « *Talk Test : Test Thrust Together* » qui veut qu'au début du couple, les partenaires communiquent verbalement sur la question et les implications d'un test de VIH, qu'ils testent deux fois à six mois d'intervalle puis qu'ils acceptent alors d'évaluer leur confiance dans l'exclusivité sexuelle du couple. Aucun participant n'a parlé de ce processus lors des entretiens. Merci au Dr Cindy Patton d'avoir rappelé en conférence à l'Université Concordia (2004) les termes de cette campagne. (Voir un site illustratif du concept du Victorian AIDS Council/Gay Men's Health Centre (Victoria, Australie) sur le sujet : <http://www.vicaids.asn.au/content/ContentPage.asp?PageID=76>)

probable du VIH est d'écouter : de revoir régulièrement dans la transparence – on lui souhaite et il devra travailler à la maintenir de part et d'autre – les conditions de leur engagement commun. Il se doit d'assumer mais aussi de vérifier que ses activités sexuelles se maintiennent dans un circuit fermé entre eux à l'exclusion de tout autre partenaire, afin de maintenir un contexte de risque faible et stable. Et, en absence de toute autre sécurité, il se doit de s'écouter et d'écouter le développement de leur relation, ses seules protections.

3.9 Le retrait, réflexion sur l'expérience.

L'expérience questionne, interroge, réoriente, consolide le rapport de l'homme avec son intimité. Le rôle d'une rencontre sexuelle et plus fortement d'une expérience sexuelle – marquante – « se fixe » dans le retrait. La rencontre se présente au confluent de deux parcours de vie, mais peut-être plus simplement à une croisée de chemins, chacun poursuivant sa route sans retour. Que reste-t-il après le sexe ? Qu'est-ce que ces rencontres leur apportent ? Sans attachement soudé, la rencontre sexuelle peut se terminer rapidement. « Je lui ai donné qu'est-ce qu'il voulait puis il m'a donné qu'est-ce je voulais. » (Berny) Soudainement, des contextes se dévoilent.

Puis là il dit, « Ah!, il dit, bon là je pense que je vais retourner. Je pense que mon chum doit s'inquiéter un peu parce que ça fait un petit bout de temps que je suis parti. » (Christian)

Après la rencontre, les gais prennent une distance leur permettant de retrouver « leurs sens ». Petit déjeuner, adieux, départ vers de nouvelles occupations du quotidien, les partenaires s'éloignent et passent à autre chose. C'est le moment pour eux de « placer » cette « relation » dans leur univers personnel. Les expériences passées, la socialisation permettront d'apprécier l'expérience pour ce qu'elle était sans entretenir d'illusions utopiques : il y a des rencontres d'un instant, d'un soir, d'autres qui peuvent se prolonger et encore d'autres qui sont déjà engagées à se renouveler.

[...] mais après il y avait rien. Tu sais c'était lui qui me rappelait ou c'était, alors que ça c'est pas moi. Je rappelle d'habitude ou j'ai comme une excitation ou tu sais, alors que là je l'avais pas. Quoi que je pense pas comme, mais je pense qu'il a servi de tampon un peu aussi entre, après [la rupture avec] Bruce, ça m'en prend ça des fois. Comme un où, je pourrais qualifier ça de relation mais il n'y a pas de sentiments parce que je fais comme le ménage. C'est comme si je me sers de lui pour essayer tous les liens, les restants de morceaux qui restent de la relation d'avant. Tu sais ça a l'air un peu de se servir du monde, en tout cas, c'est la vie c'est de même, ça de l'air, le monde se sert du monde. Ça fait que c'est la vie. (Frédéric)

L'enjeu n'est pas de se faire un chum, il y a des durées qui conviennent à chaque situation et certains protagonistes qui développent des attentes que d'autres ne s'engagent pas à satisfaire, celui qui rêve seul de cette prolongation se trouve souvent déçu. Pour certains, les liens futurs s'amorcent déjà avant le petit déjeuner, comme si dans l'application érotique, ils avaient trouvé l'amorce d'une nouvelle relation avec l'autre.

Au-delà de la « durée » de la « relation », la rencontre sexuelle s'inscrit dans les réflexions de chacun.¹⁷⁷ Celles qui sont les plus « ordinaires » et banales sont peut-être déjà oubliées à l'heure du dîner, rien de neuf sinon un soulagement des besoins physiques de sexe n'en restera, risques pour la santé exclus. Mais des expériences permettent d'apprendre sur soi, les autres, le sexe, les techniques dans les pratiques sexuelles, la culture gaie, etc. Bollen et McInnes (2004) voient les expériences sexuelles comme une occasion d'apprentissage liant l'émotivité et un nouveau savoir. Ils ont fait des recherches focalisées sur les gais recherchant des pratiques extraordinaires, « ésotériques » au sens où Robert W. Connell et Susan Kippax (1990) les ont décrites. Mais le terme « apprentissage » est peut-être large et plutôt limitatif. Il y a certainement une consolidation qui s'opère après que les gais

¹⁷⁷ Les sociologues préfèrent parler de « réflexivité » (par exemple dans Giddens, 1992). Je préfère parler ici de « réflexion ». La réflexion n'est pas nécessairement un travail de raisonnement. Elle s'apparente plus à une décantation et une intégration des événements au vécu, à l'expérience cumulée de la personne.

aient vécu une expérience sexuelle, elle marque un « point tournant » dans le parcours sexuel et social de l'homme gai. Cette marque peut se produire à court terme comme elle peut se produire également à long terme. L'expérience de Xavier, à titre d'exemple, lui a permis de confirmer que pour lui, la relation avec un autre homme voulait dire plus que du sexe et pouvait prendre une tournure amoureuse ; plus tard il a pu comprendre que son idée de l'amour de cette époque se mêlait avec la passion et une fusion qui ne débouchaient pas sur des amours à long terme. Lorsque le lien se soude, le circuit relationnel développé plus tôt servant de nouvelles fins, fonde la nouvelle relation et la complicité dans les activités sexuelles, les câlins et le confort dans le quotidien, activités extérieures.¹⁷⁸ Les gais notent et inscrivent dans leur mémoire ces expériences comme des situations repères auxquelles ils réfèrent encore plusieurs années par la suite selon les contextes où elles se prêtent.

L'attention offerte par le partenaire porte à apprécier l'expérience sexuelle, non seulement pour ses côtés sexuels mais surtout pour tout ce qu'elle dit et exprime autrement. C'est une occasion de voir d'autres gais vivre au quotidien, à titre d'exemple négocier leurs relations avec leurs parents ou encore décorer leur maison, ce n'est pas ce que chacun voit au bar ou dans les activités sociales de la communauté. « L'après » de la rencontre sexuelle est une occasion de socialiser suivant un autre registre que celui des bars. Le retrait permet d'absorber ces nouveautés à l'ensemble des représentations de la vie et de les réintégrer à son propre mode de vie.

¹⁷⁸ Comme il n'est pas nécessaire d'avoir des désirs sexuels pour quelqu'un quand on veut devenir ami, il n'est pas non plus nécessaire de coucher ensemble avant de devenir amoureux ou en relation. Et inversement, puisque les récits de la recherche portent sur ce sujet, on trouve ici des baisers qui forment des amitiés et aussi des amours. Il n'est pas rare dans le milieu gai de baiser ensemble avant de s'imaginer vouloir « sortir » ensemble ou devenir de simples amis (Browning, 1997).

En quittant l'autre, en se retrouvant seul, les solitudes se font plus creuses. Le célibat de ces gais peut se faire lourd au cœur. « C'est tout ce qui était pas demandé mais qui était là, c'est ça qui te manque. » (Frédéric) Prolonger le contact pourrait faire du bien mais il n'est pas toujours indiqué, il briserait la mémoire de ce qui s'est vécu et n'apporterait rien de neuf. En particulier quand « l'autre » est un couple qu'on respecte, des conditions implicites s'inscrivent dans la construction de la « relation » qu'il faut savoir respecter.

Le corps « parle » dans cette réflexion car il exprime les traces inattendues du corps à corps et de l'intensité de la « relation ». L'odorat rencontre des effluves subtils et caractéristiques laissant reconnaître la présence du partenaire quelque temps après son départ. Le corps marque par ses sensations persistantes l'expérience d'une pratique ou d'un geste original, il rappelle les protagonistes à leur relation malgré leurs occupations, difficile d'y échapper.

« Dans la peau », disons ce que, mon souvenir là le plus concret, c'est qu'il avait aimé beaucoup bon mordiller mes mamelons. Alors cette sensation-là de mordillement, je sais pas comment ça se fait, mais je l'ai gardée au moins quarante-huit heures. [...] Alors je me sentais très stimulé juste à penser à lui, puis même c'était facile, à lui, parce que j'avais l'impression que je le sentais encore. Pourtant j'avais pas saigné c'est pas un truc mais ça avait été tellement intense, tellement jouissif que c'était resté imprégné dans, dans, dans ma cellule, dans mon muscle. [...] même avant de, de me laver, j'ai j'avais même une hésitation parce que j'aimais cette odeur-là, OK qui était, qui était aussi de la mienne sûrement mais, mélangée à la sienne. Et puis j'avais, c'est ça, beaucoup aimé ça. Je me souviens avoir senti mes mains là dans la salle de bain là. J'aimais sentir c'est ça mes mains puis là où mes mains pouvaient toucher, je trouvais que les odeurs étaient bonnes. Bien c'est sûr que quand on, lorsque je suis allé à cette discothèque-là puis lui aussi de son côté, bien on était tous les deux très propres et *clean*. Sûrement qu'on avait l'un et l'autre la même chose en tête. On avait envie d'une expérience sexuelle. Alors... c'est ça, la dynamique était bonne. (Xavier)

Le bonheur d'une expérience plus réconfortante montre que d'anciennes rencontres n'étaient pas de celles qui sont appréciables. « En tout cas il m'a fait m'aimer pendant un petit bout, que je pouvais être attirant ou désirable. » (Antoine)

La rencontre, la fusion réalisée dans les gestes de l'expérience aident certains à se sentir plus unis, en communion, dans leur contact avec l'autre ; ils remarquent l'intensité de ce lien fort et profond. « Heureux. C'est comme une espèce, bah là je vais utiliser un mot incroyable mais c'est quasiment la béatitude, c'est niaisieux mais c'est de même que je vois ça. » (Yves) Les participants tracent par leurs expériences la maturité ou au moins l'évolution de leur sexualité, de leur connaissance de soi et des rapports humains qu'elle implique.

Ça fait que tu sais c'était comme, je me sentais bien, j'avais découvert quelque chose d'autre, c'était un petit peu de l'euphorie parce que bon, c'est un petit peu mélangeant parce que tu dis « Dans quoi tu t'embarques ? » [...] Ça fait qu'asteure on, avec eux autres c'est ça, c'est pour ça que je l'anticipe d'une semaine à l'autre parce que je me dis bien on va découvrir d'autres choses, on va faire d'autres choses. [...] Puis là bien parce que j'ai un chum, je me laisse aller là-dedans puis parce que je suis plus vieux puis parce que je suis rendu plus loin dans, dans, dans ma recherche comme juste la queue ça suffit plus là, j'ai besoin d'autre chose. Ça fait que je me laisse aller là-dedans parce que c'est pas dangereux j'ai un chum, j'en veux pas d'autre ça fait que. [...] Puis le fait de vivre ça avec eux autres, puis que j'ai pas la contrainte de, de me stresser si j'ai pas envie : « Je vais-tu venir ? » C'est comme « Oui bien » dans toutes les fois c'est arrivé là, j'ai fait ça correct. Bien tu vois, regarde, je l'ai fait encore : « J'ai fait ça correct » ! (Simon)

La réflexion peut se faire profonde, troublante. Elle accompagne les gais dans leur cheminement personnel.

[...] le fait que j'aie eu du plaisir, que j'aie aimé ça, me faire pénétrer puis avoir ce jeu-là puis pénétrer aussi, puis le fait que je le vive plus nécessairement maintenant, en tous cas, la réflexion qui s'est passée là, je me suis rendu compte que j'avais honte, j'avais une honte que je traînais depuis longtemps, qui m'avait toujours empêché d'aimer, de vivre ma sexualité simplement. Pis, qui m'avait toujours brimée dans mon abandon, comme si « je suis homosexuel mais il faut pas que j'aie l'air homosexuel ? » Donc il faut pas, surtout pas que je me fasse pénétrer parce que là je me sens, je vas être une fille, qui va être un... tu sais, puis pénétrer, c'est l'anus, c'est la marde puis tout ça, donc... je me suis vraiment, vraiment, ça me surprend, j'ai pensé à ça dernièrement, j'ai vu ça dernièrement, puis ça me surprend d'avoir honte, mais crisse je peux pas mettre un autre mot là-dessus. (Robert)

Le retrait marque la synthèse de l'expérience sexuelle et des rencontres plus ordinaires par certains aspects. Cette synthèse évoque la confiance, l'intensité, l'information et l'écoute développées au cours de l'expérience et aussi ce qui en a été retenu.

Je me rappelle beaucoup de ça, tu sais comme du corps à corps puis du collé, puis de la douceur de la peau. Une belle expérience ça. C'est ça que je pensais quand tu me disais une expérience sexuelle, il me semble c'est un beau souvenir ça. C'est un beau souvenir... (Alex)

Parfois, dans certaines circonstances, le lendemain se fait inquiétant en termes de santé, un test viendra quelques temps plus tard s'il le faut. Les risques pris ne sont pas au chapitre des réflexions sur les expériences heureuses racontées par les participants. Ceux-ci ont appris à s'écouter, à tolérer certains risques et aussi à faire confiance à leur jugement, leurs techniques de « réduction du risque », à eux-mêmes. Mais ils apprécient toujours le geste attentif de leur partenaire.

[...] je pense ça, le dernier baiser, je pense que ça été le plus beau. Les autres ils devaient être beaux aussi mais je pense que celui-là, je le sais pas, il marquait peut-être une fin en soi, mais tu sais ça a été de me toucher le visage, de me prendre comme ça, de. Je sais pas je vois l'image encore, je le vois, il avait un chandail vert. Je le vois son chandail vert, je le vois tu sais, je le vois puis il était grand là, puis il m'a pris dans ses bras. Woaw. Puis c'est ça ce baiser-là là, moi je m'attendais à un petit bec cucu, là sur le bord de la porte. Ça pas été ça. Ça été ma récompense d'avoir été sage ! (Antoine)

Les expériences sexuelles changent la vie de ceux qui les expérimentent. Elles inscrivent en eux de nouvelles représentations des rapports humains. Ils connaissent à la fois comment ces autres hommes dont ils sont proches vivent dans l'espace public gai et dans l'intimité de leur sexualité, c'est une particularité à laquelle seuls ceux qui ont de multiples partenaires peuvent prétendre. Prises ensemble, les expériences tracent le parcours des membres de la communauté et inscrivent chez eux un ensemble de valeurs expérimentées dans leurs rapports humains. Les récits d'expériences sexuelles montrent ainsi à la communauté gaie le lien intime entre la séduction et la protection contre le VIH absent des autres médias de recherche.

Le regard porté ici sur le processus de la séduction révèle quatre composantes nouvelles et actives en contexte qui peuvent, selon leur présence, relative et variable, protéger du VIH, laisser la porte ouverte au virus, guider vers une exploration inoubliable des sens... La complexité de la signification motive une attention soutenue à son propos dans le dernier segment qui suit de la thèse. Celui-ci intègre une discussion au modèle global tiré de cette thèse en même temps qu'il enchaîne avec la conclusion.

CONCLUSION

INTERVENTION SUR LA MÉTHODE : LA PRÉVENTION INTERPELLE LA SÉDUCTION.

L'analyse poursuivie au dernier chapitre s'est employée à fouiller et laisser émerger la trame esquissée par les récits d'expériences sexuelles. L'énigme consistait à retrouver la forme indiciblement répétée de ces récits dans les contextes personnels, épars et divers qui les portaient en les gardant « secrets ». Le résultat se matérialise peu à peu en « objet de savoir » dans le contexte plus global du développement de la communauté gaie et du sida à Montréal.

Ce contexte social s'avère maintenant délesté de nombre de limitations sociales et de droits inégaux. La société gaie montréalaise présente une situation avancée en termes de droits de la personne pouvant être espérée dans d'autres sociétés occidentales si elles arrivaient à un niveau d'égalité similaire à celui de Montréal. Plus largement, la dynamique joignant les efforts contre la diffusion du VIH et l'évolution des mentalités autour de l'homosexualité pourrait servir d'inspiration à la structure des interventions pour des groupes sociaux discriminés dans d'autres sociétés.¹⁷⁹ Étudier ces contextes québécois sert quelque peu d'indicateur avancé – comme on dit en économie - en matière de droits de la personne relatifs à la santé pour les situations futures dans le monde.

Or, après tant d'années de prévention du sida dans la communauté gaie de Montréal en particulier, la prévention ne réussit qu'à stabiliser le taux d'infection annuel dans cette portion de société sans vraiment le maintenir sous contrôle – il menace de se développer trop rapidement. Ailleurs dans la société québécoise, le VIH se diffuse peu à peu et se fait menaçant.¹⁸⁰ Un bon résultat de prévention a donc déjà été obtenu mais il faut encore en obtenir plus. Pour l'instant, ni vaccins ni médicaments ne savent contrecarrer ou éliminer le virus. Agir en prévention, se protéger de la diffusion du VIH forment la barrière la plus sûre. Plus spécifiquement ici, l'effort de prévention ne suffit plus à amener les hommes à mieux se protéger. L'option de changer les façons de faire et d'envisager l'événement à prévenir doit être sérieusement étudiée. Ceci permettra de changer la forme de la prévention et d'ajuster les principes qui la sous-tendent pour améliorer la protection appliquée.

La présente conclusion cherche à éluder une nouvelle approche dans l'intervention et à ouvrir des pistes de réflexion pour les intervenants et la communauté afin d'en arriver à résoudre les questions : Mais comment intervenir pour aider chacun à encore mieux se protéger et protéger l'autre contre le VIH ? ... à encore mieux vivre les différentes facettes de son homosexualité - dont en particulier celles de ses activités sexuelles ? Le processus qu'emprunte la conclusion se développe en trois temps intégrant la discussion et la conclusion sur les questions qui n'ont déjà que peu été abordées dans ce texte. Tout d'abord, le modèle sera synthétisé « en compréhension », de façon plus malléable qu'à travers le contexte d'origine des récits d'où il est extrait. Ceci permet de mieux soupeser l'objet travaillé. Ensuite, comme s'il s'agissait d'un objet dont il importe de découvrir l'usage, le modèle sera « mis à l'essai » dans des contextes de plus en plus complexes. Cette « mise à l'essai » permettra d'anticiper les possibilités d'usage futur du processus de

¹⁷⁹ Voir la structure de cette dynamique au chapitre 1, figure 1.1.

¹⁸⁰ Voir au chapitre 1, figure 1.2.

séduction comme outil de compréhension de dynamiques sociales. Enfin, je dégagerai les pistes ouvertes par la compréhension du processus de séduction dans l'intervention sociale en matière de prévention du VIH et leur impact ouvert sur les dynamiques sociales actuellement en perte de vitesse.¹⁸¹

Utiliser de nouvelles méthodes pour mieux apprendre.

Kuhn (1983) observe que la forme des interventions et des actions s'accordent en général avec la structure et les principes du savoir qui le justifient : en reprenant des recherches aux formes similaires, on en arrive généralement à des interventions prônant des outils aux formes tout aussi similaires. La prévention du sida, se coulant dans un tel processus, en arrive avec le temps à s'enfermer dans un tel « cercle vicieux » dont il faut se dégager afin de progresser : changer ces structures devient une hypothèse intéressante de travail. Afin de « changer les façons de faire », les « méthodes » en vocabulaire académique, il faut explorer le terrain à l'aide de nouvelles méthodes, en retrouver la logique et les principes pour en venir à intervenir plus pertinemment sur les méthodes de prévention suivant Kuhn (1983). L'attention des prochaines pages portera donc sur cette « logique » et ces « principes » du savoir nouveau mis au jour au dernier chapitre. Dans cette foulée, le constat que les dynamiques sociales et de santé tendent à s'éteindre pourrait donc se métamorphoser en nouvelle dynamique si l'approche de l'intervention était modifiée.

¹⁸¹ Le processus, évoluant de la définition de l'objet (modèle) jusqu'à sa place dans la dynamique sociale, emprunte son schéma à Foucault(1969) sur l'archéologie des savoirs. Le célèbre auteur y présente le savoir comme un objet dont « l'archéologue » découvre et expérimente les usages comme je discute progressivement des usages puis de la place sociale de ce modèle. En « mettant à l'essai », en expérimentant ou en testant en d'autres mots, l'objet mis au jour, je rejoins à la fois Foucault (1969) mais aussi Luhmann (1998).

Une des trames de fond de ce travail a consisté à travailler les méthodes pour en dégager de nouvelles. Dans un environnement autant théorisé que celui des comportements et des attitudes des personnes face à leur santé et aux risques du sida, la démarche adoptée en définitive a été de retourner aux sources de l'événement et de rompre avec les méthodes devenues largement classiques autour des grandes recherches. Le travail débusquant le discours d'hommes gais sur leurs expériences sexuelles s'apparente ainsi à celui privilégié par les anthropologues du quotidien – de Certeau, Cicourel, Schütz, Garfinkel (voir Mattelart et Mattelart, 2002) – retournant à une théorie ancrée construite à partir des récits tirés d'entrevues en profondeur.

Ainsi, après maintenant plus de vingt ans de recherche-action en prévention du sida soutenue par les grandes recherches, l'intervention « urgente » à mon sens consiste à intervenir sur la méthode, à reconstituer un nouveau modèle permettant de pousser plus loin et de réanimer l'intérêt pour la prévention. Ce travail réel sur les façons de faire veut non seulement s'inspirer du terrain, il veut lui correspondre véritablement. Un de ses enjeux est de faire table rase des préconceptions et explicitations laissant digresser la compréhension pour l'offrir comme objet de science. Il est donc important de construire un modèle valide et afin de mesurer la « validité » du modèle, le lecteur pourra en apprécier la « vérisimilitude », la vraisemblance par similarité avec d'autres contextes connus (Bruner, 1986 ; Ellis et Bochner, 2000).¹⁸² C'est ce travail de type « scientifique » qu'il reste à faire. Si cette vérisimilitude peut se manifester dans les « essais » réalisés à tous les niveaux de complexité et que ces épreuves nous apprennent de plus en plus qui nous sommes et comment intervenir, alors le modèle du processus de séduction auquel j'en serai arrivé se révélera vraisemblablement valide et pertinent.

¹⁸² Le concept de « vérisimilitude » a été élaboré à la section 2.3.

Le phénomène observé, le processus de séduction, au-delà de sa forme, raconte une bribe de la vie sociale, offre une énigme à explorer à propos du milieu dont il s'avère un reflet. L'énigme ultime reste donc de découvrir l'utilité, la pertinence, la place que peuvent prendre des notions entourant les expériences sexuelles dans l'espace social gai et en particulier en matière de prévention du sida.

Afin d'amorcer cet examen de l'objet, quitte à créer une certaine redondance, je vais m'employer à synthétiser le modèle émergent, très succinctement. Ensuite, je vais chercher à recomposer l'intérêt de l'objet pour la société gaie qui le porte en même temps que je vais souligner les implications de l'existence de cet objet dans la société gaie qui le produit et le véhicule hors du discours public. À chaque étape, le regard porté se fait plus complexe. En même temps, ce travail permet de proposer de nouvelles approches de l'intervention au fur et à mesure où la construction s'édifie, pour un mieux être des membres de la communauté gaie et pour un affinement des approches de prévention du sida.

Apprendre comment la prévention interpelle la séduction.

Le tout commence dans une zone publique ; si le protagoniste était demeuré seul à la maison, il serait peu probable pour lui de rencontrer et il a donc rejoint la scène sociale qui s'avère ce jour-là un lieu de rencontre. Dans la foule, il est seul et reste libre de laisser son regard balayer l'endroit, il est libre de se construire un petit jeu de regards pour se distraire, rencontrer ou s'amuser. Quelque chose capte un instant son attention, un premier contact s'élabore. Au cours de cette *amorçe*, un échange se construit entre les protagonistes, un échange montrant que l'autre le remarque, où chacun répond quelque peu au jeu de la situation. Ce « jeu » aux issues multiples peut se transformer sans toujours se conclure au lit : un sourire entendu et complice, amitiés, simples croisements des regards et des sourires, éventuellement une rencontre sexuelle. Les milieux dits de drague comme les bars gais peuvent alors promouvoir et faciliter l'intention de rencontrer contrairement aux autres milieux sociaux, présentant des finalités moins orientées vers les rencontres et rendant donc

aux regards croisés un sens plus incertain. Un protagoniste ou les deux, prend alors le risque d'entrer en contact. Si celui-ci, osant risquer un contact se trompe, il sera rejeté, négligé. L'amorce manquée sera oubliée par les récits d'expériences plus enclins à relater les succès que les tentatives manquées.

Si la prise de contact réussit, la phase de *séduction* débute alors, les protagonistes collaborent à la construction progressive de leur « relation ». La construction entre eux d'un circuit de communication privilégié permet de fermer progressivement leur *séduction* face aux autres personnes dans l'environnement. Elle permet de privilégier leur « relation » naissante et de délaisser, par la formation d'un clivage progressif, les autres liens actifs avec l'environnement.

La rencontre s'amorce donc avec en partie un élément de hasard, mais aussi avec la participation des partenaires potentiels. Les modèles des grandes recherches escamotent cette étape, assument le hasard ou la détermination à avoir une rencontre sexuelle. Pourtant, il apparaît que la situation évolue sans se dessiner entièrement au premier abord.

Ce circuit de communication entre les protagonistes permet la rétroaction dans la relation, en d'autres mots, les interactions entre eux peuvent nourrir et exciter la relation en même temps qu'elles peuvent privilégier son isolement par ce clivage. Si des éléments extérieurs y sont introduits, ils le sont parce qu'ils viennent alimenter et exciter la relation, ils peuvent tout aussi bien être rejetés sans façon. Si leur obstruction se montre trop importante, la « relation » peut se dissoudre. Tout ceci, bien sûr, à condition que les interactions entre ces protagonistes apparaissent plaisantes selon des « critères » qui leur sont personnels. La « relation » peut croître en singularité ou s'essouffler et se dissoudre. Une interaction, « positive » entre protagonistes dans les circonstances, appelle au plaisir de renouveler cette interaction et ce plaisir, elle prend peu à peu plus de place que les autres et ainsi privilégie cette « relation » naissante. Découlant de ceci, l'appel à l'isolement du duo se fait grandissant. La rétroaction ainsi construite en vient à installer une

atmosphère, un sentiment, une émotion liée à l'autre protagoniste. Ce n'est encore qu'une émotion embryonnaire qui pourra en venir à se développer plus nettement avec le temps, si durée il y a. Pour l'instant, elle a peine à être nommée. Ces émotions embryonnaires s'installent de façon indicible, progressive, sans début ni fin nets. Elles se manifestent bien plus par l'accumulation des interactions qu'à partir d'un moment précis, leur apparition rappelle la forme de petites couches minces dans les pâtes feuilletées formées davantage par le cumul de l'action où le pâtissier plie la pâte que par un démarrage net dans le temps et l'espace.¹⁸³

Ici encore, les grandes recherches s'intéressent d'abord à des facteurs introduits de façon objectivement repérables. Mais, contrastant avec celles-ci, le tout se présente de façon plus subtile, plus impalpable, mais tout à fait significative dans les récits ultérieurs à l'événement. La communication non langagière prend sa place en engageant la phase de séduction si intrigante entre les partenaires : Peut-il se passer quelque chose ? Que peut-il arriver ? Que veut-il ? Jusqu'où pourrait-on aller ?

Une condition minimale se manifeste, cette condition anticipe les limites de la relation physique qui se prépare, de la relation en construction entre les protagonistes, une condition appelée *confiance*. Confiance d'être en sécurité, confiance de développer un plaisir avec l'autre, confiance que quelque chose d'intéressant s'érige. À l'intérieur d'une zone de pratiques et de comportements non menaçants – ne pas être attaqué, ne pas être menacé – la confiance est sans conditions, elle est présente ou absente, la confiance apparaît de façon monolithique, en un seul bloc et édicte la *zone de confiance*. Éventuellement, se faire pénétrer sans condom ou manifester des gestes « agressant » au-delà du jeu – ces perceptions sont bien personnelles - pourrait dissoudre cette confiance si ceci n'est pas entendu

¹⁸³ Plus loin dans cette conclusion, je fais remarquer que Barthes aussi témoigne de l'origine floue de certains « signes ».

implicitement à l'avance, mais ce risque de perte de confiance reste relatif chez les participants rencontrés : certains démontrent une confiance plus souple face aux avances que d'autres personnes ; d'autres ont des limites plus fortement enracinées qui ne permettent pas la transgression. Mais il reste que le risque migre et touche différentes personnes à différents moments. Pour plusieurs, selon l'approche entre les protagonistes et le contexte propre, céder à une pénétration sans condom peut se faire sans drame immédiat – l'inquiétude, la culpabilité, la crainte venant plus tard. La confiance ne se fait ni le prétexte ni le moteur de la rencontre sexuelle en préparation, elle la permet. Elle forme seulement les limites d'une zone « barrière » de permissivité dont le périmètre varie avec le contexte évolutif de la rencontre et avec les protagonistes.

La rétroaction inscrite dans le circuit entre les protagonistes inclut dans une certaine mesure des indications de l'ampleur de la relation physique en préparation. Les choses peuvent changer, passer de l'anticipation d'une longue nuit torride à « une petite vite » réalisée dans un coin ou l'inverse : « on ne sait jamais » car rien n'a été promis. Mais une séduction menée avec ampleur, avec un long développement complexe, semblerait annoncer une rencontre physique du même type. Les récits le reflètent. Le tout se passe comme si les « performances » physiques et le côté extraordinaire qui s'en dégage puisaient leur origine dans la séduction même. Ce lien entre séduction et performance intime reste à scruter dans les recherches à venir.

La séduction comme telle en est maintenant arrivée à son point culminant, à un summum demandant de s'isoler de l'espace public où le tout s'est d'abord construit.¹⁸⁴ La relation atteint une segmentation, un clivage ultime marqué par l'isolement des protagonistes, élaborée depuis le début de la séduction. Un

¹⁸⁴ Voir le tableau 4.1 illustrant les activités de la *séduction* en progression vers l'*application érotique*.

Tableau 4.1. Phases majeures du PROCESSUS DE SÉDUCTION dans une rencontre sexuelle.*

SÉDUCTION	PASSAGE À L'INTIMITÉ	APPLICATION ÉROTIQUE
Environnement social à communication limitée. Action conditionnée par la proximité et l'interaction sociale avec plusieurs autres.	➔ Résolution matérielle de la <i>séduction</i> en vue de l' <i>application érotique</i> . Rendre accessibles et légitimes un lieu, des conditions, des outils.	➔ Environnement intime avec communication diversifiée (corps, sens, sensations, etc.) dans les conditions d'intimité et l'espace alloués. Interactions multiples des corps.
Création de la dynamique rétroactive entre les protagonistes (circuit de communication). Construction des composantes de la <i>séduction</i> .	Mise à l'épreuve des premières attentes créées par la <i>séduction</i> . Ajustement des composantes de la <i>séduction</i> .	Réalisation de l' <i>érotique</i> et de la <i>protection</i> basées sur la <i>séduction</i> . Développement éventuel d'une communication intime à plus long terme.
Construction d'attentes et de préférences, dans l'érotique – et la protection ! – des phases ultérieures. **	Désignation des lieux, des disponibilités et du temps. Contraintes, consentements et accès aux ressources – et à la protection ! **	Usage ou négligence plus ou moins faciles des condoms et des stratégies de protection dans le contexte selon la dynamique construite entre les partenaires.

* Les phases majeures ne comprennent pas l'*amorçage* qui précède la *séduction* ni le *retrait* qui suit l'*application érotique*. Le *passage à l'intimité* a bien sûr un rôle à portée limitée, mais son articulation étant déterminante pour la suite des péripéties, il est apparu essentiel de l'inclure ici.

** Selon les observations, la protection semblait surtout implicitement désignée avant l'*application érotique*, je souligne sa présence sous-entendue et peut-être trop négligée.

mouvement se produit où chacun des protagonistes agit et confirme – engage – sa participation à l'action. Le couple se déplace, effectue un *passage à l'intimité*, un lieu fermé aux yeux des autres. De façon implicite, un consentement est accordé, acceptant l'aventure comme elle s'esquisse sans savoir vraiment de quoi il en retourne.

Ce consentement s'est construit sans discussion marquante et sans qu'aucune décision ne se soit formulée face au condom. Tout au plus, les partenaires se dirigent maintenant vers une autre phase de leur rencontre très probablement sexuelle. Le contraste avec les modèles de négociation du condom et cognitiviste – recherchant une « autre rationalité » comme il en était question à la section 1.4 – est flagrant : les partenaires sont relativement confiants, leur intérêt baigne dans l'intensité du moment, ils ont en main une information non défavorable et ils croient bien écouter les signes contradictoires qui pourraient les faire changer d'idée. Le processus ne s'inscrit certainement pas dans une trame rationnelle, de communication verbale ou décisionnelle, il devient intéressant de chercher ailleurs les ancrages de la prudence et de la désinvolture face au sida.

Le changement de lieu, le déplacement, provoquent une réorganisation, une pause, dans la dynamique du circuit relationnel. En se retrouvant seuls dans un nouveau lieu, les protagonistes trouvent un prétexte, une nouvelle amorce afin d'entrer véritablement dans la phase intime de la relation. La séduction s'appuyait en partie sur le mode verbal dans un contexte public mais ne s'y restreignait surtout pas, beaucoup de « signes » passent déjà par d'autres modes de communication. Désormais, l'intimité est surtout dominée par un mode de communication non langagière exprimée par les corps. Le circuit de rétroaction communicationnel continue d'être actif, se nourrissant maintenant aussi des perceptions et des expressions passant par le corps : toucher, goûter, odorat, ouïe et sons, vue et regards. Le circuit, bénéficiant de l'isolement relatif des protagonistes cherche désormais à intensifier leur activité, à intensifier leurs sensations.

Une certaine érotique était souhaitée et rendue accessible par les premières phases, maintenant elle se déploie. Au cours de cette *application érotique*, l'ensemble du système de séduction trouve sa réelle valeur en ce qu'il nourrit la performance érotique mais aussi en ce qu'il peut limiter et orienter l'expansion des ébats.

Bien sûr, il y a ajustements au cours de la rencontre sexuelle entre les partenaires mais aussi dans le temps : le *processus de séduction* évolue au cours de sa construction et de son application, il suit les divers passages des protagonistes dans l'expression de leur communication intime. Chargés du bagage plus ou moins élaboré de l'expérience cumulée des protagonistes, *érotique* et *protection contre le VIH* sont alors des produits conjointement élaborés dans le processus de séduction. Ils se présentent à la fois comme contenus et comme structures, produits nourrissant mutuellement leur construction : la protection dépend de l'érotique élaborée, mais aussi, l'érotique élaborée dépend des contraintes imposées et avancées par la protection. Cette coconstruction de l'érotique et de la protection dans le processus de séduction témoigne du plaisir que des partenaires trouvent dans un contexte où chacun participe aux efforts de réduction du risque. Pour plusieurs, il ne s'agit pas là d'une érotique restreinte mais bien d'une érotique tout aussi satisfaisante différant les risques. Elle permet d'élaborer une érotique où s'exprime et sont reçues émotions, désirs et plaisirs pour les deux partenaires, formant l'articulation de l'érotique dans la rencontre sexuelle. Ce travail rejoint ainsi les conclusions de Remien, Carballo-Dieguez et Wagner (1995) et Remien et al. (2001).

Certains hommes qui avaient dirigé la *séduction* sur l'objectif trivial de l'orgasme s'y acheminent en droite ligne ou presque, faisant juste ce qu'il faut pour que l'objectif soit rencontré. Au besoin, ils y ajoutent quelques fantasmes intérieurs afin de stimuler l'éjaculation : la « petite vite » est rapidement passée. Pour d'autres au contraire, la panoplie des sensations possibles est au menu de la dégustation et le « jeu » entre les participants est d'explorer au maximum la palette sensitive qu'ils s'offrent.

Le contexte évoluant, certains protagonistes voudraient maintenant avoir une pénétration anale, l'envie se mêlant aux sensations. La décision implicite, à titre d'exemple, d'éviter la pénétration avec ce partenaire-là, construite dans la phase de séduction et confirmée dans le passage à l'intimité, s'applique ou se révoque alors selon la *confiance*, l'*intensité*, l'*information* et l'*écoute* développées en situation. La stratégie complémentaire d'utiliser le condom sera peut-être envisagée ou doucement appliquée. Mais, il est alors probable que la condition « condom » ne se manifeste pas vraiment. Ceux qui n'ont pas explicitement envisagé la possibilité d'une pénétration anale et la protection nécessaire pourraient se voir un peu plus inquiets demain matin.

Il n'y a pas nécessairement et formellement de prise de décision de protection comme il n'y a pas nécessairement anticipation des activités érotiques dans leur détail. Les habitués de la pénétration anale avec des partenaires variés font plus souvent usage du condom que ceux qui le font occasionnellement, question d'habitude et d'initiative, leur « décision » systématique les fait intégrer le condom à leurs habitudes (Coxon et McManus, 2000). Cependant, dans le développement du processus de séduction explicité ici, il y a place pour les bonnes intentions, plus ou moins vagues, et pour les échappées – « *relapses* » en anglais ou condoms oubliés « seulement pour cette fois-là » – qui peuvent aussi se répéter dans le temps. Comprendre la séduction dans le développement de la rencontre et ne pas assumer que toute rencontre a pour objet la pénétration – au contraire de la théorie de la négociation du condom - nuance fortement la façon de se représenter l'usage du condom et les décisions s'y rapportant. À partir de cette nuance, le ton de la prévention peut prendre une orientation bien différente dans les futures années : parce que le jeu de décision est imprécis, une prévention axée sur la séduction où les protagonistes se reconnaîtraient pourrait amener une plus grande sensibilité des hommes gais dans leurs pratiques de séduction.

Les protagonistes se sentent ailleurs, sur une autre planète, en dehors du temps. La jouissance et les sensations sont multiples, élaborées, profondes, marquantes, incroyables. L'expérience sexuelle satisfaisante se couronne habituellement par un ou plusieurs orgasmes. Le plaisir appelant au désir, de nouvelles rencontres peuvent s'organiser, l'aventure se poursuivant parfois sur le mode relationnel au-delà de leur première rencontre sexuelle.

Après, il faut trouver l'énergie de retourner à la maison, au travail, aux activités du quotidien. L'amour et l'eau fraîche ne sustentent pas les corps à la manière des aliments. Le petit déjeuner aide à socialiser, à engager peut-être une reprise future de la rencontre : dans certains cas, les protagonistes voudront poursuivre ensemble l'événement pendant un certain temps. Le *retrait*, le retour « à la réalité », se présente comme une occasion de réfléchir, d'amorcer une réflexion qui place, situe et inscrit l'expérience vécue et la « relation » potentielle dans le parcours de chacun.

Ceci complète la description du *processus de séduction* présentant le modèle sur lequel le travail intéressant de mise à l'essai peut maintenant s'édifier. Le modèle resterait bien banal s'il ne tenait qu'en ses cinq phases et quelques composantes, il ne ferait que rappeler ce que « tout le monde » connaît de la séduction. Puisque ce processus s'avère passablement convenu et classique, ce qui s'avère plus intéressant et nouveau se présente dans l'articulation des composantes. Leur compréhension dans l'environnement social d'où elles sont tirées révèle la puissance du processus de séduction sous-entendue dans l'élaboration de la *protection contre le VIH*.¹⁸⁵

¹⁸⁵ La compréhension de cette articulation offre un canevas, par exemple à un sexologue, un intervenant en travail social ou psychosocial dans l'analyse d'un contexte individuel et peut les aider à résoudre un problème relationnel.

Au sein de ce parcours, de l'amorce au retrait, quatre composantes prennent forme. La valeur relative de chacune par rapport aux autres permet d'entrevoir la protection contre le VIH utilisée et aussi l'érotique que les protagonistes élaborent dans l'intimité. Le processus de séduction ne se comprend pas sans la modulation relative de ces composantes dont les valeurs évoluent dans la « relation ». Une variation à la fois dans les valeurs de ces composantes et dans l'équilibre entre les valeurs des composantes tend à faire dériver l'érotique et la protection en cours d'élaboration.¹⁸⁶ La coconstruction des composantes se réalise en simultané : au contraire des modèles hiérarchisant une composante contre les autres, le développement du processus de séduction tient compte de l'avancée relative des quatre composantes à la fois. Revoyons donc ici les principes articulant le processus de séduction en procédant du plus simple au plus complexe et en utilisant au passage des mises en situation pour illustrer ces idées.¹⁸⁷

La *confiance*, mentionnée plus haut, se montre primordiale et forme une zone de liberté pour les protagonistes : est-ce que j'accepte avec confiance d'aller plus loin dans cette rencontre ou, ce que j'entreprends va-t-il au-delà de ma confiance ? Suis-je assez confiant en moi pour reculer et refuser certains développements de la rencontre ? L'*information* induit des repères et compose des faits sur lesquels peuvent s'appuyer les protagonistes : bien sûr elle porte sur le contexte général du sida et de

¹⁸⁶ Au point de vue de sa structure, rien n'est fixé : ni la valeur ni la position relatives des composantes. Une analyse hiérarchisante fixant par exemple la confiance – comme une constante, un donné prioritaire – contre les autres composantes serait dérisoire ici. La remarque s'applique aux quatre composantes. Les mouvements relatifs entre composantes sont réels et comptent dans l'interprétation à donner. Cette souplesse des positions relatives des concepts est très rare parmi les modèles diffusés en sciences humaines. Au point de vue de la conceptualisation d'ensemble, l'interprétation que je donne ici s'inspire directement du « Calcul des variations », un champ de la mathématique utilisé en particulier pour l'arrimage des véhicules spatiaux en mouvement dans l'espace. Voir Smith (1974).

¹⁸⁷ Voir une illustration de la place des concepts les uns par rapport aux autres dans l'interaction à la figure 4.1.

Figure 4.1. Construction de la PROTECTION CONTRE LE VIH et de l'ÉROTIQUE au cours du PROCESSUS DE SÉDUCTION.

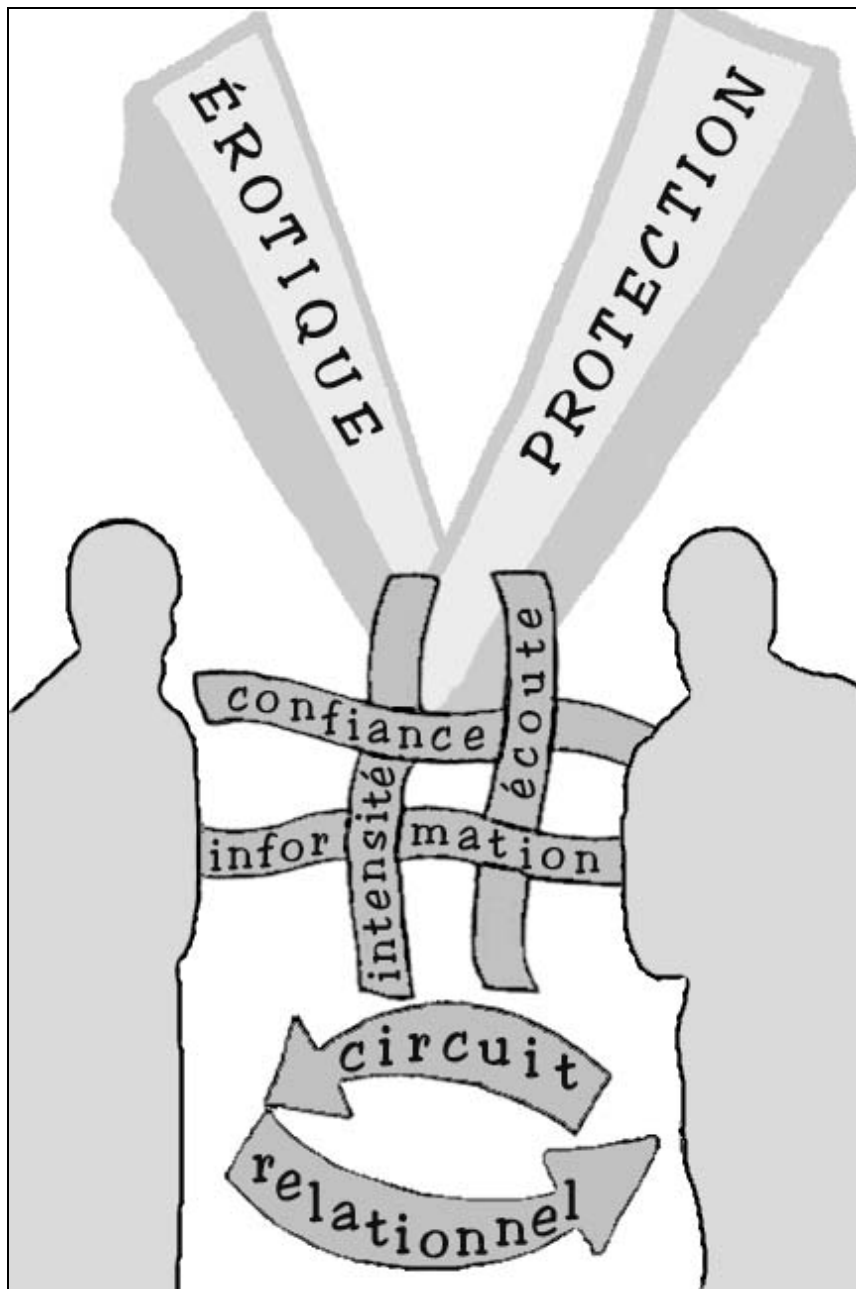


Illustration : Mireille Robillard de *l'Ortinet*.

Légende : Le *circuit relationnel* permet aux quatre composantes de s'établir et à partir de celles-ci, l'érotique et la *protection contre le VIH* se développent.

ses risques et – même si elle reste plus rare – l’information effectivement disponible s’intéresse au partenaire et au contexte.¹⁸⁸ Autre composante, *l’écoute* sert de rempart et de facteur de sécurité dans le processus à risque en développement : Est-ce que les partenaires s’écoutent dans leurs intuitions et leurs émotions, dans ce qu’ils disent et vivent pour les beaux côtés certes de la rencontre mais aussi pour ses angles plus obscurs ? « Écouter » l’autre mais aussi s’écouter soi-même. Enfin, *l’intensité* forme une composante dynamique essentielle, un « moteur » du mouvement. Un minimum d’intensité semble essentiel pour se laisser aller à l’événement. Par contre, elle peut, par sa puissance, renverser l’effet de l’information, la confiance et l’écoute dont disposent les protagonistes. En conséquence, l’intensité peut alors diriger les protagonistes sur des chemins nouveaux non anticipés ou non consentis explicitement. Une question à explorer est de savoir s’il y a moyen de recadrer l’intensité de la rencontre pour que les autres aspects soient satisfaits sans priver les partenaires de plaisirs délicieux ?

Parmi d’autres recherches, la Cohorte Oméga, selon le commentaire de Joanne Otis, relève que le « désir » est à l’avant plan des facteurs amenant la réalisation d’une rencontre sexuelle. Il reste important de comprendre qu’Oméga présente par un questionnaire habituellement fermé divers choix aux participants à leurs recherches et que parmi ceux-ci le « désir » est significativement identifié. Dans ma recherche, le « désir » se mêle à l’intensité comme un ensemble d’autres émotions, ici embryonnaires, que les participants n’ont pas nécessairement nommées ou identifiées, d’où la généralité des termes employés. En comprenant mieux ces dynamiques, il est possible d’élaborer des scénarios illustrant « les bons et les

¹⁸⁸ À remarquer, la difficulté à raisonner que : d’un partenaire qui ne dit rien, on NE SAIT RIEN et il se ne sert à rien pour son vis-à-vis de supposer cette information, l’information manquante est une information douteuse. Que faire quand on ne sait rien s’avère un travail d’éducation à la prudence en prévention auprès des plus naïfs.

mauvais coups » de la séduction. Ils sont progressivement abordés dans les prochaines pages.

La *confiance* apparaît rapidement dans l'histoire d'une rencontre sexuelle, mais l'intensité impliquée participe aussi à l'interaction. L'intensité créée sert de prétexte à la concentration des rapports entre les protagonistes, elle leur permet de créer un intérêt pour la rencontre sexuelle, si ce n'est de l'un pour l'autre à plus long terme. L'intensité permet d'élaborer un certain plaisir à interagir et nourrit un certain désir de passer à autre chose. Si la confiance autorise le passage à l'intimité, la force de cette composante ne suffit pas à amener le mouvement du duo vers un lieu permettant l'application érotique. Par contre, avec tout ce qu'elle porte, l'intensité contribue au mouvement vers l'intimité produite globalement par la rétroaction entre les protagonistes.

L'*intensité* permet de concrétiser le passage de l'attrait pour « certains hommes » à l'attrait pour « un certain » homme et de vivre la réalisation de l'attirance qui a pu nourrir l'amorce initiale. L'intensité a une dimension d'« immédiateté » particulière, voisine du concept de « *immediacy* » de Burgoon et *al.* (1984), on y trouve certainement comme ces auteurs : des degrés d'affection [aussi d'indépendance] et d'hostilité exprimés ; une intensité d'implication dans la relation et ; une norme d'inclusion et d'exclusion des autres dans l'interaction. Le côté immédiat de l'intensité rappelle que les protagonistes n'arrivent pas dans une expérience sexuelle sans avoir un certain bagage, certaines dispositions.¹⁸⁹ Ces dispositions nourrissent les attitudes, attraits, intérêts des hommes, elles les habitent et leur donnent une couleur qui, généralement, voisine la notion de « personnalité ». Pour ne nommer que quelques éléments de ce bagage, mentionnons l'intention préalable ou non de vouloir partager une rencontre sexuelle ce soir-là, les désirs et attraits, le contexte extérieur de chacun leur permettant d'avoir une certaine

disponibilité, courte ou longue, un espace adéquat, des contraintes personnelles ou sociales ainsi qu'une présence d'esprit suffisante permettant de s'intéresser à la baise en développement.¹⁹⁰ La personne apporte aussi avec elle des attentes, des intentions, ses « déterminants » sociaux et personnels pour parler comme dans les grandes recherches et parmi tout ça l'expérience cumulée et amassée de la sexualité avec tous ses côtés, beaux et laids. Le protagoniste présente sa propre personne dans l'interaction et dans l'action qui se met en scène. Il a beau se fabriquer « un style » ou des attitudes, il participera toujours lui-même à la rencontre moyennant la distance qu'il applique au rapport interpersonnel. Dans ce sens, c'est bien lui qui participe avec plus ou moins d'intensité à la rétroaction, et s'il laisse monter l'intensité, c'est aussi qu'il laisse place à une réceptivité en réponse à ce que l'autre lui propose.

Ici, c'est la responsabilité partagée entre les protagonistes qui se manifeste. Le rôle partagé de la responsabilité ou du laisser-aller face au condom s'avère différente dans les recherches antérieures : chacun y est responsable du condom contre l'autre ou avec sa collaboration, mais rarement les auteurs analysent les significations attachées à l'évitement ou à la réponse de l'autre à l'idée du condom. Tout au plus des publicités sous forme de bandes dessinées initiées par MIELS-Québec¹⁹¹ laissent entendre que ceux qui négligent le condom n'y accordent pas tous le même sens. Ce

¹⁸⁹ Voir à la section 1.9, le passage sur Bourdieu (1979) et les dispositions.

¹⁹⁰ Exemple d'une rencontre non concluante : au cours du *passage à l'intimité*, il avait été découvert qu'un protagoniste habitait au Sud et l'autre au Nord de Montréal, qu'ils avaient chacun à se lever tôt le lendemain, « Il faudra que je rentre en autobus au cours de la nuit », que ni l'un ni l'autre n'avaient d'appartement à proximité, etc. Faible *intensité*, contexte d'*application* défavorable répondant à des dispositions limitées.

¹⁹¹ Je pense en particulier à un dépliant où on voit un séropositif et un séronégatif en relation sexuelle, l'un pense que l'autre n'utilise pas le condom « parce qu'il est aussi infecté » tandis qu'à l'inverse, le partenaire suppose qu'ils n'en ont pas besoin parce que ce n'est pas pertinent dans cette situation. C'est une production de MIELS-Québec, le Mouvement d'information et d'entraide dans la lutte contre le sida de la région de Québec. MIELS-Québec. 1997. « Le sécurisexe, c'est plus que du condom », série de 4 dépliants.

changement de la responsabilité orientée sur chacun par rapport à une responsabilité construite dans la relation est proposé par cette thèse et sera discuté plus loin. Participation et réceptivité de chacun facilitent la rétroaction et la nuancent, elles laissent monter la confiance et l'intensité mais aussi l'écoute et l'information, derniers concepts à détailler maintenant.

Créer un nouveau rapport entre inconnus amène des questions : Qui est-il ? Que fait-il dans la vie ? Quelle est la couleur de ses yeux ? Connaître quelqu'un demande des informations, éléments plus ou moins rationnels. *L'information* illustre ce qu'on connaît de quelqu'un en engageant la rencontre et après l'avoir « connu ». La mesure d'information varie pour chacun et selon les contextes.¹⁹² Peut-être que la rencontre se déroule dans la confiance et peut-être même, est-elle intense pour les deux protagonistes, mais avec une information ou une absence d'information sur certains aspects, l'érotique de la rencontre peut ne pas beaucoup se développer : « je ne connais pas son histoire » sexuelle ; « je ne sais pas qui fréquente ce gars » ; « l'endroit où il m'amène est sordide » ; « il m'a bien dit qu'il devait prendre des médicaments », « on dirait une lotion contre les morpions »... Cette notion, plus marquée dans les craintes et les remarques, à propos des risques de l'expérience sexuelle semble se construire dès les débuts du rapport entre deux personnes, le VIH a seulement servi d'opportunité pour la relever. Certitudes ou perceptions, l'information permettant de connaître ou de méconnaître l'autre peut emporter le projet érotique si les protagonistes mettent l'emphase sur ses aspects décevants. L'information ne s'impose pas nécessairement par sa présence aux protagonistes. La

¹⁹² Dans un parc, quand quelqu'un cherche une masturbation furtive une fois la nuit tombée, *l'information* obtenue de l'autre peut rester liminaire : il bande, il touche sans agresser, il a un joli petit air coquin, il n'a pas l'air dangereux, il veut bien venir un instant avec moi s'isoler un peu... Mais, si on veut en parler le lendemain à son meilleur ami, il vaut mieux avoir remarqué la couleur de ses yeux, l'information utile change avec le contexte.

valeur qu'ils accordent à chaque information pondère certes les réactions et la désinvolture face à l'autre qui, en retour, se dresse aussi un certain portrait du premier, le tout moyennant l'attention et la « conscience » qu'ils peuvent porter à la situation.

L'information nourrit aussi l'attrait immédiat pour l'autre et mène parfois à des décisions plus ou moins rationalisées. Elle permet de mesurer le risque perçu et associé à la personne, elle permet d'élaborer une connaissance et une évaluation des contextes propres à la rencontre. L'observation permet de comprendre que la protection contre le VIH est nourrie par cette information, mais, aussi, par d'autres composantes. L'information propre à la rencontre sexuelle est créée et articulée dans l'interaction des protagonistes, elle s'amorce au cours de la séduction. Elle peut aussi inclure des fausses perceptions, des éléments de désinformation, des leurre, etc.

La composante complémentaire est l'*écoute*, une contrepartie de l'information mais active, ayant son propre rôle à jouer en marge de celle-ci. « Écouter », c'est accepter ce que « je ressens », ce que l'autre me signale et les signaux d'alarme que lui, moi ou l'environnement peuvent émettre. C'est réagir à ces signaux. Écouter dans le sens où « j'ai l'intuition de... », « il me semble que... », le sentiment, l'impression de quelque chose de dangereux ou de menaçant et que j'obéis à cette écoute plutôt qu'à l'information plutôt rassurante et rationalisée dont je dispose sur la situation et l'autre. Une écoute bien appliquée peut aider à se tenir loin de la séduction d'une personne violente ou abusive, de contextes dangereux ou incertains. Confirmée par certaines expériences personnelles, s'écouter et écouter la situation engage un changement dans le cours de l'événement dont les conséquences sont difficiles à vérifier par l'observation puisque, dans plusieurs cas, l'écoute écarte la

personne d'événements qui diraient peut-être : « J'aurais donc dû m'écouter. » L'alternative à l'action choisie grâce à l'écoute reste toujours un mystère.¹⁹³

L'écoute est souvent la marge de prudence ne s'expliquant pas mais que le protagoniste décide d'appliquer afin de s'assurer d'une sécurité suffisante, d'un respect de soi dans la situation. Écouter, c'est aussi choisir un partenaire parce qu'il est attirant et pas seulement parce qu'il accepte de baiser, c'est reconnaître ses attraits et ce qui excite, c'est participer à la situation en faisant ses propres choix, au risque de ne pas baiser ce soir. Celui qui ne s'écoute pas laisse inerte un bagage personnel d'expériences et de dispositions qui pourraient le guider dans une situation incertaine, il réprime ainsi sa participation à la construction d'une rencontre où il devient passif face à des personnages au « caractère » plus affirmé et décisif.

Une des conséquences de ne pas savoir s'écouter est de se mettre en danger. Danger en partant avec le premier venu, danger de ne pas réagir aux signaux du sida et de négliger de diriger l'usage des moyens de protection ou de réduction du risque adéquats dans le contexte. Danger parce que les actions menées sans écoute sont basées sur trop de rationalisations ou s'inspirent d'informations plus ou moins entières, parfois même d'interprétations inadéquates qui viennent excuser de ne pas respecter un bon jugement dans le contexte. Le protagoniste accorde alors une confiance naïve et par le fait même il se met à risque d'infection.

¹⁹³ Dans ce sens, il serait pertinent de mener une recherche similaire à celle-ci, mais portant plutôt sur des événements dont les développements n'étaient pas souhaités. Des hommes peuvent arriver à créer ensemble – ou avec dessein – ou à vivre des événements regrettables comme la violence, l'abus, des accidents, etc. En développant des recherches sur les contextes devenus violents, il est possible que les composantes présentent des configurations relatives surprenantes et des signaux d'alarme. Les intervenants autour de la violence pourraient alors utiliser les composantes dans l'analyse et la sensibilisation aux contextes propices à la violence.

Cette confiance naïve n'est pas abordée par la théorie de la négociation du condom, toute confiance est assumée comme allant de soi. Et pourtant, la confiance n'est pas un appareil mis en position « en marche » dès qu'elle existe, elle se développe peu à peu, elle « permet » le passage à l'intimité comme je le soulignais plus haut. Une éducation aidant à mieux mesurer sa propre confiance et ses faiblesses pourrait donc aider des personnes à percevoir leur vulnérabilité face à l'infection au VIH.

Les rencontres fragiles.

Nous avons parcouru ensemble les différents constats de base liés à la compréhension du rôle de chaque composante. En explorant simultanément l'interaction et le niveau relatif des composantes, il est possible, en élevant d'un niveau la complexité associée à l'objet interprété, de pousser plus loin la compréhension de la dynamique.

Les situations les plus banales découlant de l'état des composantes sont faciles à imaginer. Peu d'intensité dans les rapports crée un contexte défavorable à poursuivre la rencontre. Une information portant trop à percevoir l'autre comme quelqu'un de déprimé ou pessimiste réprime la confiance dans l'autre. L'écoute d'un besoin de solitude compose à elle seule des situations portant à rejeter une proposition de relation sexuelle avec un protagoniste. En faits, dans ces cas, c'est pour ainsi dire déjà la proposition d'interaction qui se désamorce avant d'exister. Les composantes défaillantes du processus de séduction désamorcent les rencontres potentielles en tentant de les construire.

La partie se complexifie quand l'interaction créée se fait plus invitante. Alors, des partenaires peuvent établir entre eux une grande confiance et développer une interaction très *intense* et donc une invitation à l'application érotique. L'introduction d'une information « trop négative » – disons « J'ai appris aujourd'hui que je suis séropositif » – serait alors une mauvaise nouvelle vraiment explicite entre les

protagonistes. Une personne atteinte du VIH ou d'autres affections voudrait peut-être se passer d'être aussi claire car, s'il y a une finalité qui subsiste à tout ça, c'est bien de réaliser un rapport sexuel, en particulier si les risques pour la santé de l'autre peuvent rester théoriques. Dans leurs approches, les partenaires demeurent des êtres sociaux pouvant facilement percevoir la fragilité des rapports soumis au risque.¹⁹⁴

Mais disons que l'information se présente comme moins compromettante – « Je suis épuisé, il me semble qu'un bon massage me ferait du bien... » – ouvrirait peut-être à un rapport sexuel mais sans réellement avertir l'autre des risques et des implications de cet « épuisement ». Il apparaît alors bien possible que malgré une information divergeant de la route idéale menant à la baise – ou bien parce que cette information ouvre à la baise, là tout se peut –, une autre forme de rencontre sexuelle s'engage entre les protagonistes. Dans ces cas, l'écoute a un rôle primordial pour la sécurité des partenaires. L'écoute peut d'une part les amener à saisir plus d'information sur l'autre ou encore une certaine méfiance peut subsister dans le rapport et arriver à décourager ou à réorienter la personne informée dans la poursuite du contact. Bien que rien d'absolu ou d'essentiel n'ait été dit ou donné comme information, l'écoute peut tout de même remplir son rôle en redirigeant le cours des événements.

Pensons maintenant à une autre situation où, disons, l'intensité se fait très forte entre les partenaires mais où un facteur porte à la méfiance entre eux. Selon la situation, plus d'information pourrait être tirée de l'autre et restituer une certaine

¹⁹⁴ Dans ce sens, si un protagoniste s'attend à ce que tout partenaire sexuel séropositif lui dise nettement qu'il est séropositif, il se leurre quelque peu. Sans engager de risque, ce nouveau partenaire positif peut éviter la question – et les risques tant qu'il le peut – jusqu'à une échéance relativement lointaine. Celui qui est négatif reste responsable de sécuriser sa propre santé et de ne pas présumer du statu sérologique de sa nouvelle conquête, mais aussi celui qui est séropositif et qui le laisse entendre clairement peut aider à établir une relation dans laquelle il se sentira plus à l'aise et en collaboration avec son partenaire. Je ne peux nier que le fait d'être séropositif décourage aussi certains partenaires potentiels.

confiance. Dans certains cas aussi, où la méfiance subsiste quelque peu, il arrive qu'un protagoniste se crée un cadre de sécurité : il peut à titre d'exemple aviser un de ses amis de sa destination, lui demander de l'appeler au cellulaire sous peu, l'aviser de ses déplacements ou demander – subtilement – au partenaire de rester en zone de sécurité, en préférant aller au sauna par exemple où d'autres personnes sont plus rapidement avisées d'un problème. Pourquoi alors poursuivre une rencontre sexuelle malgré le risque ? Sans doute parce que quelque chose charme, attire, excite ou intrigue en absence d'autres occasions intéressantes. Une méfiance portant à la prudence n'empêche pas d'avoir suffisamment confiance en l'autre ou encore de sentir « devoir éviter » la situation. Méfiance et confiance ne sont pas mutuellement exclusives. L'écoute peut amener des éléments de prudence calmant la méfiance sans compromettre la rencontre sexuelle. Les gais – hommes braves et valeureux suivant leur culture mâle (!) (Almaguer, 1998 ; Badinter, 1992 ; Tejirian, 2000) mais avant tout humain et intéressés – acceptent certainement bien des risques implicites dans leurs relations d'un soir.

À l'inverse, toutefois, une grande confiance en l'autre mais une faible intensité dans les rapports crée un large espace d'interactions potentielles non exploité. Si l'attrait entre eux ne lève pas vraiment au plan physique, alors l'amitié sera peut-être une destinée pour cette « relation » ou peut-être que plus tard, le cours de l'événement aidant, les protagonistes s'investiront davantage dans ce rapport intime et en découvriront les plaisirs.¹⁹⁵ Dans un cas plus platonique, l'information ou l'écoute impliquée seraient peu utiles lorsque l'intensité faible menant à un rapport sexuel n'engagerait pas la pénétration anale ou d'autres formes risquées de contacts.¹⁹⁶ Quand le risque effectif de la situation demeure pour ainsi dire nul, il est

¹⁹⁵ Browning (1997) donne des exemples de relations s'amorçant lentement et pour lesquelles l'amour se révèle dans la durée.

¹⁹⁶ Il est cependant à noter que la pénétration anale n'est pas qu'une question d'intensité. Pour certains, c'est une pratique souhaitée et régulière sans pour autant

bien normal que des protagonistes s'inquiètent peu, participent certes mais en gardant des réserves sur leurs investissements qui les consignent à la *zone de confiance* aisément respectée.

Il reste que deux hommes peuvent sortir un soir en ayant la ferme intention d'utiliser le condom mis dans leur poche « au cas où » l'occasion de l'utiliser se présenterait. Ils se rencontrent par hasard, développent un intérêt l'un pour l'autre dont l'intensité vibrante les appelle fortement.¹⁹⁷ La confiance, oui, est là, mais l'information et l'écoute restent insuffisantes à les amener à limiter leurs ébats. Ils pensaient peut-être s'en tenir à un programme peu élaboré, mais là, dans le feu de l'action, ils veulent goûter à tout avec cet autre homme. Ils se sentent tellement désirants de cette relation qu'ils ne veulent pas tenter de l'étouffer en prenant par exemple le temps d'aller chercher un condom dans la poche de leur pantalon. L'enjeu est cette fois-là important à leurs yeux. Résultat, ils auront « tout fait » et tous les risques pourront être évoqués le lendemain alors que les condoms seront restés dans la poche parce qu'ils auront été oubliés, négligés, évacués, trop loin ou peut-être inconfortables ou embarrassants, demeurant tout neufs, eux.

Les scénarios possibles modulant les valeurs relatives des composantes sont variées. Ils peuvent fonder une campagne de prévention présentant des situations crédibles tout en servant à identifier les situations à éviter ainsi que les avertissements à en tirer. Travailler ces scénarios constitue en soi un programme de recherche touchant de nombreuses disciplines psychosociales, le milieu gai, ceux de la prévention et de la santé publique.

impliquer une intensité ou une intimité particulière avec l'autre. D'autres ne la pratiquent jamais. Pour une revue sur le sens des pénétrations anales, voir Prieur (1990) ; Pronger (1990) ; Davies et al. (1993) ; de Zwart, van Kerkhof et Sandfort (1998).

¹⁹⁷ Cette situation est souvent citée en exemple par Joanne Otis (Cohorte Oméga) comme une des situations typiques à résoudre et que Oméga n'éclaire pas directement.

Ainsi, sous le regard des grandes recherches, cette situation de « négligence » du condom semble absurde, paradoxale, parce que deux hommes déterminés et agissant de façon à utiliser le condom devraient en conséquence l'utiliser. Une intervention sur la méthode permet dans certains cas de répondre à ces « paradoxes ». Le modèle du *processus de séduction* permet de trouver au moins un scénario pouvant expliquer le résultat. Non seulement un scénario est possible mais celui-ci permet de signaler à ce propos des faiblesses relatives des composantes laissant entrevoir des solutions en termes d'interventions et de « corrections », du moins d'avertissements, auprès des hommes gais appelant à la prudence dans de telles situations. Si la prévention ne peut pas – et sans doute ne devrait-elle pas – interdire de telles situations, elle peut au moins éduquer à comprendre que dans de telles situations critiques, un peu plus d'information ou d'écoute – d'estime de soi – peut leur éviter les conséquences des risques.

Avancements limités des modèles connus.

Le travail d'analyse se reporte maintenant sur la discussion impliquant ce concept face aux théories reçues. La compréhension de l'outil permet de nourrir les recherches futures. L'interprétation et la compréhension développées à propos de l'objet offrent l'occasion de remettre en question certaines compréhensions. En termes d'approches et de méthodes, les nouvelles façons de faire présentent de nouvelles perspectives à appliquer.

Parmi d'autres, c'est la *théorie de négociation du condom* – ou du sexe – (Cupach et Metts, 1991 ; Nelson, 1995 ; Lear, 1997 ; Case, 2001 ; Noar, 2001) que le *processus de séduction* permet de revoir. Dans cette théorie, la confiance et la connaissance du risque sont les deux composantes à considérer dans l'obtention de l'enjeu absolu : la pénétration vaginale – coït – ou anale comme le soulignait la section 1.4. À la lumière du processus de séduction, la critique de cette théorie peut se construire en rapport avec trois prémisses de celle-ci.

La première prémisse concerne les *composantes* de cette théorie limitées au nombre de deux selon ses auteurs : confiance et évaluation du risque, si on exclut l'enjeu qui est une autre notion traitée ici à la prochaine page. Comme dans plusieurs travaux sur la négociation en général ou sur la sexualité, la confiance apparaît rapidement dans le matériel des chercheurs (Kimmel et *al.*, 1980 ; Cupach et Metts, 1991 ; Nelson, 1995 ; Lear, 1997 ; Morrison, 1998 ; Botnick, 2000 ; Case, 2001 ; Elford et *al.*, 2001). C'est plutôt la place, le rôle et la dynamique entourant la confiance qui doivent être discutés. Dans cette théorie, aucune composante ne motive le rapprochement ou le passage à l'intimité, aucune intensité n'est présente. Rien non plus, sinon d'être intelligent, raisonnable, mesuré, tout à fait « comme il le faut », ne sait motiver un retrait prématuré des protagonistes malgré leur confiance.

Enfin, c'est dans la phase de discussion, comme si elle venait après la séduction, que la confiance et le risque sont mesurés et établis une fois pour toute. Il n'est pas faux de comprendre qu'une grande part de ces composantes sont construites dans la séduction, mais qu'est-ce qui, dans cette théorie, permet de comprendre que des gais quittant un bar avec des condoms dans leurs poches en arrivent à expérimenter cette pénétration ? Suivant cette théorie, il n'y a pas de place pour des résolutions trop « faibles » ou « fragiles », malléables en situation. En mettant en correspondance la situation et le processus de séduction, il est aisé de percevoir que d'autres facteurs agissent sur le développement – relatif et évolutif – de la situation : intensité, faible écoute, etc. Le processus de séduction offre plus de souplesse théorique que la théorie de la négociation du condom.

La seconde prémisse de cette théorie est celle de l'*enjeu* de la négociation : la pénétration. Selon cette théorie, les protagonistes auraient déjà fixé cet enjeu à l'avance et indépendamment du contexte de la rencontre. Son obtention demeurerait nécessaire au plaisir et ne serait pas aliénable suivant ses auteurs, les autres comportements y sont présentés comme des préliminaires et le plaisir tiré de ceux-ci est proprement évacué de ces recherches. Entre autres, l'enjeu d'une rencontre

sexuelle reste plus vague et modulable que dans la « négociation ». Dans cette théorie, toutes les campagnes et toutes les démarches visant la réduction du risque sont niées.¹⁹⁸

Il peut y avoir ici un double biais caché dans cet enjeu trop fixe. Le premier biais est de calquer toute sexualité sur les rôles sexuels traditionnels « homme – femme » dans une perspective de procréation. Dans ce cas, s'il n'y a pas pénétration, il n'y a pas de résultat pertinent à la négociation. La théorie focalise donc résolument son attention sur les comportements hétérosexuels et ne se résout pas à entrevoir d'autres comportements attendus des relations sexuelles, tout même au coût plus ou moins rapidement. Le second biais est de réduire la sexualité à l'équation « sexe = pénétration », ceci banalise largement tous les risques associés aux attouchements directs des organes génitaux – à l'exception de la séquence « pénétration complète suivie d'une éjaculation » –, aux fellations et autres comportements : plusieurs autres comportements ont leur poids en termes de risques pour la santé et pour la vie des personnes – dans un contexte général –, ils peuvent occasionner des grossesses non désirées ou la transmission de MTS telles la syphilis, le chlamydia, les condylomes, le VIH, etc. Ici, les aventures sexuelles connues du Président Clinton illustrent ce biais et la culture l'entourant car, suivant ses représentations, il n'y aurait « pas de sexualité » si le « rapport sexuel » se limitait à une simple fellation. Suivant ce « biais », il y a un ensemble de comportements compris entre le flirt, la séduction et la pénétration, qui s'inscrivent dans la relation interpersonnelle et pouvant avoir des incidences sur la santé mais qui restent sans contexte relatif : ni sexe, ni flirt, ni séduction. (!)

¹⁹⁸ Il est à remarquer que les recherches sur la théorie de la négociation du condom, provenant essentiellement des États-Unis, celles-ci discutent peu ou pas la réduction relative du risque remarquée en particulier en France et en Angleterre autant qu'ici. Sur la *réduction du risque*, voir Davies et al. (1993) ; Mendès-Leité (1996) ; Turner (1997) ; Bajos et al. (1998) ; Coxon et McManus (2000) et aussi diverses productions de la Cohorte Oméga (ex. : Lavoie et al., 2002).

L'erreur majeure de cette conception de la théorie se trouve là : si le risque migre chez les gais, si les rencontres ne sont pas toutes systématiquement construites autour de la pénétration anale, c'est qu'elles offrent des alternatives dans la réalisation des plaisirs que cette théorie ignore. Impliquer la pénétration à tout coup réduit la sexualité à la mission de réaliser quelques actes et renforce la promotion d'une sexualité risquée alors qu'elle pourrait mieux comprendre la diversité des comportements sexuels et leurs risques.

Remarque au passage, ici c'est une recherche sur l'homosexualité, munie d'une approche *queer*, qui permet de retourner une nouvelle vision aux recherches plus traditionnelles. Un problème théorique comme celui souligné plus haut apparaît difficilement quand on regarde la théorie de son propre point de vue, notamment à partir du seul contexte hétérosexuel, mais en déplaçant quelque peu le regard, d'un point de vue *queer* à titre d'exemple, et en se plongeant dans un autre contexte où en principe la théorie s'applique, on peut en saisir la limite théorique. Un « retour » du contexte gai au contexte général et surtout hétérosexuel comme celui-ci constitue une des forces de l'approche *queer* en recherche. Utiliser un point de vue *queer* participe donc ici aussi à l'intervention sur les méthodes.

Enfin, troisième prémisse de la théorie, la communication impliquée dans ladite négociation n'est que verbale entre les partenaires. Dans cette perspective, la confiance et l'évaluation des risques viennent d'une discussion entre les partenaires – pour la plupart hétérosexuels dans les articles sur le sujet alors qu'aucun de ces articles ne se centre sur les rapports entre hommes. Puisque la discussion et les sujets abordés entre les partenaires ne sont jamais complets, la conclusion triviale dit qu'en discutant plus longuement, les partenaires se connaîtraient mieux et prendraient moins de risques aveugles, telle que Lear (1997) la laisse entendre. En considérant, à partir du processus de séduction, le circuit de communication entre les partenaires et la prépondérance croissante de la communication non langagière de la relation, il semble discutable qu'une plus longue conversation apporterait de « meilleurs »

résultats : l'intensité et le désir peuvent croître jusqu'à construire une excitation impossible à contenir, la période favorable au passage à l'intimité peut passer et une « relation » qui aurait pu être heureuse pourrait être délaissée. Un partenaire peut perdre confiance en l'autre parce qu'il montre une grande hésitation et s'investit insuffisamment dans leur rapport vers l'intimité. Tous ces derniers arguments n'étant pas mutuellement exclusifs, il reste possible que le partenaire frustré veuille ensuite se soulager de son désir inassouvi avec quelqu'un d'autre sans cette fois passer par la discussion et qu'il prenne encore plus de risques dans les bras d'un partenaire plus accueillant et indifférent à l'usage des condoms. C'est un effet pervers de la théorie de la négociation du condom – rappelant les effets pervers décrits par Crozier et Friedberg (1977) – que permet de comprendre le processus de séduction.¹⁹⁹

Le processus de séduction a pu apparaître en utilisant, au contraire de la théorie de la négociation du condom, une méthode plus centrée sur l'événement et moins directive dans ses entrevues. L'approche de théorisation ancrée, en fournissant un modèle compréhensif de la dynamique, a mis en lumière les faiblesses de la théorie initiale. La vision systémique unissant les concepts du processus de séduction permet ainsi de remarquer des composantes plus subtiles dans la dynamique. Comme le proposait Kuhn (1983), un changement de méthode de recherche induit effectivement ici un regard différent sur la situation et donc une compréhension différente des rapports humains dans l'intervention en prévention à développer.

¹⁹⁹ La communication essentiellement verbale supposée dans les articles sur la théorie de la négociation du condom a aussi un effet pervers que ses auteurs commencent à percevoir : la confiance se développe parce que l'autre partenaire accepte de parler de sexualité et non pas parce que *l'information* ou le risque sont clairement évoqués dans ces conversations. Les partenaires finissent par évoquer leurs « préoccupations », se faire confiance sans aller en profondeur et prendre tout de même des risques (Nelson, 1995 ; Lear, 1997).

Ce changement de perspective dans la relation permet également de porter un nouveau regard sur le processus de *réduction du risque* expliqué par Rommel Mendès-Leité (1996). Cette réduction du risque était envisagée comme un processus cognitif – rationnel – dont la structure semblait appartenir à « une autre rationalité » que celle des chercheurs, selon les termes de l’auteur. Le processus de séduction permet d’envisager la situation autrement. Tout d’abord, les composantes se construisent en intégrant des informations objectivement reconnaissables mais aussi des éléments moins faciles à identifier, non langagiers, ne relevant pour certains que de faits imprécis. Aussi, si la notion de réduction du risque se faisait plus complète, elle devrait porter attention à des dimensions moins rationnelles : même si l’information disponible semble orienter une rencontre vers une réduction du risque, il y a l’écoute ainsi que la confiance et l’intensité dans leurs interactions à revoir afin de bien saisir la situation. Mendès-Leité semble dire qu’en contexte d’anonymat, les bisexuels – nommons-les ainsi car ils en ont les comportements – de son étude s’écouteraient peu et abandonneraient la direction des comportements sexuels à leur partenaire dans une confiance naïve en leurs compétences.²⁰⁰ Ces hommes, peu expérimentés à propos des rapports sexuels entre hommes, peu informés ou exploitant les rapports masculins à la manière de touristes des lieux de drague ne présenteraient ni l’écoute ni la confiance en soi nécessaires à rediriger les comportements vers des plaisirs plus sécuritaires.²⁰¹ Ils craindraient de lever une obstruction à cette rencontre sexuelle en prenant l’initiative. L’intensité, elle, semble à fleur de peau : les participants invoquent des « protections imaginaires et symboliques » qui déroutent les chercheurs abordant le contexte de façon cognitive. Ce qui manque en fait aux chercheurs c’est de comprendre et de tracer le

²⁰⁰ Il est tout de même reconnu que de nombreux protagonistes savent adéquatement réduire le risque. Voir Myers, Godin et *al.* (1993) ; Mendès-Leité (1996) ; Turner (1997) ; Bajos et *al.* (1998) ; Schiltz (1998b) ; Coxon et McManus (2000) ; Dufour et *al.* (2000) ; Lavoie et *al.* (2002).

²⁰¹ Je réinterprète bien sûr ici les indices fournis par Mendès-Leité (1996).

mouvement de communication : ce que les protagonistes racontent ne sont pas des « raisons » appartenant à un processus de décision à propos du choix du partenaire, ce sont plutôt des éléments émergents représentés dans leurs mots à propos du circuit de communication liant peu à peu les partenaires. En se représentant la drague des bisexuels comme une série de tentatives de communications, d'amorces et éventuellement de séductions, les résultats qui orientent vers une réduction plus ou moins habile du risque apparaîtraient plus clairement comme un phénomène relationnel.

Ici, le changement de méthodes que j'avance favorise clairement un changement de perspective dans l'observation et la prévention passant d'une théorie individualiste de la protection à une théorie relationnelle de celle-ci. L'emploi d'une perspective relationnelle n'apparaît pas au nombre des théories en prévention du sida, malgré que l'idée que la protection se fasse à deux, jamais les auteurs n'explorent plus à fond les contextes où la responsabilité d'utiliser le condom s'avère la résultante d'une intervention entre les deux partenaires. C'est pourquoi je me permets d'engager une première réflexion à ce propos qui viendra nourrir de futures recherches. Il s'agit d'un changement de perspective qui peut affecter les approches de recherche et d'intervention en santé publique. Les prochaines pages s'attarderont plus directement aux conséquences de ce changement de perspective.

Le nouveau regard de la séduction.

Le champ particulier d'études de ma recherche, celui ayant permis de rendre une critique à la fois de la *théorie de la négociation du condom* et celle de la *réduction du risque*, se distingue des travaux généralement observés dans plusieurs domaines. Si j'avais négligé cette approche, observant plus spécifiquement la relation et la communication, au-delà d'une grammaire des gestes spécifiques au cours d'une conversation sur un sujet quelconque, ces deux théories sur la sexualité et la protection face au VIH n'auraient pu être clarifiées. C'est par un changement de méthode et une observation fine d'un processus plus complexe que ces théories ont

pu être revisités. Le processus de séduction se présente donc comme une théorisation basée sur la communication dans la « relation ». Cette communication s'intéresse aux protagonistes et à la communication comme support réel de la relation. Dans ce sens, l'approche relationnelle proposée ici forme une théorie dans le champ de la communication, celle-ci cadre le processus de séduction et ajuste quelque peu les notions générales de communication en illustrant de façon concrète le complément de communications verbales et non verbales dans leur développement non langagier.

En particulier, le terme de communication non langagière que j'utilise vise à relever la part relativement « vague » et floue de ce phénomène que la communication non verbale néglige trop souvent à mon sens.²⁰² L'émergence subtile de ces signes à travers la rétroaction du circuit de communication appelle à des observations théoriques et pratiques de ces formes non langagières de communication qui semblaient encore inconnues avant la présente recherche.

Il existe toutefois des remarques sur la présence de cette communication. Barthes fait un moment allusion à de telles possibilités de communication « non langagière » – selon mes termes – quand il indique « qu'il n'y a pas de rapport régulier entre le volume du signifié et celui du signifiant » (Barthes, 1970 : 205) ou que le concept est « une sorte de nébuleuse [...] son mode de présence est mémoriel. » (Barthes, 1970 : 207). Le concept, ce qui est perçu, se construit donc de façon floue et relative à la mémoire. Notons cependant que Barthes ne semble pas s'attarder à cette voie quand il en vient ailleurs, dans ses *Éléments de sémiologie*, à assimiler cette science des signes à une constituante de la linguistique (Barthes,

²⁰² Burgoon (1994) faisant une synthèse de la notion de langage non verbal dans un manuel (*handbook*) sur la communication interpersonnelle évacue totalement l'idée que la communication non verbale puisse comporter des éléments non langagiers – un non-sens à la lumière de mes données – tandis que Nöth (1990) montre que les auteurs ne s'entendent pas sur la nature de la communication non verbale et ses limites.

1971 ; Nöth, 1990). Ce qui peut être notable dans ma recherche, c'est qu'au-delà d'une communication non verbale floue, il apparaît possible d'expliciter le processus plus concret des bases d'une communication bien peu linguistiques mais plus fortement « sémiologiques » : dans celle-ci, des signes « flous » arrivent à créer du sens à travers une communication non langagière de séduction. Sans être des experts, les participants à ma recherche ont montré une sensibilité aux signes informels dans leurs relations. Ils les utilisent et les interprètent.

Il devient alors intéressant d'ouvrir un champ de recherche revisitant ensemble la communication non verbale et la sémiologie – pratique – à la lueur des processus relationnels et intimes de communication. Le côté non formalisé de cette sémiologie pratique se fait intéressant dans les approches de la communication « paradoxale » disons, cette communication qui ne donne pas toujours les résultats annoncés par ce que le message verbal porte. C'est un aspect de la communication qui reste peu exploré. Peut-être a-t-on développé les principes de la communication « convergente » avec trop d'intérêt ? En effet, si beaucoup des techniques de communication se sont développées en visant à faire converger les messages à la fois dans leur forme verbale, visuelle et non verbale comme on le voit souvent en production des médias, l'aspect contraire de la communication, celui qui porte ses paradoxes et ses partages non langagiers, semble avoir été négligé. Et pourtant, cet aspect peu étudié de la communication révèle avoir sa pertinence en reconnaissance des phénomènes de la sexualité et il montre bien sûr son influence sur les issues d'une soirée. Intégrer les notions d'une communication non langagière à l'étude des phénomènes de la sexualité offre un défi intéressant dans le champ des études en communication.

Revenant aux principes d'intervention induits par les recherches sur la sexualité, tant d'attention à ce sujet pourrait être associée à une « obsession » sociale de contrôler les membres de la société et en particulier les gais. Ici, outre que le mot « contrôle » ne doive pas être entendu au sens de « persécution », c'est la structure

de l'intervention et sa pertinence qui sont interrogées. Accordons un moment à ce sujet.

Michel Foucault (1976) avisait de la présence croissante des dispositifs de savoir et de contrôle sur la sexualité en particulier. Jean Baudrillard (1979) renchérisait en montrant que la pornographie par exemple – bien qu'elle fut alors relativement moins facile d'accès car les cassettes vidéo, DVD et Internet n'existaient pas encore – tendait à des représentations « hyperréalistes » de la sexualité au point où ses consommateurs pourraient penser qu'ils en connaissent tout et en viendraient à se désintéresser du sexe comme source de plaisir. En contrôlant le savoir à propos du sexe et en élaborant – par exemple au moyen de la pornographie – un moyen d'en contrôler la performance, on tuerait la chorégraphie sexuelle et le plaisir qui peuvent en être tirés.

Je constate certes que la pornographie, vingt-cinq ans après les écrits de Baudrillard, semble s'être installée à demeure dans le XXI^e siècle grâce à ses moyens décuplés par les vidéos et internet. Nier ses caractères de distraction et d'aliment des fantasmes serait en soi un travail de déconstruction des habitus sociaux à contre-courant de ce phénomène. Il semble difficile de renverser la présence persistante de la pornographie comme telle. Toutefois, plutôt que d'attaquer la porno et sa banalisation des rapports physiques – si besoin est – il peut s'avérer plus stratégique d'agir autrement en utilisant un discours sur la séduction. C'est peut-être en « osant » traiter de la séduction sur la place publique qu'il sera possible d'enrichir le regard sur la sexualité et la protection contre le VIH.

À cet effet, la réaction et la diffusion de nouveaux éléments théoriques comme ceux du processus de séduction deviennent des moyens d'observer la pénétration des idées dans la communauté gaie et de concrètement observer le développement des ressources autour des questions de santé gaie. Car, si je souhaite personnellement qu'un débat s'engage autour des questions de séduction dans les communautés gaies de Montréal et d'ailleurs, je ne suis pas non plus désintéressé du

phénomène permettant ou non d'en arriver à de tels débats. Ici, il ne s'agit pas pour moi d'imposer une notion du bien et du mal revisitée pour les circonstances, mais bien de voir comment se développent les idées autour de la séduction quand le sujet est mis sur la table. Ce sujet comme d'autres en santé gaie peuvent alimenter les échanges et créer des tendances dans la socialisation qui illustrent comment les attitudes se développent autour de la santé gaie –qui regroupe les éléments communautaires et institutionnels visant particulièrement des questions de santé plus particulièrement gaies (Ryan et Chervin, 2000 ; Ryan, 2001). Comment se développent les organisations et les services autour d'une question de santé propre à une communauté devient alors un sujet d'intérêt de recherche, indicateur du développement des communautés dans une société.

Si, justement, la séduction était discutée sur la place publique, elle s'intégrerait alors aux discours sociaux. C'est peut-être là que se ferait sensible une intervention découlant d'une vision relationnelle de l'expérience sexuelle. Que peut-il en être anticipé ?

Le résultat de banalisation décrié pour la porno et dû à une « surdescription » du sexe pourrait éventuellement être le même à propos de la séduction si on en décortiquait entièrement le sujet dans l'espace public. Baudrillard (1979) abordait dans ce sens l'étude de la séduction en cherchant à dégager une « phénoménologie » de ce concept et de ces pratiques dans le discours social. Il s'employa alors à établir les similarités et différences de ce concept avec ceux de la pornographie, des rôles sexuels, de la perversion, etc. - il en était question plus haut à la section 1.6. Il abordait la question sous l'angle des représentations sociales et discursives de la séduction : ce qu'on en dit, en sait, en pense.

Mais, il s'avère que la séduction, à grande ou à petite échelle, n'a pas besoin d'exister dans le discours social pour pouvoir être pratiquée. Au contraire, des phénomènes tels la perversion et la porno – exposées par Baudrillard – et d'autres phénomènes issus de la sexualité tels le SM et le *barebacking* constituent des pratiques

ayant tout avantage à recevoir la promotion et la reconnaissance du discours social pour gagner en popularité, en tolérance et en nombre de pratiquants. Il est aisé de comprendre que de tels phénomènes, non essentiels à la sexualité et instituant certaines pratiques et discours dans l'espace social, bénéficient de discussions dans les médias, de diffusions sur Internet et, de vidéos invoquant leur présence pour mousser leurs ventes et leurs affaires : leur prévalence et leur diffusion sont liées à la reconnaissance de leur présence et de leur popularité dans l'espace social et donc à leur reconnaissance dans l'espace discursif.

La séduction, elle, n'en a pas besoin, elle existe dès l'amorce de toutes les rencontres sexuelles à un niveau plus ou moins élaboré. Le phénomène me semble largement disséminé dans la population et prendrait seulement une ampleur variable selon les événements et les rencontres. Ceci expliquerait que la séduction courante ne se présente pas comme une « pratique » dont les protagonistes sont « adeptes » ou pas. La séduction, à des niveaux variables d'élaboration, appartiendrait à tous. Exercer une séduction plus ample peut cependant être élevé au rang de « pratique » ou « d'art » – disons – par certains hommes et femmes. Le jeu dans ma recherche est de reconnaître qu'il y a toujours des éléments de séduction – et donc elle aurait un caractère « universel » – bien que celle-ci soit plus ou moins élaborée.

Sans avoir à être analysée, scrutée ou examinée dans l'espace social, la séduction menée entre deux personnes consiste déjà à établir un discours de soi, sur soi et sur l'autre. Son existence n'est ni affaire de classe sociale, ni élaboration intellectuelle, ni affaire publique, elle échappe dès lors à l'espace social du discours. Son absence « publique » actuelle n'offre de terrain ni à la critique ni à la mesure possible de son ampleur ni à s'en enivrer intellectuellement, ni encore à la juger. Le silence de l'espace social discursif sur la séduction lui accorde la liberté d'épanouissement au contraire des autres phénomènes de la sexualité qui bénéficient de l'espace public pour croître. La séduction, expérience personnelle et

partagée à petite échelle dans certains réseaux psychosociaux, demeure ainsi dans la mémoire des gens – gais et autres – et marque la construction de leur expérience. En général, les gens ne la transforment pas en objet de savoir ou de discours.

Bien que Baudrillard (1979) ait tenté de remarquer la place de la séduction dans l'espace social, la portée de son essai d'avant le sida n'a levé qu'une attention passagère, sujet parmi d'autres soumis sans doute à l'ombrage de la parution alors récente du tome I de *l'Histoire de la sexualité* de Foucault (1976). La question, à la lumière de la présente thèse, n'est pas de savoir si la séduction appartient ou non au discours social mais plutôt de mettre en perspectives ce qu'apporterait à la séduction, mais aussi à la prévention du sida, une réappropriation de ses manifestations par le social : doit-on parler de séduction et que cela donne-t-il ?

Le développement de cette question dans la communauté gaie devient une question de recherche dans l'étude de l'intervention sociale. Il ne s'agit pas là de ne savoir que communiquer mais bien de savoir là à quel point un sujet comme celui-ci peut trouver un intérêt à se voir discuté dans l'espace public. La contrainte de ne pas en faire un objet de performance à tout prix se manifeste, il serait malheureux de parler de séduction et d'en faire un concours de prouesses, quoique cet aspect ait toujours été un peu présent dans l'espace social. Il serait plutôt malheureux de disqualifier des gens moins habiles que d'autres alors qu'on peut les aider à mieux entendre les propos véhiculés dans la séduction, une question d'éducation donc.

Abordons différemment la question un instant. C'est dans la mesure où elle expose les gais et les personnes en général à des risques que la séduction peut aussi être importante. Dans cette perspective, exposer et discuter publiquement de séduction, peut-être à l'aide de scénarios l'illustrant dans ses diverses formes, peut éclairer les gais sur son implication. Relevons ici quelques thèmes de discussion et de problématiques à prévenir.

Déjà, l'impact d'une confiance naïve envers le partenaire est connu. Savoir que c'est dans la séduction qu'un protagoniste manifeste cette naïveté peut faire l'objet d'interventions en prévention. Adopter d'emblée une zone de confiance large et insouciante du VIH crée un autre problème. Quelqu'un dont la zone de confiance évolue beaucoup ou trop facilement vers la négligence du condom après le passage à l'intimité peut manifester un autre type de problème. Par contre, si la prévention reconnaissait que la zone de confiance glisse parfois vers des pratiques inattendues et à risque, elle pourrait aborder la question différemment et employer divers moyens et solutions à ces « échappées » – du condom. Il s'agit peut-être d'introduire ces questions avec à propos et en la dégageant de ses formes théoriques, c'est à étudier. En discutant publiquement de ces problèmes, l'avertissement et la prise de conscience du risque sous un nouveau jour s'amorcent, la chose prend une certaine importance sociale.

Une analyse des problématiques relationnelles peut alors être développée selon les composantes impliquées : il est possible de travailler à partir d'exemples tels des mises en scène spécifiques et crédibles ; il est aussi possible d'évaluer des fréquences relatives mesurées de certaines situations décrivant la séduction appliquée dans les relations courantes, des attitudes reconnues et propres au contexte abordé. Il y a des moyens d'étudier la chose pur que les alarmes soient données au bon niveau car il ne sert à rien de s'inquiéter d'un phénomène trop rare au niveau du grand public. L'écoute, l'intensité, l'information et la confiance peuvent alors simultanément et de façon complexe être intégrées aux campagnes de prévention et faire l'objet d'interventions.

Ainsi, en intervenant sur les « méthodes » de la séduction, ici celle du silence et du secret, mais sans nier ou diminuer l'importance de ces aspects hors du risque, une nouvelle prévention peut s'engager. Toutefois, pour répondre à certaines des complexités qui ont été relevées, seule une discussion dans l'espace social peut résoudre ces questions avec pertinence et dans le respect de ce que vivent les gais.

C'est en observant et en réagissant aux questions discutées qu'il est possible de faire avancer une certaine prise de conscience relative à la séduction et de ses risques, plaquer des réactions de façon théorique sur cette question n'apporterait rien aux communautés gaies à ce propos. Donc, je souhaite non seulement voir se développer une discussion sociale sur le sujet de la séduction mais aussi d'identifier des moyens de mettre en œuvre cette discussion en la documentant.

L'impact de réintroduire les questions de séduction dans l'espace social, d'en discuter, de prendre conscience de ses implications reste donc à voir mais aussi à étudier et à intégrer dans un projet de recherche sur l'intervention sociale en matière de sexualité dans le futur.²⁰³ L'application de la notion de processus de séduction à divers contextes hors VIH reste aussi à explorer. Les prochaines lignes s'attachent à l'anticiper tandis que s'amorce ici la finale, à proprement parler la conclusion, de ce texte.

²⁰³ Il ne s'agit pas ici uniquement de prévention du VIH. Les mêmes composantes de la séduction pourraient être reprises dans l'étude d'abus sexuels et de la violence dans les relations intimes. Des questions complexes pourraient être abordées à l'aide de mises en situations concrètes déliées du contexte « gai – sida » telle qu'en prévention des abus sexuels : À titre d'exemple, une femme se préparant à un passage à l'intimité avec un partenaire dispose-t-elle d'informations qui pourraient servir d'avertissement efficace et provoquer une réaction d'écoute de soi-même face à une confiance relativement naïve et une intensité débordante ? Dans les jeux de séduction d'un soir, pourrait-elle anticiper et détourner la violence ou l'abus ? Les copines de cette femme peuvent-elles l'aviser de façon quelconque de sa confiance « naïve » ? de sa faible écoute de soi ? Quelles stratégies pourraient développer un cercle d'amis face à de telles situations ? Sans rompre l'isolement nécessaire dans le processus de séduction, peut-on sécuriser ces contacts sans frustrer les protagonistes ?

Une approche relationnelle de la protection contre le VIH.

Cette théorisation du processus de séduction qui émerge ici établit des questions plus pointues que d'autres théories et montre des problèmes significatifs peu traités autrement, c'est pourquoi le processus de séduction doit être abordé dans l'espace public. Sa connaissance permet de construire un – nième ! – dispositif de contrôle non pas de sa performance comme idéal mais d'évitement de sa performance dans la « pire » situation – consolidant une aversion du risque – et des moyens de la contrecarrer. La connaissance du *processus de séduction* par les intervenants en prévention et par une discussion dans l'espace public permettrait d'envisager des interventions plus fines en considérant la large gamme des relations humaines : et enfin, elle aiderait à limiter les dégâts et à jouir pleinement des plaisirs. Dans ce sens, le dispositif de contrôle permet l'ajustement des plaisirs et avise les protagonistes sans les brimer.

L'étude menée ici incite cependant à une certaine révision des principes relationnels des rencontres sexuelles. Ici, la séduction n'est plus simplement un phénomène du féminin contre le masculin comme le laissait entendre Baudrillard en 1979 et 1980. Question d'échelle, de valeurs, d'investissement : petite et grande séductions se construisent à deux, l'une et l'autre s'appuyant sur un circuit de communication qui se referme peu à peu sur les protagonistes. Davies et *al.* (1993) ; Myers, Godin et *al.* (1993) et Dowsett (1996) rappelaient entre autres qu'il faut être au moins deux pour avoir une rencontre sexuelle et appliquer les protections, cette condition trouve ses réalités ici. Dès lors, chacun a certes ses propres responsabilités – chacun reste une personne consentante et responsable – mais c'est à chacun des

partenaires de contribuer à l'utilisation du condom dans les contextes appropriés. Sa négligence signifie un problème pour chacun et aussi pour le « couple ».²⁰⁴

La rencontre sexuelle n'est pas non plus une question uniquement liée aux expériences passées et à l'éducation à la sexualité. Initiés et apprentis, hommes d'expériences ou arrivants dans la communauté gaie, passifs ou actifs peuvent tous contribuer à la diffusion du VIH, ils en sont conjointement responsables parce qu'ils construisent ensemble à la fois les comportements sexuels et la protection, la signification érotique et l'espace de son application. Lorsqu'un des partenaires remet entre les mains de l'autre la charge de « faire ce qu'il faut », d'appliquer les moyens de protection adéquats, il fait preuve de son manque de connaissance et de respect de soi, mais il n'en est pas moins enclin à diffuser le VIH. À l'inverse, celui qui assume cette charge, inscrit sous sa responsabilité de protéger son partenaire et lui-même du VIH. Négliger ou ignorer cette charge sans la négocier proprement expose les protagonistes et montre tout autant leur laisser-aller. Sur ce sujet, la discussion de la question ne peut plus être évitée dans l'espace social.

Ici, j'aimerais bien, comme d'autres, me réfugier dans une prémisse philosophique telle que « c'est chacun pour soi dans la société », mais je ne peux m'y résoudre : ce serait accepter que n'importe qui puisse imposer à quelqu'un d'autre de vivre avec le VIH parce qu'il a, lui, décidé de vivre une forme X de plaisir au détriment de son partenaire et sans son consentement ou sa connaissance. Je peux assumer de vivre seul et responsable de moi-même s'il le faut, mais je ne peux accepter de porter, sans avoir eu les moyens de l'éviter, les traces de rencontres

²⁰⁴ Voir au tableau 4.2, une série d'exemples sur les changements de points de vue impliqués par une approche relationnelle inspirée du *processus de séduction* plutôt qu'une approche individualiste plus classique de la prévention. Le contenu du tableau est discuté dans les pages suivantes.

Tableau 4.2 Exemples d'attitudes comparées entre l'approche individualiste et l'approche relationnelle.

APPROCHE INDIVIDUALISTE *	APPROCHE RELATIONNELLE **
Chaque protagoniste est responsable d'imposer le condom.	Chaque protagoniste contribue à l'utilisation du condom.
Chaque protagoniste répond à ses déterminants, ses croyances, ses motivations, ses raisonnements sur l'action, sa planification, ses intentions, ses stratégies de réduction du risque, une rationalité qui reste inconnue, etc.	Chaque protagoniste participe à la construction de la sexualité, des comportements sexuels et de la protection adoptée avec l'autre protagoniste dans leur contexte.
Chacun négocie le condom – l'enjeu est de porter un condom.	Chacun négocie un accès à la sexualité – l'enjeu est de vivre une rencontre sexuelle – et le condom est une conséquence circonstanciée de cette négociation.
C'est une erreur de ne pas utiliser un condom disponible.	Le condom est utilisé s'il ne vient pas s'interposer dans la réalisation et les activités de la rencontre sexuelle. Les protagonistes peuvent ramener le condom dans ce contexte.
Le rapport sexuel est une preuve d'amour, un acte de consommation, etc.	Le sens de la rencontre sexuelle évolue et se construit dès la <i>séduction</i> , sa relance peut éventuellement mener à une « relation » persistante.

* Approche responsabilisant chaque personne indépendamment des contextes relationnels et environnementaux de ses rencontres sexuelles suivant les approches classiques de la prévention.

** Approche responsabilisant ensemble les deux protagonistes d'une rencontre sexuelle et considérant l'existence d'un *processus de séduction* en signalant la participation et la « contreparticipation » de chacun.

sexuelles réduisant mon espérance et ma qualité de vie. D'autre part, je reçois la confiance de personnes – hommes et femmes – vivant avec le VIH et qui ne veulent pas nécessairement le dire à un nouveau partenaire avec qui ils n'ont pas encore engagé de liens sérieux. Leur problème est parfois d'imposer le condom alors que le partenaire nie ou ridiculise, sans s'informer, le besoin de porter un condom pour eux. Plutôt que de créer une obstruction face à leur partenaire, il arrive que ces personnes cèdent et n'utilisent pas le condom ce soir-là tout en tentant de réduire les risques, cherchant alors à diriger les ébats vers les pratiques pertinentes.²⁰⁵ Il n'y a rien de vraiment relaxant ou sécurisant à avoir une rencontre sexuelle dans de telles conditions de stress et sans pouvoir partager ce qui préoccupe les pensées.

Dans ce sens, une promotion de la coresponsabilité de l'événement par ses protagonistes fait partie des concepts à développer dans l'espace social. À cet effet, la présente thèse permet de d'orienter les aspects sur lesquels pourraient porter les messages, mais il s'agit maintenant de se demander quels pourraient être ces messages et de valider leur pertinence bien avant de les diffuser. Le comment et le quoi de ces « campagnes » de prévention intégrant les notions de séduction est en soi un objet de recherche parce qu'il vient se placer en rupture des tendances majeures imprégnées depuis de nombreuses années dans le domaine de la prévention du sida. Après avoir mené ici une recherche au niveau des aspects évocateurs du message, il est aussi important de mener des recherches visant à comprendre les moyens de développement des campagnes de prévention afin de les soutenir dans le changement de point de vue qu'on souhaite les voir adopter.

²⁰⁵ Mais si le condom était nécessaire, c'est que la pénétration était envisagée et n'a pas nécessairement été abandonnée avec ou sans condom. La refuser alors peut être perçu comme une obstruction. Pour un rapport similaire d'un partenaire avec son invité face à l'obstruction, voir par exemple les extraits du récit de Frédéric à la section 3.3.

Dans l'ensemble, le *processus de séduction* engage donc les gais et autres personnes à envisager différemment leurs rencontres sexuelles, et il engage également les acteurs en prévention à réexaminer leur perspective sur l'usage du condom. « L'intervention » sur la méthode d'intervention se fait implicitement lorsque le *processus de séduction* est adopté comme référent. Ainsi, l'enjeu de la séduction n'est ni de porter un condom ni de réaliser une pénétration anale – ou encore vaginale en d'autres circonstances –, c'est d'« avoir du sexe », préférablement bon, agréable, complet, exaltant, stimulant, mémorable comme on le devine aisément ici, du bon sexe, c'est ce qui importe. Le reste, tel le sida, une question plus contemporaine en quelque sorte, demeure secondaire bien qu'importante pour les protagonistes. Les campagnes ont beau focaliser leur travail sur le condom depuis vingt ans, celui-ci n'est pertinent que s'il est nécessaire : le condom peut être nécessaire au sexe et non le sexe au condom.

Enfin, plus intimement, l'usage du condom ne s'improvise ni ne s'impose dans l'action. Il est préférable de préparer et d'envisager son usage, il est possible de l'utiliser dans l'excitation du désir ou simplement dans le cours « naturel » de l'action – sans en faire de cas –, mais il ne doit pas s'interposer.²⁰⁶ Comme tout élément s'interposant, le condom peut-être un facteur suffisant à la mise en abîme d'une rencontre sexuelle : s'il y a manque de plaisir, alors « exit » le partenaire au moindre ennui entre inconnus. Il n'y a pas de « prise 2 » à ces scènes de communication. Il nous faut donc envisager de réintroduire le condom comme un outil de validation de sa propre sécurité.

²⁰⁶ Myers, Godin et al. (1993) proposaient « d'érotiser le condom » ou du moins de promouvoir cette érotisation. Ceci éviterait l'interposition. Certains témoignages hors recherche montrent qu'il y a des gais qui arrivent à cette érotisation, mais ce ne semble pas être un phénomène très répandu.

Finalement à propos du tableau 4.2, la baise, les rencontres sexuelles et toutes les variations de l'expérience sexuelle ne signifient pas qu'il y ait présence de sentiments ou d'émotions uniquement parce qu'une rencontre sexuelle se développe. Les sentiments, émotions et relations dignes de ce nom appartiennent à la durée, à la récurrence des rencontres et à la persistance des rapports : au-delà du rapport intime, ce sont des concepts vécus en relation avec le social, avec l'espace social des discours. Les rencontres sexuelles, du moins bien des premières rencontres sexuelles entre hommes gais sont anonymes, secrètes, non dites, silencieusement vécues. Elles n'appartiennent pas et ne veulent pas se soumettre à l'emprise sociale, elles appartiennent plutôt aux protagonistes malgré, en abstraction et indépendamment de l'espace social. La prévention du sida n'a pas à s'imposer comme un dispositif de contrôle de la performance de la séduction et du sexe, sa limite est de soutenir les protagonistes dans leur préhension sur le risque, – en comprenant les implications diverses de la séduction –, elle ne peut ni les remplacer dans leur vie, ni les juger. La limite « morale » à la situation, c'est que même en connaissant mieux le contexte, il y aura donc toujours des risques. Ceci, de la même façon que le soignant est touché par ceux qu'il veut aider, le contexte impose qu'il y ait toujours des blessés et des victimes malgré que le soignant veuille leur éviter tout ça. C'est parce que le sida existe encore que les intervenants y ont un rôle qu'on ne peut souhaiter que plus préventif.

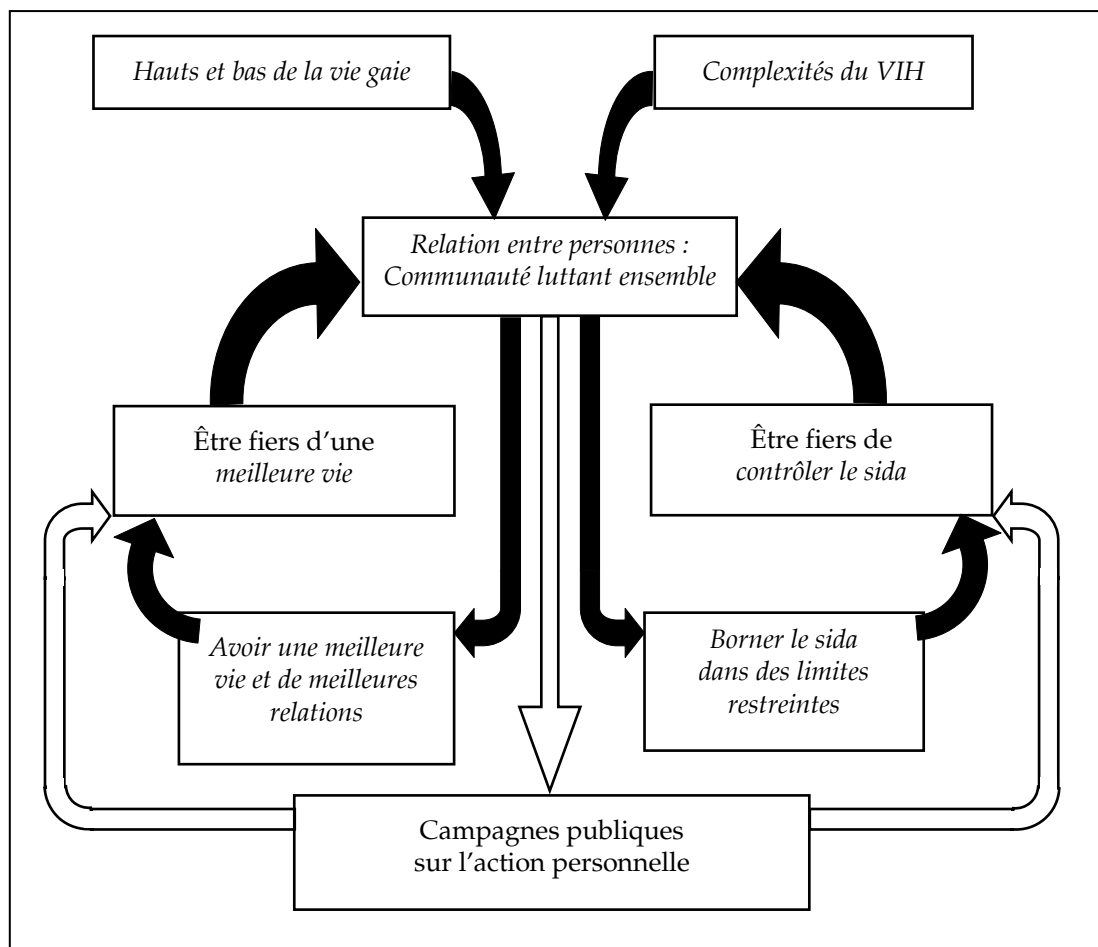
Cet examen rapide des implications relationnelles du *processus de séduction* permet d'envisager une « relecture » des appuis à la *prévention*. Dans le premier chapitre (figure 1.1), le constat de l'épuisement de la dynamique de prévention en miroir avait été fait : droits des gais et visibilité du sida conduisent à une perte de dynamisme de l'action communautaire parce que l'un et l'autre ne motivent plus d'activité et de prise en mains par la communauté. La question d'une possible relance avait été soulevée et il s'avère qu'elle pourrait trouver une réponse à l'aide du processus de séduction. Il faut bien sûr approfondir cette idée, mais j'en lance tout de même les premiers éléments ici. Reprenant le schéma de la figure 1.1 et

renouvelant cette motivation en miroir, une proposition de réflexion peut être soumise à la communauté gaie et à toutes celles qui pourraient y trouver matière à réflexion, un nouveau système de motivation en miroir, une nouvelle approche de l'intervention, c'est-à-dire en renforcements symétriques, peut s'établir.²⁰⁷

Reformulons les éléments du système dans une nouvelle perspective. D'une part, si la question des droits a maintenant réussi une percée au Québec et au Canada, l'ensemble des problèmes sociaux liés à l'homosexualité ne sont pas pour autant résolus : homophobie, discriminations subtiles, sectarismes religieux, ghettoïsation de « classes » de la communauté gaie, accès difficile des « nouveaux gais » à cette socialisation – pour les jeunes et les gais plus tardifs dans leur parcours personnel d'entrée dans la communauté –, ce sont des exemples comme nombre d'autres demandant une intervention. Vieillir seul, sans enfant ni « aidant naturel » comme on dit dans les réseaux de santé, en même temps qu'on maintient une vie homosexuelle active jusqu'au centre d'accueil et au-delà, peuvent conditionner la santé et l'espérance de vie des gais. Le travail, lorsqu'il peut permettre une réalisation de soi – autrement rare pour cette tranche de population qui trouve peu de réalisation dans sa famille par exemple –, mais aussi parce qu'il occasionne des stress, celui-ci forme un autre exemple de sujet à problèmes plus particulièrement gais. Par contre, le fait que la population gaie entretienne plus que le reste de la population une bonne forme physique peut aussi constituer une source de fierté et d'estime de son mode de vie (Statistique Canada, 2004 ; voir aussi Émond, 2004). Tous ces problèmes et bien d'autres peuvent être abordés comme des questions publiques de la communauté gaie. Déjà certains problèmes sont abordés par des groupes communautaires – *GRIS-Montréal, Jeunesse Lambda, Projet 10, ACCM, Action Séro-Zéro*, les équipes sportives et clubs sociaux –, la visibilité et la réputation

²⁰⁷ Voir la figure 4.2 proposant un système de motivation en miroir renouvelé.

Figure 4.2 Nouvelles symétries des processus de motivation (proposition)
Amélioration des conditions de vie gaies et
de prévention visant un contrôle du VIH.



de ces groupes forme un reflet de fierté de la communauté face à ses membres. L'entretien de l'image publique de ces groupes et de leurs actions nourrit la dynamique de motivation en miroir et soutient l'efficacité des renforcements individuels sur les questions d'identité et d'estime de soi.

Parallèlement, une reconnaissance sociale des diverses problématiques de la diffusion du VIH ainsi que leur discussion intéressée et pertinente sur la place publique peut soutenir à la fois le sérieux et la finesse des interventions. Réussir à intervenir en la matière en faisant appel au vécu des membres de la communauté gaie pourrait contribuer à les toucher directement sans obliger à passer par une exposition sociale de sa sexualité personnelle. En cette matière, les expériences sexuelles dont celles présentées dans cette thèse forment un « corpus » d'histoires et de scénarios à imaginer, à représenter, à évoquer, à relater dans un processus de prévention ancré, ne faisant pas seulement appel au raisonnement et utilisant divers vecteurs de la communication sociale. Le corpus peut servir la prévention mais aussi il servira de véhicule à la transformation de l'intervention et à la recherche de formes plus justes d'intervention dans le contexte actuel avancé face au sida et aux droits des gais.

En mettant en miroir à la fois la complexité de la vie gaie et leur résolution de se protéger ou de limiter la diffusion du VIH, en le faisant de façon concernée, concertée et relativement simple, la communauté gaie peut recréer une dynamique animant la concertation et la prise en mains de chacun dans sa vie. Cette intervention sociale impose une forme de fardeau social et de santé : développer et étudier les situations sur lesquelles intervenir, construire des campagnes et faire état des résultats obtenus. C'est aussi un fardeau individuel en ceci que des résultats ne s'obtiennent pas sans la contribution persistante de chacun. Éviter le sida exige aussi une attention et un investissement personnel constants, c'est bien la difficulté de fréquenter sexuellement des partenaires risquant de le diffuser, mais c'est aussi la difficulté des sexualités ouvertes d'aujourd'hui et par cet angle, tous sont concernés. Pour certains, la tâche est facile, leur condition et leur mode de vie reflétant déjà les conditions idéales du système de motivation en miroir. C'est sur ceux qui vivent les risques que le travail de prévention doit principalement porter et les recherches-actions sur l'intervention doivent les soutenir plutôt que les rejeter ou les juger. C'est avec cette intention de mieux soutenir sans imposer d'obstruction que cette

recherche s'est développée en cherchant les référents des gais dans leur réalité. L'intervention en miroir s'avère cependant, au-delà du fardeau, un outil permettant l'articulation des efforts de la communauté. Elle permettra de dégager des solutions en favorisant une plus grande concertation entre les partenaires.

En acceptant au départ de cette recherche d'intervenir sur la méthode, le processus nouveau a permis de révéler un nouvel objet de savoir, l'expérience sexuelle est une forme de récit à explorer dans de futures recherches. En termes d'« utilité », cet outil offre autant une meilleure compréhension de la négociation du condom qu'un soutien dans l'élaboration des stratégies de réduction du risque. L'exploration et l'application relatives à cet objet pourront se poursuivre bien au-delà du survol réalisé ici car ce processus de mise à l'essai et de prise de conscience du *processus de séduction* fait partie intégrante de la construction de nouvelles interventions en prévention de la diffusion du VIH. La présente démarche vise aussi à permettre aux intervenants de se l'approprier comme outil. Les repères présentés ici offrent un point de départ dans l'appropriation des dispositifs de prévention du risque autant par les acteurs de cette prévention que par les hommes gais de Montréal et d'ailleurs. En appliquant le processus de séduction à d'autres contextes, des acteurs et actrices de la prévention peuvent mettre ce savoir à leur disposition et en poursuivre la recherche.

L'ensemble du matériel de cette thèse offre un tremplin à des projets de recherche en intervention sociale. Les récits recueillis constituent des exemples singuliers d'organisation de vie et d'équilibre réalisés en intégrant les activités sexuelles et leur signification, ce sont des exemples singuliers mal connus du large public. La porno représente certes des comportements sexuels, mais il lui manque cette émotion de la rencontre naissante. Dans les récits recueillis ici, les hommes gais disent combien leur santé, leur mode de vie et leurs relations se nourrissent mutuellement et pourtant différemment. La séduction, bien plus que le format comportemental de l'acte, les nourrit. Il faudra développer et rendre disponibles ces

contenus riches et évocateurs ainsi que les analyses qui n'ont pu être traitées dans cette thèse, la rédaction d'un livre sur le sujet est fortement envisagée. Ceci peut contribuer à donner un sens à leur mode de vie au quotidien.

Le processus de séduction dégagé des analyses de cette thèse aide à articuler et à anticiper la structure des risques pris par les hommes gais. En intégrant cette compréhension, les intervenants seront à même de mieux formuler des scénarios, des objectifs d'interventions, des modèles types de prise de risque – en regard de la contribution relative des quatre composantes de la rencontre – et de juger également de la valeur des messages publicitaires qui devraient au moins respecter un équilibre « positif » – pertinent pour la santé – entre les composantes.

Les intervenants comprendront également que le processus de séduction entre partenaires montre l'importance de la construction de la « relation » dans l'usage pertinent du condom. Les protagonistes, quand ils mènent leur séduction, annoncent par leur confiance, leur information, leur intensité et leur écoute, comment leur érotique s'élabore et le besoin qu'ils auront de protéger activement la diffusion du VIH. Une nouvelle prévention basée sur diverses modulations possibles des « relations » peut alors être développée.

Des problématiques naïves et aussi complexes peuvent être traitées et discutées à partir des développements de la séduction. Elles pourront maintenant faire l'objet d'interventions dirigées.

Enfin, c'est l'ensemble des organismes, des intervenants et des membres – plus ou moins rapprochés – de la communauté gaie qui sont interpellés à la fois dans l'amélioration de leur qualité de vie et dans l'amélioration de la situation face au sida. On ne peut plus chercher à améliorer la condition gaie en termes de droits et d'accès aux institutions sociales au Québec, les problèmes sont plus pointus et « localisés ». Les organismes intervenants, en travaillant localement, doivent viser à

rayonner à très large échelle s'ils veulent que leurs efforts portent fruit sans s'épuiser à régler chaque cas individuellement.

De même, le « contrôle » de la diffusion du VIH – au sens de « ne pas se diffuser aussi aisément qu'actuellement » – doit se resserrer et éviter l'anonymat de la généralité. Où sont les problèmes ? Qui est visé par ceux-ci ? Comment attaquer les situations multiproblématiques et comment éviter les infections naïves ? sont déjà quelques questions qui pourront aider à se concerter. Un changement d'approche sur le phénomène de diffusion du VIH semble aussi s'imposer. En développant spécifiquement une approche relationnelle au niveau paradigmatique des recherches et des interventions, de nouveaux résultats peuvent être avantageusement anticipés.

Le chercheur que je suis a certainement devant lui un programme de sensibilisation, d'éducation, de concertation et de stimulation important à mener. Mais je bénéficie aussi jusqu'à un certain point dans ce travail des clefs de multiplication des effets d'intervention déjà relevés dans cette thèse comme celles des processus de motivation en miroir. Ce n'est pas un travail en solitaire mais plutôt un travail d'animation et de collaboration à la recherche à mettre en production.

La prise en main collective des problématiques touchant tant de gais peut servir de motivation à leur prise en main individuelle. Communauté et gais se répondent quelque peu dans leurs actions liant les parcours individuels au politique, leur mode de vie à leur santé. L'expérience sexuelle, son *processus de séduction* intime et en même temps socialisé, trace et marque les repères de l'*érotique* et de la *protection contre la diffusion du VIH* mises en opération sur le moment et par les protagonistes impliqués. Concernés tous autant les uns que les autres par leur qualité de vie et leur santé, les gais demeurent collectivement et personnellement impliqués comme peu de communautés occidentales peuvent se sentir intensément touchées par cette situation où maintenant la *protection contre le VIH* interpelle la *séduction*.

ANNEXE 1

CADRE CONCEPTUEL.

Extrait du projet de thèse de Gilbert Émond, « Le sens de l'expérience sexuelle à l'ère du sida chez les hommes gais de Montréal ». Il s'agit du texte qui a d'abord servi à l'élaboration du questionnaire et aussi à établir une base de codification des données. Les mots suivis d'un astérisque indiquent les thèmes relevés dans le questionnaire final.

A1.1 Un bouillon de culture

Le milieu gai, bien qu'il soit issu et relativement intégré à la société plus générale, présente des accents culturels spécifiques qui ne sont pas valorisés ou tolérés dans la « culture hétérosexuelle » : la sexualité dans les parcs ou l'accès à une variété de partenaires en sont des exemples (Browning, 1997 ; Dowsett, 1996 ; Lelait, 1998 ; Patton, 1993 ; Schiltz, 1998b ; Turner, 1997 ; Watney, 1996 ; de Zwart, van Kerkhof et Sandfort, 1998). Le milieu véhicule une culture « différente » au sens de partiellement indépendante des valeurs qui en font sa spécificité.

Ce que nous pouvons relever de la culture présente dans ou autour du milieu – peu importe si elle est spécifiquement gaie –, ce sont des concepts qui nourrissent le sens de la sexualité et qui sont déjà relativement connus. Ces concepts forment ensemble le milieu ambiant dans lequel les gais puisent leurs référents, c'est en quelque sorte leur *bouillon de culture*.

Ces référents sont de différents ordres, ils s'entremêlent de façon complexe dans la signification de l'expérience sexuelle. Ils appellent à être mieux connus :

« It is this lack of the relational character of sexual activity, the inattention to sexual meanings and their creation, an ignorance of the social constituents and contexts of sexual activity, which deprives much research of the answers so urgently required. Men in this study consistently refer, to the importance of intimacy in anal sex, to emotional qualities in HIV/AIDS educational images, and to their need for relationships. This is not the researcher's variable "relationship status," but a complex ideological and emotional response to desire, oppression, and the pursuit of a homosexual life! » (Dowsett, 1996 : 35)

Parmi d'autres, des préoccupations de désir, d'érotisme, de plaisir, d'amour, etc. ont depuis longtemps alimenté les débats sur la sexualité, ce sont des aspects spécifiques à explorer. Elles s'inscrivent dans des dimensions sociologiques plus larges :

« Normal functioning, that is, what society judges to be normal, has shifted from reproductive sex to relational sex and is now moving toward the sanctioning of recreational sex (physical pleasure accompanied by no more than affection). Men have always enjoyed all three levels ». (Lief, 1976)

Cette dernière remarque, caractéristique de la révolution sexuelle, souligne que bien que parfois une dimension domine les autres, les trois niveaux coexistent dans la sexualité masculine. Il importe maintenant d'en reconnaître les concepts les plus courants.

A1.2 Concepts entourant l'expérience sexuelle

Circonscrire les éléments d'une culture qui expriment les nuances d'une expérience sexuelle, c'est comme compter les étoiles dans le ciel : plus on les observe, plus il y en a. La lecture des documents pour une part scientifique, pour une part populaires, nous fournit déjà un panorama des concepts et des éléments les plus courants. Telles les constellations, leur organisation semble parfois arbitraire, les possibilités d'organisation immenses.

Malgré la prédominance de certains discours sur le désir, le plaisir, le pouvoir, on ne peut éviter de constater, en les considérant, que l'organisation des concepts dans le « réel » peut être bien différente de celle qu'on aperçoit en littérature. La réappropriation que nous pouvons en faire dans ce projet peut être tout aussi biaisée qu'une autre, tous les discours consultés abordent et plus souvent affleurent le sujet avec différents points de vue, différentes intentions. Aucun texte ne tente de cerner directement l'expérience sexuelle et son sens. On mentionne le besoin de les connaître sans les analyser (Dowsett, 1996). Les écrits s'intéressent le plus souvent à l'identité, les dynamiques de pouvoir, l'importance de la relation anale dans l'infection au VIH, le parcours de l'homosexuel en société, le rôle des relations sexuelles dans la communication et la thérapie, etc. Plusieurs auteurs utilisent le terme « expérience sexuelle » en reconnaissant son existence, les comportements qui lui sont associés, ou son rôle dans le parcours psychologique, mais jamais en tentant de le circonscrire.

Notre approche du cadre théorique s'apparente ici à une technique de décompte et d'exploration des étoiles, en partant des plus visibles et des plus reconnues et en progressant vers les moins visibles. Souvent nos lectures faisaient écho à notre oreille, notre fréquentation et notre expérience du milieu gai servant de repère sans toutefois s'attacher à nos seules valeurs comme filtre de qualité. On trouvera dans les lignes qui suivent le résultat en progression de notre recherche sur le sujet, montrant parfois une organisation plus claire qu'à d'autres moments. Nous croyons que l'organisation et la pertinence du choix de ces concepts apparaîtront plus certaines après l'analyse des entrevues auprès des sujets de notre recherche.

Nous présenterons les concepts en procédant de façon conservatrice du social vers la personne pour en arriver aux émotions puis à la présence ou l'absence de relation entre partenaires. Nous relèverons les paradoxes et les interdits pour en arriver à des concepts plus harmonieux pouvant influencer l'expérience sexuelle. Ces concepts ne sont pas mutuellement exclusifs. Ils peuvent apparaître de façon

synchronique dans l'expérience et dans ses courants sociaux. Tous les gais ne vivent pas les mêmes influences, les mêmes paradoxes, les mêmes amours, notre préoccupation est de reconnaître l'étendue de leur expression.

A1.2.1 Pouvoirs et injonctions sociales

Les définitions de « sexuel » et du « non sexuel » varient selon les cultures, les classes sociales et aussi dans le temps (Boswell, 1980 ; Dowsett, 1996 ; Greenberg, 1988 ; Mendès-Leite, 1993). Les pratiques sociales définissent la sexualité et ses valeurs pour les individus (Dowsett, 1996 ; Foucault, 1976, 1984a, 1984b ; Prieur, 1998 ; de Zwart, van Kerkhof et Sandfort, 1998). À d'autres époques, à titre d'exemple, l'importance de connaître la sexualité fût moindre qu'aujourd'hui (Boswell, 1980 ; Foucault, 1976 ; Greenberg, 1988).

Depuis le XIXe siècle, la sexualité a pris une place centrale dans notre société, elle est définie, catégorisée, étudiée, régulée. « On se sert [du sexe] comme matrice des disciplines et comme principe des régulations. » (Foucault, 1976 : 192). La pulsion, le pervers, le normal, l'admissible, les préférences prennent maintenant une forme catégorisée, pathologique, identitaire, autorisée, sanctionnée. Les individus sont amenés à se définir, à se connaître et à se stabiliser en regard de leur sexualité, de leur corps et de leur identité (Foucault, 1976).

Le sexe voisine ainsi le pouvoir, il le défie et par sa présence visible, il devient politique, désirable (Foucault, 1976). Si ce sont maintenant moins les pouvoirs religieux ou législatifs (Boswell, 1980 ; Greenberg, 1988) qui sanctionnent la sexualité, la médecine prend leur place en définissant les pathologies, les limites de ce qui est « bon pour la santé » personnelle ou sociale. Posséder sa sexualité confère aujourd'hui à l'individu un pouvoir sur sa vie, sur son parcours. (Foucault, 1976)

En créant le mot « homosexualité » en 1869 en Allemagne, le médecin K. Benkert, a amorcé une tentative de prise de contrôle d'une classe de comportements

sexuels qui n'était pas jusque alors fermée (Mendès-Leite, 1993) : l'*homosexuel* est identifié, considéré « différent », autre, de la classe standard qui viendra à être dite « hétérosexuelle », il put dès lors être pointé, contrôlé, régulé.

Repère biologique important, la procréation humaine, comme objet essentiel de la sexualité et donc non homosexuel, a justifié de nombreuses interventions envers l'homosexualité considérée comme une perversion, une déviation, une différence (Pollak, 1982). Entre autres, les nazis de la seconde guerre mondiale ont fait porter le triangle rose aux homosexuels avant de les mener aux chambres à gaz. Jusqu'en 1986 au Canada, la Gendarmerie royale du Canada, soupçonnant que les homosexuels pouvaient facilement être victimes de chantage, exerçait sur eux une surveillance rapprochée (Kinsman, 1996). L'*American Psychiatric Association* a identifié l'homosexualité comme un *trouble mental* jusqu'en 1973. Les actes de répression de l'homosexualité constellent l'histoire, notre culture et notre socialisation y font écho. Plusieurs ont préféré rester dans la « garde-robe » par crainte d'être discriminés.

Avec l'apparition du sida, la bonne et la mauvaise sexualité, au prix littéral de la mort, est maintenant déterminée techniquement par la médecine et socialement par tous ceux qui veulent garder comme cadre essentiel la reproduction comme unique finalité reconnue de la sexualité (Watney, 1996). Mais le sexe exerce aussi sa fascination sur les individus de notre société occidentale. On peut vouloir

échanger la vie tout entière contre le sexe lui-même, contre la vérité et la souveraineté du sexe. Le sexe vaut bien la mort. C'est en ce sens, mais on le voit strictement historique, que le sexe aujourd'hui est bien traversé par l'instinct de mort. (Foucault, 1976).

Le VIH, par sa présence, s'insinue au sein des préoccupations de sexualité, en particulier chez les gais. Les personnes minimalement informées savent qu'il est véhiculé par le sperme, le sang, les sécrétions vaginales. Sa présence taquine, pour ne pas dire « énerve », les valeurs symboliques du sperme et du sang. Le sang a

longtemps été l'arme du pouvoir ; le sperme, la prise de la liberté : répandre son sperme sur qui et avec qui on veut, c'est transgresser les règles du pouvoir. (Foucault, 1976) On peut se demander si par la présence du VIH dans les corps, il ne se crée pas un paradoxe entre les sentiments de l'être libre et puissant et de l'être en santé.

A1.2.2 La famille

La famille d'un enfant forme son premier modèle social. Implicitement, elle modèle nos relations affectives et sexuelles. Être gai, c'est s'affranchir en partie de ce modèle sinon rompre avec sa famille parfois au prix de « la culpabilité et de la haine de soi. » (Pollak, 1982 : 41)

Dès sa petite enfance, le garçon apprend que dans la vie on fonde une famille, qu'on le soutiendra au sein de cette unité, que les enfants viendront et qu'il y trouvera le bonheur... Conte de fées pour certains (Highwater, 1997) et réalité concrète pour d'autres, la famille est l'unité de base de la société moderne bien avant la personne, la communauté, la société, le pays (Foucault, 1979 cité par Watney, 1988 ; Greenberg, 1988 ; Watney, 1996 ; Werner et Baxter, 1994). Le modèle sexuel et relationnel qui nourrit la « famille », la relation privilégiée sinon monogame entre deux personnes de sexe différent, s'impose.

La sexualité, dans le cadre de la famille, s'excuse et se justifie par des fins de reproduction, c'est là pour de nombreuses écoles la seule fin reconnue de la sexualité (Boswell, 1980 ; Crépault, 1997 ; Zwang, 1997). De ce point de vue, l'homosexualité est socialement questionnée (Schwartz et Rutter, 1998 ; Watney, 1988, 1996). Ces arguments se retrouvent dans les discours moralistes voulant désigner les homosexuels comme « cause » du sida. Il en découle un renforcement de l'image des gais comme des traîtres, des personnes « sales » et opposées à la société « propre », des gens méritant une punition. (Watney, 1998, 1996) La contradiction

entre l'être social à part entière et l'identité comme gai peuvent exacerber un paradoxe chez ces hommes (Bronski, 1997).

Cependant, les valeurs varient d'une famille à l'autre (Pagès, 1977). Dès 1948, Alfred Kinsey reconnaissait les variétés en présence de la sexualité (Pollak, 1982).²⁰⁸ Des familles admettent la possibilité de l'homosexualité comme « modèle sexuel disponible », ce n'est parfois que vers l'adolescence que le garçon pourra reconnaître une diversité de concepts sexuels dans son environnement dont l'homosexualité. La socialisation de son milieu et les farces sur les homosexuels contribueront à sa connaissance à ce propos.

L'identification à son père, comme le souligne la psychologie, amènera souvent le jeune garçon à se conformer au genre masculin (Harvey, 1995 ; Isay, 1995). L'affirmation de l'orientation sexuelle particulière liée aux craintes sociales induites feront souvent retarder cette affirmation jusqu'à l'acquisition d'une identité solide de l'adulte (Schwartz et Rutter, 1998).

A1.2.3 Homophobie et sortie

En grandissant et évoluant dans un monde de réprobation de l'homosexualité, certains s'en trouvent déprimés ou capitulent face à la norme, d'autres s'en servent comme tremplins dans la vie (Highwater, 1997). La vie semblerait moins pénible s'il était possible de se conformer à la norme du milieu (Foucault, 1984b ; Pollak, 1993).

²⁰⁸ M. Alfred Kinsey a mené des milliers d'entrevues en face-à-face afin de relever des récits de vie sexuels. Ses premières recherches tendent à dénombrer les divers comportements sexuels masculins. Il fonda en 1948 un institut de recherche sur la sexualité maintenant nommé *The Kinsey Institute for Research in Sex, Gender, and Reproduction*. Parmi les publications de son institut, on compte Kinsey, Alfred *Sexual Behavior in the Human Male* (W.B. Saunders) en 1953 et aussi Bell, Alan P. et Weinberg, Martin S. *Homosexualities: A Study of Diversity Among Men and Women* (Simon & Schuster) en 1978 et les écrits de Wardell P. Pomeroy. Voir : <http://www.indiana.edu/~kinsey/>.

La crainte et la haine répandues de la présence homosexuelle ont amené à forger un terme, l'*homophobie*. Il souligne des comportements et des attitudes où les gais sont littéralement exclus de la sphère sociale et relationnelle (Pronger, 1990 ; Treichler, 1988, 1992 ; Watney, 1996). Cette homophobie peut affecter tout le monde et des gais sont parmi ceux la véhiculant dans certains contextes. L'homophobie est « a key indicator of sexual conservatism associated with negative attitudes about AIDS. » (Dupras *et al.*, 1989 : 238)

Ainsi, l'homme qui s'affirme ou qui vit des relations homosexuelles ne fait pas table rase de son éducation, plusieurs hommes conservent des traces importantes de ce rejet homophobe malgré leurs pratiques sexuelles (Silverstein et White, 1977) ; pour des gais, cette haine de ce qu'ils désirent apparaît comme un étrange paradoxe — elle ne nous apparaît cependant pas étrangère à la misogynie de certains « hommes à femmes ». L'homophobie ressentie et intériorisée peut mener à une peur de s'investir affectivement avec le partenaire, une distance prudente mais non moins désireuse d'affection peut s'installer (Pronger, 1990 ; Silverstein et White, 1977 ; Schiltz, 1998b).

Pour Michael Pollak, la clandestinité et l'homophobie contraignent les lieux et les investissements affectifs des homosexuels.

Dans le cas de l'homosexualité, il en résulte l'isolement de l'acte sexuel dans le temps et dans l'espace, la dissolution de la relation immédiatement après l'acte, le développement d'un système de communication qui permette cette minimisation des investissements tout en maximisant les rendements orgasmiques. (Pollak, 1982 : 39)

Pour plusieurs hommes homosexuels, les conflits et les paradoxes entre leur mode de vie lié à leur sexualité et les impératifs sociaux tendent à se résoudre lorsqu'ils font leur *sortie*, comme on dit ou *coming out* en anglais. Dans le monde gai, c'est se sortir des normes et des rôles sociaux du milieu d'origine en se présentant autant à soi qu'aux personnes importantes de son entourage une identité gaie, assumée et concrète (Pollak, 1993 : 309).

La sortie est une période pivot entre l'homosexualité coupable et cachée et une nouvelle vie où les craintes sont diminuées, où les relations du type « acceptez-moi comme gai ou passez votre chemin » s'affirment. Les mots qui désignent l'identité changent également, on s'affirme « gai »²⁰⁹. Le milieu de fréquentation et les habitudes dans cette nouvelle vie d'après la sortie sont souvent transformées²¹⁰, la signification prêtée aux attitudes et aux relations dans les expériences sexuelles, le rôle de la communauté dans le quotidien de ces hommes également.

« Gay sex encompasses the interaction of sensation and meaning unlike any other kind of sex. Every man knows when he engages in anal intercourse with another man that he is engaging in something perverse. It is or was illegal. It is still often severely frowned upon, disdained, or persecuted. » (Dowsett, 1996 : 37)

L'identité gaie affirmée peut cependant les amener à se percevoir comme moins pervers que ce dont la société générale les accuserait.

A1.2.4 Le corps masculin et homosexuel

Le jeune garçon a les traits physiques de l'homme. Le corps est celui d'un homme, son éducation celle d'un homme nonobstant les valeurs familiales acquises.

²⁰⁹ C'est dans ce sens que nous utilisons le terme *gai*, avec son orthographe québécois. Les universitaires distingueront souvent les *homosexuels*, des personnes aux préférences homosexuelles ; les *HARSAH*, c'est-à-dire les hommes ayant des relations sexuelles avec d'autres hommes, qui comprennent tous les hommes ayant de telles expériences sexuelles peu importe leur orientation et leurs préférences ; et enfin les *gais*, qui concernent un groupe à l'identité plus affirmée dont la sortie est un événement réalisé. Chez les américains et les anglo-saxons, le terme *queer* est fortement utilisé, on cherche par celui-ci à désigner la personne pour l'ensemble de ce qu'elle est et à restreindre la concentration sur sa sexualité comme seul critère d'intérêt et de différence ; *gay* reste passablement sexuel aux yeux des anglophones. Dans le discours québécois, *gai* est plus général qu'*homosexuel*. La consonance de *queer*, plus anglophone que *gai*, a probablement un rôle à jouer dans son faible usage chez les francophones et son usage plus fréquent chez les anglophones de Montréal.

²¹⁰ À propos du processus de sortie des jeunes gais, voir la thèse de doctorat de Yves Jalbert (1998).

S'il se sent différent, si son « genre » est différent, son corps n'en sera pas moins celui qu'il a.

On interprète les attitudes efféminées de certains comme une négation de leur sexe masculin, s'ils ne sont pas hommes, alors ils ne peuvent qu'être femme, au plan des attitudes du moins (Prieur, 1998).²¹¹ Que ce soit par cette façade ou par un autre moyen, les gais peuvent sentir qu'ils agissent en transgression de la masculinité *a priori* associée à leur corps (Pronger, 1990).²¹²

Quand on « n'est pas » un homme et qu'on a un corps d'homme, qu'est-ce qu'on est, quelle identité affirme-t-on ? Quels rôles sexuels peut-on prendre ? Quelles pratiques peut-on, doit-on accepter ? Si c'est l'homme qui pénètre, qui se fait sucer, alors celui qui n'en est pas un doit-il accepter de se faire pénétrer, doit-il sucer sans réciprocité ?²¹³ Il peut sembler y avoir une grande distance entre un genre social et un comportement accepté dans l'intimité de la sexualité. Si l'homme veut

²¹¹ Dans les communautés latines et méditerranéennes, on ne qualifie généralement d'homosexuels que les efféminés et ceux qui se font pénétrer. Celui qui pénètre (seulement) a la virilité sauve, son identité est « sans taches » comme chez les Grecs et les Romains anciens (Boswell, 1980; Foucault, 1984a ; Greenberg, 1988 ; Prieur, 1998 ; Quignard, 1994 ; Stewart, 1997 ; Watney, 1996).

²¹² MacInnes (1998) prétend que la masculinité est un concept uniquement valable pour appuyer la thèse de la domination patriarcale, que la masculinité en tant que telle n'existe pas. Les attitudes sociales identifiées à la masculinité seraient plutôt issues de l'idéologie capitaliste. (Pour une discussion sur la stabilité des concepts d'orientations hétéro- et homosexuelles dans notre société moderne, voir également Sedgwick, 1990). Se rappelant que nous recherchons les concepts prêtant signification, potentiellement, aux expériences sexuelles, notre exposé présente des repères discutés et référés dans la communauté gaie, nous ne discuterons ni ne vérifierons la validité des concepts tels la masculinité au plan sociologique.

²¹³ Le terme technique est *fellation active* ou *donnée*, c'est un terme utilisé par les universitaires et la médecine qui nous utiliserons peu. Nous préférons, à l'instar de Dowsett (1996), utiliser des termes qui se rapprochent le plus possible du langage utilisé par les hommes que nous interrogerons. En particulier, le caractère *actif* de la fellation est emprunté à celui du coït où les sciences ont assumé que c'était l'homme (son pénis) qui est *actif*, la réalité est souvent bien différente...

maintenir une certaine valeur à ses propres yeux et à ceux des autres, il se peut qu'il se sente obligé d'agir selon les formes du genre qui ont le plus de valeur à ses yeux. Par contre, ceux qui n'ont pas les attitudes prescrites par leur corps d'homme, se voient souvent discriminés, rabaissés socialement (Boswell, 1980; Greenberg, 1988 ; Pronger, 1990 ; Stewart, 1997).

Le genre masculin n'est pas vu seulement en tant que variante d'attitudes et d'identité, c'est au mythe masculin que l'homme d'aujourd'hui est confronté, celui du « vrai homme » (Pronger, 1990). Le mythe masculin confronte la personne avec son plaisir, son désir, sa sexualité, sa tendresse, ses sentiments (Broughton, 1995). Ce mythe prescrit entre autres d'éviter les choses féminines, de restreindre son émotivité, d'user de rudesse et d'agressivité, d'indépendance, de se réaliser, d'atteindre un statut social, de conserver une distance relationnelle dans la sexualité, et aussi d'éviter, de nourrir la peur et la haine envers l'homosexualité (Levant et al., 1992) Cette masculinité dure et violente est pourtant récente dans nos sociétés (Greenberg, 1988), plus un archétype, dirions-nous, qu'une pratique (Harvey, 1995).

S'il est efféminé ou trop peu masculin, le « corps homosexuel » rappelle constamment à la société et à lui-même qu'il n'est pas un « vrai homme », on lui appose toute la misogynie de nos règles sociales modernes (Watney, 1988).²¹⁴

Même si le corps homosexuel n'est pas conforme à l'archétype, au mythe, il n'en demeure pas moins masculin sous plusieurs aspects. À titre d'exemple, prenons la « chasse » aux partenaires sexuels : même lorsqu'ils sont en couple, plusieurs gais

²¹⁴ Le « *homosexual body* » dont nous parlons ici porte à la fois en anglais le sens du corps de l'homosexuel, comme si la personne habitait un corps qui ne lui appartient pas et, le sens du corps d'une personne entière aux comportements et à la vie homosexuels, le *corps homosexuel*. Nous préférons cette deuxième version où pour nous corps et esprit vivants forment une entité indivisible, où le corps est la présence d'une personne dans l'espace et le temps. Le corps homosexuel est une expression utilisée mais peu définie dans la documentation que nous avons consultée.

ne sont pas exclusivement monogames. D'autres aspects traduiront à la fois la masculinité et une difficulté à s'afficher socialement : ils habiteront seuls même s'ils sont en couples, ils garderont une distance avec leurs partenaires qui n'implique pas d'affection. (Schiltz, 1998b) Chasse, solitude, distance, comme concepts contribuent à qualifier l'expérience sexuelle comme un jeu, une anecdote, une simulation de fantasme qui donne une saveur particulière à l'expérience sexuelle.

Le rapport à la masculinité dans l'expérience sexuelle contribue au jeu avec son symbolisme mythique.²¹⁵ Un jeu où on est parfois masculin ou encore où on transgresse le mythe masculin. En entrant dans ce jeu, être masculin, c'est affirmer sa puissance, sa virilité, c'est jouir en homme.

Le « vrai homme », ne sait que pénétrer son partenaire.²¹⁶ Le pénis, symbole masculin et corporel du phallus, en pénétrant, peut être expérimenté comme un don de sa masculinité à son partenaire qui a délaissé la sienne. L'expérience sexuelle peut être vécue comme le plaisir d'une affirmation symbolique et phallique de soi envers ou avec l'autre.

Transgresser ce mythe masculin fait partie du plaisir. Une première alternative dans la transgression, est de se faire pénétrer, c'est trahir son corps

²¹⁵ Pronger (1990) décrit avec emphase ce mythe, ses symboles, ses significations et les mises en situation. Sauf indications contraires, les lignes qui suivent sont un condensé de ses propos en ce qui a trait au mythe.

²¹⁶ Les enquêtes montrent cependant que même s'ils se prétendent dominants, la plupart des hommes acceptent les pratiques réciproques (Cornell et Kippax, 1990 cités par Dowsett, 1996). Notons que la relation anale, typifiée comme « Le » comportement emblème homosexuel (Dowsett, 1996), mais pratiquée aussi par les hétérosexuels, est moins fréquente depuis les campagnes de prévention du sida (Adrien, Dassa et Leane, 1998 ; Alary, et al., 1997 ; Dowsett, 1996 ; Turner, 1997). Toutefois, les groupes de prévention voient reprendre de sa popularité — sans condom — avec l'arrivée de nouveaux médicaments et les vaccins annoncés (Bronski, 1997).

désigné pour être dominant, c'est « faire la femme », c'est « la plus profonde violation de la masculinité dans notre culture. » (Pronger, 1990 : 139, trad. libre) Le résultat peut être « extatique », le paradoxe entre le corps et le résultat de la transgression des règles devient excitant, car le corps de l'homme incarne alors la violation de son propre mythe.

Une autre alternative dans la transgression se manifeste dans la complicité amoureuse passionnée, l'homme pénétrant et l'homme pénétré transgressent ensemble les normes du mythe dans un acte intime aux implications profondes. « Avec chaque poussée du pénis, le mythe pénètre littéralement les corps qui s'approprient le mythe, les hommes deviennent paradoxalement un avec le mythe. » (Pronger, 1990 : 140, trad. libre) Le mythe est à la fois violé et reconnu, défié à l'extrême de sa signification, des hommes se sentent alors plus forts que le mythe, plus forts que l'homme ne devrait être.

Cette érotisation de ce qui est interdit comme homme, c'est-à-dire érotiser un pair, *l'homoérotisme*, est paradoxale. L'homoérotisme recherche la masculinité et la transgresse pour ce qu'il recherche : la masculinité elle-même. Pour certains hommes, l'expérience sexuelle peut n'être qu'un acte confirmatif d'une construction érotique soutenue autour de l'homme masculin, une proie interdite de chasse que l'on s'approprie : à la limite, l'expérience sexuelle se déroule bien plus avec le corps érotisé et fantasmé qu'avec le partenaire (Pronger, 1990).

A1.2.5 Pratiques homosexuelles

Les pratiques sexuelles varient selon les valeurs et la marginalité de la personne (Rubin, 1993). Les mêmes comportements sexuels sont adoptés par plusieurs personnes, mais certains auteurs concluent que le sens qu'on leur porte est plus facilement associé à un style, une identité, une pratique sexuelle qu'aux actes eux-mêmes.

La pénétration anale, à titre d'exemple de comportement, fait partie de différentes *pratiques sexuelles* (Dowsett, 1996 ; de Zwart, van Kerkhof and Sandfort, 1998). Elle a fait l'objet de recherches sérieuses, on s'est demandé quel en était le sens en particulier comme le comportement sexuel favorisant le plus l'infection au VIH dans la société occidentale (Dowsett, 1996 ; Pronger, 1990 ; de Zwart, van Kerkhof and Sandfort, 1998).

Les pratiques ne sont pas un cumul de comportements mais plutôt un composite de comportements, de significations des relations, d'identité et d'autres dimensions entre les partenaires de l'acte sexuel (Baldwin, 1995 ; Pronger, 1990). Une même personne peut adopter différentes pratiques selon le contexte et le(s) partenaire(s) participant à son expérience sexuelle (de Zwart, van Kerkhof and Sandfort, 1998). Pour certains, c'est une expérience symbolique, physique et charnelle extatique (Pronger, 1990).

Les S/M (sadomasochistes) parleront ainsi de leur approche de la sexualité, un ensemble de pratiques révélant la personnalité profonde des individus (voir Baldwin, 1995), tandis que d'autres personnes s'attacheront aux actes, aux comportements en particuliers (voir Dowsett, 1996 ; Pronger, 1990) ; les adeptes du répertoire sécurisexe craindraient les dangers de blessure, de domination et d'esclavage des S/M, etc.²¹⁷

L'attention portée par les auteurs sur les pratiques sexuelles est centrée sur la relation « pratique – comportement – sida » et les transformations qui se sont opérées depuis l'apparition du sida (Dowsett, 1996). Dowsett propose une gradation des pratiques – comportements :

²¹⁷ Le *sécurisexe* est le terme québécois pour son équivalent *safe-sex* anglophone.

- Les pratiques sécuritaires (sécurisexe) incluant les pratiques orales (sucrer, lécher, etc.) qu'à peu près tous les gais réalisent.
- Les pratiques anales, à l'exclusion du *fisting*, touchant à peu près la moitié des gais.
- Les pratiques plus « ésotériques » beaucoup plus rares telles le *fisting*, le sadomasochisme, *watersports*, etc. impliquant à des degrés divers l'échange de sperme ou de sang mais pouvant inclure selon les pratiques la domination, l'urine, les matières fécales.²¹⁸ Ensemble, ces pratiques touchent moins de 10 % des gais (Dowsett, 1996).

Les répertoires de pratiques limitent les comportements normalement permis ou non permis entre partenaires. Il est plus facile de changer les comportements admis à l'intérieur d'un répertoire de pratique que de provoquer un changement de répertoire. C'est comme si une atmosphère présidait à l'étendue des comportements s'échelonnant entre le « normal », tendant au romantisme, jusqu'à la marginalité. (Rubin, 1993)

Tableau A1. Exemples indiquant des contextes de pratiques dits « normaux » et « marginaux ».

<i>le « cercle enchanté »</i> « normal »	<i>les « limites externes »</i> « marginal »
à la maison	dans un parc
sans pornographie	avec pornographie
procréatif	non procréatif
monogame	« promiscuité »

Extrait de Rubin (1993).

Les pratiques comme telles sont sujettes à de multiples facteurs sociaux et économiques (éducation, classe sociale et maritale, urbanité, expérience cumulée,

²¹⁸ Le *fisting* : insertion de la main et de l'avant-bras dans l'anus. Les *watersports*, impliquent l'usage d'urine pour humilier ou à d'autres fins. D'autres pratiques impliquent des « jouets sexuels », des fouets, des « jeux » de rôles très soutenus (ex. : maître-esclave,

etc.) (Bartos, McLeod et Nott, 1993 ; Dowsett, 1996 ; Prieur, 1990). Pour Gayle Rubin (1993), les seuils des répertoires suivent le niveau de conformité sociale, une zone grise subsiste pour les

« couples non mariés, la promiscuité hétérosexuelle, la masturbation, les couples gais et lesbiens à long terme, les lesbiennes dans les bars, la promiscuité des gais dans les saunas et les parcs. » (Rubin, 1993 : 14, trad. libre)

Zwart, van Kerkhof and Sandfort (1998), ayant examiné le sens de la relation anale avec un soucis de prévention du sida, tirent quatre scénarios de pratiques basés sur les relations entre partenaires en évitant les comparaisons avec le monde hétérosexuel :

- Le scénario *physique* où l'objectif principal est l'accomplissement de plaisirs et de sensations physiques.
- Le scénario *intime* où la relation anale est un acte émotif et intime, l'expression d'une proximité et d'une fermeture des partenaires sur le milieu.
- Le scénario *réciproque* où les partenaires échangent les rôles dans la relation anale, la signification peut être autant physique qu'intime suivant divers facteurs.
- Le scénario du *pouvoir* qui diffère significativement des autres, les partenaires y pratiquent une ritualisation et une érotisation du pouvoir et des inégalités entre partenaires (de Zwart, van Kerkhof and Sandfort, 1998).

Il existe des variantes, telle les pratiques où l'accent est mis sur le plaisir du partenaire plutôt que sur son propre plaisir et qui émergent plus particulièrement avec le sida (Dowsett, 1996). Avec le sida, plusieurs comportements ont été différés, toutefois les répertoires plus complexes que les pratiques semblent relativement

travestisme), des excréments. Participer à un type de pratique n'implique pas la sympathie

constants, les auteurs se demandent si les significations qui leur sont associées ont changé.

Les hommes interviewés par Dowsett (1996) parlent constamment de l'importance de l'intimité dans les expériences anales, de leurs besoins de relations, des qualités émotives présentées par les images éducatives sur le VIH / sida. Il ne s'agit pas simplement de statut relationnel, mais d'une complexité conceptuelle et émotive des réponses au désir et à la poursuite de la vie en tant qu'homosexuel.

A1.2.6 La communauté gaie, un espace différent

Divers facteurs ont favorisé la formation d'une communauté gaie plus visible. À Montréal en particulier, le Village gai est devenu l'emblème visible de la communauté gaie masculine depuis les années 1980. C'est un ghetto pour certains et un espace de liberté pour d'autres (Remiggi, 1998).²¹⁹

La communauté gaie offre un certain espace de liberté quand il s'agit pour des homosexuels de se sentir acceptés, d'avoir accès à de l'information ou à des services, de trouver des partenaires sexuels. Cette visibilité met en évidence les revendications et la présence politique en regard de la sexualité gaie (Foucault, 1976).

Dans ce milieu, on peut fréquenter d'autres hommes homosexuels en divers contextes : activités sportives entre gais, événements culturels, groupes communautaires et de soutien aux causes gaies et du sida, saunas, gymnases, clubs vidéo, théâtres, cabarets, discothèques et restaurants. Même si tout le monde y est

aux autres pratiques.

²¹⁹ On parlera ici plus spécifiquement du milieu masculin, passablement différent du milieu lesbien à Montréal. Le milieu gai montréalais est principalement concentré autour du *Village gai*, ceci le rend plus visible et compact que le milieu lesbien. Voir, sur l'histoire du développement de ces milieux, *Sortir de l'ombre* (Demczuk et Remiggi, 1998).

relativement admis, il demeure qu'on y met d'abord en valeur la participation des gais à cette économie et à cette sous-société. C'est un milieu où il y a à divers degrés séduction, création de relations amicales ou amoureuses et développements discursifs permettant de faire valoir l'affirmation des gais. C'est un milieu où être gai est soulagé de la norme sociale (Dowsett, 1996). Pour certains, le milieu est une voie d'accès à la sortie et à l'affirmation en tant que gais (Schwartz et Rutter, 1998).

Cependant, la communauté présente une mentalité de productivité sexuelle plus ou moins acceptée (Pollak, 1982), variant de la recherche de relations amoureuses à la consommation sans investissement affectif de la sexualité (Scrivner, 1997). Rester disponible au flirt — même si on a un amant régulier —, entretenir une image permettant de se remettre à n'importe quel âge sur *le marché* de la séduction, expérimenter avec plusieurs partenaires des rencontres sexuelles s'inscrivent dans ce qui semble encore valorisé par le milieu à l'ère du sida (Schiltz, 1998b).

Les noms et les formes d'identités gais varient. Pour certains, « Being gay is simply a personal and emotional state. », une variation de la nature (Dowsett, 1996 : 15 ; voir aussi Bartos, McLeod et Nott, 1993 ; Foucault, 1984b ; Martel, 1996). L'homosexualité, c'est pour certains grivois, amusant, aventureux, une transgression certes mais pas l'affirmation d'une identité (Dowsett, 1996).

À Montréal, entre autres par l'intervention du groupe communautaire *Action Séro-Zéro*, l'information sur le VIH s'est diffusée différemment selon la langue d'usage et elle est plus accessible dans le milieu gai qu'ailleurs. Pour donner un schéma simplifié, les personnes d'expression française ont été touchées par des campagnes à caractère local, les personnes s'exprimant en anglais sont davantage touchées par des campagnes américaines et pan-canadiennes. Les deux sous-milieus ne sont pas imperméables, mais on constate que la communauté a une couleur différente selon qu'on est francophone ou anglophone à Montréal.

La participation à la communauté gaie peut donc influencer les concepts entourant l'expérience sexuelle des gais.

A1.2.7 Vulnérables face au sida

Au Québec, plus de 10 000 personnes ont été infectées au VIH. La grande majorité des cas de sida et d'infection au VIH touchent des personnes habitant Montréal. Plus de 6 500 ont survécu jusqu'à ce jour dont plus de 50 % ont atteint la phase sida. Encore aujourd'hui, on trouve plus de six hommes nouvellement infectés pour une femme. Les cas d'infection parvenus à la phase sida sont constatés dans la majorité des cas avant 34 ans, il s'agit en majorité d'hommes pour lesquels l'infection est attribuée à un rapport homosexuel, peu importe l'année d'infection (Turmel, 1999). À Montréal, ce serait entre 10 et 20 % de la communauté gaie qui serait infectée (Myers, Godin et *al.*, 1993). Les jeunes, plus actifs sexuellement que les plus âgés, moins informés et plus curieux de connaître ce qu'ils peuvent découvrir et expérimenter forment un groupe plus vulnérable au VIH. (Prieur, 1990)

La situation demeure toutefois en risque de croissance, les vaccins contre le VIH ne seront disponibles que dans cinq à dix ans ; les cliniciens nous disent que l'usage du condom est moins observée, surtout chez les jeunes hommes²²⁰ (Bronski, 1997) ; vivre avec le sida est de plus en plus perçu comme une banalité.

L'ignorance et le silence sont pour tous des portes ouvertes à l'infection (Crimp, 1988a). La plupart des discussions et des informations diffusées sur le VIH sont d'ordre rationnel ou informationnel, elles ne se mêlent que rarement d'amours ; elles ne touchent pour ainsi dire pas le sens de la relation sexuelle (Dowsett, 1996).

²²⁰ Autres sources : Entrevues avec les cliniciens des principales cliniques du VIH de Montréal réalisées en 1997. En collaboration entre autres avec Dr Jean Vincelette du CHUM et la Cohorte Oméga à Montréal, un vaccin est à l'essai en Amérique du nord auprès d'hommes à très haut risque d'infection.

Les modèles d'approche de la prévention s'intéressent à la notion de négociation du condom (Alary et al., 1995), ils supposent qu'il y a une communication à ce sujet entre les partenaires. Les succès des campagnes auprès de la communauté la plus touchée sont partiels, des personnes se servent des résultats de leurs tests pour négocier des relations sans condom (Dowsett, 1996).²²¹ La communication entre les partenaires d'une relation sexuelle ne s'est pas nécessairement accrue avec la prévention.

Malgré les pressions dans la communauté gaie, la partie de la prévention n'est pas gagnée (Bronski, 1997). L'information et l'effet de l'information face au sida n'assurent de rien, même dans la plus touchée de nos communautés. En explorant ce qui se passe sur ce front, nous pourrions peut-être dégager quelques idées pour les batailles à venir, mieux comprendre où nous en sommes.

A1.2.8 Sensations

Dans la documentation scientifique et philosophique, les concepts de l'expérience sexuelle ne passent pas nécessairement par le cheminement dans la sexualité ou une orientation sexuelle. Le désir, le plaisir, le corps, l'amour interviennent dans les relations sexuelles de tous les humains. Les auteurs dans ce domaine ont, nous le constatons, tendance à mettre en valeur un aspect particulier et à délaisser ceux qui leur semblent moins représentatifs de leur opinion ou de leur approche de la question. Nous en ferons un survol.

²²¹ Les tests ne sont valides que quelques mois après une infection, entre temps le VIH n'est pas détectable par les tests courants. Les premiers mois d'une infection, dits en *Primo-infection*, constituent la pire période de virulence et de reproduction du virus — il n'a aucune barrière à son développement et le malade se sent en pleine santé —, c'est ainsi la période la plus favorable à infecter d'autres personnes.

La sexualité, c'est vivre l'amour, la passion, le pouvoir, l'hédonisme, le ludisme, les fantasmes, le désir, le plaisir, l'érotisme, l'érotisation, la jouissance, l'orgasme et plus encore. Les métaphores, les représentations et les discours sur l'expérience sexuelle s'entrecroisent : l'heure est à la passion ou bien au plaisir ou encore au désir, clament différents auteurs.

Le *désir* se nourrit d'un appel, d'une curiosité, d'une intimité, d'un devenir souhaité avec un partenaire réel, fantasmé. En le nourrissant, on veut renouveler l'expérience. Le désir peut ouvrir au *plaisir*, celui-ci confirme l'intérêt des désirs qui exprime l'envie de revivre ces plaisirs (Pagès, 1977). L'*érotisation*, cette montée vers l'excitation, les sensations corporelles et mentales sublimes, s'alimente de plaisirs, amène à l'orgasme parfois pluriel (Zwang, 1997).

L'*érotisme* orchestre les désirs, rappelle la partition des plaisirs, célèbre l'orgasme. L'érotisme brouille les positions sociales, les pouvoirs, les rôles établis par la société (Pronger, 1990 : 141). Il est secret, contraire à la dignité sociale orthodoxe, se présente comme un plaisir, un droit, même un devoir à transgresser les règles établies, les conventions sociales, l'interdit (Bataille, 1957 ; Highwater, 1997). L'érotisme joue avec la mort, la défie, la frôle. L'érotisme est une affirmation de la vie, une expérimentation de ses limites en repoussant celles de la mort (Bataille, 1957).

L'*amour*, aux multiples formes et ascendances, souligne les relations et les attirances dans l'expérience sexuelle ; en utilisant ses propres voies, il incite à l'engagement et à la communication intense dans la sexualité, à la création de relations au-delà du corps.

Ces représentations concourent à l'expérience sexuelle, aucune de ces représentations ne suffit à rendre un sens à l'ensemble de ce qui constitue une expérience sexuelle. Autour de l'expérience sexuelle, une diversité d'incitations et de

conditions lancent ou retiennent les élans que le corps, l'esprit et les relations seuls ne savent expliquer.

Dans cet univers d'étoiles aux constellations variées, nous tenterons de rendre l'esprit plus que les arguments qui défendent chacune de ces représentations.

Les attaches entre hommes s'ancrent peu dans le tangible s'ils ne développent des projets, des liens qui pourraient les retenir quand l'ennui passe. Le régime, visible et parfois volumineux, de consommation sexuelle dans le monde gai en est une contre partie où certains trouvent un exutoire. On parle de la *Culture du désir*, du désir comme maître des passions, des expériences, des rencontres dans le milieu gai. Désir de découvrir, de posséder, de conquérir, de frôler l'affection de quelqu'un, de se créer une nouvelle « famille », de se sentir reconnu, le *désir* s'exprime sous différentes formes (Browning, 1997) et rend le sexe lui-même désirable (Foucault, 1976).

Le désir préside aux plaisirs, aux fantasmes, à l'engagement dans une expérience sexuelle (Schwartz et Rutter, 1998), à l'érotisation, à l'amour... Soulignons cependant que

nous avons tendance aujourd'hui à penser que les pratiques de plaisir, quand elles ont lieu entre deux partenaires de même sexe, relèvent d'un désir dont la structure est particulière [...] (Foucault, 1984a : 212)

On associe souvent à un désir particulier une définition partielle de l'objet et aussi des activités découlant de ce désir (Pollak, 1982). Reconnaître, identifier et vivre son, ses multiples désirs selon certaines notions identitaires permet de participer à un rituel social, un rituel où on se sent appartenir à un groupe malgré l'intimité de l'expérience. Ces désirs ritualisés ordonnent les pratiques, le sens des expériences qui en découlent mais aussi les passions (Pollak, 1993). Si on voit cohabiter le désir organisé et les passions débridées, on est alors en présence potentielle d'un paradoxe, à moins que ce ne soit un désir de réaliser sa passion...

Le désir, dans la culture masculine, est quelque chose à réaliser sans compromis, comme un besoin viscéral, on apprend aux jeunes que les vrais hommes ont un désir incontenable (Schwartz et Rutter, 1998), qu'ils doivent le connaître pour s'actualiser. Le désir est recherché et doit être reproduit. Son idéal, utopique, reste nécessairement inassouvi, la chasse aux partenaires prend alors l'image d'un sport, la drague celle d'un mode de vie, c'est une forme de recherche perpétuelle de son désir mythifié.

Se sentir amoureux ou satisfait d'une expérience sexuelle répond à la satisfaction trouvée de nos désirs. Une relation semble se créer lorsque deux personnes y rencontrent la satisfaction mutuelle de leurs désirs (Lassell et Schimel, 1997).

Le *plaisir* dirige et justifie l'expérience sexuelle dans son déroulement. Jeu des corps et des relations, l'expérience sexuelle est l'occasion d'explorer le plaisir physique mais aussi psychique. Le plaisir d'être érotisé, de sentir son corps et le corps partenaire, de se procurer du plaisir et d'en donner au partenaire constituerait le but significatif de l'expérience sexuelle. (Dowsett, 1996 ; Foucault, 1976)

Le plaisir passe par l'interaction des corps dans l'expérience sexuelle (Dowsett, 1996 ; Schwartz et Rutter, 1998), il s'inscrit par degrés. « Ce qu'on appelle le plaisir, ce supplément perceptif positif, délectable, est une récompense que la biologie octroie ». (Zwang, 1997 : 23) Le plaisir de la pénétration anale, en particulier, amène certaines personnes à des sommets extraordinaires (Dowsett, 1996 ; Pronger, 1990) : sensations inusitées, transgression de l'interdit de sodomie et des règles touchant la souillure des corps... sont des concepts associés à ces plaisirs.

Ce qui est plaisir pour les uns ne l'est cependant pas pour tous. En reprenant pour exemple la relation anale, autrefois vantée comme la marque distinctive des relations homosexuelles masculines, elle est tombée bien loin dans les pratiques sexuelles de ces hommes après l'apparition du sida (Dowsett, 1996). Ce qui est perçu

pourrait s'inscrire, comme nous le disions, dans des répertoires de pratiques sexuelles particuliers.

Le plaisir concentre en lui et peut en quelque sorte sublimer le rapport au partenaire, à l'environnement, à la société. Lorsque le plaisir prend place à ses plus hauts degrés, il domine l'ensemble des facteurs qui l'ont créé : à titre d'exemple, il ne laisse plus de place à la crainte de se faire découvrir dans le parc où il prend place, il efface les douleurs physiques d'une pénétration serrée ou de violences, il maîtrise le temps en suspendant les obligations, il absorbe les perceptions en concentrant les sens sur les sources du plaisir, il transcende les relations en créant un rapport unique entre les partenaires.

Le plaisir devient l'essence de la communication hors du monde avec le partenaire au sein de l'expérience sexuelle.

Pour qu'il y ait contact il faut que les deux partenaires prennent plaisir à l'échange [...]. La communication se réduit à cela, au plaisir partagé dans l'expression d'émotions propres à deux ou plusieurs personnes, à la coïncidence partielle de deux (ou plusieurs) chaînes émotives distinctes. [...] Elle seule permet le rétablissement d'une société suspendue, le rétablissement d'une communication avec soi-même et le développement personnel par le déroulement de la chaîne des émotions inhibées. [...] La communication dans ce cas consiste à prendre plaisir à cette activité de communication du sujet avec lui-même, à s'insérer dans son langage privé et à être utilisé par lui comme une pièce de son langage. (Pagès, 1977 : 16, italiques de l'auteur).

Le plaisir partagé contribue à créer un nouvel ordre, il contribue à la décharge affective (Pagès, 1977), à créer un sentiment amoureux (Zwang, 1997), à changer son rapport au monde (Pagès, 1977). On l'a associé à la décadence et à la débauche (Vauchez, 1998), car il peut entrer en contradiction avec l'ordre raisonné, moral et imposé par la société. Le renforcement de la communion avec le corps social ou encore son renversement prennent essence dans le plaisir qu'il soit d'origine sexuelle ou autre : c'est le plaisir qui appelle au renouvellement et au changement en faisant apparaître de nouveaux désirs, « Il met en contact avec autrui dont il attend

confirmation, il appelle l'expérience de l'altérité et y introduit. » (Pagès, 1977) Le plaisir prend le risque de la nouveauté et de l'évolution.

Le plaisir demeure cependant bien pauvre s'il ne se résume qu'à lui-même. L'*orgasme*, le spasme du corps et de l'esprit dans le plaisir, fait partie intégrante de la plupart des expériences sexuelles masculines. On peut percevoir ce plaisir comme une finalité, bien souvent comme la fin de l'expérience sexuelle active, ou encore comme une composante du jeu sexuel (Schwartz et Rutter, 1998 ; Zwang, 1997). L'orgasme prend souvent la place du plaisir dans le souvenir de l'expérience sexuelle (Zwang, 1997).

Le *corps* agit de différentes façons dans le domaine des sensations. Site des sens, engin de l'action et de la perception, réseau innervé de sensibilité, objet tangible de curiosité, de désir et de plaisir, source de contact, de chaleur, d'orgasme et de sperme, et j'en passe (Zwang, 1997). Le corps peut agir autant comme symbole que comme ancrage dans l'expérience sexuelle. Il est autant objet de fantasmes que réception des plaisirs, les concepts qui le concernent sont variés.

Le corps, muni d'un potentiel de performances physiques et biologiques, contribue directement à la réalisation des actions, à l'érotisation, à l'excitation, au plaisir et à l'orgasme à la base de l'expérience reconnue par le sujet (Zwang, 1997).

Le corps érotisé autant par l'esprit que par les sens participe à l'expérience sexuelle. Sa préparation, sa forme, sa beauté, son entretien, sa texture, son excitation, son odeur, l'orgasme du corps construisent les souvenirs de l'expérience sexuelle.²²²

²²² Dans cette thèse qui s'annonce, nous laisserons de côté les aspects fonctionnels du corps et en particulier ceux de la reproduction pour peu que les hommes interviewés n'y réfèrent pas, mais nous ne pourrions négliger du corps sa présence, son rôle et ses actions dans le cadre des expériences sexuelles. À l'issue des entrevues, le corps pourrait se révéler

La reconnaissance de l'importance du corps dans les théories entourant l'expérience sexuelle n'est pas chose faite : pour son désir, comme représentation de la santé par sa beauté (Bronski, 1997) ; de la force et de la jeunesse, pour son effet sur la maximisation de ses possibilités érotiques (Watney, 1996). Les théories évoquent la présence du corps sans toutefois l'intégrer aux cadres de l'expérience sexuelle. Le corps gêne, il est tabou de lui toucher et de le désirer (Pronger, 1990), on évite dans nombre de théories de le considérer comme élément central de la communication ou des expériences sexuelles. C'est l'absence de l'ampleur de sa présence qui nous pose question.

Le corps, en contrepoint de son absence dans la théorie, est immensément présent dans la pornographie et dans les petites annonces érotiques (Fuller, 1996). Dans les récits mythifiés ou réels de ce genre littéraire, le désir du corps, la masse corporelle, les formes, les contacts et les mouvements du corps dans un environnement abondent comme descriptif et comme base du sens de l'expérience sexuelle. Dans les vidéos XXX, l'image accentue encore plus la présence du corps et l'abstraction du contexte environnemental et relationnel, elle magnifie l'importance du corps et de la gymnastique physique dans la performance sexuelle.

Ne serait-on pas face à deux extrêmes liés par un vide de la représentation de l'expérience sexuelle ? D'une part un ensemble de représentations et de concepts intellectuels, où le corps abstrait a une présence victorienne dans la sexualité et d'autre part, un jargon pornographique où le corps a préséance sur la relation, sur le contact affectif et communicationnel avec le partenaire et sur les autres référents de cette expérience. *Entre ces extrêmes discursifs, où se trouve la présence du corps dans le récit que retiennent les sujets dans leur réalité, quels sont leurs référents ? Où est leur corps ?*

autant un objet de culte et d'attraction qu'un simple siège de sensations sur lequel les fantasmes prennent le dessus dans les récits, la question est ouverte.

A1.3 Relations

L'exploration de l'expérience sexuelle et sa définition posent la question plus spécifique de la *relation* pouvant être vécue entre les partenaires au cours de celle-ci. Les sujets y perçoivent-ils une relation ? un rapport sexuel ? une relation potentielle à long terme ? Dans quelle mesure ce contact et cette communication entre deux ou plusieurs personnes est-elle anticipée comme étant ponctuelle ou comme faisant partie d'une relation interpersonnelle plus longue ?

Les craintes de l'homophobie, les pratiques de chasse et d'exploration de multiples partenaires font partie de la réalité gaie. Beaucoup d'hommes forment des couples qui ne cohabitent pas ensemble, plusieurs ont un ou quelques partenaires avec lesquels ils n'entretiennent que peu de relations hormis celles entourant les prétextes d'une rencontre sexuelle (Schiltz, 1998b). La bande d'« amis » de certains est souvent constituée d'anciens amants qui ont partagé entre eux un ou quelques événements sexuels (Browning, 1997).

Les rencontres dans les saunas, les parcs et autres endroits clandestins et anonymes de mise en place d'expériences sexuelles contribuent à l'anonymat des partenaires impliqués dans les expériences sexuelles (Pollak, 1982).

Par ces conditions de mise en place des expériences sexuelles de plusieurs gais, on peut se demander si la dissolution rapide des relations après l'action ne dénie pas les conséquences du plaisir que, par exemple, Pagès évoquait. Le sexe chacun pour soi, avec les corps qui sont disponibles au moment où l'expérience se construit, pourrait vouloir dire que la gratification, la jouissance, l'effet interpersonnel ne sont mesurés qu'à la lumière de ses propres intérêts indépendamment de la relation. L'éphémère des rencontres n'est peut-être que le reflet de la solitude des partenaires dans beaucoup d'expériences sexuelles et pose la question de la « relation » comme concept lié à l'expérience sexuelle.

Avec la disponibilité sexuelle qu'offre la vie en solitaire, s'ouvre la possibilité de réaliser des fantasmes particuliers, d'explorer des pratiques qui n'ont pas à être sanctionnées par le milieu social d'une personne. Peut-être que certains sujets choisiront de nous faire le récit de pratiques à partenaires multiples, d'échangisme, d'orgies organisées ou impromptues. On ne peut nier qu'il soit possible que l'Expérience sexuelle suprême pour certains gais en soit une impliquant plusieurs personnes qui, disons comme dans certains vidéos XXX, s'ébattent jouissivement aux abords d'une piscine...

Le *couple*, par contre, peut être « réinventé » par les gais. Pour la plupart dégagés de la présence d'enfants et relativement indépendants, ils peuvent devoir trouver dans leur couple d'autres prétextes ou d'autres liens qui ne sont pas explicites pour les couples hétérosexuels au sein d'une famille. L'expérience sexuelle peut se présenter à des degrés divers comme *faire l'amour*, une consécration rituelle ou de fusion de deux personnes qui ont multiplié les liens entre eux.

La *passion* peut en être l'expression : l'expérience sexuelle avec passion ou encore la passion menant à l'expérience sexuelle.

À la base, la passion des amants prolonge dans le domaine de la sympathie morale la fusion des corps entre eux. Elle la prolonge ou elle en est l'introduction. Mais pour celui qui l'éprouve, la passion peut devenir un sens plus violent que le désir des corps. (Bataille, 1957 : 26)

Dans l'exploration de l'expérience sexuelle, on pourrait se retrouver avec bien des degrés de relations.

L'*amour*, bien sûr, complète les concepts qui peuvent être évoqués dans la relation entre deux êtres. Dans ces domaines, formes et variations de la notion d'amour se proposent culturellement à nous. L'expérience sexuelle peut se présenter comme le lieu de la manifestation de l'amour ou comme sa confirmation. L'amour reste sans doute une bien grande question, du point initial très homophobe où certains croient que l'amour entre deux hommes n'est pas possible jusqu'aux grands

bouleversements emportant deux amants qui n'en peuvent plus de maintenir une distance, l'amour a son parcours particulier et ses cadres spécifiques qui se reflètent dans le sens que l'on porte aux expériences sexuelles.

ANNEXE 2

GRILLE D'ENTRETIEN FINALE.

Deux grilles d'entretiens ont été élaborées. Leur différence principale tient surtout au nombre de mots présentés dans la deuxième partie : dans la première version, des mots étaient d'abord présentés verbalement puis le participant était invité à « jouer » avec des « cartons » – plus d'une centaine avec des mots inscrits sur des petits papiers – afin de créer une « association d'idées ». Le jeu étant de peu d'intérêt, nous avons décidé avec le comité ayant examiné le projet de thèse de fondre ensemble le jeu des cartons avec les mots présentés verbalement. Dans la présente et deuxième version, les mots conservés sont ceux qui ont été présentés aux participants de la phase deux et qui ont été retenus, parce significatifs de la première version. Une version anglaise de la première version a été utilisée pour la rencontre avec David, cependant les mots et les cartons anglais comportaient également les mots français afin de limiter les biais d'interprétation dus à la langue – ma traduction n'ayant pas été validée par un professionnel avant l'entretien.

GRILLE D'ENTRETIEN

Comme on s'en est déjà parlé au téléphone, j'aimerais te rappeler ce sur quoi porte l'entrevue et aussi les règles de confidentialité pour savoir si elles te conviennent. Chaque entrevue comme celle que nous allons faire porte sur une expérience sexuelle que raconte un homme gai de la région de Montréal comprenant le français. L'entrevue est enregistrée si tu l'acceptes. L'entrevue peut être faite en anglais si tu le désires.

Dans la première partie, tu commences en racontant une expérience sexuelle de ton choix, vraiment celle qui te convient et que tu choisis. La seule limite que je dois imposer est que cette histoire ait deux partenaires sexuels ou plus. J'aimerais, si c'est possible, que tu la racontes du début à la fin. Pendant que tu racontes ton histoire ou lorsque je te poserai des questions, si tu as des commentaires à rajouter sur l'expérience ou sur la vie en général ou sur ce que tu as dit, il n'y a pas de problèmes, ce qui est important, c'est de connaître ce que tu penses. Dans tes mots. Par la suite, dans la deuxième partie, j'aurai des mots et des questions pour mieux connaître ce que tu en penses et aussi connaître quelques détails qui ont pu être oubliés. Je vais terminer par quelques questions techniques.

Dans cette entrevue, il n'y a pas de bonne ou de mauvaise réponse à part le fait que tu me dises ce que tu penses. Parfois, tu trouveras que mes questions ne veulent rien dire, parfois, que c'est autre chose qui a du bon sens, ce sont simplement des pistes de conversation. Comme ce qui m'intéresse, c'est avant tout ce que tu penses et que tu ressens, c'est bien normal que tu me contredises.

* * *

Cette histoire que tu vas me raconter sera présentée en tout ou en partie dans ma thèse de doctorat en communication à l'Université du Québec à Montréal, l'UQÀM, et aussi dans d'autres travaux de recherche par la suite.

Il n'est jamais permis que je dise qui me l'a racontée ou de donner des détails qui permettent de reconnaître les personnages de l'histoire (sauf bien sûr si les personnes racontent la même histoire que toi en public). S'il y a des détails dans ton histoire qui font qu'on pourrait identifier des gens, j'aimerais que tu me les signales pour les faire disparaître dans mes recherches. Je vais d'ailleurs te demander de choisir un surnom que je pourrai utiliser pour présenter cette histoire et je vais te demander de m'indiquer quels détails sont confidentiels. En d'autres mots, les identités seront maquillées. S'il y a des détails que tu désires garder secrets, à la fin, on fera un retour là-dessus et tu pourras m'indiquer lesquels. Ce qui m'intéresse, c'est bien plus la nature de l'histoire que de savoir qui est impliqué.

Tu peux arrêter cette entrevue à tout moment et aussi me demander d'arrêter mon enregistreuse n'importe quand si tu le désires. Je vais aussi prendre quelques notes pour me donner des repères pour la suite de l'entrevue. Quand je note, ça ne veut pas dire que les mots sont plus importants que d'autres, c'est simplement un aide-mémoire pour la suite de l'entrevue.

- Est-ce que tu aurais des questions ou des commentaires avant de commencer ?
- Est-ce que tu as un surnom que tu voudrais que j'utilise ?

Est-ce qu'on peut commencer l'entrevue ?

- Comme je te le disais, je voudrais que tu racontes une expérience sexuelle, celle de ton choix, du début à la fin. Ce n'est pas un examen de mémoire, tu me donnes les détails dont tu te souviens. Si des détails te viennent à l'esprit plus tard, ne te gênes pas pour me les dire quand tu t'en rappelleras.

(Le participant raconte son expérience)

1. Est-ce que cette histoire se préparait avant le début que tu m'as raconté ? Qu'est-ce qui l'a préparée ? Avec ce qui a préparé cette histoire, est-ce qu'une autre expérience sexuelle (d'une autre façon) aurait pu avoir lieu ? (exemple ?)
2. Comment te sentais-tu avant cette expérience ?
3. Est-ce que cette histoire s'est poursuivie après la fin que tu m'as racontée ? Qu'est-ce qui s'est passé par la suite ? Y as-tu pensé par la suite (quand, dans quel sens ?)
4. Comment t'es-tu senti après cette expérience ?
5. Entre le moment _____ et le moment _____, est-ce qu'il s'est passé quelque chose ?
6. Voudrais-tu ajouter quelque chose pour décrire :
 - l'environnement dans lequel ou lesquels ça s'est passé (lieu, public, privé) ?
 - l'atmosphère ?
 - la dynamique entre les participants ?
 - le pouvoir de chacun et entre vous ?
 - les personnes qui participaient ?
 - le rythme de cette expérience ?

(Retour sur la phase 1 et au besoin explications ou sous-questions.)

Dans la deuxième partie, je vais commencer en te proposant des mots, des expressions. Je voudrais connaître si ça correspond à ton histoire ou à une partie de ton histoire et de quelle façon. Si ça n'a pas rapport, on passe à un autre mot.

Si tu veux revenir sur un mot, on peut y revenir n'importe quand. Si le mot que je te propose te fait penser à un autre, on y va avec cet autre mot. Parfois, il peut te sembler que les idées se répètent, si ça arrive, on peut passer à un autre mot.

On y va ?

- Tu as parlé de ... Pourrais-tu le situer un peu plus ? par rapport à ton histoire.
- Est-ce que le mot ... correspond à une partie de ton histoire ? De quelle façon ?
(Qui ? Quoi ? Comment ? À quel moment ?)

Réserve :

- Est-ce que c'était semblable à quelque chose d'autre que tu pourrais nommer ?

Qui ? Quoi ? À quel moment ?

(Voir page suivante. Les mots sont présentés en suivant les colonnes)

Désir	Fisting, Urine, Merde	Atmosphère	Connaître
Plaisir	Entendre (Ouïe)	Peau	Ordinaire/Connu
Jouissance	Communication *	Honte	Embrasser
Surprise	Sida	Coïncidence	Donner/Se donner
Masculin	Goûter	Volupté	Raison
Gai	Jeu	Facile/Difficile	Admiration
Homosexuel	Fantasme	Punition	Éjaculer
Le Corps	Violence	Récompense	Tabou
Toi	Cul	Voir	Intime
Chacun pour soi	Affection	Motivation	Public
S'amuser	Faire semblant	Émotions	Pouvoir
À Deux ou à Plusieurs	Mensonge	Anus	Rupture
Ensemble	Cuir	Objectif	Légitime
Érotique	Spectacle	Liberté	Naturel
Sauna (ailleurs ?)	Sport	Volonté	Satisfaisant/ Insatisfaisant
Dire	Jouets, dildos, autres	Toucher	Bonheur
Solitude	Sentir (odeurs)	Poils	Perdre le contrôle/ Être en contrôle
Confiance	Aventure	Probable	Passion
Ressentir	Alcool	Culpabilité	Organisation
Relation	Drogue ou poppers	Intensité	Amour
Famille	Muscles	Rituel	
Homophobie	Rôle	Pénis	
Société	Stress	Indépendance	

* Si le participant mentionne la « communication » comme étant présente, une sous-question est intégrée demandant d'explicitier la nature de la communication, ce qui est échangé dans celle-ci et le moyen par lequel c'est perçu.

Penserais-tu à autre chose ?

Ça termine la deuxième partie.

Il reste maintenant quelques détails plus techniques que je voudrais connaître sur toi-même et sur l'histoire.

- La communication, quand il y en a dans des expériences sexuelles comme celle-là, qu'est-ce qui se communique ? _____
- Par quel moyen le perçois-tu ? _____
- Est-ce qu'on peut parler un peu du sida par rapport à ton histoire ? Tu m'as dit que la situation était _____
Est-ce qu'il y a quelque chose qui fait que c'était ainsi ? _____
Est-ce que c'est comme ça habituellement ? _____
Est-ce que tu fais la même chose dans toutes les circonstances du genre ? _____
- Si c'était une expérience sexuelle plus ordinaire/ mémorable, aurais-tu autant/ moins à en dire ? _____
- Période de ta vie où se situe cette histoire _____
- Situation au moment de cette histoire (couple, seul, avec amant(s) régulier(s)) _____
- Relation avec partenaire(s) (couple, one night stand, amant(s) régulier(s)) _____
- L'as-tu vécue toi-même ? _____
- Est-ce que l'histoire a été pas du tout, un peu, beaucoup arrangée pour la raconter ? _____
- Est-ce une histoire classique pour toi, spéciale, une exception dans ta vie _____
- Est-ce un fantasme, quelque chose que tu désires renouveler ? _____
- Participes-tu ou as-tu participé à d'autres recherches ? _____
- Âge actuel _____
- Occupation _____
- Scolarité réalisée _____
- Niveau de revenus _____
- Fréquentes-tu le milieu gai _____

- Situation actuelle (couple, seul, avec amant(s) régulier(s)) _____

Je veux vraiment te remercier pour ta générosité et ton partage au cours de cette entrevue. Je pense que des entrevues comme ça sont importantes et je désire t'en remercier énormément. Aurais-tu des préoccupations auxquelles tu voudrais répondre ? Peut-être voudrais-tu avoir des références ou des réponses à des questions particulières dans le milieu gai, sida, en psychothérapie ou en sexologie ? Je te laisse mon numéro de téléphone au cas où ou tu voudrais me contacter plus tard ou encore si tu connaissais quelqu'un d'autre qui voudrait participer à cette recherche.

Peut-être qu'il y a des choses que tu voudrais garder secrètes maintenant que tu les as dites ?

Merci encore.

ANNEXE 3

COMPOSITION DES GRAPPES DANS L'ANALYSE.

Cette annexe regroupe des informations techniques, presque mécaniques par moment, indiquant comment passer, dans le processus de l'analyse, du texte des récits découpés en passages – unités de sens – pour en arriver à regrouper ces passages par groupes de thèmes ayant une co-occurrence fréquente. Un des aspects les plus intéressants pour de futures recherches est la structuration des thèmes illustrée par la coquille d'un escargot ou de l'animal marin le « nautilus », ce passage est expliqué techniquement mais pas encore au niveau de son sens et ce sera l'objet des recherches futures de le dépouiller dans son entier. L'enjeu est tout d'abord de déterminer quels thèmes sont les plus importants et lesquels sont les plus proches – voisins – de ceux-ci, ce qui est illustré par la structure de l'escargot. La composition de chaque partie de l'escargot est illustrée par les boîtes présentées un peu plus bas que l'illustration principale. La tâche d'une analyse ancree est de déterminer quel sens accorder aux unités de sens correspondant au grappes (boîtes) de thèmes agrégées, le travail de recherche est donc à poursuivre encore pour en arriver à une verbalisation de ce sens.

Le texte peut servir de repère méthodologique mais il ne vise pas l'enseignement ni à expliquer les théories sous-jacentes. Dans ce sens, il n'a pas économisé les redites car dans ce genre de processus, il est bien sûr important de comprendre le fond, ce qui peut s'acquérir à l'aide d'un discours bien organisé, mais le but du texte ici est de donner les repères étape par étape, ce qui veut parfois dire de répéter les concepts et leur rôle. Le texte se veut beaucoup plus une documentation technique qu'une présentation, certaines décisions majeures sont fouillées afin de laisser des traces des justifications ayant mené à ces décisions. Le texte n'a pas été révisé pour gommer les « nous » trop princiers et qui trahissent mes origines de professionnel du gouvernement (c'est le style de la maison). Ah ! S'étonnera-t-on que ce soit ici le méthodologiste d'enquête qui parfois parle plus que le communicologue ? Ceci laisse entendre que les références non expliquées aux techniques mathématiques et statistiques sont parfois abondantes et arides, ceci dit avec mes excuses aux lecteurs.

Le travail technique consiste à associer des codes aux divers passages du texte et à découper ces textes en plus de mille passages dits « unités de sens » dans le langage académique. L'ensemble des thèmes forme des codes repérés automatiquement.²²³ De plus, j'ai employé des codes décrivant les structures théoriques de récits et les contextes de rencontres sexuelles, croyant que ces points de vue pourraient se révéler intéressants dans cette thèse. Enfin, des codes – correspondant aux mots employés par les participants – ont été choisis parce qu'ils sont fréquemment apparus dans les textes. C'est un élément contribuant à la fidélité de l'analyse (pour ce concept, voir Grawitz, 1990).²²⁴ Il y aura eu deux grandes phases de codification regroupant en tout deux cent trente-quatre (234) codes.²²⁵

Pour plusieurs, l'administration des codes restait simple – au moyen du logiciel Atlas comme mentionné en note à la page précédente. Tout d'abord, le chercheur lance le repérage automatique d'un mot, par exemple « sentir ». Il le fait pour ses synonymes et les variations du mot (« sens », « ressentir », « odeurs », etc.). Il obtient les positions de chaque mot-clé correspondant aux codes dans le texte. Le

²²³ L'utilisation du logiciel Atlas a semblé le plus pertinent pour ces travaux. Il a l'avantage de permettre de dresser des réseaux de relations à partir des relations au texte ou encore à partir de mes réflexions. Ensuite, la notion d'unité de sens – passages des textes – y est plus souple que dans d'autres logiciels et les codes n'ont pas à être organisés de façon hiérarchique. Ce logiciel permet d'automatiser une grande part du repérage dans le texte de certains mots qui deviennent des codes. J'ai par exemple exploré les descriptions du logiciel NUD.IST et autres avant de remarquer mon intérêt pour Atlas. Atlas permet de plus des sorties de références traitables par SPSS (codes associés à des mêmes unités de sens) ou par Word (texte des unités de sens associées à des combinaisons choisies de code). Une fois Atlas choisi, je ne suis pas revenu sur les autres logiciels, son efficacité me satisfaisait amplement. Merci à Pierre Mongeau pour m'avoir donné accès à ces logiciels spécialisés.

²²⁴ La fidélité ultime reste entendue, dans certains cas, comme une forme d'empathie totale pour chacune des personnes rencontrées. Or, parce que l'entretien était relativement court et parce que je ne rencontrais pas ces personnes à plusieurs reprises, je ne peux pas me mettre « entièrement dans la peau » de chacun des participants. Tout en cherchant à satisfaire cette fidélité nécessaire, la démarche reste toujours limitée (Schwandt, 2000).

²²⁵ Voir plus bas les illustrations par boîtes regroupant les codes utilisés dans l'analyse statistique.

chercheur lit ensuite le texte pour délimiter les unités de sens : j'ai utilisé comme « unités » de sens les passages traitant d'une question, d'un thème, d'un sujet.²²⁶ Si les sujets s'emboîtaient dans une même unité, l'unité se terminait quand le participant terminait le sujet principal. Les liens effectués entre les thèmes au sein d'une même idée, d'une même unité de sens m'intéressaient plus particulièrement et je gérais les limites des unités de sens dans cette perspective. Une fois reconnues les limites d'une unité de sens, je résumais la série de codes qui y était associée en supprimant les redondances.

La codification très large que j'ai adoptée pour cette recherche relève d'un choix personnel dans le processus d'analyse. Cette façon de procéder m'a offert un certain confort face aux qualités techniques d'une recherche mais aussi dans l'administration du processus. Essentiellement, j'ai préféré décider le plus tard possible des éléments à privilégier dans la recherche et m'offrir une multiplicité de lectures possibles des récits. Cette approche ne rencontre pas entièrement les stratégies avancées autour de la « *grounded theory* » ou « théorie ancrée » suivant l'inspiration de Glaser et Strauss (1967). Examinons ensemble un instant les forces et les faiblesses de cette façon d'aborder la scène.

Le principe de l'analyse construisant une théorie ancrée suggère que le chercheur élabore des catégories qui collent au texte et au contexte des entretiens et des observations réalisées. Les catégories peuvent représenter des concepts, elles peuvent être construites par différentes stratégies, les cas les plus difficiles étant les situations sans hypothèses de départ (Grawitz, 1990). Les concepts mis ensemble

²²⁶ Une unité de sens – ou « citation » dans les termes d'Atlas – est choisie parce que le passage du discours forme un ensemble d'idées interréférées, il va ensemble, a un début et une fin. Les thèmes passent ensuite à un autre sujet, à un autre cadre de discours ou une autre idée. Parfois les unités elles-mêmes sont longues parce que le participant s'explique et digresse dans son propre discours sans sortir de son sujet. Deux passages séparés par une ou plusieurs autres parties de discours forment deux unités différentes.

forment la théorie dite ancrée, c'est-à-dire venant des récits du corpus. Anselm L. Strauss avec Juliet Corbin (1990), quelques années après la parution du texte fondateur de cette théorie, ont proposé de déterminer extérieurement les catégories et de classer les unités de sens dans ces catégories. Ces auteurs justifient cette approche par son « objectivité » en cherchant à favoriser la fiabilité et la validité de leurs travaux, critères inhérents de qualité de ces recherches.²²⁷ Ces auteurs sont alors taxés de positivisme par les chercheurs plus « purs » du domaine qualitatif : à leurs yeux, l'introduction de catégories externes trahit en quelques sortes la valeur « ancrée » de la recherche puisque l'idée première veut que la théorie ressortant des textes se construise uniquement à partir de leur contenu.²²⁸ Des deux cent trente-quatre codes affectés aux textes des unités de sens des entrevues, cent quarante-cinq ont été sujets de l'analyse hiérarchique des données. Ceci parce que plusieurs d'entre eux n'apparaissaient que quelques fois dans l'ensemble des discours recueillis. Les codes qui apparaissaient moins de cinq fois ont été retranchés de l'analyse. Une vérification a été faite afin de s'assurer que toutes les unités de sens conservaient au moins un code chacune.

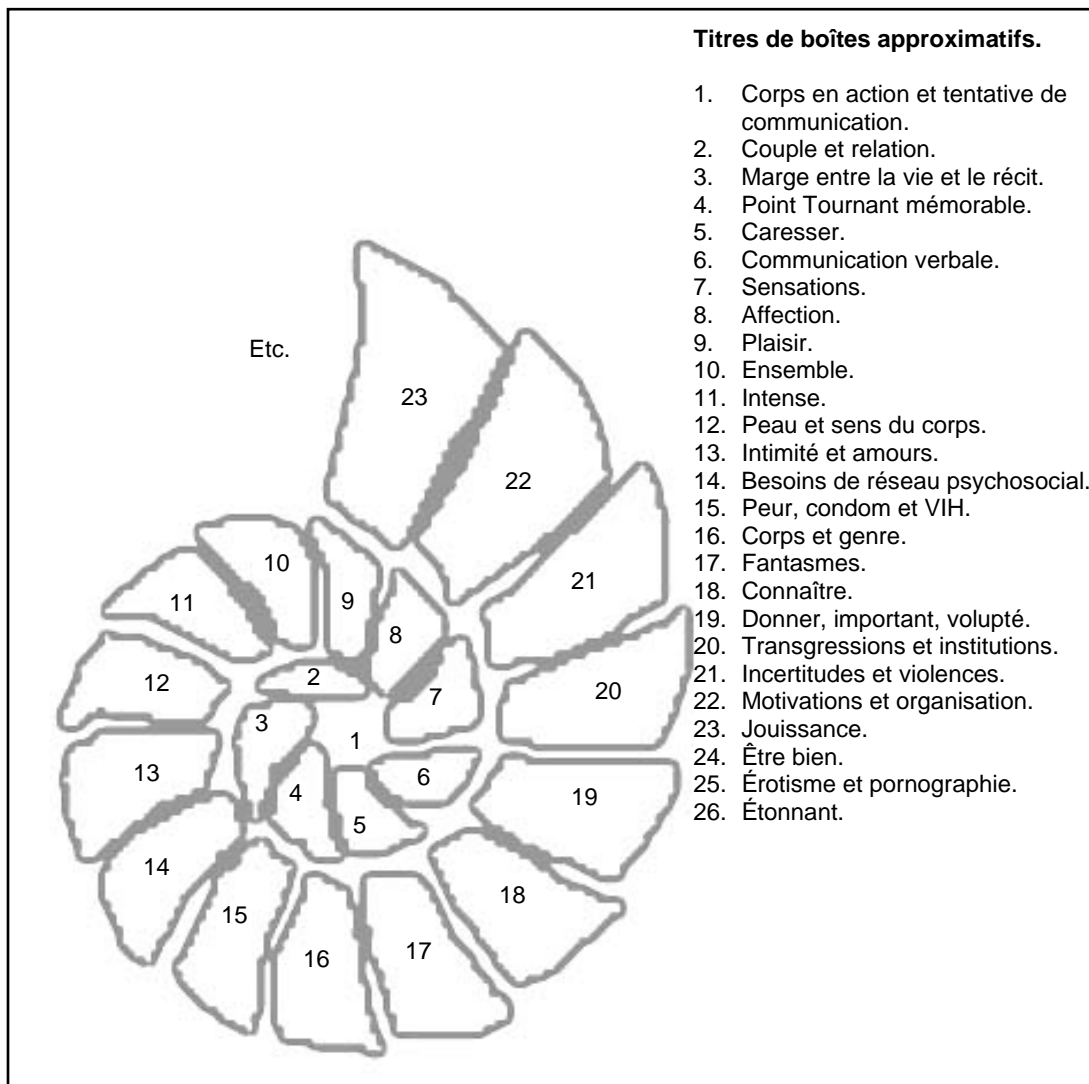
²²⁷ Les idées autour de la théorie ancrée se sont développées depuis sa création. Charmaz (2000) en trace diverses tendances dans son chapitre sur le sujet (voir le manuel de recherche qualitative de Denzin et Lincoln, 2000). Charmaz propose sa propre résolution du processus de théorisation et me permet dans les prochaines lignes de dégager des forces et des faiblesses de la résolution que j'ai adoptée ici.

²²⁸ J'ai de mon côté d'abord tenté de construire un modèle systémique dirigeant l'analyse des segments en repérant qui est mentionné, leur rôle, leurs impacts, leurs outils, la scène, etc. et c'est inabordable dans la réalité : trop de détails difficiles à analyser et apportant en définitive trop de détails sans être utiles ; je ne serais pas arrivé aux mêmes conclusions et serais passé à côté des conclusions actuelles si j'avais persévéré. J'en conclus qu'on ne peut traiter le matériel qualitatif comme des données dans un système normalisé car leur masse est beaucoup plus importante et dispersée sans être aisée à structurer, elle offre beaucoup de détails et peu de confirmations (en quantités). Une telle approche positiviste dans ce contexte enferme dans une vision dont on ne voit pas l'aboutissement et qui finit par nuire à la compréhension des récits des corpus.

Après avoir été analysées au moyen du logiciel statistique SPSS, les codes ont été regroupés selon les résultats d'une « analyse hiérarchique des données », les regroupements de codes sont représentés à l'aide d'un dendrogramme dont la fonction est de permettre de repérer visuellement les codes les plus similaires entre eux. Il est à noter que la forte fréquence d'un code ajoute de la valeur à ses mesures de « similarité », s'il est très « populaire », il aura donc de fortes chances de se retrouver au cœur du dendrogramme. Cependant, la représentation classique d'un dendrogramme ressemble à un réseau de racines fort peu facile à comprendre – il représente la hiérarchie totale obtenue en ramenant un à un tous les liens à un seul tronc commun. Un effort de décodage du dendrogramme doit être pratiqué afin de le rendre plus lisible. Ayant effectué cet effort à l'occasion dans le passé, j'en suis venu à substituer au dendrogramme classique la représentation par boîtes imbriquées qu'on peut consulter dans les prochaines pages. Il manquerait une structure supplémentaire afin de permettre de reprendre entièrement la représentation des « racines » du dendrogramme. Ma proposition est d'utiliser celle de la spirale de la coquille d'un escargot. La spirale illustrée par la figure ci-dessous. Dans les lignes qui suivent, vient l'explication de ce qu'exprime ce schéma par rapport aux boîtes présentées dans les pages suivantes.

Figure A1. Représentation de l'agrégation progressive des grappes sous la forme d'une coquille d'escargot.

Les grappes au centre du discours se trouvent au centre de la spirale.

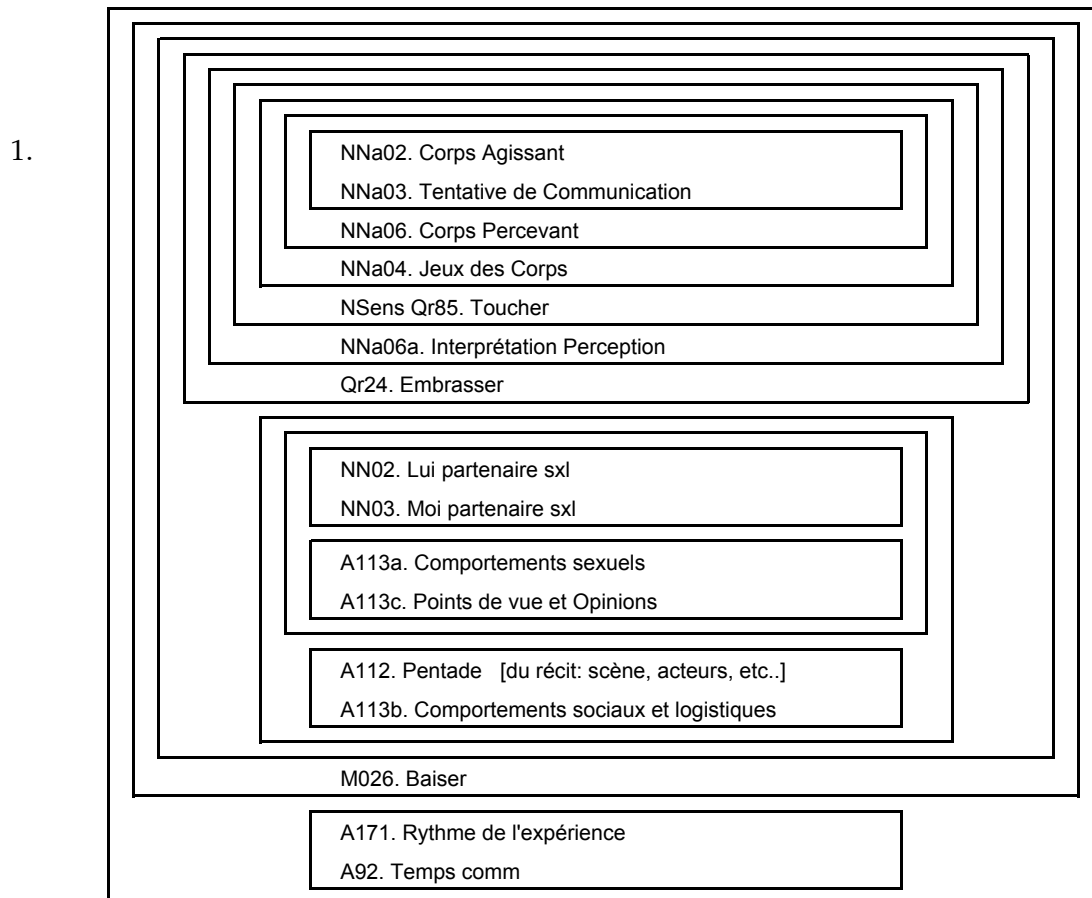


Dans le cas de l'utilisation des boîtes imbriquées ou concentriques, le chercheur doit décider quand il cesse de représenter l'agrégation au moyen des boîtes pour simplement signaler que la grappe est rattachée à une autre grappe. Ici, comme dans plusieurs représentations de dendrogrammes, les grappes, une fois formées, s'agrègent les unes aux autres à partir du centre vers l'extérieur, formant ici la représentation de l'escargot. C'est lorsque les grappes forment un tel dessin que j'ai décidé de cesser d'utiliser les boîtes. On retrouve donc des boîtes pour illustrer la structure de la grappe et un escargot serait la représentation liant les grappes entre elles. Si plutôt que de créer l'escargot, on poursuivait la construction des boîtes jusqu'à la fin, leur progression cesserait, techniquement on terminerait l'exercice par une boîte embrassant l'ensemble des autres grappes formées, mais ces boîtes supplémentaires seraient ici peu informatives d'où l'idée de l'escargot pour s'y substituer.

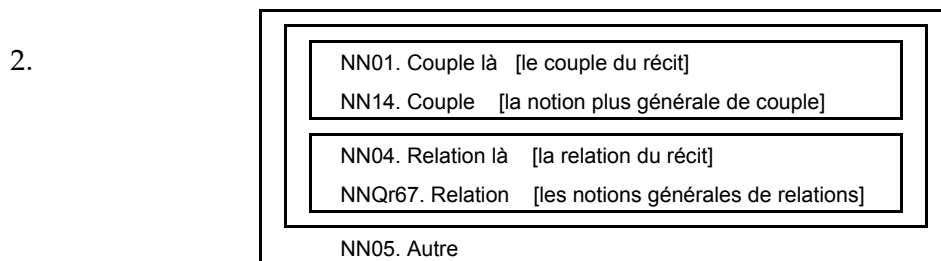
Les codes apparaissent tels qu'ils ont parfois été nommés et regroupés après un premier essai de traitement des données. On voit, à gauche du nom du code de chaque boîte, son numéro et des repères ajoutés lors de leur constitution (« N » pour « nouveau », « A » pour « venant de la théorie sur les récits », « Qr » pour « provenant du questionnaire final », etc.) Parfois ces ajouts sont faits par commodité en considérant que le logiciel de traitement qualitatif des données, Atlas, présente les codes et leur préfixes en ordre alphabétiques, donc « A » aura été choisi afin d'apparaître en tête de la liste des codes. Certains codes sont doubles, car dans le cours de l'entretien, les sujets pouvaient parfois être présentés par paires « Connu / Inconnu » à titre d'exemple. Nous avons choisi ce genre de sujet double pour des sujets mineurs dans l'entretien afin d'éviter de polariser le récit sur un aspect, la polarisation aurait pu créer un biais dans la réponse du participant que nous cherchions à éviter. Ainsi, « Connu / Inconnu » a été entendu par les participants comme une question similaire à « Quelle était ton degré de connaissance – ou de non-connaissance – déjà acquise dans cette expérience et de quelle connaissance s'agissait-il ? »

L'intérieur d'une grappe montre les codes les plus similaires entre eux. En se dégageant du centre d'une grappe, on voit s'y ajouter les codes suffisamment similaires pour appartenir d'abord à cette grappe mais dont la similarité avec l'ensemble des autres codes reste moindre. Les premières grappes représentées sont les plus centrales du discours. Les grappes les plus éloignées de la grappe centrale sont les moins similaires avec celle-ci. À noter les grappes concernant le sida et le VIH qui sont en quatrième page seulement de l'agrégation, donc loin du centre dans la construction de l'escargot, indiquant une faible et relative similarité entre les thèmes centraux du discours sur l'expérience sexuelle et les thèmes de la maladie et de la prévention du VIH. Cette distance ne veut pas dire que les participants avaient une faible connaissance ou accordaient trop peu d'importance à ce sujet dans leurs récits d'expérience sexuelle, bien au contraire, cela montre uniquement que les participants n'y réfèrent pas de la même manière et assez peu simultanément à leur récit principal : les deux sujets se présentent par des discours différents et ne mêlent pas vraiment les deux propos dans leur récit.

La première grappe, au centre du discours, est formée par la structure suivante des codes (le numéro de la grappe apparaît à sa gauche) :



S'ajoute à la grappe précédente, la grappe:



S'ajoute aux grappes précédentes, la grappe:

3.

<p>A161. Marge contexte expérience vs récit A49. Compréhension situations</p>
<p>A125. Accents dans le récit A13. Formes A15. Considérations</p>

S'ajoute aux grappes précédentes, la grappe:

4.

<p>A173. Point tournant --- mémorable Qr84. Toi [comme ta] personne</p>

S'ajoute aux grappes précédentes, la grappe:

5.

<p>N9. Caresser</p>

S'ajoute aux grappes précédentes, la grappe:

6.

<p>NNa08. Communication Verbale NSens Qr20. Dire NNa09. Autre Communication Verbale</p>

S'ajoute aux grappes précédentes, la grappe:

7.

<p>N12. Sensation NInt. Qr68. Ressentir NNa07. Corps Affecté</p>
--

S'ajoute aux grappes précédentes, la grappe:

8.

<p>N10. Sensuel Qr3. Affection</p>
--

S'ajoute aux grappes précédentes, la grappe:

9.

NInt. N16. Découvrir Qr59. Plaisir
NSup18. Pratiques homosexuelles Qr42. Jeu

S'ajoute aux grappes précédentes, la grappe:

10.

B9. Bon Qr26. Ensemble

S'ajoute aux grappes précédentes, la grappe:

11.

B40. Fort Qr19. Désir
Qr40. Intensité Qr55. Passion
B33. Excitation

S'ajoute aux grappes précédentes, la grappe:

12.

Qr35. Goûter Qr56. Peau NSens Qr87. Voir
NNa05. Traces de Jeux des Corps NSens Qr75. Odeur et Sentir B29. Envie NSens Qr27. Entendre (Oûie)

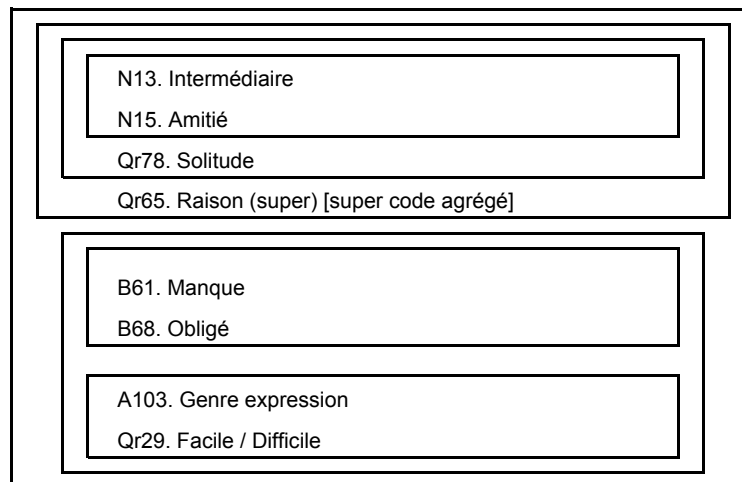
S'ajoute aux grappes précédentes, la grappe:

13.

Qr41. Intime Qr5. Amour

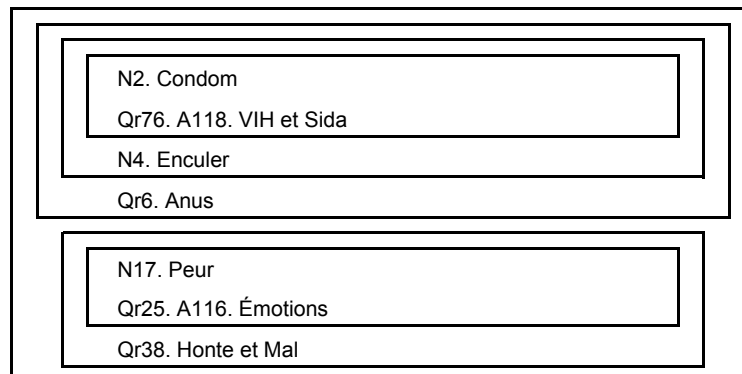
S'ajoute aux grappes précédentes, la grappe:

14.



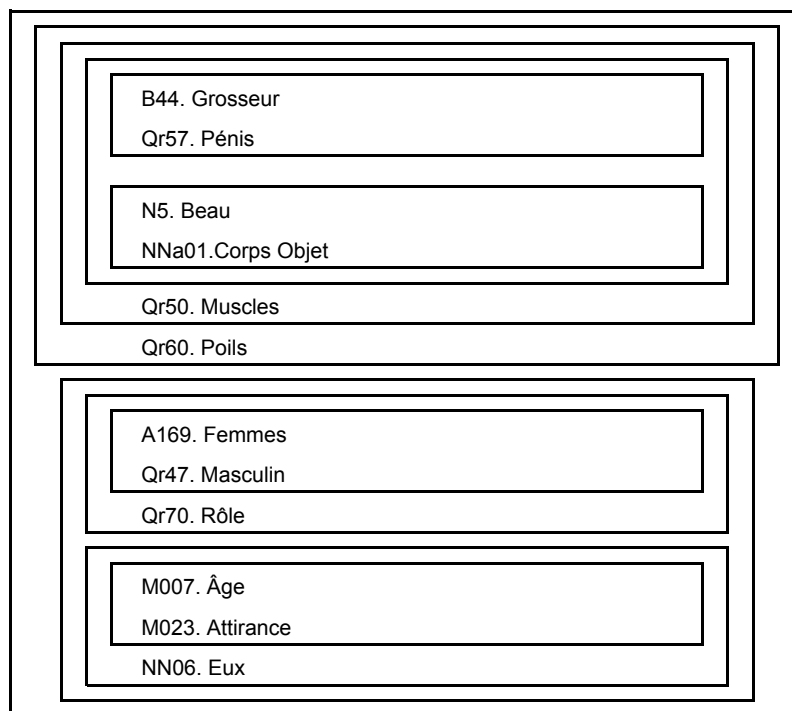
S'ajoute aux grappes précédentes, la grappe:

15.



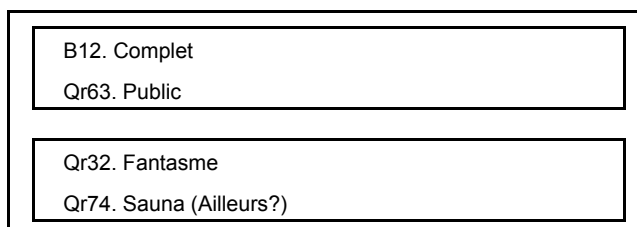
S'ajoute aux grappes précédentes, la grappe:

16.



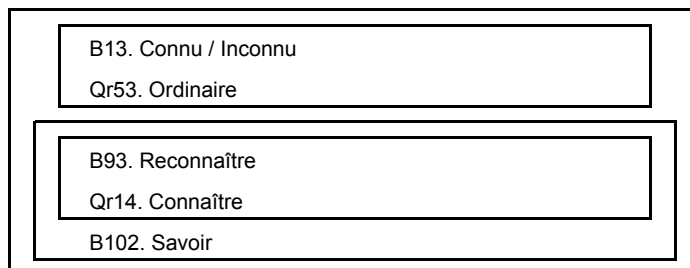
S'ajoute aux grappes précédentes, la grappe:

17.



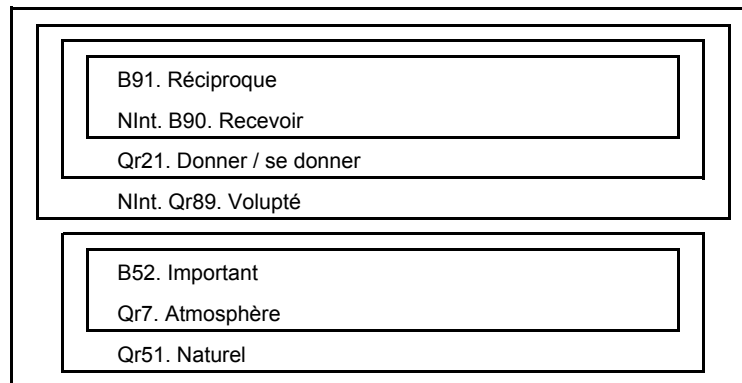
S'ajoute aux grappes précédentes, la grappe:

18.



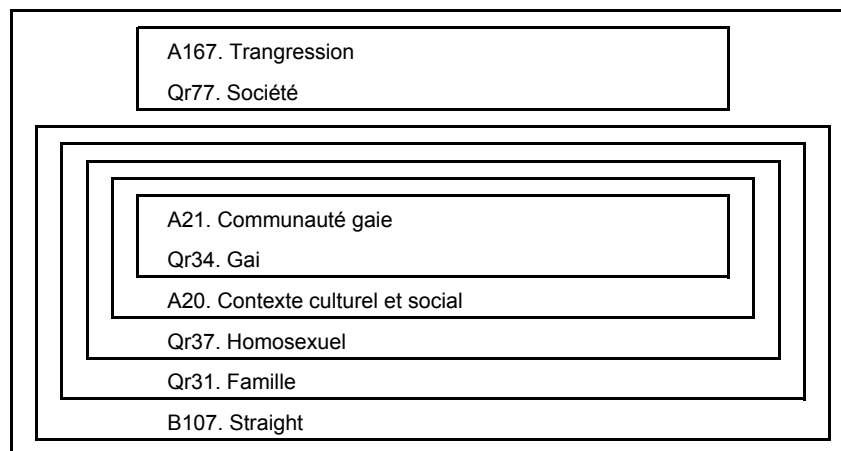
S'ajoute aux grappes précédentes, la grappe:

19.



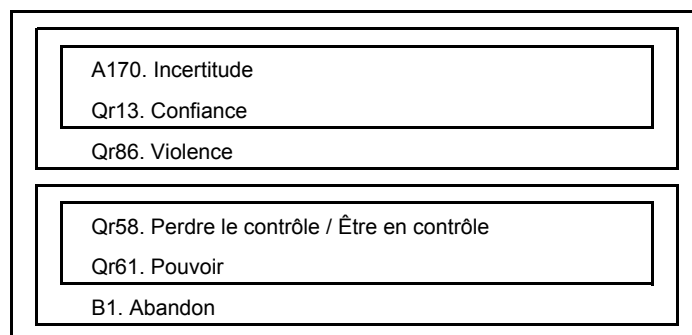
S'ajoute aux grappes précédentes, la grappe:

20.



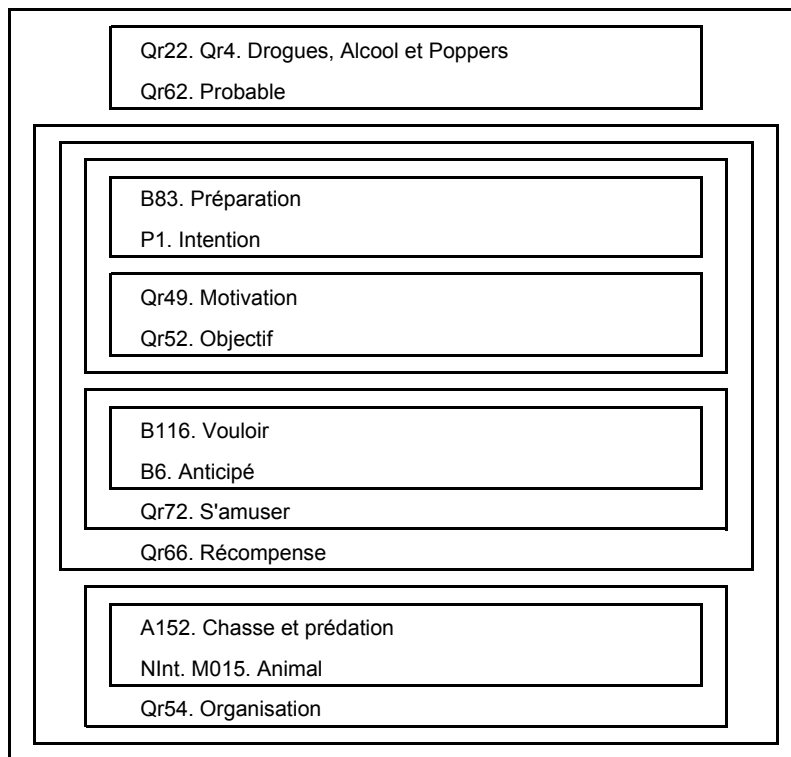
S'ajoute aux grappes précédentes, la grappe:

21.



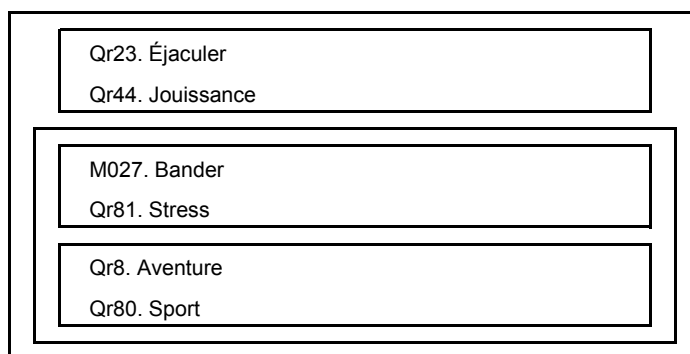
S'ajoute aux grappes précédentes, la grappe:

22.



S'ajoute aux grappes précédentes, la grappe:

23.



S'ajoute aux grappes précédentes, la grappe:

24.

B32. Être bien
Qr73. Satisfaisant / Insatisfaisant
NInt. N1. Libre

S'ajoute aux grappes précédentes, la grappe:

25.

B111. Trip
Qr17. Cul
B82. Pornographie
Qr28. Érotique

S'ajoute aux grappes précédentes, la grappe:

26.

NInt. B31. Étonnant
Qr82. Surprise
B18. Dérangeant
Qr9. Bonheur
Qr18. Culpabilité (super) [super code agrégé]

A3.1 Explications sur le choix de la technique statistique.

En considérant la matrice des similarités entre les thèmes codés, nous avons le choix des techniques permettant de dégager les proximités les plus importantes entre des thèmes. Sur un total de 234 thèmes codés, il y en a quand même peu qui apparaissent ensemble dans chaque unité et ceci amène que plusieurs thèmes ne se croisent pas, ils forment alors une matrice de similarités avec beaucoup de zéros, ces matrices ont la propriété d'être des « matrices creuses ». Le logiciel SPSS a refusé de faire une analyse en composantes principales : matrice (trop) creuse et donc révision de la stratégie.²²⁹ Mais une analyse hiérarchique était possible et c'est ce que nous avons utilisé.

²²⁹ Pour un exemple d'utilisation pertinente des composantes principales dans le champ de l'analyse des discours, voir Guérard et Émond (1996). Pour avoir ici une situation plus propice aux analyses en composantes principales, nous aurions dû utiliser des « unités de sens » plus grandes et probablement correspondantes à un participant (= une unité), ce qui n'apparaissait pas pertinent ici ; tout le monde parlant tôt ou tard de chaque thème, la matrice des relations entre les thèmes et les participants aurait été passablement uniforme et n'aurait rien discriminé.

A3.2 À propos du classement des co-occurrences, comment en arrive-t-on à la figure de l'escargot ?

Le lecteur excusera l'aridité de l'exposé subsistant même si un effort de vulgarisation est fait. L'originalité du processus technique mérite à mon avis de l'exposer ici. Initialement, après la codification, on peut dresser un grand tableau des co-occurrences thème à thème et la fréquence de celles-ci. Parce que pour chaque code – thème – les présences indépendantes de chaque autre code et aussi les coprésences avec chaque autre code composent une grande matrice – tableau – de fréquence des présences, il est alors nécessaire d'utiliser une technique statistique pour classer ces thèmes les plus souvent présents et coprésents. À ce point, la technique utilisée est une « analyse hiérarchique des données » – ou plus précisément des codes pour ce qui nous intéresse.²³⁰

²³⁰ Le travail se fait à l'aide d'une matrice de proximités calculée par le logiciel statistique SPSS. Suivant la mesure utilisée dans ce calcul, SPSS forme une matrice des mesures de similarités comparant les codes aux unités de sens. Chaque unité de sens forme une observation pour laquelle la présence u l'absence de chaque thème est notée. Au fond, c'est le profi; de chaque thème qui est comparé aux autres. La mesure de Jaccard, dite mesure de similarité pour les mesures binaires (1 = présence, 0 = absence), utilisée ici, considère comme similaires deux thèmes qui sont employés ensemble et dans des mêmes proportions dans le texte (ils ont alors la « similarité » d'avoir un usage équivalent en valorisant leur coprésence dans les unités de sens) (pour les mesures, voir Bertier et Bourouche, 1975 ; Morcotorcino et Michaud, 1979).

Tout d'abord, un tableau est formé, montrant pour chaque unité de sens quels sont les codes qui sont présents dans ce passage – 0 : absence du code, 1 : présence du code, une mesure binaire. Ce qu'on veut comparer, ce sont les profils des codes. On utilise une mesure dite de « similarité » – construite par Jaccard (Bertier et Bouroche, 1975 ; Morcotorcino et Michaud, 1979). Dite de similarité, qui établit si le code A et le code B apparaissent souvent et si cette présence est simultanée dans les unités – coprésences. Pour A et B, si le niveau des présences est égal et qu'en plus ils sont souvent coprésents, alors les codes A et B ont un profil similaire qui se reflète sur la mesure de Jaccard, on les reconnaît alors comme formant une paire – des voisins dans l'espace (mathématique) des codes, des codes aux allures similaires.

Ce que la technique statistique – analyse hiérarchique – signale comme le cœur de la classification, ce sont les paires les plus reconnues, elle les agrège ensemble. De là, elle cherche la nouvelle paire la plus similaire et les agrège. Avec le temps, les agrégations vont hiérarchiquement des plus similaires aux moins similaires – d'où le nom de la méthode. Bien sûr, avec le temps, ce ne sont plus des codes, mais des agrégats qui sont réunis dans un tout, ces agrégats forment des « grappes » qui montrent quel ensemble de codes est formé de voisins les uns des autres et donc lesquels réfèrent aux mêmes sujets. La formation des grappes de codes est illustrée par un « dendrogramme » – c'est le nom de la forme de cette représentation – comme illustré dans une forme clarifiée (différente du vrai dendrogramme typique) plus haut.

Une grappe ou une partie de grappe forme une catégorie, c'est la même idée que dans la théorie ancree, c'est-à-dire un ensemble de sujets qui se voient. En ayant identifié une grappe statistique en particulier, il est possible d'identifier les codes qui la composent et ensuite de retrouver les unités de sens qui correspondent à chacun de ses codes. On obtient donc un ensemble de passages du texte qui sont voisins parce qu'ils parlent de sujets fortement coprésents.

De là, on peut ordonner les passages selon une présentation particulière pour qu'elles suivent les agrégations de la grappe. J'utilise toujours les unités liées aux codes centraux d'une grappe puis j'y ajoute les unités qui appartiennent aux autres codes de la grappe mais qui n'avaient pas été placés dans la liste de cette grappe. En repérant les unités de sens rattachées à chaque code en commençant par les codes les plus similaires et en allant vers les moins similaires, la construction de la théorie ancrée pour cette catégorie est orientée autour du sujet mais le chercheur reste libre de réordonner les idées selon une logique plus sensible aux textes. Il lui reste à mener une analyse ancrée de la liste des passages de récits et à formuler ses conclusions sur cette grappe.

Ainsi, plutôt que de travailler avec des unités de sens dispersées dans l'ensemble du recueil de textes des récits, le travail est concentré sur les unités choisies et ordonnées pour leur pertinence potentielle sur le sujet. Elles ont une forte chance de parler des mêmes idées puisqu'elles sont associées aux mêmes codes. On en a aussi un nombre limité de passages à travailler simultanément car elles sont concentrées en quelques pages de texte. En utilisant sans s'y astreindre cet ordre de lecture, la théorisation peut se concentrer sur chaque sujet et évoluer peu à peu vers une saturation de chaque idée.

À noter : Les blocs les plus près du cœur sont les plus proches en fréquence et en similarité d'apparition, ils sont donc composés des thèmes codés les plus concernés par le cœur des *verbatim*. Nos résultats sur trois dendrogrammes possibles (selon diverses hypothèses) montrent que chaque résultat est dépendant des agrégations réalisées. Certaines variables sont volatiles dans leurs associations en grappes ; selon le dendrogramme choisi, ces variables se sont retrouvées dans divers blocs différents, conséquence des recalculs mentionnés précédemment. Au niveau global, le but de l'exercice est de repérer les blocs stables par rapport aux variables qui changent de position selon les dendrogrammes. Les blocs stables devraient toujours être traités en travaillant sur l'ensemble des variables de leur bloc;

les variables volatiles peuvent être travaillées à partir de divers sujets car elles sont à « dimensions » variables. Ce qui nous intéresse dans les grappes sont d'une part la position dans laquelle les blocs invariants seront traités : quelle est la meilleure place dans le processus de rencontre sexuelle pour en parler, où ressortent-ils le mieux? C'est là le modèle de présentation exploratoire que nous abordons avant de procéder à l'analyse des grappes. (voir plus haut l'escargot à la figure A1.).

Le premier dendrogramme obtenu nous montrait que les thèmes autour de la communication étaient très forts, très présents et avaient une grande similarité entre eux. Prudence : nous avons réagi en tentant de recoder ce grand thème visant à segmenter et équilibrer les thèmes déjà trop fortement présents. Nous avons alors revu l'ensemble des codes entourant la communication et les thèmes les plus fréquents. Nous avons segmenté leur signification : tentatives de communication, communication verbale sur d'autres sujets que la rencontre, corps agissant ou communiquant, etc. Ce fut la deuxième phase de (re)codification de l'ensemble des récits.²³¹

Au cours de ce processus de recodification et par la suite, nous avons sans doute accentué la formation de la catégorie principale de notre travail : le processus de séduction débordant sur les autres étapes de la rencontre. Il nous fallait fouiller cette communication que nous avions souvent codée – c'est là que la formation du chercheur impliqué déteint certainement sur la signification à donner aux unités de sens et en particulier ici aux aspects de communication. Avant de nommer ainsi la catégorie majeure, nous avons relu toutes les unités de sens parlant des thèmes qui

²³¹ À ce point du travail, nous avons aussi compris que nous devions nous en tenir à certaines grappes stratégiquement choisies car si on voulait un travail exhaustif, on devrait fouiller les textes pendant un an à temps complet avant de commencer une synthèse des idées émergentes : trop long. Nous devons donc rejeter le critère d'exhaustivité mis de l'avant par Bourdieu (1979, 1980) dans ses analyses pour le remplacer par une notion de centralité des catégories principales analysées (le chapitre 4 en est le résultat).

composent la grappe, nous l'avons fait par étapes en partant des unités associées aux thèmes les plus similaires – le « corps agissant » dans le contexte et les « tentatives de communication » entre les protagonistes – jusqu'aux moins similaires de cette catégorie. Puis nous avons utilisé les notes tirées de ces lectures et notre compréhension pour composer une théorie – ancrée – avec un fil directeur liant le tout, dans la mesure du possible, qui regroupait l'ensemble des observations faites sur ce sous-ensemble de passages de textes pertinents à la catégorie.²³²

Cette technique, où on peut extraire de l'ensemble les passages où les thèmes similaires se croisent et s'entrecroisent, exprime bien à notre sens la complexité de l'interrelation entre les thèmes dans le discours.

Nous entendons ici « complexité » au sens de la théorie de la complexité. (voir entre autres Morin, 1977, Dalmedico, Chabert et Chemla, 1992 ; Gleick, 1989).²³³ Ce qui nous intéresse dans ce cadre est d'identifier quels thèmes se croisent souvent et pourquoi ils le font. En faits, quand ils se croisent, c'est le parcours de chacun qui tourne autour d'un même point, d'une même idée ou pour utiliser un terme de la

²³² En isolant ainsi les unités de sens pertinentes à quelques thèmes codés, nous simplifions le travail à faire et les textes à consulter comme certains auteurs le recommandent (Charmaz, 2000). Charmaz s'inquiète qu'on se distancie alors trop de l'expérience vécue, certains auteurs se mettent en retrait du vécu selon elle. La longueur certaine des unités de sens et leur centralité dans le texte (elles sont au confluent de nombreux thèmes si elles sont au centre du récit) nous semble limiter le contre-effet de retrait par rapport à l'expérience vécue qui est anticipé par Charmaz : ce contre-effet est dépendant de la nature des unités de sens négligées, les moins importantes ici.

²³³ On notera que les approches systémiques – dont la théorie de la complexité – sont peut-être les visions du monde qui représentent le mieux mon mode de compréhension et de représentation du social, c'est comme ça que les choses me semblent d'abord fonctionner. On ne s'étonnera alors pas : de notre compréhension des données comme exprimant un processus (et son système de références...); que l'interactionnisme symbolique (Blumer, 1969) soit associé à la théorie ancrée (d'après Charmaz, 2000) que nous avons choisie ; que le côté actif et avançant dans le temps apparaisse important dans notre analyse alors que la théorie ancrée favorise l'émergence des processus (Charmaz, 2000); et qu'enfin nous concevions un peu le parcours des thèmes dans le discours comme des éléments en interaction... symbolique.

complexité, autour d'un même « attracteur étrange ».²³⁴ Nous assimilons ces idées à faire apparaître des « attracteurs étranges » émergeant du discours, des récits des participants : ces idées directrices constituent les énigmes à résoudre de la saturation. On notera que la coprésence des thèmes, leur similarité, montre une redondance de ces sujets ensemble. Pour peu qu'on soit capable d'expliquer clairement la signification de ces similarités, on a de grandes chances qu'elles expriment les croisements redondants que nous recherchions.

Les catégories obtenues et que le chercheur ne peut accepter qu'après en avoir analysé et critiqué le contenu, ne sont pas nommées ou expliquées par les codes des thèmes qui les composent mais bien par les textes des unités de sens auxquels ils correspondent.²³⁵ Nous avons testé la stabilité des liens entre les thèmes codés dans diverses conditions de traitement des données et avec diverses hypothèses. Leur stabilité sous les divers traitements était un premier indice que les similarités n'étaient pas qu'une question de hasard comme c'est souvent possible par le biais de la statistique. La « vérisimilitude » de l'interprétation des liens entre ces segments d'histoire dans un tout homogène constitue un second indice de leur complétude mutuelle qui pourra être jugé à partir du texte final. Reste à rédiger, écrire, communiquer des significations tirées d'expériences intimes personnelles que certains participants ne « pensaient jamais » confier à quelqu'un : confiance de leur

²³⁴ Ces « attracteurs étranges » (voir Gleick, 1989 pour le concept) sont le signe de la présence d'idées directrices. Ils sont, au sens de la déconstruction de Derrida (1967) les pierres centrales des portes en ogives conceptuelles permettant d'asseoir l'ensemble des portées discursives.

²³⁵ La nécessité de retourner aux textes et par leur intermédiaire à la vie des participants est fondamentale : "Some of these stories are screamed aloud in intense rage; some are clouded in bitterly tearful silence; others are quietly told to a researcher with a tape recorder. If they are 'texts', then they are texts embodied by breathing passionate people in the full stream of social life. I will argue that personal sexual stories are everywhere, and they make a difference: a difference to our lives, our communities, our cultures, our politics." (Plummer, 1995 : 16)

part, respect et authenticité de notre côté, c'est la moindre des choses. Nous avons tenté d'écrire au rythme de leur pensée commune, de l'intensité de leur vécu.²³⁶ Ceci exige que parfois ma langue prenne un accent ému, vibrant, partagé entre divers qualificatifs (Richardson, 2000 ; Lincoln et Denzin, 2000). Nous souhaitons que le lecteur y trouvera un médium lui permettant de s'approcher de cette intimité et de ces liens précieux qui ont toujours tissé les « amitiés particulières ».

²³⁶ « Arthur Frank says in *The Wounded Storyteller* that it is important to think *with* a story, not just about a story. Thinking with a story means allowing yourself to resonate with the story, reflect on it, become a part of it. » (Ellis and Bochner, 2000: 753)

LEXIQUE

Baise de consommation. Une rencontre sexuelle aux accents de consommateurs de masses, ces « baises » peuvent être illustrées par la rencontre de partenaires anonymes ou presque, intéressés à « se rendre service un instant », avec une implication émotive sinon physique limitée par les lieux et la rapidité des rapports, leur contexte reste banal juxté d'un partage de gestes sexuels et des adieux « sans cérémonies ». C'est une tentative ici d'explicitier un terme de la langue commune.

Bottom. Position « inférieure » dans le rapport sexuel. C'est usuellement celui qui préfère être pénétré s'il désire assumer un rôle plus spécifique. C'est une étiquette utilisée, mais a-t-elle vraiment une réalité ?, à Montréal. Plusieurs hommes interchangent les rôles tôt ou tard si ces rôles sont « stables ». Voir *Top*.

COCQ-sida. Coalition des organismes communautaires québécois de lutte contre le sida. Leur mission est : « Regrouper les organismes communautaires québécois impliqués dans la lutte contre le sida en coalition, afin de favoriser l'émergence et le soutien une action concertée. » Voir : <http://www.cocqsida.com/>

Condylomes. « Les verrues génitales (ou condylomes) sont des excroissances de tailles différentes causées par le VPH (Virus du Papillome Humain). Elles peuvent apparaître sur ou autour des organes génitaux ou de la région anale, tant chez l'homme que la femme. Les verrues ont parfois l'apparence de choux-fleurs ou encore elles sont plates et difficiles à voir. Elles apparaissent sur des régions humides comme le pénis, le vagin ou l'anus, le col utérin, le scrotum et les cuisses. Il est rare que des verrues apparaissent sur les lèvres ou dans la bouche après des relations sexuelles orales avec une personne infectée. » Source : Santé Canada, http://www.hc-sc.gc.ca/pphb-dgspsp/publicat/std-mts/its_1.html .

Drag queen. Personnage de la vie des bars et des cabarets de la communauté gaie joué par un homme et imitant à demie une femme. Sans être un travesti – personnage qu'on confond avec la femme qu'il représente – ou un personnificateur féminin – jouant des femmes du spectacle –, le *drag queen* établit clairement qu'il s'agit d'un déguisement, souvent incomplet et lancera la vulgarité irrévérencieuse de sa tricherie au visage des gens en se permettant des écarts de langage et des attitudes inconcevables usuellement en société. L'animation produite s'établit sur le dépassement des limites qu'il s'accorde.

Fisting ou *fist-fucking*. « Le principe du *fist-fucking* consiste à insérer la main entière ou même l'avant-bras, dans le vagin ou l'anus (*handballing*) de son partenaire. »
Source : <http://www.fistfuckings.com/sommaire.html>

Gay bashing. Violence et crimes haineux envers des gais et des personnes qu'on associe aux gais. Voir par exemple le site de ÉGALE Canada Une organisation pour la défense des droits des gais et lesbiennes du Canada.
<http://www.egale.ca/index.asp?lang=E&menu=44&item=177&version=EN>

Incidence. Calcul du taux de séroconversion au sein d'une population au cours d'une année, par exemple du nombre relatif de personnes devenant séropositives dans la communauté gaie de Montréal au cours d'une année. Selon les chiffres de la Cohorte Oméga, ce taux serait d'un peu moins de 1 %. Malgré que ce chiffre puisse sembler faible, ce taux est suffisant pour maintenir une prévalence relativement constante du VIH dans la communauté. La prévalence est en croissance auprès des femmes et des usagers de drogues par injection.

ITS ou IST. Voir MTS.

Lipodystrophie. Associée aux médicaments de type Inhibiteurs de protéase, elle se manifeste par des « modifications de la répartition des graisses dans le corps, avec un développement des graisses abdominales au niveau de la ceinture (obésité dite tronculaire) pouvant se traduire pas un "gros ventre" et un amaigrissement localisé ("lipodystrophie") au niveau des bras, des jambes et du visage. Au niveau des membres, les veines peuvent devenir plus visibles, et une perte de la masse maigre (souvent en rapport avec un déficit en testostérone) peut s'associer à celle de la masse grasse. L'infiltration des graisses peut former une bosse en haut du dos ("bosse de bison") et donner des amas graisseux supraclaviculaires. » Source :
<http://www.positifs.org/f/L/faq16.htm>

MSSS. Ministère de la Santé et des Services Sociaux du Québec.

MTS. Maladies transmises sexuellement, aussi maintenant appelées IST, infection sexuellement transmises, ou ITS, Infections transmises sexuellement. Ces derniers acronymes étant moins connus, il a été choisi d'utiliser leur prédécesseur dans le langage sur la santé.

Personnificateurs féminins. Hommes dont le métier est de jouer en scène comme des femmes (usuellement connues), plusieurs imitent des chanteuses et miment leurs performances vidéos pour le divertissement. Voir le film *Torch Song Trilogy* à propos de la vie de personnificateurs ou allez passer une soirée au Cabaret à Mado rus Sainte-Catherine... (*Torch Song Trilogy*. 1988. Film, réalisateur : Paul Bogart. Scénario de Harvey Firstein. États-unis.)

Poppers. « *Amyl, butyl ou isobutyl nitrate* (nettoyeur de cuir). Est vendu en petite bouteille que l'on sniffe. C'est un vasodilatateur qui provoque une montée puissante. Son effet dure à peu près deux minutes. Il est parfois utilisé pour aider la montée d'ecstasy ou de LSD.

Est surtout utilisé dans les relations sexuelles pour favoriser la pénétration anale (détend les muscles) et l'érection (vasodilatateur). C'est aussi un désinhibiteur psychologique permettant de faire reculer ses limites tout en intensifiant le plaisir ressenti. Principalement connus comme des aphrodisiaques, les poppers se présentent sous deux formes : les "nitrites d'amyle" et les "nitrites de butyle". » D'un site de recherche et de rencontre associé à l'UQÀM : *Safe Boy* :

http://www.safeboy.net/safezone/VIH_qc/poppers.htm#poppers

Precum. En anglais, signifie « avant-sperme » : liquide séminal (contenant éventuellement des spermatozoïdes) éjaculé lorsque l'homme manipule sa verge en érection avant l'éjaculation proprement dite. (Bourdial, 2001) Permet d'ajouter à la lubrification de l'organe mais aussi de transmettre le VIH. Certains hommes en ont beaucoup et certains autres n'en émettent pas du tout.

Prévalence. Calcul de la présence relative d'une infection dans une population. Cette estimation comprend autant les personnes qui se sont infectées dans l'année en cours qu'au cours des 20 dernières années et qui demeurent au sein de cette communauté. À Montréal, la prévalence du VIH dans la communauté gaie est d'environ 15 %, certains vivent encore bien avec ce virus contracté dans les années 1980, d'autres se meurent. Cette estimation reste imprécise à Montréal puisqu'aucun suivi statistique et systématique des personnes infectées n'y est effectué.

Sécurisexe. C'est le terme québécois français pour le *safe sex*. En France, on utilise plutôt l'expression *safer sex*... si on se fit à l'usage dans le magazine *Têtu*. voir : <http://www.tetu.com/archives/1995-10/3/>

Séronégatif. Personne qui n'a pas été infectée par le VIH, plus spécifiquement les tests sérologiques – du sang – de cette personne sont « négatifs », ils ne détectent pas les marqueurs du virus dans le sang.

Séropositif. Personne qui est infectée par le VIH, plus spécifiquement les tests sérologiques – du sang – de cette personne sont « positifs », ils ont détecté les marqueurs du virus dans le sang. Habituellement, on distingue les séropositifs des sidéens dans le sens où les séropositifs ne manifestent pas de symptômes de la phase « sida » de l'infection. Certaines de ces personnes utiliseront des Traitements antirétroviraux (TA) afin de prévenir l'apparition de problèmes liés à la phase sida de l'infection. (Voir un médecin dans ce domaine pour nuancer cette explication).

Sida. Syndrome d'immunodéficience acquise, l'acronyme est devenu, à la suite de sa création, un nom dans la langue française. Vingt millions de personnes sont décédées à ce jour des suites du sida.

Sidéen. Personne séropositive ayant développé des symptômes de la phase sida de l'infection. Certaines de ces personnes utiliseront des Traitements antirétroviraux (TA) afin d'atténuer ou de faire régresser les problèmes liés à la phase sida de l'infection. (Voir un médecin dans ce domaine pour nuancer cette explication). Le terme « sidatique » encore utilisé dans certains journaux n'est pas utilisé dans la communauté gaie à Montréal.

Sortie. En anglais *coming-out*. Désigne l'annonce faite à son entourage de l'affirmation de son orientation sexuelle, en général « être » gai ou lesbienne. Le moment de l'annonce à ses parents serait un moment pivot dans le parcours identitaire et sexuel des personnes (Jalbert, 1998).

Statut sérologique. Le statut sérologique indique « l'état du sang », est-il positif au VIH (infecté), négatif au VIH (non-infecté ou non détectable) ? Le terme, ici employé pour le VIH, est valide pour tout test médical effectué sur des sérums sanguins.

TA. Traitements antirétroviraux. Traitements développés pour atténuer le développement du virus du sida dans le sang et les organes, le VIH. On parle souvent des trithérapies devenues populaires à la suite de la XI^e Conférence internationale sur le sida de Vancouver en 1996. En fait, il s'agit souvent d'une combinaison de diverses médications en une seule ou plusieurs doses quotidiennes. Les effets secondaires de ces TA peuvent être difficiles à accepter : lipodystrophie, déformation du visage, engraissement, amaigrissements extrêmes, nausées et diarrhées, etc. La fidélité aux traitements demeure capitale car le virus peut aussi s'y adapter avec le temps ou le relâchement.

Top. Position « dominante » dans le rapport sexuel. C'est usuellement celui qui préfère pénétrer s'il désire assumer un rôle plus spécifique. C'est une étiquette utilisée, mais a-t-elle vraiment une réalité ?, à Montréal. Plusieurs hommes interchangent les rôles tôt ou tard si ces rôles sont « stables ». Voir *Bottom*.

Transgenres. Personnes revêtant les apparences typiques de l'autre sexe. Voir le site de ÉGALE Canada à ce propos (et pour « transsexuels » aussi) : <http://www.egale.ca/index.asp?lang=E&menu=34> ou voir : Rudd, P. 1990. *Crossdressing with Dignity: The Case for Transcending Gender Lines*. Katy, TX : PM Publishers. Source : Transgender forum <http://www.tgforum.com/tgffree.html>

- Transsexuels. Personnes ayant réalisé ou en voie de réalisation d'un changement de sexe (homme à femme ou femme à homme). Implique la prise d'hormones la vie durant. Le processus apparent de transformation est parfois arrêté avant une phase de chirurgie. Voir : Stringer, J.A. 1990. **The Transsexual's Survival Guide to Transition and Beyond**. King of Prussia, PA: Creative Design Services. Source : Trangender forum <http://www.tgforum.com/tgffree.html>
- Travestis. Personnes revêtant les attributs de l'autre sexe. Certains le font dans leur vie sexuelle et intime. D'autres se travestissent pour vivre sur la rue ou pour sortir. Le terme couvre en partie les termes transsexuels et transgenres. voir : Hirschfeld, M. 1991. *The Transvestites*. Buffalo, NY : Prometheus Books. Source : Trangender forum <http://www.tgforum.com/tgffree.html>
- VIH. Virus d'immunodéficience humaine, le virus du sida. Quarante millions de personnes sur la terre sont actuellement infectées au VIH, quatorze mille nouvelles personnes le sont chaque jour, entre cinq millions de personnes ont été nouvellement infectées en 2003 (ONUSIDA, 2003).

RÉFÉRENCES

- Abramson, Paul R. et Steven D. Pinkerton. 1995. *With Pleasure : Thoughts on the Nature of Human Sexuality*. New York : Oxford University Press.
- Acker, Michele et Mark H. Davis. 1992. « Intimacy, passion and commitment in adult romantic relationships : A test of the Triangular Theory of Love. » *Journal of Social and Personal Relationships*, vol. 9, no 1 (February), p. 21-50.
- Adrien, Alix, Clément Dassa et Viviane Leane. 1998. *Les Québécois face au sida : Attitudes envers les personnes vivant avec le VIH et gestions des risques*. Montréal : Régie régionale de la santé et des services sociaux de Montréal-Centre, Direction de la santé publique.
- Ahlemeyer, Heinrich W et Dominique Ludwig. 1997. « Norms of Communication and Communication as a Norm in the Intimate Social System. » In *Sexual Interactions and HIV Risk : New Conceptual Perspectives in European Research*. Van Campenhoudt, Luc, et al. (dir.) Philadelphia : Taylor & Francis, p. 22-43.
- Ajzen, I. and T. J. Madden. 1986. « Prediction of Goal-Directed Behaviour : Attitudes, Intentions, and Perceived Behavioral Control. » *Journal of Experimental Social Psychology*, vol. 22, p. 453-474.
- Alary, Michel et al. 1995. *Study of the Incidence and Psychosocial Determinants of HIV Infection Among Homosexual and Bisexual Men in Montreal*, Projet de recherche accepté par le PRNDS, Santé Canada, Ottawa.
- Alary, Michel et al. 1997. « Sex in Bathhouses Among Men Who Have Sex With Men in Montreal : A Correlate of Risky Behaviour? » In *Présentations des chercheurs de la Cohorte Oméga*, Cohorte Oméga (collectif). Publication interne, présenté à la conférence 6^e Congrès annuel de l'Association Canadienne de Recherche sur le VIH/ Sida (CAHR). Ottawa. Document non paginé.
- Alary, Michel et al. 2000. « HIV Incidence Among Homosexual and Bisexual Men in the Montreal Omega Cohort Study : Unprotected Anal Sex Remains the Main Risk Factor if Properly Defined. » 9^e Congrès annuel de l'Association Canadienne de Recherche sur le VIH/ Sida (CAHR). Résumé # 318, Montreal. *The Canadian Journal of Infectious Diseases*, vol. 11, suppl. B (April), p. 58b.

- Alberoni, Francesco. 1987. *L'érotisme*. Paris : Ramsay.
- Almaguer, Tomás. 1998, © 1991. « Chicano Men : A Cartography of Homosexual Identity and Behavior. » In *Social Perspectives in Lesbian and Gay Studies, a Reader*. Nardi, Peter M. et Beth E. Schneider. (dir.) New York : Routledge, p. 537-552.
- Appleby, Paul Robert, Lynn Carol Miller et Sadina Rothspan. 1999. « The Paradox of Trust for Male Couples : When Risking is Part of Loving. » *Personal Relationships*, vol. 6, no 1, p. 81-93.
- Arcan, Nelly. 2001. *Putain*. Paris : Seuil.
- Arcand, Denys. 1986. *Le déclin de l'empire américain, scénario du film*. Montréal : Boréal. Film, 95 minutes, Montréal : Corporation Image M&M et ONF.
- Bachelor, Alexandra et Purushottam Joshi. 1986. *La méthode phénoménologique de recherche en psychologie*. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Badinter, Elisabeth. 1992. *XY, de l'identité masculine*. Paris : Odile Jacob.
- Bajos, Nathalie. 1998. « Les risques de la sexualité », In *La sexualité aux temps du sida*. Bajos, Nathalie et al. (dir.) Paris : Presses Universitaires de France, p. 35-61.
- Bajos, Nathalie et al. (dir.) 1998. *La sexualité aux temps du sida*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Baldwin, Guy. 1995. « Reclaiming the Exiled Self. » In Thompson, Mark (dir.) *Gay Soul: Finding the Heart of Gay Soul Spirit and Nature*. New York : Harper Collins, p. 182-195.
- Barillé, Élisabeth. 1986. *Corps de jeune fille*. Paris : Gallimard.
- Barthes, Roland. 1970, © 1957. *Mythologies*. Paris : Seuil.
- . 1971, © 1953. *Le degré zéro de l'écriture, suivi d'Éléments de sémiologie*. Paris : Seuil.
- Bartos, Michael, John McLeod et Phil Nott. 1993. *The Meaning of Sex Between Men*. Étude par : The Australian Federation of AIDS Organisations, Sydney, Australie.
- Bataille, Georges. 1957. *L'érotisme*, Paris : Minuit.

- Baudrillard, Jean. 1979. *De la séduction : l'horizon sacré des apparences*, Paris : Denoël/Gonthier.
- . 1980. « L'écliptique du sexe. » *Traverses*, vol. 18 (février), p. 2-30.
- Baudry, Patrick. 1997. *La pornographie et ses images*. Paris : Armand Colin.
- Becker, M. H. 1974. « The Health Belief Model and Personal Health Behavior. » *Health Education Monographs*, vol. 2, p. 220-243.
- Becker, M. H. et J. G. Joseph. 1988. « AIDS and Behavioral Change to Reduce Risk : a Review. » *American Journal of Public Health*, vol. 78, p. 391-410.
- Bell, Alan et Martin S. Weinberg. 1980. *Homosexualités : Un rapport officiel sur les comportements homosexuels masculins et féminins par l'Institut de recherche sexologique fondé par Alfred C. Kinsey*. Paris : Albin Michel.
- Bertalanffy, Ludwig von. 1973. *théorie générale des systèmes*. Paris : Dunod.
- Bertier, Patrice et Jean-M. Bourouche. 1975. *Analyse des données multidimensionnelles*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Blondeau, Dominique. 1985. *Un homme foudroyé*. Montréal : Québec/ Amérique.
- Blondel, Éric (dir.) 1998. *L'amour, textes choisis et présentés*. Paris : GF Flammarion.
- Blumer, H. 1969. *Symbolic Interactionism : Perspective and Method*. Englewood Cliffs, NJ : Prentice Hall.
- Bollen, Jonathan et David McInnes. 2004. « Time, Relations and Learning in Gay Men's Experiences of Adventurous Sex. » *Social Semiotics*, vol. 14, no 1 (April), p. 22-36.
- Boswell, John. 1980. *Christianity, Social Tolerance and Homosexuality : Gay people in Western Europe from the Beginning of the Christian Era to the Fourteen Century*. Chicago : Chicago University Press.
- Botnick, Michael. 2000. « Barebacking : Rational Choice ? » *Paper presented to AIDS Vancouver Island Annual General Meeting*, Victoria, July 15, Vancouver : Vanguard Project. Disponible à : <http://cfeweb.hivnet.ubc.ca/Vanguard/PAPERS/MikeAVI.html>.
- Bourcier, Marie-Hélène. 2001. *Queer zones : politiques des identités sexuelles, des représentations et des savoirs*. Paris : Balland.

- Bourdial, Isabelle (dir.) 2001. *La science aujourd'hui : Le corps humain*. Paris : France/Loisirs et Larousse.
- Bourdieu, Pierre. 1979. *La distinction : Critique sociale du jugement*. Paris : Minuit.
- . 1980. *Le sens pratique*. Paris : Minuit.
- . 1994. *Raisons pratiques : Sur la théorie de l'action*. Paris : Seuil.
- . 1998. *La domination masculine*. Paris : Seuil.
- . 2002. *Le bal des célibataires : Crise de la société paysanne en Béarn*. Paris : Seuil.
- Bove, Emmanuel. 1987. *Un célibataire*, Paris : Calmann-Lévy.
- Bozon, Michel. 1998. « La sexualité a-t-elle changé ? Regards sur l'activité sexuelle et sur ses significations à l'ère du sida. » In *La sexualité aux temps du sida*. Bajos, Nathalie et al. (dir.) Paris : Presses Universitaires de France, p. 11-34.
- . 2002. *Sociologie de la sexualité*. Paris : Nathan Université.
- Bravmann, Scott. 1996. « Postmodernism and Queer Identities. » In *Queer Theory / Sociology*. Seidman, Steven (dir.) Malden, MA : Blackwell, p. 333-361.
- Breillat, Catherine. 1999. *Le livre du plaisir*, Paris : Éditions 1.
- Brisebois, Robert. 2003. *Le grand ménage amoureux : pour en finir avec l'amour cul-de-sac*. Montréal : Éditions de l'Homme.
- Bronski, Michael. 1997. « Why Gay Men Still Have Unsafe Sex : Beauty, Self-Esteem and the Myth of HIV Negativity. » In *Acting on AIDS : Sex, Drugs and Politics*. Oppenheimer, Joshua et Helen Reckitt (dir.) New York : Serpent's Tail, p. 118-127.
- . 1998. *The Pleasure Principle : Sex, Backlash, and The Struggle for Gay Freedom*. New York : St. Martin's Press.
- Browning, Frank. 1997. *La culture du désir*. Montpellier : DLM éditions.
- Bruckner, Pascal et Alain Finkelkraut. 1977. *Le nouveau désordre amoureux*. Paris : Seuil.
- Brun, Jean. 2002. *L'épicurisme*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Brune, Élisabeth. 2003. *La tentation d'Édouard*. Paris : Belfond.

- Bruner, Jerome. 1986. *Actual Minds, Possible Worlds*. Cambridge, MA : Harvard University Press.
- Burgoon, Judee K. 1994. « Nonverbal Signals. » In *Handbook of Interpersonal Communication*, 2nd edition. Knapp, Mark L. et Gerard R. Miller (dir.) Thousand Oaks, CA : Sage, p. 229-285.
- Burgoon, Judee K. et al. 1984. « Relational Messages Associated With Nonverbal Behaviors. » *Human Communication Research*, vol. 10, no 3 (Spring), p. 351-378.
- Burrell, Gibson et Gareth Morgan. 1979. *Sociological Paradigms and Organisational Analysis*. London : Heinemann.
- Cabanac, Michel. 1995. *La quête du plaisir*. Montréal : Liber.
- Calderone, Mary S. 1974. *Sexuality and Human values: The Personal Dimension of Sexual Experience*. New York: Association Press.
- Camus, Renaud. 1982. *Tricks*, 2^e édition. Paris : Persona.
- Case, Hillary Louise. 2001. *HIV/AIDS prevention in heterosexual couples : Factors related to safer sex behaviors*. Thèse de doctorat, Reno : University of Nevada.
- Casta-Rosaz, Fabienne. 2000. *Histoire du flirt : les jeux de l'innocence et de la perversité*. Paris : Grasset.
- Casti, John L. 1994. *Complexification: Explaining a Paradoxical World Through the Science of Surprise*. New York City: Harper Collins.
- Catania, J.A., S.M. Kegeles et T.J. Coates. 1990. « Towards an Understanding of Risk Behaviour : An AIDS Risk Reduction Model (ARRM). » *Health Education Quarterly*, vol. 17, p. 53-72.
- Cavailles, Jean, Pierre Dutey et Gérard Bach-Ignasse. 1984. *Rapport Gai : Enquête sur les modes de vie homosexuels*. Paris : Persona.
- Centers for Disease Control (CDC). 1981a. « Pneumocystis Pneumonia – Los Angeles. » *Morbidity and Mortality Weekly Report*, vol. 30, no 21 (5 June), p. 250-252.
- . 1981b. « Kaposi's Sarcoma and Pneumocystis Pneumonia among Homosexual Men – New York and California. » *Morbidity and Mortality Weekly Report*, vol. 30, no 25 (3 July), p. 305-308.

- Chafe, Wallace. 1990. « Some Things That Narratives Tell Us About the Mind. » In *Narrative Thought and Narrative Language*. Britton, Bruce K. et Anthony D. Pellegrini (dir.) Hillsdale, NJ : Lawrence Erlbaum, p. 79-98.
- Charmaz, Kathy. 2000. « Grounded Theory : Objectivist and Constructionist Methods. » In *Handbook of Qualitative Research*, 2nd edition. Denzin, Norman K. et Yvonna S. Lincoln (dir.) Thousand Oaks, CA : Sage, p. 509-535.
- Cheek, Julianne. 2000. « An Untold Story? Doing Funded Qualitative Research. » In *Handbook of Qualitative Research*, 2nd edition. Denzin, Norman K. et Yvonna S. Lincoln (dir.) Thousand Oaks, CA : Sage, p. 401-420.
- Chevalier, Nicole, Joanne Otis et Marie-Paule Desaulniers. (dir.) 1997. *Sida et prévention : Programmes actuels de prévention, nouvelles approches pour mieux réussir la prévention*. Montréal : Éditions Logiques.
- Cole, Cheryl L. 1996. « Containing AIDS : Magic Johnson and Post [Reagan] America. » In *Queer Theory / Sociology*. Seidman, Steven (dir.) Malden, MA : Blackwell, p. 280-310.
- Connell, Robert W. et Susan G. Kippax. 1990. « Sexuality in the AIDS Crisis : Patterns of Sexual Practice and Pleasure in a Sample of Australian Gay and Bisexual Men. » *The Journal of Sex Research*, vol. 27, no 2, p. 167-198.
- Coxon, Anthony P. M. 1988. « Something Sensational : The Sexual Diary as a Tool for Mapping Detailed Sexual Behavior. » *The Sociological Review*, vol. 36, no 2, p. 356-367.
- . 1995. « Networks and Sex : The Use of Social Networks as Method and Substance in Researching Gay Men's Response to HIV / AIDS. » In *Conceiving Sexuality : Approaches to Sex Research in a Postmodern World*. Parker, R. et John Gagnon (dir.) London : Routledge, p. 215-234.
- Coxon, Anthony P. M. et al. 1992. « The Structure of Sexual Behavior. » *The Journal of Sex Research*, vol. 29, no 1 (February), p. 61-83.
- Coxon, Anthony P. M. et al. 1993. « Sex Role Separation in Sexual Diaries of Homosexual Men. » *AIDS*, vol. 7, p. 877-882.
- Coxon, Anthony P. M. et Thomas J. McManus. 2000. « How Many Account For How Much ? Concentration of High-Risk Sexual Behavior Among Gay Men. » *The Journal of Sex Research*, vol. 37, no 1 (February) p. 1-7.
- Crépault, Claude. 1997. *La sexoanalyse*. Paris: Payot.

- Crimp, Douglas. 1988. « AIDS : Cultural Analysis, Cultural Activism. » in Crimp, Douglas (dir.) *AIDS : Cultural Analysis, Cultural Activism*. Cambridge, MA : MIT Press, p. 3-16.
- Crozier, Michel et Erhard Friedberg. 1977. *L'acteur et le système*. Paris : Seuil.
- Cupach, William R. et Sandra Metts. 1991. « Sexuality and Communication in Close Relationships. » In *Sexuality in Close Relationships*. McKinney, Kathleen et Susan Sprecher (dir.) Hillsdale, NJ : Lawrence Erlbaum, p. 93-110.
- Cusella, Louis P. 1987. « Feedback, Motivation and Performance. » In *Handbook of Organizational Communication*. Jablin, Fredric M. et al. (dir.) Newbury Park, CA : Sage, p. 624-678.
- Dallos, Sally et Rudi Dallos. 1997. *Couples, Sex and Power : The Politics of Desire*. Philadelphia, PA : Open University Press.
- Dalmedico, Dahan A., J.-L. Chabert et K. Chemla (dir.) 1992. *Chaos et déterminisme*, Paris : Seuil.
- Darbon, André. 1946. *Une philosophie de l'expérience*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Daunais, Jean-Paul. 1992. « L'entretien non directif. » In *Recherche sociale, de la problématique à la collecte des données*, 2^e édition. Gauthier, Benoît (dir.) Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec, p. 273-293.
- Davies, Peter M. et Anthony P.M. Coxon. 1990. « Patterns in Homosexual Relations : the Use of the Diary Method. » In *Sex Behaviour and Risks of HIV Infection, Proceedings of an International Workshop Supported by the European Community*, Hubert, Michel (dir.) Bruxelles : Publications des Facultés Universitaires Saint-Louis, p. 59-78.
- Davies, Peter M. et al. 1993. *Sex, Gay Men and AIDS*. New York : The Falmer Press.
- Delon, Michel. 2000. *Le savoir-vivre libertin*. Paris : Hachette.
- Derrida, Jacques. 1967. *L'écriture et la différence*. Paris : Seuil.
- . 1968. « Sémiologie et Grammatologie. » *Information sur les sciences sociales*, vol. 7, p. 135-148.
- Deslauriers, Jean-Pierre. 1991. *Recherche qualitative, guide pratique*. Montréal : McGraw Hill.

- Doll, L. et al. 1997. « Bisexuality and HIV Risk: Experiences in Canada and United States. » *Annual Review of Sex Research*, vol. 8, p. 102 -147.
- Doyle, James A. 1983. *The Male Experience*. Dubuque, Iowa: W. C. Brown.
- Dowsett, Gary W. 1996. *Practicing Desire : Homosexual Sex in the Era of Aids*. Stanford : Stanford University Press.
- Dufour, Annie et al. 2000. « Risk Behaviours and HIV Infection Among Men Having Sexual Relations with Men : Baseline Characteristics of Participants in the Omega Cohort Study. » *Canadian Journal of Public Health*, (September-October), p. 345-349.
- Dupras, André et al. 1989. « Homophobia and Attitudes About AIDS. » *Psychological Reports*. Vol. 64. P. 236-238.
- Duquet, Francine. 2004. *L'éducation à la sexualité dans le contexte de la réforme de l'éducation*. Québec : ministère de l'Éducation du Québec.
- Elford, Jonathan et al. 2001. « Gay Men, Risk and Relationships. » *AIDS*, vol. 15, no 8 (May), p. 1053-1055.
- Ellis, Carolyn et Arthur P. Bochner. 2000. « Autoethnography, Personal Narrative, Reflexivity : Researcher as Subject. » In *Handbook of Qualitative Research*, 2nd edition. Denzin, Norman K. et Yvonna S. Lincoln (dir.) Thousand Oaks, CA : Sage, p. 733-768.
- Émond, Gilbert. 1999. *Si ce n'est plus la crise, qu'est-ce que c'est? Analyse et réflexion sur le rôle de l'accompagnement dans le domaine du VIH/sida à l'intention des organismes offrant des services d'accompagnement au Québec*. Montréal : Groupe Conseil Sextant.
- . 2004. « Un faux pas – Statistique Canada gaie ? » *Le Devoir* (Montréal), 28 juillet 2004, p. A7.
- Émond, Gilbert et al. 1997. « Volunteer Recruiting Strategies and Sociodemographic Characteristics of Omega Cohort Participants. » *6^e Congrès annuel de l'Association Canadienne de Recherche sur le VIH/ Sida (CAHR)*. Ottawa.
- Engler, Kim et al. 2002. « Constructing Safety : Bases for Trusting or Distrusting Non-Couple Sexual Partners Among Men Who Have Affective and Sexual Relations With Men (MASM). » *11^e Congrès annuel de l'Association Canadienne de Recherche sur le VIH/ Sida (CAHR)*. Winnipeg.
- Favier, Sophie. 1993. *L'accroche-coeurs : le petit guide du savoir plaire*. Paris : M. Lafon.

- Finnegan, Ruth. 2002. *Communicating : The Multiple Modes of Human Interconnection*. New York : Routledge.
- Firestone, Ross (dir.) 1975. *A Book of Men: Visions of the Male Experience*. New York: Stonehill Publishing Company.
- Fishben, M. et I. Ajzen. 1975. *Belief, Attitudes, Intent and Behavior : An Introduction to Theory and Research*. Reading, MA : Addison-Wesley.
- Fitzgerald, Thom. 1999. *Beefcake*. Film, 97 minutes, coproduction France, Canada, Royaume-Uni.
- Fitzpatrick, Mary Anne et Diane Badzinski. 1994. « All in the Family : Interpersonal Communication in Kin Relationships. » In *Handbook of Interpersonal Communication*, 2nd edition. Knapp, Mark L. et Gerard R. Miller (dir.) Thousand Oaks, CA : Sage, p. 726-771.
- Fivaz, Roland. 1989. *L'ordre et la volupté*, Lausanne : Presses polytechniques romandes.
- Flowers, Paul, et al. 1997. « Health and Romance : Understanding Unprotected Sex in Relationships Between Gay Men. » *British Journal of Health Psychology*, vol. 2, p. 73-86.
- Fontana, Antonia et James H. Frey. 2000. « The Interview : From Structured Questions to Negotiated Text. » In *Handbook of Qualitative Research*, 2nd edition. Denzin, Norman K. et Yvonna S. Lincoln (dir.) Thousand Oaks, CA : Sage, p. 645-672.
- Foucault, Michel. 1969. *L'archéologie du savoir*. Paris : Gallimard.
- . 1976. *Histoire de la sexualité, Tome 1, La volonté de savoir*. Paris : Gallimard.
- . 1984a. *Histoire de la sexualité, Tome 2, L'usage des plaisirs*. Paris : Gallimard.
- . 1984b. *Histoire de la sexualité, Tome 3, Le souci de soi*. Paris : Gallimard.
- Frayser, Suzanne G. 1985. *Varieties of Sexual Experience: An Anthropological Perspective on Human Sexuality*. New Haven, CN: Human relations Area Files Press.
- Fuss, Diana (dir.) 1991. *Inside/Out, Lesbian Theories, Gay Theories*. New York : Routledge.

- Gamson, Joshua. 2000. « Sexualities, Queer Theory and Qualitative Research. » In *Handbook of Qualitative Research*, 2nd edition. Denzin, Norman K. et Yvonna S. Lincoln (dir.) Thousand Oaks, CA : Sage, p. 347-365.
- Gaston, William de. 2000. *La sociologie du sourire ou Le pouvoir de la séduction*. Montréal : L'Harmattan.
- Gaulejac, Vincent de. 1999. *L'histoire en héritage*. Paris : Desclée de Brouwer.
- Gellman, Charles et Gilbert Tordjman. 1986. *L'homme et son plaisir*. Paris : Londeys.
- Giddens, Anthony. 1984. *The Constitution of Society*. Berkeley : University of California Press.
- . 1992. *The Transformation of Intimacy : Sexuality, Love and Eroticism in Modern Societies*. Stanford, CA : Stanford University Press.
- Glaser, Barney G. et Anselm Leonard Strauss. 1967. *The Discovery of Grounded Theory : Strategies for Qualitative Research*. Chicago : Aldine.
- Gleick, James. 1991. *La théorie du chaos : vers une nouvelle science*. Paris : Flammarion.
- Goffman, Erving. 1991. *Les cadres de l'expérience*. Paris : Minuit.
- Granich, Reuben et Jonathan Mermin. 1999. *HIV, Health and Your Community : A Guide for Action*. Stanford, CA : Stanford University Press.
- Grawitz, Madeleine. 1990. *Méthodes des sciences sociales*, 8^e édition. Paris : Dalloz.
- Greenberg, David F. 1988. *The Construction of Homosexuality*. Chicago : University of Chicago Press.
- Guérard, Ghislaine et Gilbert Émond. 1996. « Les premiers éditoriaux des directeurs du Devoir, 1910-1990. Portrait de sept générations d'engagement social et politique. » In Comeau, Robert et Luc Desrochers (dir.) *Le Devoir: un journal indépendant (1910-1995)*. Sillery: Presses de l'Université du Québec.
- Guiasu, Silviu et Radu Theodorescu. 1971. *Incertitude et information*. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Guibert, Hervé. 1994. *La piquûre d'amour et autres textes*. Paris : Gallimard.
- Guillebaud, Jean-Claude. 1998. *La tyrannie du plaisir*. Paris : Seuil.

- Habermas, Jürgen. 1993. « Modernity – An Incomplete Project. » In *Postmodernism, A Reader*. Docherty, Thomas (dir.) New York City : Columbia University Press, p. 98-109.
- Hagège, Jean-Claude. 2003. *Le pouvoir de séduire*. Paris : Odile Jacob.
- Haig, Thomas Arthur. 2001. *The Conversant Community : HIV Health Promotion Work at Action Séro-Zéro*. Thèse de doctorat. Montréal : Concordia University.
- Halperin, David M. 1993. « Is There a History of Sexuality ? » In *The Lesbian and Gay Studies Reader*. Abelove, Henry, Michèle Anna Barale et David M. Halperin (dir.) New York : Routledge, p. 416-431.
- Handley, Caro. 2002. *Réglé en 30 jours, trouver l'amour : comment trouver le chemin du grand amour en seulement un mois*. Outremont : Editions du Trécaré.
- Hart, Jack (dir.) 1995. *My First Time : Gay Men Describe Their First Same-Sex Experience*, volume I. Los Angeles : Alyson.
- . (dir.) 1997. *Heat : Gay Men Tell Their Real-Life Sex Stories*. New York : Alyson.
- . (dir.) 1999. *My First Time volume II : Gay Men Describe Their First Same-Sex Experience*. New York City : Alyson.
- Harvey, Andrew. 1995. « Rebirth Through the Wound. » In Thompson, Mark (dir.) *Gay Soul : Finding the Heart of Gay Soul Spirit and Nature*. New York : Harper Collins, p. 46-63.
- Highwater, Jamake. 1997. *The Mythology of transgression : Homosexuality as Metaphor*. New York : Oxford University Press.
- Hite, Shere. 1983. *Le Rapport Hite sur les hommes*. Paris : Robert Laffont.
- Hocquenghem, Guy. 2000, © 1972. *Le désir homosexuel*. Paris : Fayard.
- Hocquenghem, Guy et Lionel Soukaz. 1979. « Royal Opéra. » *Traverses*, vol. 17 (novembre), p. 123-130.
- Hodge, Robert et Gunther Kress. 1988. *Social Semiotics*. Ithaca, New York : Cornell University Press.
- Howard, Jane. 1976. *Touchez-moi s'il vous plaît, à la recherche du corps perdu*. Paris : Tchou.

- Huberman, Michael et Matthew B. Miles. 1991. *Analyse des données qualitatives, recueil de nouvelles méthodes*. Bruxelles : de Boeck.
- Irving, John. 1986. *L'oeuvre de Dieu, la part du Diable*. Paris : Seuil.
- Isay, Richard A. 1990. « Rising To Love. » In Thompson, Mark (dir.) *Gay Soul : Finding the Heart of Gay Soul Spirit and Nature*. New York : Harper Collins, p. 32-45
- . 1997. *Becoming Gay : The Journey to Self-Acceptance*. New York : Owl Book.
- Jalbert, Yves. 1998. *processus de sortie, perception de risque face au sida et utilisation des services de santé chez des jeunes homosexuels âgés de 16 à 20 ans de Montréal*. Thèse de doctorat, dép. Santé communautaire. Montréal : Université de Montréal.
- Janz, N. K. et M. H. Becker. 1984. « The Health Belief Model : A Decade Later. » *Health Education Quarterly*, vol. 11, p. 1-47.
- Johnson, Mark. 1987. *The Body in the Mind : The Bodily Basis of Meaning, Imagination and Reason*. Chicago : Chicago University Press.
- Jourdenais, Manon. 1998. *Maintenant que je ne vais plus mourir*. Montréal : Fidès.
- Jullien, Véronique et Xavier Deleu. 1999. *Éloge de la séduction : l'art d'aimer*. Paris : Éditions Blanche.
- Keogh, Peter et al. 1998. « Gay Men and HIV : Community Responses and Personal Risks. » *Journal of Psychology and Human Sexuality*, vol. 10, no 3/4, p. 59-73.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine. 1980. *L'énonciation, de la subjectivité dans le langage*. Paris : A. Colin.
- Kiell, Norman. 1976. *Varieties of Sexual Experience: Psychosexuality in Literature*. New York: International Universities Press.
- Kim, Hyun J. et James B. Stiff. 1991. « Social Networks and the Development of Close Relationships. » *Human Communication Research*, vol. 18, no 1 (September), p. 70-91.
- Kimmel, Melvin J. et al. 1980. « Effects of Trust, Aspiration, and Gender on Negotiation. » *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 38, no 1, p. 9-22.
- Kinsman, Gary. 1996. *The Regulation of Desire : Homo and Hetero Sexuality*, 2nd edition. Montréal : Black Rose Book.

- Kippax, Susan et al. 1989. *Social Aspects of the Prevention of AIDS, Study A. Report No.4, Regional Differences in the Responses of Gay and Bisexual Men to AIDS: The Australian Capital Territory*. Sydney : Macquarie University, School of Behavioural Sciences.
- Kippax, Susan G. et al. 1991. *Social Aspects of the Prevention of AIDS 1991 Sustaining Safer Sex Survey – Technical Report to the Australian Federation of AIDS Organizations and the AIDS Council of New South Wales*. Sydney : Macquarie University, AIDS Research Unit.
- Kippax, Susan G. et al. 1994. *Report on Project Male-Call : National Telephone Survey of Men who Have Sex with Men*. Report to the Commonwealth Department of Human Services and Health. Canberra : Australian Government Publishing Service.
- Klusacek, Allan et Ken Morrison (dir.) 1992. *A Leap in the Dark : AIDS, Art and Contemporary Cultures*. Montreal : Vehicule Press.
- Kuhn, Thomas S. 1983. *La structure des révolutions scientifiques*. Paris : Flammarion.
- Kumpfmüller, Michael. 2003. *Fugue en lit mineur*. Paris : Denoël.
- La Bigne, Yolaine de. 2002. *L'homme désir : Enquête au pays des séducteurs*. Paris : A. Carrière.
- Lamoureux, Diane (dir.) 1998. *Les limites de l'identité sexuelle*. Montréal : Éditions du Remue-Ménage.
- Landry, Réjean. 1992. « L'analyse de contenu. » In *Recherche sociale : de la problématique à la collecte des données*, 2^e édition. Gauthier, Benoît (dir.) Sillery : Presses de l'Université du Québec, p. 337-359.
- Lanouzière, Jacqueline. 1991. *Histoire secrète de la séduction : sous le règne de Freud*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Lapierre, Dominique. 1990. *Plus grands que l'amour*. Paris : Robert Laffont.
- Lassell, Michael et Lawrence Schimel (dir.) 1997. *Two Hearts Desire : Gay Couples on Their Love*. New York : St. Martin's Press.
- Lavoie, René. 1998. « Deux solitudes : les organismes sida et la communauté gaie. » In *Sortir de l'ombre*. Demczuk, Irène et Frank W. Remiggi (dir.) Montréal : VLB, p. 337-362.

- Lavoie, René et *al.* 2002. « Sentiment d'invulnérabilité à l'égard du VIH/sida, attitudes à l'égard des traitements antirétroviraux et prise de risque sexuel chez les hommes séronégatifs ayant des relations sexuelles avec d'autres hommes. » In *Vulnérabilité et prévention VIH/sida : Enjeux contemporains*. Godin, Gaston, Joseph J. Lévy et Germain Trottier (dir.) Québec : Presses de l'Université Laval, p. 172-189.
- Lazarsfeld, Paul. 1972. *Qualitative Analysis : Historical and Critical Essays*. Boston : Allyn & Bacon.
- Le Breton, David. 2002. *La sociologie du corps*, 5^e édition. Paris : Presses Universitaires de France, Que sais-je ?
- Leap, William L. (dir.) 1999. *Public Sex / Gay Space*. New York : Columbia University Press.
- Lear, Dana. 1997. *Sex and Sexuality : Risk and Relationships in the Age of AIDS*. Thousand Oaks, CA : Sage.
- Lebel, Clémentine. 1996. *606 trucs pour faire craquer les garçons*. Paris : Presses du Châtelet.
- Léger Marketing. 2004. *Les Canadiens et leur tolérance envers l'homosexualité*. Montréal : Léger Marketing.
- Lelait, David. 1998. *Gay culture*, Paris : Anne Carrière.
- Leleu, Gérard. 1997. *Le traité du désir : Cultiver la flamme pour combattre la routine*. Paris : J'ai lu.
- Lemoine, Patrick. 2004. *Séduire : Comment l'amour vient aux humains*. Paris : Robert Laffont.
- Lenoble, Robert. 1943. *Essai sur la notion d'expérience*. Paris : Librairie philosophique J. Vrin.
- Lévy, Joseph J. et Henri Cohen (dir.) 1997. *Le sida : Aspects psychosociaux, culturels et éthiques*. Montréal : Méridien.
- Leznoff, Maurice et William A. Westley. 1998, © 1956. « The Homosexual Community. » In *Social Perspectives in Lesbian and Gay Studies*. Nardi, Peter M. et Beth E. Schneider (dir.) London : Routledge, p. 5-11.

- Lief, Harold I. 1976. « Introduction to Sexuality. » In Sadock, Benjamin J., Harold I. Kaplan et Alfred M. Freedman. (dir.) *The Sexual Experience*. Baltimore : The Williams & Wilkins Company, p. 1-6
- Lincoln, Yvonna S., et Norman K. Denzin. 2000. « The Seventh Moment : Out of the Past » In *Handbook of Qualitative Research*, 2nd edition. Denzin, Norman K. et Yvonna S. Lincoln (dir.) Thousand Oaks, CA : Sage, p. 1047-1065.
- Lowen, Alexander. 1970. *Le plaisir*. Paris : Tchou.
- Luhmann, Niklas. 1998. *Love as Passion : The Codification of Intimacy*. Stanford, CA : Stanford University Press.
- MacInnes, John. 1998. *The End of Masculinity : The Confusion of Sexual Genesis and Sexual Difference in Modern Society*. Philadelphia : Open University Press.
- Martel, Frédéric. 1996. *Le rose et le noir : Les homosexuels en France depuis 1968*. Paris : Seuil.
- Masson, Jeffrey Moussaieff. 1984. *Assault on Truth : Freud's Suppression of the Seduction Theory*. New York : Farrar, Straus & Giroux.
- Masters, William H. et Virginia E. Johnson. 1988, © 1966. *Human Sexual Response*. New York : Bantam.
- Masters, William H., Virginia E. Johnson et Robert C. Kolodny. 1987. *Amour et sexualité*. Paris : InterÉditions.
- Mattelart, Armand et Michèle Mattelart. 2002. *Histoire des théories de la communication*. Paris : La Découverte.
- Maticka-Tyndale, Eleanor, Barry D. Adam et Jeffrey Cohen. 2002. « Sexual desire and practice among people living with HIV and using combination anti-retroviral therapies. » *Canadian Journal of Human Sexuality*. Vol 11, no 1 (Spring), p. 33-40.
- Maturana, Humberto R. et Francisco J. Varela. 1980. *Autopoiesis and Cognition : the Realization of the Living*. Dordrecht : D. Reidel.
- Mauss, Marcel. 1971. *Manuel d'ethnographie*. Paris : Petite bibliothèque Payot.
- Mayer, Robert et Francine Ouellet. 1991. *Méthodologie de recherche pour les intervenants sociaux*. Boucherville : Gaëtan Morin.

- McClure, Craig et Ian Grubb. 1999. *La transmission du VIH, Guide d'évaluation du risque*. Ottawa : Société canadienne du sida.
- McDonald, Boyd (dir.) 1997. *Flesh : True Homosexual Experiences From S.T.H., Volume 2*. San Francisco : Gay Sunshine Press.
- . (dir.) 2000, © 1985. *Wads : True Homosexual Experiences From S.T.H., Volume 6*. San Francisco : Leyland publications et Gay Sunshine Press.
- McIntosh, Mary. 1998, © 1968. « The Homosexual Role. » In *Social Perspectives in Lesbian and Gay Studies*. Nardi, Peter M. et Beth E. Schneider (dir.) London : Routledge, p. 68-76.
- Mendès-Leité, Rommel. 1996. *Bisexualité, le dernier tabou*. Paris : Calmann-Lévy.
- Messinger, Joseph. 2004. *Ces gestes qui vous séduisent : Tous les codes de la séduction enfin décryptés*. Paris : First.
- Miller, Carol Lynn, Michael J. Cody, et Margaret L. McLaughlin, 1994. « Situations and Goals as Fundamental Constructs in Interpersonal Communications Research. » In *Handbook of Interpersonal Communication*, 2nd edition. Knapp, Mark L. et Gerard R. Miller (dir.) Thousand Oaks, CA : Sage, p. 162-198.
- Miller, Lynn Carol et al. 1993. « Negotiating Safer Sex : Interpersonal Dynamics. » In *The Social Psychology of HIV Infection*. Pryor, John B. et Glenn D. Reeder (dir.) Hillsdale, NJ : Lawrence Erlbaum, p. 85-123.
- Miller, Naomi Karen. 2000. *The Seduction Theory : A Misunderstanding of Freud*. Thèse de doctorat. New York : New York University.
- Millet, Catherine. 2001. *La vie sexuelle de Catherine M.* Paris : Seuil.
- Minella, Alain-Gilles et Philippe Angelotti. 1996. *Générations Gay*. Paris : Éditions du Rocher.
- Molleda-Pernas, J. 1988. « Construction sociale de l'homosexualité ? » *Sociétés*, no 17, (mars), p. 19-20.
- Monette, Paul. 1988. *Borrowed Time : an AIDS Memoir*. New York : Harvest Book.
- Mongeau, Pierre et Jacques Tremblay. 2002. *Survivre, la dynamique de l'inconfort*. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Montagu, Ashley. 1979. *La peau et le toucher*. Paris : Seuil.

- Montpetit, Charles (dir.) 1991a. *La première fois, volume I*. Montréal : Québec/Amérique.
- . (dir.) 1991b. *La première fois, volume II*. Montréal : Québec/Amérique.
- Moore, Thomas. 1998. *The Soul of Sex : Cultivating Life as an Act of Love*. New York : Harper Collins.
- Morcotorcino, J.-F. et P. Michaud. 1979. *Optimisation en analyse ordinaire des données*. Paris : Masson.
- Morin, Edgar. 1977. *La méthode, Tome 1, La nature de la nature*. Paris : Seuil.
- . 1994. *La complexité humaine*. Paris : Flammarion.
- . 2001. *L'identité humaine, La méthode, Tome 5, L'humanité de l'humanité*. Paris : Seuil.
- Morisset, Micheline. 1997. *Les mots pour séduire ou Si vous dites quoi que ce soit maintenant, je le croirai*. Laval : Éditions Trois.
- Morrison, Sharon Delores. 1998. *AIDS-Related Knowledge, Beliefs, Sexual Practices, Community Perceptions and Selected Enablers of Young Adults in Eastern Rural Jamaica*. Thèse de doctorat. Gainesville, FL : University of Florida.
- Murray, Karl-Gilbert. 2002. *Le Corps Gay*. Saint-Jérôme, QC : Centre d'Exposition du Vieux Palais.
- Myers, Ted, Gaston Godin et al. 1993. *L'enquête canadienne sur l'infection à VIH menée auprès des gais et bisexuels : Au Masculin*. Ottawa : Société canadienne du sida.
- Navarre, Yves. 1977. *Le petit galopin de nos corps*. Paris : Robert Laffont.
- Nelson, Steven Andrew. 1995. *The Role of AIDS and Safe-Sex Talk in The Negotiation of Condom use in Order to Prevent The Spread of HIV in Sexually Active College Students*. Thèse de doctorat. Laramie, WY : University of Wyoming.
- Noar, Seth Michael. 2001. *Sexual Negotiation and the Influence of Gender and Power in Heterosexually Active Men and Women*. Thèse de doctorat. Providence, RI : University of Rhode Island.
- Nonn, Éva et al. 1997. « Dimensions identitaires, appartenance à la communauté gaie et prévention contre le virus du sida. » 6^e Congrès annuel de l'Association Canadienne de Recherche sur le VIH/ Sida (CAHR). Ottawa.

- Nöth, Winfried. 1990. *Handbook of Semiotics*. Indianapolis : Indiana University Press.
- Obaldia, René de. 1986. *Tamerlan des cœurs*. Paris : Grasset.
- Odets, Walt. 1995. In *The Shadow of the Epidemic : Being HIV-Negative in the Age of AIDS*. Durham : Duke University Press.
- Onfray, Michel. 2000. *théorie du corps amoureux : Pour une érotique solaire*. Paris : Bernard Grasset.
- Onusida. 2004. *AIDS in Asia : Face the Facts*. Genève : Onusida.
- Onusida et OCDE. 2004. *Analysis of Aid in Support of HIV/AIDS Control, 2000-2002*. Genève : Onusida.
- Oppenheimer, Joshua et Helena Reckitt (dir.) 1997. *Acting on AIDS, Sex, Drugs and Politics*. New York : Serpent's Tail.
- Orban, Christine. 2001. *L'attente*. Paris : Pocket.
- Oscar. 2000. *Conseils d'un homo aux hétéros pour séduire les femmes*. Monaco : Éditions du Rocher.
- Otis, Joanne et al. 1997. « Différences de genre et usage du préservatif. » In *Sida et prévention : programmes actuels de prévention, nouvelles approches pour mieux servir la prévention*. Chevalier, Nicole, Joanne Otis et Marie-Paule Deslauriers (dir.) Montréal : Logiques, p. 375-392.
- Pagès, Max. 1977. *Le travail amoureux : éloge de l'incertitude*. Paris : Dunod.
- Pancol, Katherine. 1990. *Les hommes cruels ne courent pas les rues*. Paris : Seuil.
- Paradis, Pierre. 1999. « Vous êtes sexuellement actif? Lisez ce qui suit. » *Être à Québec* (Québec), Octobre 1999, p. Q8.
- Parent, Danièle. 2003. *Leçons de charme*. Outremont : Libre Expression.
- Pasini, Willy. 1999. *La force du désir*. Paris : Odile Jacob.
- Patton, M.Q. 1990. *Qualitative Evaluation Methods*. London : Sage.
- Patton, Cindy. 1993. « Designing Safer Sex : Pornography as Vernacular. » In Klusacek, Allan et Ken Morrison. (dir.) *A Leap in the Dark : AIDS, Art and Contemporary Cultures*. Montreal : Vehicle Press, p. 192-206

- Pauchant, Thierry C. et Ian I. Mitroff. 1995. *La Gestion des crises et des paradoxes, Prévenir les effets destructeurs de nos organisations*. Montréal : Québec/Amérique et Presses HEC.
- Pietropinto, Anthony. 1978. *Rapport sur la sexualité de l'homme*. Paris : Pierre Belfond.
- Pilkington, Constance J. et Deborah R. Richardson. 1988. « Perceptions of Risk in Intimacy. » *Journal of Social and Personal Relationships*, vol. 5, no 4 (November), p. 503-508.
- Plummer, Ken. 1995. *Telling Sexual Stories : Power, Change and Social Worlds*. New York : Routledge.
- Poliquin, Daniel. 1990. *Visions de Jude*. Montréal : Québec/ Amérique.
- . 2000. *La côte de sable*. Montréal : BQ.
- Pollack, Michael. 1982. « L'homosexualité masculine ou : le bonheur dans le ghetto ? » *Communications*, nos 35-36, 37-55.
- Prager, Karen J. 1989. « Intimacy Status and Couple Communication. » *Journal of Social and Personal Relationships*, vol. 6, no 4 (November), p. 435-449.
- Prezwalski, Jim. 1995. *The Kiss of The Whip : Explorations in SM*. San Francisco : Leyland.
- Prieur, Annick. 1990. « Norwegian Gay Men : Reasons for Continued Practice of Unsafe Sex. » *AIDS Education and Prevention*. Vol. 2, no 2, p. 109-115.
- . 1998. « Little Boys in Mother's Wardrobe : sur les origines de l'homosexualité et de l'efféminement. » *Actes de la recherche en sciences sociales*. (Décembre), no. 125, p. 15-29.
- Prigogine, Ilya et Isabelle Stengers. 1984. *Order Out of Chaos : Man's New Dialogue With Nature*. Toronto : Bantam Books.
- . 1992. *Entre le temps et l'éternité*, Paris : Flammarion.
- Pronger, Brian. 1990. *The Arena of Masculinity : Sports, Homosexuality, and the Meaning of Sex*. London : GMP publishers.
- Propp, Vladimir. 1970. *Morphologie du conte*. Paris : Seuil.
- Quevillon, Diane. 2000. *Destinées de la séduction dans le discours psychanalytique*. Mémoire de maîtrise. Montréal : Université du Québec à Montréal.

- Quignard, Pascal. 1994. *Le sexe et l'effroi*. Paris : Gallimard.
- Ramakers, Micha. 2000. *Dirty Pictures : Tom of Finland Masculinity and Homosexuality*. New York : Stonewall Inn.
- Read, Stephen J. et Lynn Carol Miller. 1993. « Rapist or "Regular guy" : Explanatory Coherence in the Construction of Mental Models of Others. » *Personality and Social Psychology Bulletin*, vol. 19, no 5, p. 526-540.
- . 1998. « Preface. » In Read, Stephen J. and Lynn Carol Miller. (1998) *Connectionist Models of Social Reasoning and Social Behavior*. Mahwah, NJ : Lawrence Erlbaum, p. 1-11.
- Rechy, John. 1964. *City of Night*. New York : Grove Press.
- Reichler, Claude. 1979. *La diabolie : la séduction, la renardie, l'écriture*. Paris : Minuit.
- Reidy, Mary et Marie-Élizabeth Taggart (dir.) 1995. *VIH/Sida : Une approche multidisciplinaire*. Montréal : Gaëtan Morin.
- Remien, Robert H., Alex Carballo-Diequez et Glenn Wagner. 1995. « Intimacy and Sexual Risk Behaviour in Serodiscordant Male Couples. » *AIDS-Care*, vol. 7, no 4, p. 429-438.
- Remien, Robert H. et al. 2001. « Factor Associated With HIV Sexual Risk Behavior in Male Couples of Mixed HIV Status. » *Journal of Psychology and Human Sexuality*, vol. 13, no 2, p. 31-48.
- Remiggi, Frank W. 1998. « Le Village gai de Montréal : entre le ghetto et l'espace identitaire. » In Demczuk, Irène et Frank W. Remiggi (dir.) *Sortir de l'ombre*. Montréal : VLB éditeur, p. 267-289.
- Rezvani. 2002. *L'amour en face*. Arles : Actes Sud.
- Richardson, Laurel. 2000. « Writing : A Method of Inquiry. » In *Handbook of Qualitative Research*, 2nd edition. Denzin, Norman K. et Yvonna S. Lincoln (dir.) Thousand Oaks, CA : Sage, p. 923-948.
- Rinn, Michael. 2002. *Les discours sociaux contre le sida : Rhétorique de la communication publique*. Bruxelles : Éditions de Boeck Université.
- Rocco, Antonio. 1999, © 1651. *Pour convaincre Alcibiade*. Paris : NIL éditions.

- Rodway, Margaret et Marianne Wright (dir.) 1988. *Decade of the Plague, The Sociological Ramifications of Sexually Transmitted Diseases*. New York : Harrington Park Press.
- Rogers, Carl et Marian G. Kinget. 1962. *Psychothérapie et relations humaines*. Louvain : Nauwelaerts.
- Rogers, R.W. 1983. « Cognitive and Psychological Processes in Fear Appeals and Attitude Change : A Revised Theory of Protection Motivation. » In *Social Psychology : A Source Book*. Cacioppo, J.R. et R.E. Petty (dir.) New York : Guilford, p. 153-176.
- Rosenstock, I. 1974. « Historical Origins of The Health Belief Model. » *Health Education Monographs*, vol. 2, p. 328-335.
- Rubin, Gayle S. 1993. « Thinking Sex : Notes for a radical theory of the Politics of Sexuality. » In Abelow, Henry, Michèle Aina Barale et David M. Halperin. *The Lesbian and Gay studies Reader*. New York : Routledge, p. 3-44.
- Russo, Vito. 1987. *The Celluloid Closet : Homosexuality in The Movies*, Revised Edition. New York : Harper & Row.
- Ryan, Bill et Michael Chervin. 2000. *Mise en Situation de La Santé des Hommes Gais dans la Trame de la Santé des Populations*. Saskatoon: Gay and Lesbian Health Services.
- Ryan, Bill. 2001. *Valorisation des vies des hommes gais : donner un second souffle à la prévention du VIH dans le contexte de notre santé et de notre mieux-être*. Saskatoon: Gay and Lesbian Health Services.
- Sadock, Benjamin J., Harold I. Kaplan et Alfred M. Freedman (dir.) 1976. *The Sexual Experience*. Baltimore: The Williams & Wilkins Company.
- Saint-Amand, Pierre. 1987. *Séduire ou La passion des Lumières*. Paris : Méridiens-Klincksieck.
- Sangalli, Arturo. 2001. *L'éloge du flou : aux frontières des mathématiques et de l'intelligence artificielle*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- Schatzman, Leonard et Anselm Leonard Strauss. 1973. *Field Research : Strategies for a Natural Sociology*. Englewood Cliffs, NJ : Prentice Hall.
- Schiltz, Marie-Ange. 1998a. Un ordinaire insolite: le couple homosexuel, *Actes de la recherche en sciences sociales*, déc. 1998, no 125.

- Schiltz, Marie-Ange. 1998b. « Not All Men, Situations, and Actions Are Equal : Moving from 100% Protection to a More Realistic Prevention Practice. » In *New International Directions in HIV Prevention for Gay and Bisexual Men*. Wright, Michael et al. (dir.) New York : Harrington Park Press, p. 30-43.
- Scrivner, Roy. 1997. « Gay Men and Nonrelational Sex. » In *Men and Sex : New Psychological Perspectives*. Levant, Ronald F. et Gary L. Brooks (dir.) New York : John Wiley and Sons, p. 229-255.
- Seal, David Wyatt et Anke A. Ehrhardt. 2003. « Masculinity and Urban Men : Perceived Scripts for Courtship, Romantic, and Sexual Interactions With Women. » *Culture, Health and Sexuality*, vol. 5, no 4 (July-August), p. 295-319.
- Sedgwick, Eve Kosofsky. 1990. *Epistemology of the Closet*. Berkeley : University of California Press.
- Seidman, Steven (dir.) 1996. *Queer Theory / Sociology*. Malden, MA : Blackwell.
- Semple, Shirley J., Thomas L. Patterson et Igor Grant. 2000. « Partner Type and Sexual Risk Behavior Among HIV Positive and Bisexual Men : Social Cognitive Correlates. » *AIDS Education and Prevention*, vol. 12, no 4, p. 340-356.
- Shannon, Claude E. 1948. « A Mathematical Theory of Communication. » *Bell System Technical Journal*, vol. 27, p. 379-423 et p. 623-656.
- Sibony, Daniel. 1983. *L'amour inconscient : Au-delà du principe de séduction*. Paris : Bernard Grasset.
- Sillars, Alan L. et Michael D. Scott. 1983. « Interpersonal Perception Between Intimates : An Integrative Review. » *Human Communication Research*, vol. 10, no 1 (Fall), p. 153-176.
- Silverstein, Charles et White, Edmund. 1977. *The Joy of Gay Sex : An Intimate guide for Gay Men to the Pleasures of a Gay Lifestyle*. New York : Crown Publishers.
- Silverman, David. 2000. « Analyzing Talk and Text » In *Handbook of Qualitative Research*, 2nd edition. Denzin, Norman K. et Yvonna S. Lincoln (dir.) Thousand Oaks, CA : Sage, p. 821-834.
- Sirois, François. 1997. *Une notion de la séduction élaborée à partir du Banquet de Platon*. Mémoire de maîtrise. Québec : Université Laval.

- Sivry, Jean-Michel. 1998. « Traces militantes éphémères : l'ADGQ et Le Berdache. » In *Sortir de l'ombre*. Demczuk, Irène et Frank W. Remiggi (dir.) Montréal : VLB, p. 235-263.
- Smith, Donald R. 1974. *Variational Methods in Optimization*. Englewood Cliffs, NJ : Prentice-Hall.
- Statistique Canada. 1993. *Enquête sur la violence envers les femmes*. Enquête no 3896. Ottawa : Statistique Canada.
- . 2003. « CANSIM, tableau 051-0014 et publication no 91-213-XIB ». *Recensement de 2001*. Ottawa : Statistique Canada.
- . 2004. « Enquête sur la santé dans les collectivités canadiennes 2003 », *Le Quotidien* (Ottawa) 15 juin 2004, Statistique Canada, p. 7-11.
- Steig, William. 2002. *Potch and Polly*. New York : Farrar, Straus and Giroux.
- Stein, Arlene et Ken Plummer. 1996. « "I Can't Even Think Straight" : "Queer" Theory and the Missing Sexual Revolution in Sociology. » In *Queer Theory/ Sociology*. Seidman, Steven (dir.) Malden, MA : Blackwell, p. 129-144.
- Stein, Edward. 1999. *The Mismeasure of Desire, The Science, Theory and Ethics of Sexual Orientation*. New York : Oxford University Press.
- . (dir.) 1990. *Forms of Desire : Sexual Orientation and The Social Constructionist Controversy*. New York : Garland Publishing.
- Strauss, Anselm Leonard et Juliet Corbin. 1990. *Basics of Qualitative Research : Grounded Theory Procedures and Techniques*. Newbury Park, CA : Sage.
- Schwartz, Pepper et Virginia Rutter. 1998. *The Gender of Sexuality*. Thousand Oaks, CA : Pine Forge Press.
- Stewart, Alan. 1997. *Close readers : Humanism and Sodomy in Early Modern England*. Princeton, NJ : Princeton University Press.
- Tamagne, Florence. 2001. *Mauvais Genre? Une histoire des représentations de l'homosexualité*. Paris : Éditions de la Martinière.
- Tarelho, Luiz Carlos. 1999. *Paranoïa et théorie de la séduction généralisée*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Tejirian, Edward J. 2000. *Male to Male, Sexual Feeling Across the Boundaries of Identity*. New York : Harrington Park Press.

- Thom, René. 1983. *Paraboles et Catastrophes*. Paris : Flammarion.
- Thompson, Bill. 1994. *Sadomasochism : Painful Perversion or Pleasurable Play ?* New York : Cassell.
- Thompson, Mark (dir.) 1995. *Gay Soul : Finding the Heart of Gay Soul Spirit and Nature*. New York : Harper Collins.
- Tolhuizen, James H. 1989. « Communication Strategies for Intensifying Dating Relationships : Identification, Use and Structure. » *Journal of Social and Personal Relationships*, vol. 6, no 4 (November), p. 413-434.
- Treichler, Paula A. 1988. « AIDS, Homophobia, and Biomedical Discourse: An Epidemic of Signification. » In *AIDS : Cultural Analysis, Cultural Activism*. Crimp, Douglas (dir.) Cambridge, MA : MIT Press, p. 31-70.
- . 1993. « Seduced and Terrorized: AIDS and Network Television. » In *A Leap in the Dark : AIDS, Art and Contemporary Cultures*. Klusacek, Allan et Ken Morrison (dir.) Montréal : Vehicule Press, p. 136-151.
- . 1999. *How to Have a Theory in an Epidemic : Cultural Chronicles of AIDS*. Durham, NC : Duke University Press.
- Troth, Ashlea et Candida D. Peterson. 2000. « Factors Predicting Safe-Sex Talk and Condom Use in Early Sexual Relationships. » *Health Communication*, vol. 12, no 2, p. 195-218.
- Turchet, Philippe. 2004. *Les codes inconscients de la séduction : comprendre son interlocuteur grâce à la synergie*. Montréal : Éditions de l'Homme.
- Turmel, Bruno. 1999. *Surveillance des cas de syndrome d'immunodéficience acquise (sida), Québec, cas cumulatifs 1979-1999, mise à jour no. 1999-1 au 30 juin 1999, Province de Québec*. Montréal : Régie régionale de la santé et des Services Sociaux de Montréal-Centre et ministère de la Santé et des Services Sociaux du Québec.
- . 2002. « Épidémiologie de l'infection par le VIH et des IST dans un contexte de vulnérabilité. » In *Vulnérabilités et Prévention VIH/sida : Enjeux Contemporains*. Godin, Gaston, Joseph J. Levy et Germain Trottier (dir.) Québec : Presses de l'Université Laval, p. 9-15.
- Turmel, Bruno et al. 2003. *Portrait des infections transmissibles sexuellement et par le sang (ITSS), de l'Hépatite C, de l'infection par le VIH et du sida au Québec, décembre 2003*. Québec : ministère de la Santé et des Services Sociaux du Québec.

- Turner, Dwayne C. 1997. *Risky Sex, Gay Men and HIV Prevention*. New York : Columbia University Press.
- Vauchez, André. 1998. « La grande aventure des moines d'Occident », entretien avec André Vauchez mené par Véronique Sales. *L'Histoire*. no 217 (janvier), p. 24-31
- Van der Velde, F.W. et J. Van der Pligt. 1991. « Aids-Related Health Behavior : Coping, Protection Motivation, and Previous Behavior. » *Journal of Behavioral Medicine*, vol. 14, p. 429-451.
- Waldrop, M. Mitchell. 1992. *Complexity, The Emerging Science at the Edge of Chaos*. New York: Simon & Schuster
- Warner, Michael. 1993. « Introduction. » In *Fear of a Queer Planet : Queer Politics and Social Theory*. Warner, Michael (dir.) Minneapolis : University of Minnesota Press, p. vii-xxxi.
- Watney, Simon. 1988. « The Spectacle of AIDS. » In Crimp, Douglas (dir.) *AIDS : Cultural Analysis, Cultural Activism*. Cambridge, MA : MIT Press, p. 71-86.
- Watney, Simon. 1996. *Policing Desire : Pornography, AIDS and the Media*, 3rd edition. Minneapolis : University of Minnesota Press.
- Waugh, Thomas. 1996. *Hard to Imagine : Gay Male Eroticism in Photography and Film From Their Beginnings to Stonewall*. New York : Columbia University Press.
- Weeks, Jeffrey. 1996. « The Construction of Homosexuality. » In *Queer Theory/ Sociology*. Seidman, Steven (dir.) Malden, MA : Blackwell, p. 41-63.
- Weinberg, Martin S. et Colin J. Williams. 1974. *Male Homosexuals : Their Problems and Adaptations*. New York : Penguin.
- Werner, Carol M. et Leslie A. Baxter. 1994. « Temporal Qualities of Relationships : Organismic, Transactional, and Dialectical Views. » In Knapp, Mark L. et Gerard R. Miller. (dir.) *Handbook of Interpersonal Communication*, 2nd edition. Thousand Oaks, CA : Sage Publications, p. 323-379.
- Wilde, Oscar (attribué à). 1996. *Teleny*. Paris : Le Pré aux clercs.
- Williams, Mark L., William N. Elwood et Anne M. Bowen. 2000. « Escape from Risk : A Qualitative Exploration of Relapse to Unprotected Anal Sex Among Men Who Have Sex with Men. » *Journal of Psychology and Human Sexuality*, vol. 11, no 4, p. 25-49.

- Winter, Rusty. 1987. *Aussie Boys and Other True Homosexual Experiences*. San Francisco : Leyland.
- Wood, Julia T. et Christopher C. Inman. 1993. « In a different mode : Masculine styles of communicating closeness. » *Journal of Applied Communication*, vol. 21, no 3 (August), p. 279-295.
- Woodhouse, Reed. 1998. *Unlimited Embrace : A Canon of Gay Fiction, 1945-1995*. Amherst, MA : University of Massachussetts Press.
- Wright, Michael T., B. R. Simon Rosser et Onno de Zwart (dir.) 1998. *New International Directions in HIV Prevention for Gay and Bisexual Men*. New York : Harrington Park Press.
- Yingling, Thomas. 1991. « AIDS in America : Postmodern Governance, Identity, and Experience. » In *Inside/Out, Lesbian Theories, Gay Theories*. Fuss, Diana (dir.) New York : Routledge, p. 291-310.
- Young, Ian. 1995. *The Stonewall Experiment*. New York City : Cassell.
- Zwang, Gérard. 1997. *La nouvelle fonction érotique*. Paris : Ramsay.
- Zwart, Onno de, Marty P. N. van Kerkhof et Theo G. M. Sandfort. 1998. « Anal Sex and Gay Men : The Challenge of HIV and Beyond. » In *New International Directions in HIV Prevention for Gay and Bisexual Men*. Wright, Michael T., B. R. Simon Rosser et Onno de Zwart (dir.) New York : Harrington Park Press, p. 89-102.